

**Problématique de l'articulation  
de la modernisation à la tradition  
chez les communautés paysannes  
du Pays-Bwa  
dans le cercle de Tominian  
dans le Sud-Est malien**

Dissertation

**Zur Erlangung des akademischen Grades  
doctor rerum agriculturalium  
(Dr. rer. agr.)**

**eingereicht an der  
Landwirtschaftlich-Gärtnerischen Fakultät der Humboldt- Universität zu Berlin**

von  
Magister Scientiarum Agrarium (M.sc. agr.) Fachbereich Agrarwissenschaften der Tropen und  
Subtropen,  
Denis Coulibaly,  
geboren am 07. Februar 1958  
im Somadougou (Tominian/Ségou) MALI

Präsident  
der Humboldt-Universität zu Berlin  
Prof. Dr. J. Mlynek

Dekan der  
Landwirtschaft-Gärtnerischen Fakultät:  
Prof. Dr. J. U. Nagel

Gutachter :

1. Prof. Dr. Dr. Friedhelm Streiffeler, Institut de WISOLA-HU-Berlin
2. Frau Prof. Dr. Ute Luig, Institut d'éthnologie-FU-Berlin

Tag der Disputation : Berlin, 04.November 2004

## **Keywords**

Mali-country in West-Africa  
 Bwa-Land in Mali  
 Ethnic group of the Bwa  
 Local study  
 Endogen social dynamic  
 Tradition and modernisation

## **Abstract**

Native of the Bwa-Land in Mali, I undertook a study to understand the social dynamics among people living in this geographical zone. The Bwa-Land is located in the Sahelian region of Mali. There live together Bwa, the major ethnic group, and some other minor ethnic groups such as Dafing, Peulh, Dogon and Manianka. Except the Peulhs (stockbreeders), all other ethnic groups practice crop farming and off-farm activities. Bwa people are considered conservative, are administratively marginalised in Mali and not much studied.

The objectives of the doctoral studies were to: present the links between indigenous socio-agricultural practices and factors of rural modernisation in the Bwa-Land; explain the coexistence of lack of change and of trends towards evolution; define the role of the factors of modernisation and evolution in the attitudes of the peasants Bwa and Dafing vis-à-vis these factors; measure the evolution of integration of the Bwa-land to the dynamics of democratic progress occurring at national level in Mali.

Therefore, we combined methods and instruments used in empirical social sciences research that include: questionnaires, participant observation, analyse of published documents. The data were collected during a seven-months field survey realised in two phases. Data evaluation and analysis were performed using the computer-based programme WinMax-QDA.

The results showed that the Bwa locality, like any other, do not escape the law of the natural (endogenous) and induced (innovations) dynamics. It has inherited certain autonomy and is equipped with strategies and objectives and evolves in very open interaction with its agricultural, social and political environment.

Our results also reveal the trends in the indigenous social dynamics and the behaviour of the communities vis-à-vis exogenous factors of change. Peasants have always lived in dialectical relationship with their social and natural environment. We conclude that, local change as part of change occurring at national level is worldwide omnipresent with some local, cultural and economic specificities. The comprehension of this logic is the key of the success of any collaboration with the rural populations and should precede any intervention in rural areas.

## Schlagwörter

Mali in Westafrika  
 Bwa-Land in Mali  
 Ethnie der Bwa  
 Lokaler Studie  
 Endogene soziale Dynamik  
 Tradition und Modernisierung

## Abstrakt

Einheimischer des Bwa-Landes, beabsichtige ich in dieser Doktorsarbeit, eine lokale Studie der Problematik der Sozialdynamik in dieser Zone durchzuführen.

Diese im Sahel gelegte gilt als Gebiet der Bwa im Südosten Mali.

Mit der Mehrheit von Bwa leben Dafings, Fulbe, Dogon, Minianka Minderheitsethnien im Gebiet. Diese Gruppe, außer den Fulbe (Viehzüchter), betreiben Ackerbau und andere Nebentätigkeiten.

Die Bwa gelten als konservativ, sind wenig beforscht, in der Minderheit und in Mali administrativ vernachlässigt.

Daher unsere Arbeitsziele bestehen im Folgenden: eine Visionsanschaffung der unvermeidbaren Vermischung der lokalen Praktiken und Modernisierungsfaktoren im Gebiet; Erklärung der Co-Existenz der Nicht-Änderungswillen (Traditionsanhalten) und der Änderungstendenz in den Dorfgemeinden; Bestimmen der Rolle der Innovationen und Verhaltensentwicklung der Bauern gegenüber diesen Faktoren; Bemessen der Integrationsprozess des Bwa-Landes in der Entwicklung Malis.

Dafür wurde eine Forschung im Bwa-land durchgeführt, die eine Kombination der Methoden und Instrumente der empirischen Sozialforschung erfordert hat:

Befragungsverfahren, Beobachtung, Literaturrecherche, Interpretation der Daten mittels des Programms WinMax-QDA.

Unsere Ergebnisse zeigen, dass auch das Bwa-Land dem Gesetz der natürlichen (endogenen) Dynamik und der Innovationeneffekt nicht entgeht. Es hat eine Autonomie, eigene Strategien und Zielsetzungen, die sich inter-aktiv mit seinem sozialen und natürlichen Umfeld offen entwickeln.

Ausdrücklich wurden die Entwicklungsphasen der internen Sozialdynamik der Bauern und ihr unterschiedliches Verhalten gegenüber der Invasion beobachtet.

Die Bauern leben, wie überall, seit langer in einem dialektischen Verhältnis mit ihrem Umfeld, ohne den widersprüchlichen/vorteilhaften Verhältnissen, die sie mit dem natürlichen, sozialen, lokalen und nationalen Umfeld haben, zu entgehen.

In Bezug auf diese Arbeitsergebnisse, ist die interne Veränderung innerhalb der Gesamtheit der nationalen Veränderung universal, überall präsent nur stellt sie eine lokale, kulturelle und wirtschaftliche Diversität dar.

Das Verständnis dieser Phänomene stellt die Grundlage für Einsatzerfolg auf dem Land dar und daher sollte jeder Einsatz dort vorgehen.

## Mots clés

Mali en Afrique de l'ouest  
 Pays-Bwa au Mali  
 Ethnie Bwa  
 Etude locale  
 Dynamique sociale endogène  
 Tradition et modernisation

## Résumé

Originaire du Pays-bwa, ce travail de doctorat m'a permis de mener une étude locale sur l'enjeu de la dynamique sociale dans cette zone.

Cette localité sahélienne est le domaine de l'ethnie Bwa au Mali. Ici cohabitent avec la majorité Bwa des minorités ethniques Dafing, peuhl, dogon, Minianka, etc. Ces ethnies, sauf les Peuhl (éleveurs), pratiquent l'agriculture et d'autres activités complémentaires.

Les Bwa sont dits conservateurs, peu étudiés, minoritaires et administrativement marginalisés au Mali.

Nos objectifs sont: Présenter le métissage indispensable entre pratiques agro sociologiques et facteurs de modernisation rurale dans la localité; expliquer la coexistence du non-changement et les tendances évolutives; définir le rôle des facteurs de modernisation et l'évolution des attitudes des paysans face à ces facteurs; mesurer l'intégration progressive du Pays-bwa à la dynamique de progrès du Mali démocratique et décentralisé.

Pour atteindre ses objectifs nous avons combiné des méthodes et d'instruments de recherche empirique des sciences sociales : le questionnaire, l'observation, l'analyse de documents et de contenus, l'évaluation et l'interprétation des données à l'aide du programme d'informatique : WinMax-QDA. De plus, étaient nécessaires deux séjours séparés de recherche de sept mois au Pays-bwa.

Nos analyses prouvent que la localité, comme toute autre, n'échappe pas à la loi de la dynamique naturelle (endogène) et induite de l'extérieur (les innovations). Elle est héréditaire d'une certaine autonomie et dotée de stratégies et d'objectifs, évaluant en interaction avec son environnement agro socio politique. Elles révèlent le parcours de la dynamique interne sociale des paysans et leurs comportements divers face à l'invasion des innovations. Les paysans vivent depuis leur origine dans des rapports dialectiques avec leur environnement sans échapper aux effets des rapports contradictoires et/ou avantageux résultant de leur environnement socio-naturel.

Concluant, le changement local dans la globalité du changement national est universel, omniprésent et présente des diversités locales, culturelles et économiques. La compréhension de cette logique est la clef de la réussite de toute collaboration avec le monde rural et devrait précéder toute intervention en milieu rural.

## Sommaire

1	Introduction .....	1
1.1	Précisions théoriques sur le phénomène de la dynamique sociale .....	1
1.1.1	L'évolution vue par la science.....	1
1.1.2	La dynamique sociale comme changement social.....	2
1.1.3	La dynamique sociale paysanne .....	4
1.2	Le cercle de Tominian : entité territoriale Bwa.....	5
1.3	Pourquoi cette étude ? Concept et objectifs .....	10
2	Programme et méthodologie de la recherche .....	12
2.1	Calendrier et déroulement des travaux .....	12
2.2	Méthodes et instruments de recherche .....	14
2.3	Enquêter dans son propre milieu d'origine : avantages et difficultés .....	15
3	Pays-Bwa : Milieu Physique et humain entre dégradation écologique et changements sociaux .....	18
3.1	Pays-Bwa : un paysage agro-écologique fragile et menacé .....	18
3.1.1	Vue comparative du phénomène .....	18
3.1.2	Unités de paysage : traits de ressemblance et éléments de différenciation .....	20
3.1.3	Organisation spatiale agraire .....	26
3.1.4	Types de paysages agraires et l'évolution de leur gestion de l'abondance à la réduction des ressources .....	30
3.2	Milieu humain et historique des changements sociaux. ....	31
3.2.1	Peuple voltaïque du Mali : histoire atypique des Bwa dans l'ex-royaume bambara de Ségou.....	31
3.2.2	Aspects démographiques marquants du Pays-Bwa : de la loi du nombre à la diversité ethnique circonstancielle actuelle.....	34
3.2.3	Coexistence communautaire et relationnelle au Pays-Bwa au delà de la diversité ethnique et de l'appartenance territoriale.....	36
4	Dynamique de la population au Pays-Bwa : croissance des effectifs et réduction des ressources.....	39
4.1	Eléments d'analyse de la vision paysanne et scientifique des faits.....	39
4.2	Structures socio-économiques traditionnelles bwa et dafing, entre persistance et pression du phénomène de changement. ....	40
4.2.1	La famille : des groupements lignatiques aux groupes domestiques agricoles .....	41
4.2.2	La femme : Evolution du statut traditionnel d'un actif social .....	45
4.2.3	Structures socioprofessionnelles: castes et changements socio-économiques chez les Bwa et Dafing .....	47
4.2.4	Contexte du pouvoir : ambivalence de l'autorité dans les villages .....	52
4.2.5	L'habitat et son évolution dans le temps et dans l'espace au Pays-Bwa.....	60
4.2.6	Structures traditionnelles associatives de coopération et la dynamique sociale chez les Bwa et Dafing au Pays-Bwa.....	62
4.2.7	Contexte du zonage linguistique au Pays-Bwa .....	64
4.2.8	Représentativité historique et actuelle des éléments socialisants des communautés bwa et dafing .....	67
4.3	Mouvements migratoires des populations au Pays-Bwa .....	76
4.3.1	Migration et Exode rural : histoire et réalité d'une stratégie de survie .....	76
4.3.2	Migration et exode rural : contexte de la diversité des formes locales de survie .....	77
5	Dynamique des activités socio-productives paysannes: de l'autosubsistance aux conditions actuelles de vie .....	85
5.1	Conception paysanne et vision personnelle de l'expérimentation technique traditionnelle.....	85
5.2	Techniques agraires traditionnelles des Bwa et Dafing .....	86
5.2.1	Contexte passé et présent de la gestion des ressources chez les Bwa et Dafing .....	86

5.2.2	Changement des systèmes de culture bwa et dafing, de l'autoconsommation à la bivalence de la production agricole.....	89
5.3	Diversités des activités de survie dans la localité.....	93
5.3.1	L'élevage : de la complémentarité socio-économique à l'agro pastoralisme.....	93
5.3.2	Scénarios de la commercialisation et des circuits d'échange, du troc à la date.....	97
5.3.2.1	Contexte de la commercialisation des produits agricoles, entre pénurie alimentaire et croissance des besoins paysans .....	101
5.3.2.2	Acteurs et circuits du commerce au Pays- Bwa : des navetants dafing aux doubles actifs bwa.....	104
5.3.2.3	Analyse de la commercialisation et de la paupérisation de la paysannerie.....	109
5.3.3	L'artisanat : de son rôle socialisant à sa fonction économique .....	109
5.3.4	La cueillette.....	112
5.3.4.1	Evolution de la vision écologique des paysans bwa et dafing.....	114
5.3.4.2	Variation du rôle de la production de cueillette dans l'économie domestique .....	116
5.3.5	Jardinage de contre-saison: réalité d'un savoir faire paysan .....	117
5.3.5.1	Complémentarité du jardinage et de la production agricole en crise.....	119
5.3.5.2	Diversité zonale des pratiques de jardinage.....	121
5.3.5.3	Evolution du rôle du jardinage dans l'économie domestique.....	123
5.3.6	Activités lucratives des femmes bwa et dafing .....	122
5.3.6.1	Fabrication de "dolo,, ou bière de sorgho : histoire et évolution de l'importance d'une brasserie locale.....	127
5.3.6.2	Consommation du „dolo“ : aspects socialisants et contraignants.....	130
6	Marques des influences extérieures au Pays-Bwa de l'indépendance à la date .....	130
6.1	Parcours historique et vue critique des faits à petite et grande échelle.....	130
6.2	Actions de développement étatiques de l'indépendance à la date.....	132
6.3	L'église catholique : des oeuvres humanitaires aux initiatives de développement .....	135
6.4	Les ONG au Pays-Bwa : les nouveaux acteurs du développement et la variété des situations paysannes .....	137
6.4.1	Observations préliminaires et historiques du mouvement ONG au Pays-Bwa .....	137
6.4.2	Les actions-ONG : leur politique d'intervention et les dynamiques locales paysannes.....	139
7	Problème des innovations et du changement au Pays-Bwa.....	145
7.1	Le phénomène dans sa particularité et généralité vue par les experts .....	145
7.2	Des paramètres différents d'appréhension de la question agro-écologique .....	147
7.3	La question démographique : volonté humaine versus loi de la nature .....	148
7.4	A qui profitent les mutations sociales traditionnelles ?.....	150
7.5	Expérimentation des techniques agricoles au delà de l'expérience gérontocratique.....	152
7.6	Paix sociale menacée : la diversité des formes locales de survie et l'ampleur des tensions sociales.....	153
7.7	Evaluation de la motivation et attitudes paysannes face aux interventions étatiques et non étatiques.....	155
7.8	Contexte et vision paysanne de la bivalence de l'autorité dans les villages.....	157
	Conclusion.....	163
	Zusammenfassung.....	170
	Mon travail de troisième cycle en bref.....	173
	Summary .....	176
	Annexe.....	179
	Liste bibliographique.....	191

## Liste de Tableau :

Tableau 1 : Villages d'enquête au Pays-Bwa.....	14
Tableau 2 : Evolution du calendrier agricole et des activités paysannes au Pays-Bwa.....	23
Tableau 3 : Diversités socio-économiques des villages enquêtés .....	30
Tableau 4 : Evolution du processus migratoire au Pays-Bwa de 1960 à la date .....	84
Tableau 5 : Contraintes agricoles et risques alimentaires : principales méthodes de lutte en Pays-Bwa....	89
Tableau 6 : Contribution des principaux produits agricoles à l'autoconsommation et à la formation de revenus monétaires.....	102
Tableau 7 : Offres de produits vendus et diversité des activités mercantiles suivant les zones au Pays- Bwa .....	104
Tableau 8 : Produits de cueillette .....	116
Tableau 9 : Contribution fréquentielle des principales activités des jeunes et femmes à la formation de revenus monétaires.....	124
Tableau 10 : Les Intervenants extérieurs au Pays-Bwa.....	143
Tableau 11 : Liste des actions souhaitées par les villageois.....	157

## Liste de Graphiques :

Graphique 1 : Station de San, pluviométrie de 1950-2000 .....	22
Graphique 2 : Températures maximales enregistrées à la station météo de de San 1959-2000.....	22
Graphique 3: Schéma de l'organisation spatiale agraire .....	29
Graphique 4 : Evolution de la structure et organisation villageoise.....	60
Graphique 5: Rationalité économique, entre élevage de porc et fabrication de dolo.....	127

## Photos :

Photos Nr.1 : Quelques conditions de déroulement des enquêtes dans les villages au Pays Bwa, cercle de Tominian, Mali.....	13
Photos Nr. 2 : Quelques caractéristiques du paysage de la savane sèche au Pays Bwa, Tominian, Mali.....	18
Photos Nr.3 : architecture de village boo.....	28
Photos Nr.4 : Usage rationnel des champs par l'association de cultures sur les mêmes espaces.....	92
Photos Nr.5 : Les charrettes à 4 ou 2 roues comme moyens de transport par excellence.....	107
Photos Nr.6 : Usage rationnel du temps de travail et des champs : jardinage en saison sèche au Pays-bwa.....	122

## Liste des cartes

Cartes du Mali : localisation géo-climatique du cercle de Tominian au Mali.....	11
Carte du Mali : Location de l'aire de l'ethnie Bwa.....	33

***D é d i c a c e :***

*A mes parents Hébacé Domitila Dabou et Bayo Joseph Coulibaly pour leur esprit de paysan novateur et leur détermination de se priver d'un bras valide en m'envoyant à l'école, malgré les critiques moqueuses des autres villageois.*



### **Avant propos.**

Comme enfant du terroir, relié au Pays-Bwa par une sorte de laisse sociale, partout où je suis, au file des années je situe toujours le vécu quotidien par rapport au Pays-Bwa et sa population. Je souhaite vivement ou rêve parfois, telle ou telle réalisation socio-économique pour la résolution de tel ou tel problème dans la zone.

Un de ces rêves s'est réalisé par le privilège que j'ai eu d'être envoyé à l'école parmi les actifs de mes parents-cultivateurs et de contribuer entre autre par ce travail à présenter le Pays-Bwa sous une image plus constructive et réelle que les précédentes. En l'occurrence faire la lumière sur l'enjeu dialectique qui s'y produit face aux facteurs de changement et ainsi faciliter, voir améliorer les rapports de promotion au sein des communautés bwa et de celle-ci avec son environnement social, économique et naturel.

Le respect du *boo* de son engagement qui justifie son dévouement et endurance au travail, seraient possiblement la base de la détermination qui m'a permis de mener ce travail à terme dans ses conditions de réalisation hors du commun.

Néanmoins sans l'appui / la contribution des uns et des autres, vue mes capacités et possibilités limitées, sa réalisation s'aurait été plus difficiles/impossible même. A ce titre, je tiens à remercier avant tout, sincèrement le Prof. Dr. F. Streiffeler qui malgré tout a accepté de suivre le travail et de plus a fait preuve d'une collaboration hors du commun. Dans le cadre du suivi du travail, mes remerciements s'adressent aussi aux Prof. Dr. Georg Elwert et U. Luig pour leurs collaborations pour son achèvement académique. De même pour leurs soutiens de toute nature, je remercie vivement toutes les personnes du réseau de relation d'amitié et de camaraderie que le travail m'a permis de tisser à Berlin et particulièrement Dr.F. Kambembo pour l'hébergement et la collaboration à l'africaine et monsieur K. U. Seeboerger pour les échanges d'informations entre autres. En plus toutes mes reconnaissances et remerciements à tous mes informants ainsi qu'aux chefs de village et communautés villageoises toute entière des villages de Batilo, Fangasso, Soundé, Sokoura, Somalo, Benena, Koula, Marékuy et Touba pour leurs accueils et collaborations lors de mes séjours de recherche dans ces villages respectifs.

## Liste des abréviations

APAD	Association Euro-Africaine pour l'anthropologie du changement social et du Développement
APDF	Association pour le progrès et la défense des droits des femmes maliennes
CCA ONG	Comité de coordination des Actions des ONG
CFAR ZURA	Centre de Formation et d'Animation rurale de Zura
CEPAG	Cellule de perfectionnement en administration et en gestion
CERPOD	Centre d'Etude et de Recherche sur la Population pour le Développement
CMDT	Compagnie Malienne de Textile
CTA	Centre of Tropical Agriculture
CSCOM	Centre de Santé Communautaire
DEF	Diplôme d'Etude Fondamentales
FCFA	Franc de la Communauté Francophone de l'Afrique de l'Ouest
GTZ	Deutsche Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit
ONG	Organisation non Gouvernementale
PAE	Programme Agro-écologique
PNUD	Programme des Nations Unies pour le développement
RCI	République de Côte-d'Ivoire
RTM	Radio Télévision du Mali
SB	Secteur de base
SLE HU	Seminar für ländliche Entwicklung der Humboldt Universität zu Berlin
SOMIEX	Société Malienne Import export
SOS SAHEL	Save our Soul Sahel
WVI	World Vision International
ZER	Zone d'expansion Rurale

# 1 Introduction

## 1.1 *Précisions théoriques sur le phénomène de la dynamique sociale*

### 1.1.1 **L'évolution vue par la science**

A la recherche d'une explication au phénomène de la « Problématique de l'articulation de la modernisation à la tradition chez les communautés paysannes du Pays-Bwa dans le cercle de Tominian dans le Sud-est malien », comme un processus évolutif universel et naturel, nous remontons aux fondements scientifiques du phénomène de l'évolution propre à tout être vivant/à la matière.

Mais l'évolution, suivant le contexte de son analyse et la discipline scientifique qui l'assure, comme changement, transformation, progrès, devenir, développement, processus historique, etc est comme une série de réactions continues, justifiées et inévitables de tout être vivant aux conditions de son environnement pour perpétuer son existence.

Pour des raisons pratiques, nous réduisons, ici pour ce travail, notre analyse du phénomène au niveau social, qui explicitement se résume à celui de l'être humain dans son environnement socio-naturel. En fait, c'est en relationnant l'homme à son environnement socio-naturel qu'on peut percevoir les manifestations de son existence.

En faisant référence aux travaux d'ethnologues, sociologues, historiens, etc, nous savons que le social n'échappe pas aux lois de l'évolution comme le disait C. Darwin 1859 comme l'origine de l'espèce par voie de sélection naturelle : De même manière que l'on observe dans le monde naturel une diversité des espèces et une perfectionnement constante de l'adaptation au milieu. On constate dans le monde humain un passage du simple au complexe<sup>1</sup> et une amélioration des systèmes sociaux dans les domaines économiques, politiques, parentaux et religieux.

Nous ne pouvons parler de processus d'évolution/changement sans nous référer aux travaux de K. Marx et sa loi de la dialectique et de son schéma macro-économique qui fait de la lutte des classes le ressort du changement dans toutes les sociétés. C'est en fait, à ce modèle de dynamique macro-économique que se réfèrent beaucoup de scientifiques pour expliquer en dernier recours tous les changements et tous les conflits dans les sociétés contemporaines<sup>2</sup>.

Les faits historiques et quotidiens confirment ces propos effectivement que toute dynamique sociale est fille de tensions, comme l'affirme l'ethnologue Marx Gluckmann, cité par Mendras, que chaque système social est un champ de tensions plein d'ambivalences de coopération et de combats<sup>3</sup>.

Si le processus évolutif ou dynamique du changement est universel, il n'existe pas un modèle général applicable à toutes les sociétés, partout dans le monde/ sur la planète, car il s'agit d'un phénomène complexe, dépendant de critères historiques, spatiaux et socio-culturels.

De même que cette dynamique du changement est aussi relative à l'objet retenu pour son analyse ou étude. En ce sens l'analyse de l'évolution des hommes la situerait dans un cadre historique, spatiale et socio-culturel; le genre végétal serait analysé selon les conditions géo-climatiques, historiques, et celle de la dynamique sociale qui nous intéresse dans ce travail, se penche sur la compréhension et l'explication des changements expérimentés, dans une localité physiquement circonscrite, par les groupements sociaux jusqu'à la date : c'est-à-dire observer la juxtaposition des cinq grandes catégories d'éléments influant différemment sur le processus de changement social: les traits pertinents et différentiels des milieux physiques, les agents

<sup>1</sup> Spencer 1874 - 1875, Durkheim 1893, cité par Dictionnaire de la sociologie. Larousse, Science de l'homme 1993 :96.

<sup>2</sup> Mendras H. Elements de sociologie, 1989 :202.

<sup>3</sup> Mendras H. Elements de sociologie, 1989 : 203.

sociaux en présence, les modes de production et de régime foncier, l'histoire locale, la référence identitaire<sup>4</sup>.

Ainsi à la recherche des explications révélatrices de spécificités locales ou caractéristiques spatiales du changement, nous nous référons aux propos suivants : Chaque zone est avant tout définie par ses caractéristiques physiques, géographiques et climatiques, qui conditionnent à la fois les systèmes sociaux, les systèmes de production et les formes d'utilisation de l'espace. Ce sont eux aussi qui déterminent la nature des interactions des contraintes naturelles et des systèmes socio-productifs. Par exemple les éléments du relief (montagne, cour d'eau, les fonds de vallées, les plaines, etc), les zones climatiques (désertiques, sahélienne, équatoriennes, tempérées, etc) influencent les conditions de vie des populations qui y vivent et de paire marquent la dynamique du processus des changements sociaux. Par exemple les sahéliens vivent de l'agriculture et de l'élevage principalement, tandis que les populations des zones soudanaises et équatoriales sont principalement des agriculteurs. Au Mali l'avancé permanente du désert, entre autre, a forcé les paysans à mettre l'accent sur le système de production agropastoral, adopter le système de cultures multiples et promouvoir la multi-activité pour pouvoir survivre.

### **1.1.2 La dynamique sociale comme changement social**

Quant aux agents sociaux/ les populations vivant dans la localité en question et toute personne se relationnant à cette localité d'une manière ou d'une autre, celles-ci sont définies par leur nombre et secteur d'activité et de plus sont nuancés par un ensemble d'éléments imbriqués et interdépendants. Dans ce ensemble d'éléments figurent : leur domaine d'appartenance (village, famille ou extérieur), leur rôle sur le terroir (entretien et gestion de l'espace), leur pouvoir de décision et de gestion, leur appartenance à un groupe social ou à une classe sociale, leur relation sociale au sein de la communauté paysanne ou entre groupes sociaux différents qu'ils soient locaux ou externes.

Quant aux acteurs sociaux nous, les analysons en référence au mode de pensée relationnel et la conception historiciste qui soutiennent la thèse que tout élément tient son sens et sa fonction des relations qui l'unissent aux autres éléments d'un système qui les englobe. Dans cette optique, nous les analysons dans les processus de la dynamique sociale par rapport à leur propre logique de reproduction inscrite dans l'ensemble de leurs pratiques socio-économiques (*Sudrine B et Vergnhes R. 1987 :8*).

Comme l'explique A. Floquet en référence à l'évolution des pratiques agricoles. Malgré le rôle déterminant des contraintes et opportunités écologiques et économiques sur l'évolution des pratiques agricoles, ces opportunités et contraintes sont largement influencées par les savoirs et les normes spécifiques du groupe socio-culturel choisi<sup>5</sup>. Ces savoirs à leur tour naissent au carrefour des rapports sociaux de l'histoire sociale de la dynamique des contraintes naturelles, des stratégies des acteurs<sup>6</sup>: anthropologie sociale des savoirs "locaux,,. Par exemple pour leur survie les paysans sont obligés de composer avec les servitudes que leurs imposent le sol, climat et les conditions socio-économiques de leurs activités. Ceci les soumet à une dynamique caractérisée par une grande dépense d'énergie et d'ingéniosité (programme de culture prudemment concerté et fidèlement observé,

<sup>4</sup> Sudrine B et Vergnhes R, Le changement dans la localité rurale, Essai sur la logique d'un processus de recherche : 1987 :20.

<sup>5</sup> Floquet Anne : Potentiel d'un développement rural endogène : une étude de cas au Sud du Bénin. Afrika Spectrum, 28 : 1993 :380.

<sup>6</sup> Lazzare Séhouéto Lazare Maurice : Savoirs locaux ou savoirs localisés?: La production des savoirs agricoles paysans au Bénin: éléments empiriques pour une anthropologie sociale des savoirs "locaux,,. Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades am Fachbereich Philosophie und Sozialwissenschaften I der Freien Universität Berlin:23-24.

l'exploitation intensive de terres, l'entretien des champs permanents et la multiplication des combinaisons de cultures)<sup>7</sup>.

Dans les faits, la particularité socio-culturelle de l'évolution dynamique sociale fait référence aux individus, car avant tout, le changement passe par les individus et est aussi produit par eux. Les aspects de la vie locale qui touchent aux mécanismes sociaux locaux en interaction au sein même des sociétés (élément de sociabilité) et dans leurs rapports à la société globale<sup>8</sup>. Ces éléments de sociabilité sont des types de liaisons entre les individus d'un groupe social ou des manifestations de la sociabilité qui s'établissent entre les individus d'un groupe social et des diverses manières dont ces individus sont liés à ce groupe, mais aussi au tout (l'ensemble de la société en tant qu'elle transcende les individus qui la composent) social et par le tout social C. J. Cl. Lucan: 1983:31 ou comme M. Segalen : 1980:31 la définit, par l'existence de divers réseaux et de flux d'échange de biens et de services de toute nature circulant entre les individus. Les plus significatifs de ces éléments qui servent d'indicateurs explicatifs pour mesurer les dimensions de la dynamique sociale/ permettant de comprendre l'évolution des rapports sociaux sont : la famille, les unités de résidence (l'habitat, quartier, villages) et les associations.

La famille, comme institution sociale universelle se présente classiquement comme un ensemble de personnes liées par un certain nombre de caractéristiques : communauté de résidence, coopération économique, consommation en commun des biens produits, coopération dans la recherche des reproductrices, solidarité des membres face à l'extérieur, etc.. Elle se présente sous diverses formes du fait de son caractère dynamique, car représente le lieu de manifestation des rapports sociaux des individus acteurs du changement. De sa diversité dans la société malienne, les familles bwa et Dafing appartiennent au type de famille des agriculteurs sédentaires soudano-sahélien (*au Mali il existe quatre types principaux de famille : famille des agriculteurs sédentaires (Dafing, Malinké, Sénoufo, Miniaka, Dogon, Bwa,...), famille des agriculteurs et éleveurs sédentaires (Soniké, Songhay, ..), famille des éleveurs nomades (Peuhl, Touareg et Maures), famille des grands centres urbains*). Ce type est constitué par des groupes ethniques minoritaires au Mali. Ces familles sont adeptes des religions du terroir ou dont les cultures ont conservées une spécificité relative malgré les conversions aux religions étrangères<sup>9</sup>.

Ces familles sont analysées dans leur regroupement en communautés villageoises qui dans leur fonctionnalité locale sont comme des microsociétés soumises à pression plus forte de la société globale malienne. Au sein de ces familles/de la collectivité villageoise la relation de contiguïté spatiale est prioritairement plus importante que tout autre critère (*M. Crozier, cité par Sudri B. et Verghnes R : 6*). C'est ce qui nous pousse à affirmer en nous appuyant sur ces propos qui stipulent que l'organisation en village de la société malienne est une constance qui a résisté à tous les changements politiques, administratifs, économiques et socio-ethniques, car cette forme communautaire d'échange d'appropriation, de solidarité et d'hiérarchie sociale est fortement ancrée et continue à régir l'essentiel de la vie socio-économique grâce à l'existence d'une survivance tenace des structures traditionnelles du pouvoir et d'une organisation sociale fortement hiérarchisée<sup>10</sup>: de là, nous nous baserons sur l'indivisibilité des liens regroupant les individus issus de la même famille. Comme ces propos le confirment, la reconnaissance de l'appartenance à un lignage issu d'un ancêtre commun, constitue l'unité de

<sup>7</sup> Devèze Jean-Claude : Le réveil des campagnes africaines. Ed. KARTHALA, 1996 :59-65.

<sup>8</sup> Sudrie B. et Vergnhes R. 1987 : 30.

<sup>9</sup> Brehima Beridogo Beridogo Bréhima : La famille : structure et diversité. Recensement général de la population et de l'habitat. Analyse de la fréquentation scolaire et alphabétisation. Annuaire des statistiques scolaires, Ministère de l'éducation 1991 (121-137) République du Mali/DNSI 1991 :122-136.

<sup>10</sup> Kassibo Bréhima : La décentralisation au Mali : état des lieux. Association Euro-Africaine pour l'anthropologie du changement social et du développement (APAD). Bulletin N° 14 Déc. 1997 :53,67

parents la plus large mais aussi un référent socio-politique majeur de l'organisation sociale<sup>11</sup>. La liberté et égalité politique même effectives sont insuffisantes pour provoquer le renouvellement des structures familiales et partant sociales. Elles évoluent vers des formes plus adaptées à la dynamique des réalités socio-économiques pour perpétuer son existence. Tel est le cas des grandes familles dans les communautés villageoises au Pays Bwa, celles-ci ont évolué sous la pression croissante des contraintes agro-économique vers des unités domestiques de production à gestion autonome et résidence éparpillée, mais conservant une unité sociale représentative. Cette unité sociale au sein des familles tient sa représentativité du respect/crainte des individus de certaines valeurs traditionnelles socialisantes telles que les domaines terriens familiaux, les alliances matrimoniales, la solidarité et coopération mutuelle, les pratiques animistes (autels, cultes aux ancêtres, initiation au do). Au niveau de toute la société la reconnaissance de l'appartenance à la communauté villageoise, édifiant l'unité villageoise, se matérialise par les éléments de cohésion sociale (alliance matrimoniale, association et groupements de solidarité et coopération, etc). Cette unité, au de là des rapports de famille, rend la vie plus agréable dans les village. Mais évolue aussi en fonction de la dynamique des conditions de vie au village et dans la société malienne englobante.

Quant au caractère historique de l'évolution, il se réfère à la chronologie de l'évolution locale des éléments explicatifs choisis en fonction des problématiques de départ : les interactions, les pouvoirs à l'oeuvre dans la succession des événements, les structures de production et les structures sociales, l'utilisation traditionnelle du terroir.

Par l'analyse historique nous pouvons constater que le changement actuel est inscrit dans l'évolution de la localité. Par exemple l'évolution des modes de production ou observation de la dégradation graduelle au fil des années des conditions écologiques vu sous la loupe du temps. Une illustration de historicité de l'évolution M. Mallet : 1978 cité par Sudrie B et Vergnhes R : 24 nous le réfère par ces propos en se référant au passage d'une structure agraire traditionnelle à la situation actuelle en stipulant ceci : si le milieu naturel, qui a conditionné le mode de production et d'organisation, le mouvement d'intégration, produit un renversement des rôles, c'est l'homme-producteur qui gère le milieu et provoque son artificialisation. En d'autre termes l'homme est en partie l'artisan de la dynamique sociale ou la dynamique sociale résulte de la combinaison de son génie de créer, arranger, changer, etc, mais influencé par la nature des conditions externes et du courant évolutif naturel et des tentatives de rationalisation de l'évolution de son cadre d'existence. Plus explicitement l'homme d'une manière consciente ou inconscient, rationnelle ou spontanée, dans l'hétérogénéité de ces conditions d'existence organise, ajuste, programme progressivement sa vie.

### **1.1.3 La dynamique sociale paysanne**

Mais pour mesure les dimensions de la dynamique sociale nous avons besoin de nous référer aux différentes formes de regroupement des hommes. C'est aussi l'ensemble de ces regroupements qui donne corps à la communauté villageoise, aux clans, ethnies, entités géographiques, etc aux sociétés rurales soumises à un processus dynamique toujours plus complexe. Ces changements dans les sociétés rurales ne se réduisent pas aux réactions simples aux contraintes ou solutions d'urgence, ni comme introduits seulement de l'extérieur; sinon qu'ils sont le résultat d'une dialectique entre tradition et modernisation qui se déroule à l'intérieur des communautés à partir de ce qu'elles sont et vivent, et qui aboutit à des options conscientes qui font effectivement évoluer les comportements des gens et les structures

---

<sup>11</sup> Hertrich V. : Permanences et changements de l'Afrique rurale : Dynamiques familiales chez les Bwa du Mali. Etudes du CERPED N° 14. Centre français sur la population et le développement (EHESS - INED - INSEE - ORSTOM - Université Paris VI) Déc. 1996 :49.

villageoises<sup>12</sup>. Le village n'est pas cet ensemble solidaire dont l'évolution n'est soumise qu'aux seules fluctuations de l'environnement. Certes des solidarités existent et les événements extérieurs ont leur poids de déterminations dans la vie villageoise, mais ceux-ci ne prennent corps qu'au travers des différents enjeux locaux<sup>13</sup>.

Les sociétés rurales, partout sur la planète et dans leur cadre de vie, sont actives et dynamiques à leur façon (*Piet Buig-Snogge : 1998 :173*). En plus de la dynamique sociale interne propre à la communauté ou société en question, elles sont saisies à la fois par une dynamique sociale inscrite dans un ensemble ou des ensembles géographiques, économiques (circuits d'échange) sociaux ou culturels (ouverture ou fermeture du groupe à la modernisation, aux sociétés qui l'entourent, avec qui elle est en contact physique ou symbiotique)<sup>14</sup>

Ce phénomène de la dynamique sociale au Pays Bwa nous l'analyserons suivant ces deux illustrations :

- d'un, en référence à la méthode historique et comparative de J. Renard sur l'analyse du changement local, l'histoire spécifique du Pays Bwa révèle une force d'adaptation et d'intégration des innovations sans menace pour les lieux essentiels de la reproduction sociale, (la famille et la communauté locale). La chronologie évolutive des événements économiques, socio-politiques et religieux montre que les communautés paysannes au Pays Bwa ont une longue habitude d'adoption et d'assimilation des transformations matérielles, tout en maintenant un patrimoine de pratiques et d'idéologies, qui constituent la charpente de cette société. *La relation symbiotique qui existe entre l'arbre et son greffon*,... La tradition c'est le pied mère, le progrès, c'est le greffon, entre les deux il n'y a pas changement en terme de rupture mais en terme d'assimilation.
- de deux, en référence à l'image métaphore du même auteur du phénomène de changement local/ adopté à la dynamique sociale au Pays Bwa : *les habitants du Pays Bwa sont dans la situation d'individus qui marchent dans le couloir d'un train qui lui-même avance*. Ces individus et le train se déplacent, mais ils restent dans le train, c'est-à-dire au Pays Bwa, alors que le paysage, c'est-à-dire la société malienne, se déroule sous ses yeux. Pour beaucoup d'observateurs externes, les individus dans le train/au Pays Bwa lui paraissent immobiles etc. tandis que les populations du Pays Bwa affirment que tout change<sup>15</sup>.

## 1.2 Le cercle de Tominian : entité territoriale Bwa

Le Pays-Bwa, comme son nom l'indique, est l'aire de vie de l'ethnie bwa. Cette entité territoriale bwa constitue la grande partie du cercle de Tominian dans la région de Ségou. Le cercle de Tominian se situe géographiquement au Nord-Est de la partie centrale du Mali, entre le 13-14° latitude Nord<sup>16</sup>. Il bénéficie donc d'un climat tropical de type sahélien, c'est-à-dire la savane sèche (Brasseur, 1968,356; Barth, 1986, 97 cité par Krings T.), un véritable mélange d'un couvert herbacé abondant, d'arbustes et grands arbres comme : le karité, néré, baobab, caïlcédrat, etc. Cette végétation présente des diversités du couvert végétal, en ce qui est de sa densité, de la taille et la forme des arbres, dictées par le gradient de pluviométrie. Le Nord, avec ses moyennes de pluviométries annuelles enregistrées tournant autour des 500mm, se caractérise par une abondance de buissons surtout épineux, d'arbres de plus en plus

<sup>12</sup>Piet Buig-Snogge : Initiatives Paysanne d'Afrique de l'Ouest : L'Harmattan 1998 :178

<sup>13</sup>Brehima Kassibo La décentralisation au Mali : état des lieux, APAD. Nr 14. Déc. 1997 :44

<sup>14</sup> Veronique Petit : Collection Populaire : Migration et société Dogon : CERPA/CRPS/ORSTOM : 1994 :11

<sup>15</sup> Sudrie B et Vergennes R., 48-49 et 54

<sup>16</sup> Krings Thomas

Agrarwissen bäuerlicher Gruppen in Mali/ Westafrika. Abhandlungen – Antropo-geographie Institut für Geographie Wissenschaften Frei Universität Berlin, Sonderheft 3, Berlin 1991 :157 - 180

espacés à taille réduite et une couverture herbacée moins abondante et de taille réduite (ici dominant des espèces rustiques annuelles). Le Sud par contre bénéficie d'une pluviométrie tournant autour des 700 mm, présente une végétation plus dense et constituée de hautes herbes et d'arbres relativement grands. Il est cependant très impressionnant de voir comment se présente la végétation autour des agglomérations villageoises et dans les emplacements de champs surtout. Là, les espèces traditionnellement protégées (karité, néré, tamarinier, baobab, résinier, prunier, balanzan, kapokier, caïlcédrat) forment une sorte de parc botanique artificiel. Le climat sahélien se caractérise au Bwa Land/Bwa-tun par quatre saisons bien différenciées par les paysans enquêtés :

1. *Ho yi o* ou saison des pluies qui s'étend de mi-juin à mi-octobre et se caractérise par des tornades (pluies torrentielles et vents violents mélangés), avec des maximales de précipitations en fréquence, durée et quantité dans la deuxième quinzaine du mois d'août et une réduction des températures. C'est aussi la période de végétation des plantes et par conséquent consacrée aux cultures des champs.
2. *Ho lo o mè nan* ou période des récoltes, couvre la période de mi-octobre à mi-novembre. Elle se traduit par des températures relativement élevées en octobre et basses en novembre. C'est le temps de récolte des récoltes arrivées à leur maturité et aussi la fin des précipitations. Comme pendant la saison des pluies, c'est la période de pique de travaux chez les paysans.
3. *Ho mû tan nu* ou saison froide, elle va de la moitié du mois de novembre à la moitié du mois de mars et se définit par des températures relativement basses entre 10-20°C, de vents violents soufflants d'Est à l'Ouest (l'harmattan). Pendant cette période de l'année, les paysans s'adonnent aux activités maraîchères, de petit commerce et cueillette. De même, ils profitent de ce moment pour "réchauffer", les relations sociales par des visites de courtoisie aux parents, amis et connaissances résidents dans d'autres villages. Non moins important, c'est à partir du *mu tan nu* que commencent les festivités et réjouissances et dureront jusqu'aux approches de l'hivernage en mi-juin.
4. *Ho so sua* ou saison chaude, s'étend de la moitié du mois de mars à la moitié du mois de juin. Elle se caractérise par des températures extrêmes surtout au mois d'avril et de mai. Les paysans s'adonnent, pendant cette période de l'année en plus des activités et festivités de la saison froide, aux occupations comme l'intensification de la réparation et construction des maisons et préparation de champs. (Tableau 2 : **Evolution du calendrier agricole et des activités paysannes au Pays-Bwa**).

Les effets combinés des variantes du relief et la croissance dégressive de la pluviométrie du Nord au Sud du Bwa-tun marquent les particularités végétales du paysage. En effet situé entre la rive droite du Bani (cours supérieur) et la rive gauche de la Volta Noire au Burkina-Faso, la logique topographique dicte au Bwa-tun un relief relativement accidenté. A l'Est et le long de la frontière avec le Burkina-Faso se situent les prolongations des falaises de Bandiagara qui rejoignent vers le Sud-est les chaînes de Koutiala. Par endroit, il faut noter aussi, sur les terroirs villageois des effleurements rocheux et/ou latéritiques. Cette topographie a donné naissance à des cours d'eau ou marres permanents et semi permanents. Ce potentiel hydrique améliore non seulement la végétation sahélienne mais aussi atténue les retombées de la pluviométrie devenue aléatoire ici et partout au Mali.

La pluviométrie moyenne annuelle dans notre zone varie entre 500 mm environ au Nord (secteur de Djiamakan) et plus de 700mm au Sud (secteur de Touba). Cette pluviométrie présente de grandes irrégularités et variations dans le temps et dans l'espace. Comme dans le reste de toute l'étendue du Mali.<sup>17</sup>

<sup>17</sup> Koné Daouda et col. Diagnostic de base de la zone d'intervention du programme de diversification des revenus en zone non cotonnière du Mali-Sud. Equipe système de production et de gestion des ressources



Cette aire géographique de l'ethnie bwa s'étend du Nord-Sud sur une longueur d'environ 100 km. et d'Est-ouest sur une largeur d'environ 50 km.

Les sols dans notre zone d'étude appartiennent aux grands ensembles de sols ferrugineux tropicaux, au pseudogrey et à concrétions (grès de Koutiala). Les types de sols dominants sont de nature très peu profonds et de faibles fertilité : sols sableux, sableux-limoneux et des cuirasses latéritiques issues des anciennes formations de Koutiala. La nature des sols et la présence des cours d'eau (dépressions) associées aux influences de l'homme favorisent, voir même, accélèrent le processus de dégradation des sols. L'érosion éolienne et hydrique ont laissé partout dans le terroir leurs empruntes. Les espaces nues, ensablés ou couverts de gravier, incultes par conséquent, sont partout visibles, matérialisant ainsi aux yeux des paysans la réduction des terres cultivables.

Le cercle de Tominian représente l'entité régionale de l'ethnie bwa au Mali. Ce groupe bwa ethnologiquement appartient au groupe des peuples voltaïques<sup>18</sup>. Pendant qu'au Burkina-Faso l'ethnie Bwa constitue un important peuplement, au Mali par contre, en comparaison avec les autres ethnies, il est représenté par une minorité : 2% de la population totale du Mali.

Du recensement de la population du Mali en 1998, la population du cercle de Tominian est de 167 920 personnes avec une densité moyenne de 20 habitants. /km<sup>2</sup> et un taux de croissance de 1,6% par an<sup>19</sup>.

Comme c'est la règle partout dans la partie Sud du Mali, ici cohabitent les Bwa avec d'autres groupes ethniques dispersés en village entier dans le Pays-Bwa ou cohabitant avec les Bwa dans le même village (*Voir dans l'annexe Carte du Mali : Répartition ethnique au Mali*). Ce sont les Dafing, Dogons, Mossi, Minanka, Peuhl, Bozos, Senoufo. Les Dafing forment en général des villages entiers dispersés sur toute l'étendue du cercle, mais ils ont surtout une présence plus marquée vers la limite Est du cercle de Tominian avec le Burkina-Faso, vers Koula, ou cohabitant avec les Bwa dans le même village (Soundé, tous les gros villages comme Fangasso, Tominian, Benena, Yasso...). Les Dogon sont regroupés vers l'Est dans le secteur de Somadougou aux pieds des prolongements des falaises de Bandiagara. Les personnes appartenant à l'ethnie Mossi ont été recensées dans le secteur de Benena. Quant aux Minianka, leur présence se matérialise dans le cercle de Tominian vers le Sud, dans le secteur de Touba, à l'occurrence à la frontière avec le Pays Minianka. Il en est de même pour l'ethnie Bozo qu'on retrouve sur tout le prolongement de la vallée du Bani. Les Peuhl quant à eux, de leur habitude nomade, même s'ils se sédentarisent, conservent toujours leur *fulanéité*<sup>20</sup> en ce qui est de l'habitat. Ils forment leurs hamaux aux alentours immédiats des villages ou quelque part dans le terroir. Depuis la quasi permanence des années de sécheresse, leurs hamaux se multiplient partout sur les terroirs villageois. Leur présence permanente sur les terroirs villageois est généralement vue d'un mauvais oeil, pour des raisons historiques et la menace que représentent leurs troupeaux pour les cultures agricoles et le l'environnement.

L'ethnie bwa au Mali est l'une des rares qui a pu conserver son identité culturelle contre l'invasion Islamique et la colonisation. A la différence des autres ethnies pratiquantes musulmanes, les Bwa sont pour la plupart animistes, un nombre croissant de catholiques et protestants, fait traduisant leur besoins et nécessité d'ouverture. Fort de cette tendance évolutive, l'Islam a ici chez les Bwa très peu d'adeptes.

---

naturelles, Centre régional de recherche agronomique de Niono. Institut D'Economie rurale, Ministère du développement rural et de l'eau. Rep. Du Mali, Juillet 1998 :8-13.

<sup>18</sup> Barth, Hans Karl: Mali: eine geographische Landeskunde. Wissenschaftliche Länderkunde; Bd.25, Darmstadt 1986 (188-206).

<sup>19</sup> République du Mali : Recensement général de la population et de l'habitat (avril 1998) Résultats provisoires. Ministère de l'économie du plan et de l'intégration, juin 1998 (26-33).

<sup>20</sup> Terme emprunté de l'appellation bambara fula qui veut dire Peuhl et utilisé pour qualifier tout ce qui a trait à la culture peuhl, voir et Diallo M. et Coulibaly D.: Référentiel régional: Etude générale sur le Fuladugu, Helvetas, Bamako 1990.

La langue parlée est le Bomun, avec des nuances linguistiques zonales (Nord, centre et Sud). La loi du milieu oblige les autres ethnies minoritaires à apprendre la langue Bomun et les Bwa la leur: presque tout Boo parle le bambara et un nombre toujours plus important de Dafing, Peuhl, Dogon, Minianka, Bozos parlent aussi le Bomun.

L'organisation administrative des villages est plus orientée vers le système traditionnel avec un pouvoir de décision important des chefs de village, de leurs conseillers et du conseil des vieux. Les jeunes, aussi modernes et fonctionnelles que soient leurs organisations, gardent toujours leur statut d'exécutants du pouvoir traditionnel. Cet état de fait restera aussi longtemps que la succession du pouvoir au village sera héréditaire. Les jeunes étant le moteur de la dynamique sociale, comment la jeunesse arrivera-t-elle à conjuguer leur nécessité d'évolution et respect des normes sociales traditionnelles au Pays Bwa ?

Dépuis l'avènement de la troisième République au Mali et son accompagnement par la décentralisation du pouvoir, l'administration étatique est représentée par les communes. Dans le cercle de Tominian elles sont au nombre de 12. Elles se sont substituées aux chefs lieux d'arrondissements et sont formées par un groupe de villages sur une base d'affinité. Elles sont représentées dans les villages par les chefs de villages et les conseillers du maire, élus par l'ensemble des villages constituant la dite commune.

La décentralisation du pouvoir étatique qui est à l'origine de la mise en place des communes est un changement politique nécessaire et obligatoire à l'époque de son avènement. En fait, le pouvoir autoritaire que la démocratie a remplacé était devenu invivable pour l'ensemble des maliens des villes et surtout des campagnes: répressif, corrompu et anti-productif/anti-évolutif pour les populations rurales, support de l'économie nationale.

La commune est vue comme une organisation étatique pro-villageoise. Cette image élimine l'impopularité, la méfiance des ruraux du pouvoir étatique et fait même renaître leur sentiment d'appartenance, un regain de confiance à eux-mêmes et au pouvoir<sup>21</sup>.

Les ruraux au Pays Bwa sont traditionnellement des agriculteurs qui pendant l'hivernage s'adonnent à la culture du mil, sorgho, fonio, maïs haricot niébé, pois de terre, riz, dah, igname comme cultures vivrières et à la culture de l'arachide, sésame, coton, dah en fibre, comme culture de rente.

Durant la saison sèche qui s'étale sur sept mois et demi à huit mois, le jardinage occupe de plus en plus les paysans. Dans les parcelles maraîchères sont cultivés : oignon, patate douce, tabac, manioc, légume de tout genre. L'arboriculture qui est à l'origine du jardinage ici au Pays Bwa représente une forme inconsciente de reboisement qui a reverdit le paysage de beaucoup de villages. L'arboriculture s'est surtout intéressée à la plantation d'arbres fruitiers comme les manguiers, les agrumes, citronniers, papayers, guayavier. De là, l'utilité des arbres fruitiers pourrait-elle motiver un programme de reboisement plus vaste ?

Jadis gros cultivateurs de mil et sorgho, aujourd'hui on assiste à une certaine métamorphose laborale chez les populations bwa. Depuis la quasi permanence de la sécheresse dans la zone, l'élevage domestique et l'agriculture sont désormais inséparables. Non seulement pour la sécurité financière que représentent les animaux, mais pour leur usage comme force de traction et leurs déchets, qui sert partout aujourd'hui à améliorer la fertilité des champs. Cet agro-pastoralisme chez les paysans interpelle la connaissance ou l'apprentissage de nouvelles expériences productives. Comment concilier l'élevage et l'agriculture ? Si la permanence du conflit entre éleveurs peuhl et cultivateurs est surtout dû aux dégâts occasionnés par les animaux aux cultures. Cela constitue un défi à gagner pour les cultivateurs bwa et dafing, compte tenu de la rationalité circonstancielle de la combinaison de l'élevage à l'agriculture/l'agro-pastoralisme.

---

<sup>21</sup> Bréhima Kassibo : La décentralisation au Mali : état des lieux. Association Euro-Africaine pour l'anthropologie du changement social et du développement (APAD). Bulletin N° 14 Dec. 1997.

En fait, le support économique que représente l'élevage domestique est plus d'un titre reconnu par tous les paysans. A la fois ils sont conscients de sa contribution, sous sa forme extensive, à l'agriculture et les dégâts qu'il porte à l'environnement. Son intensification devient un impératif dicté par les limites territoriales. La croissance du nombre d'animaux par km<sup>2</sup>, réduit le fourrage et dégrade le couvert végétal. A la limite, beaucoup de paysans interrogés avouent que pour pouvoir maintenir son cheptel d'animaux bien nourris, ils sont obligés de l'apporter de l'aliment bétail/foin. Du coup ils restent plus longtemps sur place favorisant l'entassement de leurs déchets utilisés pour la fertilisation des sols.

Dans toutes les campagnes maliennes, comme Paul Pellisier le disait se référant aux Sérér du Sénégal, la civilisation agraire fondée sur les seuls produits de la production de la terre et du troupeau a fait place à une économie rurale où la part de la production agricole dans les ressources globales, naguère exclusive, a notoirement diminué<sup>22</sup>. Ainsi, il a été constaté que les contraintes de leur cadre de vie ont obligé les paysans ici au Pays Bwa à diversifier leurs activités pour sécuriser leur production de subsistance. Ainsi pendant la saison sèche, le petit commerce occupe de plus en plus de cultivateurs. Le commerce de part sa nature en partie frauduleuse, jadis n'avait attiré les Bwa, partisans de l'honnêteté, la droiture et la franchise. Cette activité s'identifiait avec les Dafing, d'où l'expression chez les Bwa, *duayiro o lo siri ulè nun. C'est-à-dire commerçant comme un Dafing*. Dans les faits observés chez les Dafings, femmes et hommes ont des habitudes mercantiles, séculaires qui de nos jours ont dépassé les limites zonales et nationales. Les questions se succèdent sur l'adoption et l'essor des pratiques mercantiles chez les Bwa : s'agit-il une imitation de leurs voisins Dafing ? Ou une décadence de leur Bomun (faits caractérisants le vrai Boo) ? Ou bien une alternative, tribut de la loi de l'évolution socio-économique naturelle qui a excité leur intérêt mercantile ? A ces questions nous tenterons d'apporter des réponses pertinentes dans les chapitres qui suivront.

Un élément socio-culturel, non moins significatif de différenciation des Bwa des autres ethnies minoritaires au Pays Bwa, est la consommation de la bière de sorgho ou *du gnan* : boisson alcoolisée à base de sorgho cuit et puis fermenté. La bière de sorgho couramment appelée dolo, avant sa consommation commune de plaisir ou de divertissement, a une signification socio-antropologique dans la société bwa. Elle est partie intégrante des sacrifices sur les fétiches, d'offrandes aux ancêtres, par les *buan û an et pèro sun nun (quantités de dolo offertes par la dolotière aux ancêtres ou au chef de famille pour qu'ils implorent les bons esprits afin que la vente et consommation du dolo préparé se déroulent dans la paix; mais ces quantités de dolo sont consommées par tous les membres d'une même grande famille et sert de motif de réunion et d'occasions de débat des questions divers)*<sup>23</sup>, elle symbolise l'unité dans les grandes familles. La volonté de maintien de cette pratique et l'incompatibilité de la consommation d'alcool avec les pratiques de l'Islam sont certaines des raisons présumées par nombre de Bwa de l'échec de l'introduction de l'Islam chez les Bwa.

De nos jours, la pénurie céréalière quasi permanente et la réduction du bois de chauffage remettent en question la fabrication de la bière de sorgho. Les pratiques de contournement et d'évitement sont entreprises et seront, sans le moindre doute, appliquées. Mais ce qui est certain, le phénomène bière de sorgho peut évoluer vers des formes plus modernes, mais persistera aussi longtemps que l'ethnie bwa existera. Car il s'agit d'un fait qui dépasse le cadre d'une habitude ordinaire. En marge des menaces qu'il représente pour la sécurité alimentaire et l'environnement, il constitue de plus un fait discriminatoire, ayant déjà assez terni l'image du Boo au sein de la société malienne fortement Islamisée.

<sup>22</sup> Pellisier Paul dans "Chantal Blanc-Pamard, Luc Cambrézy et col.

Dynamique des systèmes agraires : Terre, terroir, territoire : les tensions foncières. ORSTOM : Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération. Centre d'études africaines URA 94, CNRS-EHESS Paris. Collection : Colloques et séminaires, Paris 1995., (25).

<sup>23</sup> Diawara Sidi : Interview audio du Père Bernard de Rasily, L'abbé Jean Koné et de Keita François sur les Bwa : Connaissance du Mali, Programme de RTM, 1997.

Le cercle de Tominian, presque confondu en superficie au Pays Bwa, par sa situation géo-climatique sahélienne et sa topographie, répond à toutes les caractéristiques de cette zone climatique (*voir Carte du cercle de Tominian*). Bien que le relief apporte par endroits des microclimats atypiques, il présente toutes les contraintes classiques tributaires de cette zone du Mali central. Pour nous distancer des multiples travaux écrits sur ces aspects géo-climatiques, nous avons choisi volontiers d'étudier le Boo et son Bomun, face à l'évolution comme processus universel propre au commun des vivants. Dans les neuf villages, retenus dans un premier temps, suivant qu'ils soient bwa ou dafing ou bien mixte et moderne ou traditionnel (*Voir Tableau 1 : Villages d'enquête au Pays-Bwa*), pour enquêter sur les hypothèses que nous nous sommes fixées, les grandes questions que nous nous avons posé se réfèrent à :

- Comment s'explique la présence de l'ethnie bwa dans cette zone du Mali ?
- Elucider le mystère Bomun qui a valu jusque-là la particularité de toute la colonie bwa,
- Trouver des réponses à l'établissement des différents groupes ethniques au Bwa-tun,
- Expliquer comment réagissent les Bwa et Dafing aux changements de leur cadre de vie, quelqu'en soit leur nature et leurs attitudes face à l'introduction des innovations externes.

Comme nous le verrons, tout laisse à voir que ce milieu, qui est dans les faits „*le parent pauvre*“ des grands projets de développement étatiques et non étatiques, jouit de ce fait d'un processus de développement endogène<sup>24</sup> conséquent, car peu catalysé par des intervenants extérieurs ou résiste de son mieux à leurs effets catalyseurs.

### 1.3 Pourquoi cette étude ? Concept et objectifs

L'idée motrice de l'approche de cette thématique est de mettre à la disposition des populations du Pays Bwa et des observateurs externes un document scientifique qui substitue à l'image péjorative du Pays Bwa - marginalisé, retardataire, conservateur etc., une vision plus dialectique des avantages et inconvénients du métissage indispensable et inévitable entre les pratiques agro-sociologiques traditionnelles et les éléments de la modernisation rurale dans la localité.

L'objectif de base du travail par conséquent est de chercher à expliquer la conjugaison d'une série d'indicateurs impliquant le non changement (permanence de la tradition) et l'aspect évolutif dans les communautés paysannes du Pays Bwa.

- De là notre volonté de mettre la lumière sur le caractère trilogique du changement dans la continuité et à la fois dans la stabilité. Chercher à expliquer la logique de la dynamique évolutive dans les communautés paysannes du Pays-Bwa comme la relation symbiotique entre l'arbre (ici la tradition) et son greffon (les innovations): car en fait, le Pays-Bwa est une localité héritière d'une certaine autonomie, de stratégies et d'objectifs, évoluant en interaction plus ou moins ouverte avec son environnement<sup>25</sup>.
- Nous nous proposerons de même d'appréhender cette dynamique locale, fait indispensable pour restituer la logique des situations actuelles du Pays-Bwa; situations qui ne sont plus totalement traditionnelles sans être non plus réellement modernes, tout en étant influencées par l'une ou l'autre forme d'organisation. Déceler l'habileté d'adaptation et d'assimilation des innovations agro-sociales de la

<sup>24</sup> Streiffeler F. :Endogene Entwicklungsvorstellungen in Zaïre: eine vergleichende Untersuchung bei den Komo und Yira ( Nande ). Sozialwissenschaftliche Studien zu internationalen Problemen Band185- Saarbrücken; Fort Lauderdale: Breitenbach, 1993

<sup>25</sup> Sudrie Brigitte, Vergenhes Régine : Le changement dans la localité rurale, Essai sur la logique d'un processus de recherche. U.E.R de Géographie, Etudes rurales. Université de Toulouse-le-Mirail, juin 1987 : 46-52.

paysannerie du Pays-Bwa ainsi que leur volonté de maintien de leur patrimoine de pratiques et d'idéologies lesquels constituent la charpente de la société.

- Définir les pratiques agricoles et stratégies sociales développées par les paysans de la localité pour sauvegarder, exprimer leur identité et survivre. En l'occurrence les pratiques de gestion des ressources naturelles en réduction, les stratégies de gestion de la croissance des effectifs démographiques et diversités ethniques, celles de maintien des normes sociales traditionnelles dans l'évolution, etc.
- Comparer l'environnement agro-social traditionnel des Bwa et Dafing, en faisant restituer par les paysans eux-mêmes, leurs méthodes d'intensification des pratiques agricoles pour ainsi pouvoir déceler le degré d'interpénétration des innovations agro-technologiques et pratiques locales de production.
- Définir d'une part le rôle exact joué par les facteurs de la modernisation rurale et d'autre part, l'évolution des réactions propres des ruraux du Pays-Bwa face à ces facteurs exogènes. Plus explicitement déterminer les avantages et inconvénients des infrastructures d'éducation, de santé, ainsi que de l'introduction de la religion chrétienne et musulmane dans les normes sociales de la localité; dégager de même les influences des innovations agro-technologiques sur le système traditionnel de production agricole, et aussi mesurer la nature et l'ampleur, sous la loupe du temps, des attitudes et jugements des paysans devant ou sur ces facteurs exogènes.
- Mesurer l'évolution de l'intégration du Pays-Bwa à la dynamique nationale de progrès, c'est-à-dire estimer sa maturité pour l'application du programme de décentralisation et le degré d'intégration de son évolution naturelle à la dynamique globale de progrès de la paysannerie malienne dans la logique des situations actuelles au Mali.

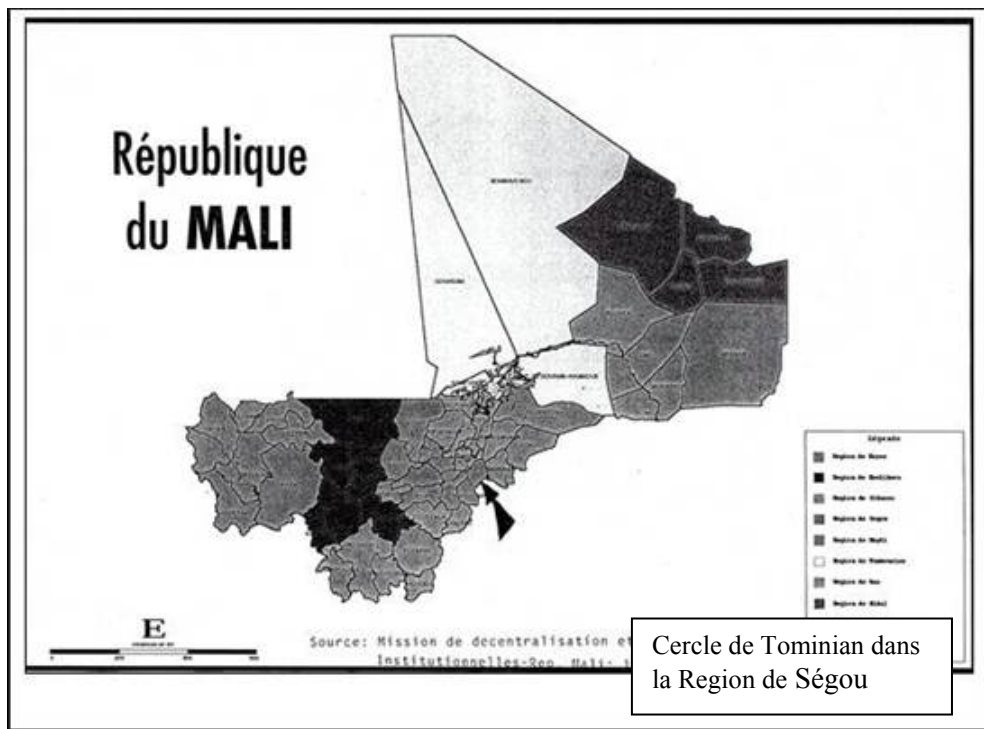


[www.vacanceo.com/carte/607-mali.html](http://www.vacanceo.com/carte/607-mali.html)



Situation des régions étudiées au Mali : Source :  
Rapport de voyage d'étude au Mali, Prof.Dr. F.  
Streiffeler · Berlin 2000

**Cartes du Mali** : Localisation géo-climatique du cercle de Tominian au Mali



Source : Mission de décentralisation et des réformes institutionnelles-Rep.MALI : 1999

## 2 Programme et méthodologie de la recherche

### 2.1 Calendrier et déroulement des travaux

La zone d'étude a été le Pays-Bwa dans le cercle de Tominian / Mali.

#### 1- Description du déroulement schématique de la recherche

L'analyse explicative de notre thème de recherche : « La problématique d'articulation de la modernisation à la tradition au Pays-Bwa dans le cercle de Tominian au sud-est malien » nous met devant un paradoxe social, celui des communautés paysannes du Pays-Bwa - une société marginalisée, traditionnelle et renommée conservatrice - confrontées aux influences extérieures de la modernisation rurale.

Vu la complexité de l'enjeu social que nous nous avons proposés d'enquêter, un certain pragmatisme opérationnel d'approche semblait nécessaire. Cela étant, l'étude du thème avait été divisée en trois sous enquêtes, pour une meilleure analyse,

- Enquête descriptive de l'environnement agro-écologique de la localité de d'étude,
- Enquête du mode de production agricole traditionnel des communautés paysannes du Pays-Bwa,
- Enquête des influences des innovations dans la localité.

#### Enquête de l'environnement agro-écologique :

Dans cette enquête, nous nous sommes servi entre autres de l'analyse secondaire de documents, de l'analyse de contenu et de l'interview informelle comme instruments de recherche pour définir la localité à étudier : le Pays-Bwa. Cette circonscription socio-spatiale du Pays-Bwa dans le cercle de Tominian nous a permis de déterminer les caractéristiques physiques, géo-climatiques qui conditionnent à la fois les systèmes sociaux, systèmes de production et les formes d'utilisation et d'appropriation de l'espace.

Les informations requises ont été tirées de l'analyse de documents, rapports étatiques et non étatiques (de la mission catholique et des ONG) ; ainsi que des discussions causeries avec des personnes sensées connaître bien le Pays-Bwa et son histoire.

Après cette définition socio-spatiale du Pays-Bwa, nous avons abordé *l'approche du mode de production traditionnelle des communautés villageoises*. Les catégories d'observation dans cette étape ont été : le village, les groupements formels (groupes lignatiques) et informels (associations villageoises traditionnelles et modernes), la famille ou groupe domestique de production et l'individu, pour cerner les traits marquants de la permanence de tradition jusqu'à la date.

L'accès aux informations recherchées nous avait obligé à porter notre analyse sur les indicateurs suivants : l'organisation sociale, politique et de l'organisation de la production et plus explicitement sur la structure et le fonctionnement social, le contenu des relations sociales ainsi que sur la distribution spatiale des zones de production, les types de cultures, le calendrier des activités agraires, les techniques agraires, la modalité d'appropriation du sol, l'organisation du travail, etc.

Les catégories des recherches nous les avons choisi suivant des critères de choix que nous nous avons fixés et en consultation avec les personnes ressources sur place.

- Les villages : neuf au départ villages ont été l'objet de nos observations et furent choisis suivant quatre critères : villages habités en majorité par des Bwa ou Dafing et reconnus traditionnels ou "modernes,,; voir Tableau 1 : **Villages d'enquête au Pays-Bwa**.
- Les groupements formels (lignatiques) et informels (associations traditionnelles et modernes) ont été tous l'objet d'étude dans les villages choisis pour notre recherche.
- Les groupements domestiques ou unités de production agricoles, leur choix était en fonction de la réceptivité de leurs membres pour les innovations (novateur ou conservateur) et de leur situation économique (familles qui progressent, vivent et qui régressent). Ces choix avaient été faits avec la participation de personnes-ressources des villages enquêtés.
- Les individus: pour une stratégie de continuité et relationnelle de nos observations; ils furent choisis, dans nos villages et groupes domestiques enquêtés, suivant leur attitude face aux influences extérieures (innovations) : innovateurs et conservateurs.

Compte tenu de la complexité de l'enquête du mode de production traditionnel, nous procéderons pour la collecte des données par une combinaison de méthodes de recherches empiriques en utilisant à l'occurrence des instruments de recherches bien adoptés à notre cas. *Voir en annexe* Tableau x 1: Statistiques administratives et démographiques du Cercle de Tominian.



**Photos Nr.1** : Quelques conditions de déroulement de l'enquête au Pays-bwa - Cercle de Tominian/Mali.

**Tableau 1 : Villages d'enquête au Pays-Bwa**

Types de villages	Traditionnels (noms)	Modernes (noms)	Total
Bwa	Batilo Marékuy Somadougou Sokoura	Touba	5
dafing	Koula	-	1
bwa et dafing	Soundé Benena Fangasso	-	3
Total	8	1	9

2-Séjours de recherche dans la zone d'étude : le Cercle de Tominian / Mali.

Recherche terrain : une enquête répétée au Pays-Bwa dans le cercle de Tominian a été effectuée. Deux séjours sur terrain d'une durée de sept mois en tout, durée qui a été répartie en deux périodes de trois et demi chacune:

- 1<sup>o</sup> période du séjour sur terrain, du mois de novembre 1998 à février 1999. Ces cent vingt (120) jours ont été répartis comme suit : 70 jours dédiés à l'enquête au niveau des dix villages choisis, 35 jours pour l'enquête de l'influence des innovations au Pays-Bwa et 15 jours de congés laborieux

Du mois de mars au mois de décembre 1999 interprétation et évaluation des données collectées dans cette première recherche sur terrain.

Du mois de janvier à septembre 2000, préparation du deuxième séjour de recherche sur terrain.

- 2<sup>o</sup> période du séjour sur terrain, du mois de novembre 2000 à février 2001. Des 109 jours de durée du séjour sur terrain au Mali, 89 jours ont été consacrés pour l'enquête dans les 8 villages retenus et 16 jours pour des problèmes personnels

c - Interprétation et évaluation finale des données collectées

d- Rédaction du travail

## **2.2 Méthodes et instruments de recherche**

L'objectif principal de cette recherche est d'appréhender la problématique de la dynamique sociale au Pays-bwa. Ce phénomène est enquêté comme une situation vécue de l'articulation de la modernisation à la tradition dans cette localité, marginalisée et réputée conservatrice, du Sud -Est malien.

Compte tenu de la complexité de l'enjeu social que nous nous proposons d'enquêter et de la fiabilité espérée des données à collecter, nous optons pour notre action de collecte d'informations sur terrain une combinaison de méthodes et d'instruments de recherche empirique de sociologie choisis et adoptés à notre thème de recherche.

Ces méthodes et techniques empiriques de recherche de sociologie se présentent comme suit :

/ Methode du questionnaire :

- Technique de l'interview formelle avec un guide d'entretien,
- Technique de l'interview non structuré avec appui d'un questionnaire : interview en forme de discussion causerie en groupe ou avec des personnes choisies.
- Technique du questionnaire écrit.



## 2 Methode de l'observation

- Technique qualitative de l'observation participative,

## 3 Methode de l'analyse de contenu

- Technique de l'analyse qualitative de contenu,
- Technique d'interprétation du langage paysan

## 4 Methode d'évaluation et d'interprétation des données

- Techniques d'analyse qualitative de contenu
- Usage du programme informatique WinMax : organisation des données pour faciliter leur interprétation.
- Technique de construction de tableaux de typologies

### 2.3 Enquêter dans son propre milieu d'origine : avantages et difficultés

Enquêter dans son propre milieu, dans ce cadre bien précis, est une volonté qui rejoint les objectifs moteurs de ce travail. A prime abord l'expérience, par sa facilité apparente, est tentante. Une recollection de données dans un contexte social qu'on connaît ne doit en aucun cas poser de problèmes majeures. Je partageais le même point de vue avant les séjours passés dans les villages enquêtés du Pays-Bwa ou *Bwa-tun*. Les faits vécus de cette enquête prouvent une discrepance entre apparence et réalité. Après cette expérience sur terrain, je peux avouer que mener une enquête dans son milieu d'origine présente autant d'avantages et de difficultés que quand on le fait dans un milieu inconnu. Je précise tout de même que les avantages et contraintes qui se présentent sont de natures différentes dans les deux cas.

Pour mieux comprendre mon sentiment d'appartenance et la dimension de mes connaissances du Pays-Bwa, je tiens à donner ces quelques précisions/détails sur ma personne. Je suis d'une famille bwa originaire du Burkina-Faso qui a migré dans le village de Somalo au Mali. Somalo, où je suis né et grandi, se situe à l'Est du Bwa-tun, sur la frontière du Bwa-tun et du Pays-Dogon au pied des prolongements des falaises de Bandiagara. Pendant ma formation primaire, grâce à mon grand frère enseignant à l'école privée catholique et les mutations fréquentes qui jadis caractérisaient ce service, j'ai eu le privilège de fréquenter différentes écoles privées catholiques : Waramata ou Danekuy, Togo, Mandiakuy et San. Ainsi dès mon enfance j'avais pu accumuler des connaissances sur notre zone d'origine. De plus, toutes mes vacances se passaient au village chez mes parents à Somalo. Même présentement, mes visites au village sont très émotionnelles.

J'ai, partant de ces faits, vécu certaines transformations sociales, économiques et écologiques perpétrées dans la zone. Je parle la langue *Boo* ou le *Bomun* même avec ses nuances zonales. Néanmoins, je dois signaler que mes séjours prolongés à l'extérieur (au Cuba et en Allemagne) dans le cadre de ma formation m'imposent désormais à faire une différence entre volonté et possibilité. Pendant tous mes séjours au *Bwa-tun* j'ai voulu toujours mener ma vie comme avant, sans aucune restriction pour la nourriture, les loisirs, les travaux, etc. Mais dans certains cas mon organisme n'obéissait plus : apparition de troubles digestifs surtout. Dans les villages, les paysans interprètent ce fait par une modernisation ou europennisation de mon organisme.

Ma présence dans la zone pour enquêter a été considérée pour beaucoup d'interlocuteurs/personnes-ressources bwa comme une preuve d'engagement social digne d'éloge. Pour les Bwa depuis les événements de leur révolte de 1915-1916, ils sont victimes d'une répression ouverte ou camouflée, marginalisation et discriminalisation de la part de l'administration. Même les organisations non-gouvernementales, plus ou moins suivant les cas, ont adopté cette position vis à vis de l'ethnie. Une preuve éloquente pour cet état de fait est l'ancienneté et la représentativité dont jouissent les programmes de développement de

l'église catholique. C'est elle qui a initié les vrais programmes de développement dans la zone. Pour eux, se référant au processus de développement en général, ils expliquent les faits comme suit : tout ce qui est juste va de l'avant, aucun du commun des mortels ne peut détenir ou bloquer la dynamique naturelle du monde. Aujourd'hui parmi nos enfants instruits (en se référant à ma personne), si certains s'intéressent à notre cause/sort cela ne peut être que pour du bien. Ces témoignages à l'endroit de ma personne, me rassuraient un soutien moral chez beaucoup de mes enquêtés et témoignait une prédisposition à me faciliter la tâche.

Quant aux techniques d'enquête utilisées (entretien formel et non structuré, l'observation participative, discussion de groupe), mes connaissances du mode de vie m'ont été d'un grand recours pour avoir des informations capitales ou même pour vérifier les informations recueillies. Par exemple pour mieux m'informer sur les actualités du village, j'ai utilisé dans beaucoup de localités enquêtées le cabaret ou communément appelés *gnan-zun* comme le lieu de rencontre de tous les villageois hommes et femmes, même si pour l'une ou l'autre raison certain des présents ne consomment pas la bière de mil. C'est là qu'on découvre non seulement les réalités/ le vrai visage des villageois mais aussi qu'on peut créer des sympathies. Dans ces cabarets /*gnan zuin*, j'ai pu lors de mes séjours dans les villages apprendre plus qu'aux réunions de groupe. Les gens détendus par l'effet de l'alcool étaient dans ce cadre de la boisson plus loquaces.

Par ailleurs, les changements socio-économiques et agro-climatiques, je les ai vécus et peux témoigner comment tel ou tel cas se présentait, il y a au moins trente ans et comment cela l'est aujourd'hui.

En ce qui est du déroulement des enquêtes, toutes les personnes ressources, pour la plupart, étaient des gens connus. Dans ces villages, j'étais connu ou identifié par le système de contrôle de provenance locale ou d'appartenance lignagère ou familiale : issu de tel village ou fils d'un tel, ou bien appartenant à telle famille dans tel village, frère, cousin, neveux etc. Une fois ce contrôle d'identité effectué, un certain climat de confiance était créé pour tout le monde. Mais pour acquérir le maximum de confiance au delà de la confiance hospitalière, j'avais besoin de témoigner d'un sérieux sans reproche, d'une modestie et facilité de socialisation.

L'acquisition rapide de ce climat de confiance ou acceptation au village était une économie de temps pour aborder des questions/thèmes plus pertinents. De même, la connaissance de la langue avait aussi contribué à réduire ce temps d'intégration/d'acceptation social. Toutes les questions étaient directement posées en *Bomun* et par conséquent bien comprises par tous mes interlocuteurs. Les réponses aux questions de ce fait, étaient immédiatement sélectionnées suivant leur qualité (bonne, plus moins bonne, mauvaises ou douteuses).

Il n'y avait aucune limitation pour m'associer aux activités du moment. Ainsi en plus des visites dans les cabarets pour partager ce moment sacré avec mes hôtes, j'ai partagé partout avec eux aussi leurs activités quotidiennes : assisté à des travaux collectifs, à des réjouissances, à des cérémonies de deuils, à des cultes /cérémonies religieuses, à des réunions de famille, à des procès traditionnels, à des travaux champêtres de jardinage. (Voir Photos Nr.1: Quelques conditions de déroulement de l'enquête au Pays-bwa - Cercle de Tominian/Mali ).

Les hôtes, au village en milieu rural en général et au Pays-Bwa en particulier pour ce qui nous intéresse, bénéficient d'un accueil et respect à la mesure du rang et respect social de son logeur au sein de la communauté villageoise. Comme le dit ce proverbe, *ce qui se ressemble s'assemble*. Mais il y a lieu à différencier les hôtes, car cela n'est pas vérifié dans tous les cas. Les hôtes qui arrivent pour la première fois dans un village : hôtes inconnus ou *nuhun sulé*. Ceux-ci cherchent l'hébergement dans la première concession qu'ils rencontrent ou peuvent demander à être conduits chez le chef de village pour plus de sécurité. Ensuite nous avons les hôtes autochtones ou connus *nuhun lolo*. Ce sont des hôtes qui, en arrivants dans un village, savent déjà, par recommandations ou relations de nature diverse, chez qui ils vont loger. Ainsi

un hôte du chef de village ou d'un notable du village jouit automatiquement de respect au village. Tel ne serait pas le respect dont bénéficierait, l'hôte d'un démuné, homme de caste ou délinquant villageois. Il faut ajouter à cette classification des hôtes, le sens de l'accueil chez les bwa. Partant du fait que chacun est appelé un jour d'être hôte quelque part chez quelqu'un, l'accueil chez les Bwa est comme une obligation morale. De ce fait tout étranger doit bénéficier d'un accueil classique : donner à manger, offrir où dormir, de l'eau pour se laver. Donc tout hôte dont l'accueil dépasse ce cadre classique doit s'estimer bien reçu voir même accepté ou intégré. Dans mon cas, comme je logeais dans tous les villages enquêtés chez le chef de village et j'étais vite identifié et de plus j'acceptais le mode de vie sans la moindre réserve, mon acceptation ou intégration sociale se faisait sans problème.

Néanmoins en marge de ces aspects positifs du déroulement de l'enquête sur terrain dans mon milieu d'origine, ils s'étaient présentées certaines contraintes de différentes natures : techniques, subjectifs, etc.

Reconnu par mes interlocuteurs comme un cadre intellectuel des leurs, partout où je suis passé, les villageois monnayaient leur disponibilité d'informants contre une acceptation de ma part de les aider à trouver des projets pour tel ou tel action chez eux ou servir d'intermédiaire entre eux et l'administration. Compte tenu du nombre de villages (neuf pendant le premier séjour et huit pour le second) et du type d'appuis sollicités, je ne pouvais m'occuper de toutes ces sollicitudes en ce moment. Avant de m'engager dans un tel programme, je dois avant tout évaluer les données recueillies et présenter le travail. Ce manque de réactions concrètes à leurs sollicitudes de ma part a un peu refroidi mon accueil dans certains villages.

La modestie dont j'ai témoigné lors de l'enquête et de ma transformation spontanée en vrai villageois avait joué en défaveur de mes conditions d'ébergement. Dans certains villages, mes hôtes, ne me considérant plus comme étranger, réduisaient l'attention à ma personne. Il arrivait des jours qu'on se préoccupait pas du tout si j'avais eu à manger ou pas. Dans certains cas, je devais passer la nuit dans des cases abandonnées.

Le point suivant révèle un conflit entre respect des règlements traditionnels et administratifs. Dans le cadre de l'enquête, je logeais chez le chef de village de chaque village enquêté. Dans certains de ces villages nous avions des parents éloignés ou des logeurs reconnus, chez lesquels nous logeons chaque fois, comme il est de coutume, que nous devons transiter par ce village. Mon logement chez le chef de village a été mal interprété par ces anciens logeurs/parents. Leurs propos se ressemblent dans l'ensemble : Compte tenu de mon importance en ce moment, je refusais leur hospitalité pour l'infériorité de leur rang social. J'ai usé de tous mes talents de médiation pour calmer les esprits. Si certains ont tout de suite accepté mes excuses et explications, pour d'autres "la hache de guerre n'est que enterrée à peu de profondeur,.. La rancœur est aussi une caractéristique des communautés bwa. C'est cette conservation des faits qui constitue le livre d'histoire d'une lignée, d'un village ou d'une ethnie. Ces faits marquant dans l'histoire de ces entités se transmettent de génération en génération. Cette anecdote qui suit pour illustrer ce état de fait : une union matrimoniale empêchée par les vieux d'une famille, pour la raison qu'un de leurs membres pour avoir volé quelques épis de maïs, avait été ligoté et fouetté par les membres de la famille d'où provenait la jeune fille. Ce fait se produit il y a plus de cinquante ans. Mais dans la famille humiliée, il est gardé dans les esprits jusqu'au dernier vivant. Celle-ci maintient à tous les prix l'interdiction formelle de rapprochement avec la famille de la sentence correctionnelle.

La société traditionnelle au Mali en général et chez les Bwa en particulier a son système pour contrôler l'accumulation de richesse ou système d'atténuer la pauvreté. La solidarité au sens large du mot, de l'aide mutuelle à l'aide financiers, constitue un régulateur de la pauvreté dans les communautés rurales. Cette solidarité villageoise se situe à tous les niveaux. L'aide mutuelle pendant l'hivernage surtout pour compenser le manque de main d'oeuvre ou d'argent pour des travailleurs journaliers, l'assistance des jeunes aux vieux, le geste symbolique de l'étranger à telle ou telle personne pour témoigner de sa satisfaction de

l'accueil reçu ou contribution à l'assistance des vieux par les plus jeunes. Conscient de ce usage traditionnel chez nous au village, les gestes de solidarité et de courtoisie m'ont engendré des dépenses assez importantes. En plus, des gestes de reconnaissance pour l'accueil de la famille hôte, de ceux fait aux vieux et vieilles, des dépenses dans les cabarets, je rencontrais partout des connaissances, parents ou personnes nécessiteuses auxquelles suivant la tradition il était bon de faire un geste même à la limite symbolique.



**Photos Nr.2 :** Quelques caractéristiques du paysage de la savane sèche au Pays-bwa-Tominian/Mali

### 3 Pays-Bwa : Milieu Physique et humain entre dégradation écologique et changements sociaux

#### 3.1 *Pays-Bwa : un paysage agro-écologique fragile et menacé*

##### 3.1.1 **Vue comparative du phénomène**

A l'origine de l'établissement des roches mères, support génératif des formations édaphologiques, se trouvent les mouvements tectoniques. Ce sont ces dernières qui impriment aux paysages une topographie et par conséquent, suivant les conditions géo-climatiques, une végétation déterminée. Cette volonté génératrice de la nature est souvent ignorée ou peu considérée par l'homme dans son ambition insatiable de dominer la nature. Pourtant les preuves, qui témoignent qu'il s'agit là d'un phénomène naturel dynamique, ne manquent pas. L'avancée du désert est un fait qui n'échappe à la compréhension de personne. Les images audio-visuelles nous montrent comment les volcans ont modifiés les paysages dans certains coins du monde et comment partout les cours d'eau recouvrent, lors des inondations, leur cours anthropologique, etc.

Le plus impressionnant pour le commun des mortels de ce phénomène évolutif naturel est le climat. C'est lui en fait, qui influence directement notre environnement/notre cadre de vie. C'est en fait, la mère des phénomènes environnementaux. Par exemple la topographie aussi imposante qu'elle soit, ne représente qu'un support des marques qu'il laisse.

Partant de ces considérations, le climat sahélien dont bénéficie le Pays-Bwa, avec tous ses traits caractéristiques, représente la phase évoluée d'un climat soudanien qui y prédominait. En fait, dans la zone, certains vieux peuvent encore évoquer des faits agro-climatiques qui ont caractérisé ce climat soudanien : la forêt boisée était tant proche du village que la nuit les animaux sauvages (p. e. lions, hyènes, etc) venaient abattre les animaux domestiques au village, les cours d'eau étaient intarissables et abritaient des caïmans et poissons, la mise en valeur d'un champ demandait de la main d'oeuvre abondante pour le défrichage et la culture, la culture des variétés à cycle végétatif long étaient préférées, les feux de brousse étaient les seuls moyens pour réduire la population de serpents venimeux (contrôle mécanique) qu'abritaient la forêt boisée, etc.

L'évolution de ce climat soudanien à sahélien, de nos jours aux yeux des ruraux, est un caprice des dieux de la nature. Nous, nous l'interpréterons comme une logique de la nature, qui a ses lois et règles inviolables.

La zone sahéenne du Mali, dans laquelle se situe le Pays-Bwa, couvre les 1/3 du territoire malien et continue sa progression infrenable vers le Sud. Cette zone intermédiaire entre le désert du Nord et la savane humide de la zone soudanienne au Sud, est une aire géo-climatique où on peut observer la dégradation graduelle de l'éco-système, due aux causes conjuguées des caprices de la nature du climat et surtout de l'influence de l'homme. L'irrégularité, l'insuffisance et la mauvaise répartition des pluies dans cette zone ont dicté à la production agricole, principalement de subsistance, des techniques anti-écologiques. Les paysans du sahel, pour assurer leur survie menacée par la dégradation visible des ressources naturelles, utilisent des pratiques d'exploitation toujours plus agressives pour l'environnement et par conséquent une dégradation toujours plus marquée des ressources naturelles. A la lumière de ces constats, nous pouvons nous poser la question : peut-être que le monde rural a besoin de cette épreuve pour réaliser un nouveau pas évolutif ? En partie nous pouvons répondre par l'affirmative à cette question en nous référant à l'exemple des années de sécheresse. Après ces années, les ruraux ont appris à produire avec le risque d'insuffisance hydrique : exploitation des bas-fonds, culture des variétés précoces, essor d'activités complémentaires à l'agriculture. En résumé, une évolution du système de production est constatée.

Par ailleurs le Pays-Bwa se situe dans la partie centrale du Mali, où la densité de la population est en moyenne de 20 habitants/km<sup>2</sup>, relativement élevée mais homogène<sup>26</sup>. Cette concentration de la population ici est tributaire du climat sahéen qui est reconnu favorable pour l'élevage et par endroits à l'agriculture. En fait, la désertification croissante accompagnée d'une sécheresse quasi permanente ont fait de cette zone une aire de recueil des migrants nomades et semi-nomades des zones plus désertiques. Des résultats du recensement 98, la densité de la population dans la zone sahéenne a une progression croissante<sup>27</sup>. Vue sous un autre angle, cette densité croissante représente une exploitation plus accentuée des ressources naturelles, et par contre leur réduction.

De par la fragilité et par conséquent la sensibilité aux perturbations des paysages du Pays-Bwa, qui résultent de la nature de ses sols (généralement sablonneux peu profonds, facilement cultivables et érodables) et à la topographie, relativement accidentée (pente de 1-5%). Les effets conjugués de ces deux facteurs édapho-topographiques sont traduits par un changement rapide du paysage de soudanien à sahéen, comme mentionné plus haut. Il faut tout de même ajouter que leur effet a été catalysé par la pression démographique et aussi par l'importance croissante qu'a pris l'élevage comme forme d'épargne.

Dans l'ensemble de la zone sahéenne malienne, la fragilité des paysages a un ressort naturel. Elle se doit à une résultante des causalités édaphologique, topographique et pluviométrique. La nature du sol explique sa facilité d'érosion. La topographie d'un terrain détermine la vitesse de ruissellement des eaux de surface et par conséquent l'importance de l'érosion hydrique. Quant à la pluviométrie, partant du fait que l'eau est la source de la vie, l'insuffisance des pluies au sahel fait disparaître les arbres/la vie.

La fragilité de ces paysages sahéens étant reconnue, cela traduit à la fois leur susceptibilité aux perturbations dégradantes que l'homme leur fait subir dans sa lutte acharnée pour sa survie: défrichage, surpopulation, surpâturage, pratiques de production agressives etc

De ces faits, les paysans témoignent la rapidité par laquelle leur environnement se dégrade et tentent d'y affecter différentes explications. Ainsi la colère des Dieux y est invoquée et leur propre implication dans ce phénomène.

<sup>26</sup> Seminar für ländliche Entwicklung (SLE) : L'autopromotion paysanne dans la gestion des ressources naturelles en zone Mali-Sud : Possibilités d'appui institutionnel dans les cercles de Tominian et de Bla. Schriftenreihe des Seminars für ländliche Entwicklung, Nr. S.170. Humboldt-Universität zu Berlin, Landwirtschaftlich-Gärtnerische Fakultät. Segou/Berlin 1995 (51-53)

<sup>27</sup> République du Mali : Recensement général de la population et de l'habitat (avril 1998) Résultats provisoires. Ministère de l'économie du plan et de l'intégration, juin 1998 (26-33).

De ces faits décrits, nous pouvons voir clairement que la dégradation de l'environnement est inévitable. Les paysans, contraints pour des raisons diverses de rester dans leur lieu de résidence, sont obligés d'expérimenter des nouvelles stratégies pour sécuriser leur existence dans ce nouveau environnement transformé. Ils intensifient leur système de production agro-pastorale et créent ou développent des activités complémentaires à l'agriculture.

### 3.1.2 Unités de paysage : traits de ressemblance et éléments de différenciation

Le Pays-Bwa, de par sa situation entre la rive droite du Bani et la rive gauche de la Volta noire, a un relief relativement accidenté. Ses vastes plaines entaillées par des cours d'eau permanents et sémi-permanents, bordées de bas-fonds, sont par endroits surdominées par des affleurements rocheux ou latéritiques des falaises de Bandiagara et ses prolongations et de ceux des plateaux de Koutiala.

La présence des falaises de Bandiagara sur la frontière avec le Burkina-Faso et à la limite Est du Pays-Bwa donne au reste de la zone une inclinaison variant de 1-5% vers le Sud et l'Ouest où se situent les dépressions de la vallée du Bani. Cette configuration topographique accidentée a donné naissance à des cours d'eau permanents et sémi-permanents et à des lacs temporaires, qui constituent un des potentiels agronomiques de la zone.

Quant aux terres cultivables du relief, elles sont représentées par les plaines et bas-fonds, comme nous l'avons mentionné, constitué de sols peu profonds à texture limo-sabloneuse.

L'hydrologie de la zone est relativement bonne. Les cours d'eau et lacs temporaires ou permanents engendrés par la topographie du relief sécurise la production agro-pastorale. L'exploitation des bas-fonds qui les bordent minimise les risques d'insuffisance hydrique habituelle ces derniers temps. En fait, les moyennes annuelles pluviométrie enregistrées ont marqué du recule en quantité et de l'irrégularité en répartition. Elles varient entre 600-800 mm par an du Nord au Sud. Sous un angle agronomique de perception du phénomène pluviométrique, témoignent les paysans, qu'elle ne possibilité qu'une production agro-pastorale de survie.

Notre zone d'étude bénéficie d'un climat sahélien, de par sa situation dans la zone sahélienne, c'est-à-dire la savane sèche, caractérisée par un véritable mélange de haute herbes, d'arbustes et de grands arbres comme le karité, néré, baobab, résinier, tamarinier, caïlcédrat, fromager, balanzan, kapokier, prunier, o-o, etc. Ce climat sahélien se caractérise ici au *Bwa-tun* par quatre saisons, voir Tableau 2 : Evolution du calendrier agricole et des activités paysannes au Pays-Bwa.

L'hivernage ou *ho yi o* : cette période s'étend de la deuxième moitié du mois de juin à la première moitié du mois d'octobre et se caractérise par des tornades de pluies (pluies torrentielles mélangées de vents violents). Elle présente des maximales de précipitation en fréquence et durée dans la deuxième quinzaine du mois d'août et des réductions de températures 20 - 30°C. C'est aussi la période de végétation des plantes et par conséquent, consacrée aux cultures. (Voir graphiques Nr.1 et 2 : t° ci-dessous)

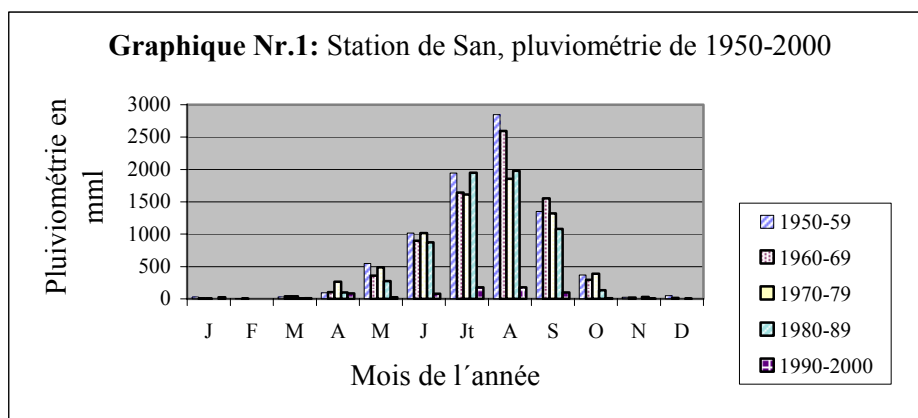
- *Ho lo ò mè* ou moment des récoltes, cette période saisonnière va de la deuxième moitié du mois d'octobre à la fin du mois de novembre. Elle connait une élévation de températures en octobre et leur réduction en novembre. C'est la période de récolte des cultures, pour autant caractérisée par des piques de travail. Pendant cette période, les paysans vont recourir aux aides mutuelles, prestations de service rémunérées pour limiter les pertes de diverses natures à la récolte. En fait, ces derniers temps les animaux de l'élevage domestique et des éleveurs nomades peulh, en quête de fourrage, sont attirés dans les champs par les restes de récolte. De plus, du secteur de Fangasso jusqu'au village de Touba, le vol des récoltes est devenu si répandu qu'en ce moment les paysans travaillent nuit et jour, car une partie des travaux se terminent au village : les arachides, le mil, sorgho,

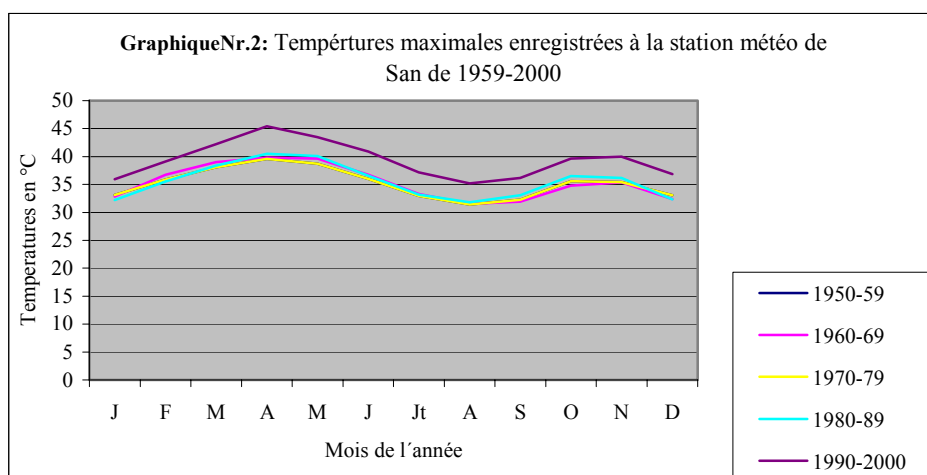
sont directement transportés au village après leur récolte. Cette insécurité des récoltes est un paramètre pour les paysans de mesurer les changements. Car les récoltes pouvaient attendre leur séchage complet dans les champs avant d'être transportées au village pour leur stockage. Cette pratique, à cause de dégâts d'animaux divagants et des risques de vols, de nos jours est passée.

Par ailleurs, la durée de la période des récoltes dépend de la pluviométrie. Les années de bonne pluviométrie, elle est longue et courtes pour les mauvaises. De même du Nord au Sud de la zone, elle connaît une durée croissante à l'image du gradient pluviométrique.

- *Ho mû tan nû* ou saison froide. Elle s'étend de la deuxième moitié du mois de novembre à la première moitié du mois de mars. Elle se caractérise par des températures relativement basses variant de 10-20°C et des vents secs et frais soufflants du Nord-Ouest à l'Est : l'harmattan. Ces vents sont qualifiés par les paysans comme diffuseurs de maladies. En fait, c'est en ce moment qu'on observe le plus généralement l'apparition d'épidémie et/ou de maladies infectieuses dans la zone. Cette période précédant celle des récoltes/la fin des travaux champêtres, représente par excellence la période des festivités, du petit commerce, du jardinage, du départ pour l'exode de travail, des visites sociales et du début des travaux de construction de maisons.
- *Ho so sua* ou saison chaude : Elle a une durée s'étendant de la deuxième moitié du mois de mars à la première moitié du mois de juin. Ses particularités sont ses extrêmes de températures, atteignant en moyenne les quarante degrés et les tourbillons de poussière (l'harmattan). Pendant cette période de l'année les paysans continuent les travaux de jardinage, mais limitées par les températures élevées et la profondeur plus importante de la nappe phréatique dans le sol. C'est aussi le moment des festivités matrimoniales, des visites sociales, du retour des jeunes de l'exode (juin), de la construction et/ou réparation des maisons et de la préparation des champs.

Ces quatre saisons, sur toute l'étendue du Pays-Bwa, présentent les mêmes caractéristiques et les activités des paysans qui les accompagnent. Il faut tout de même signaler que cette division de l'année en quatre saisons se fait de plus chez les ruraux à mesure qu'ils exercent des activités spécifiques pendant chacune d'elle. Fait que nous pouvons qualifier comme une évolution de l'usage du temps chez les ruraux. Avant pour délimiter les saisons de l'année, ils reconnaissaient deux grandes saisons : saison pluvieuse (*yi ô*) et sèche (*an hué ni*), comme beaucoup d'experts l'ont repris dans leurs travaux. L'influence sur l'homme de son environnement est plus grande que celle que lui fait subir à ce dernier.







**Tableau 2 : Evolution du calendrier agricole et des activités paysannes au Pays-Bwa**

Saisons Mois	Janvier	Fevrier	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Aout	Sept.	Oct.	Nov.	Dec.
Mutan-nûn <i>ou saison froide</i>												
Ho so su-a <i>ou saison chaude</i>												
Ho yi-ô <i>ou hivernage</i>												
Lo o-main na <i>ou période des récoltes</i>												
CALENDRIER AGRICOLE ACTUEL												
Ho yi-ô <i>ou hivernage</i>												
Ho anrere mû <i>ou saison sèche</i>												
CALENDRIER AGRICOLE ANCIEN												
ACTIVITES												
Préparation des champs												
Travaux culturaux												
Récolte et stockage												
Maraichage												
Petit commerce												
Cueillette												
Artisanat												
Chasse												
Fabrication de dolo												
Apiculture												
Élevage												

CALENDRIER DES ACTIVITES

Comme unités de paysage au *Bwa-tun*, nous retiendrons pour ce travail, les terres cultivables (plaines et bas-fond), le réseau hydraulique et les élévations rocheuses et latéritiques.

Les élévations rocheuses et latéritiques des falaises de Bandiagara et de Koutiala constituent les élévations les plus marquantes à l'Est de la zone, à la frontière avec le Burkina-Faso. Leur présence est matérialisée dans le reste de la zone, par endroit, par des collines rocheuses ou latéritiques, qui pour la plus part agronomiquement inadéquats, mais servent de réserves de flore et faune. C'est en fait, dans ces réserves villageoises qu'on vient faire la chasse, car ce sont les seuls endroits où les animaux sauvages peuvent encore trouver des cachettes. C'est aussi là qu'on vient chercher le bois de chauffage et surtout pour la construction des maisons et c'est aussi des zones de pâturage, quand dans les plaines le fourrage se fait rare en saison sèche. Ces réserves villageoises représentent partout des échantillons de ce qu'était la brousse avant la dégradation du couvert végétal. Mais aucun élément du paysage n'échappe à ce phénomène. Certaines de ces réserves villageoises se sont transformées au fil du temps en coupole ou cône dépourvu de végétation.

Les unités rocheuses à l'Est du Pays-Bwa, contrairement à l'intérêt non agricole des autres dans le reste de la zone, servent de lieux de culture surtout de mil et sorgho. Les résidus (feuilles et herbes) du couvert végétal desséchés se déposent entre les roches et retiennent les particules de terre transportées par le vent. Par le temps il se forme une petite couche de terre assez riche en humus, sur laquelle peuvent végéter des plantes/cultures. Cette pratique d'exploitation des unités rocheuses est beaucoup pratiquée chez les Dogon, habitants des falaises. Mais pour sa réussite, elle nécessite une pluviométrie assez bonne. Celle-ci étant aléatoire ces derniers temps, l'exploitation des falaises est mise en cause. Elle n'est pas pour autant abandonnée, sinon que les variétés de mil ou sorgho que les paysans y cultivent, sont toujours plus précoces. Quand les pluies sont abondantes, les rendements de mil ou sorgho sur ces élévations rocheuses dépassent ceux des plaines.

Les plaines, ce sont sur ces unités de paysage, les plus importantes en superficie, que nous retrouvons les villages, champs et espaces en jachère.

Dans le cercle de Tominian 314 village ont été recensés en 1996<sup>28</sup>. Ce nombre s'accroît par le temps et la pression démographique. Suite à nos constats, les villages en taille et distance qui les séparent ont de nouvelles dimensions. Certains villages comme Benena, Fangasso, Mandiakuy se sont transformés en petits centres urbains. Ce phénomène pourrait se qualifier comme une urbanisation des campagnes. Certains hamaux de culture se sont transformés en villages, réduisant dans ces cas les distances séparant les villages.

Au fur et à mesure que les villages s'agrandissent, le rayon des champs de case l'entourant augmente aussi; comme si les concessions faisaient reculer la brousse. On pourrait affirmer que l'espace vide séparant la brousse et le village a une dimension proportionnelle à la grandeur du village. La végétation autour du village et dans les champs ressemble à celle d'un parc botanique (T. Kring 1991) d'arbres utiles/essences protégées par les règles traditionnelles de conservation de l'environnement (voir Photos Nr.2 : Quelques caractéristiques du paysage de la savane sèche au Pays-bwa-Tominian/Mali).

Les espaces d'emplacement des champs s'étendent des dernières cases du village ou hamaux de culture aux champs les plus éloignés du terroir villageois. Les champs de case couvrent un rayon d'au plus un kilomètre, suivant la taille du village et bénéficient d'une exploitation intensive. Ils sont permanents et leur fertilité est améliorée par l'apport de fumure organique. Quant aux champs de brousse, leur exploitation est extensive et par conséquent en association avec d'autres facteurs (démographie, mécanisation, pluviométrie etc) préjudiciable pour l'environnement. C'est cette technique extensive d'exploitation qui sont les causes principales de dégradation des sols. Nous y reviendrons dans un autre chapitre.

---

<sup>28</sup> République du Mali : Mission de décentralisation et des réformes institutionnelles, Bamako 1999

Les espaces de jachère ou non cultivées servent pendant l'hivernage de zones de pâturage pour les animaux. Les effectifs de ces derniers ayant accru ces dernières années, ces zones de pâturage sont devenues l'objet d'un surpâturage et toutes les conséquences dégradantes pour le sol qui l'accompagne. Les plaines exondées, sous ce double effet dégradant des techniques d'exploitation agricoles et du surpâturage, accompagné d'une irrégularité des pluies, ont perdu leur place d'espaces agraires par excellence. Pour éviter ces risques de production, les paysans ont déplacé une partie de leurs champs dans les bas-fonds, jadis très peu exploités.

Les bas-fonds, en général chaque village en a, aussi petit qu'il soit. Cela s'explique par le fait que chaque village à l'origine s'est établi près d'un point d'eau (marigot, marre, rivière, etc.). La topographie de la zone, relativement accidentée a donné naissance à des cours d'eau permanents et temporaires, à des cuvettes /marres dont les abords immédiats sont des espaces fertiles et humides. Dans le temps, ces cours d'eau étaient pour la plupart permanents et permettaient même une activité de pêche temporaire. De nos jours la plupart d'entre eux et leur bas-fond sont ensablés et tendent à la disparition depuis que les paysans y ont installés les champs de culture et labour leurs champs à la charrue.

Le couvert végétal, quant à lui, présente du Nord au Sud et d'Est à Ouest, une certaine homogénéité en terme d'espèces végétales avec une différenciation en densité et représentativité de certaines espèces au Nord, centre et Sud.

Nous retrouvons ainsi partout les espèces ligneuses caractéristiques de la zone sahélienne (karité, Baobab, néré, caïcédra, résinier, balanzan, fromager, prunier, kapokier etc.) un couvert herbacé abondant.

Au Sud du Pays-Bwa avec des moyennes de pluviométrie supérieures à 800 mm par an, la végétation est plus dense et les arbres plus hauts. Ceci concerne les zones de Mandiakuy, Yasso et Toubia). Au centre, dans les secteurs de Tominian, Benena, Marékuy, Fangasso, *Vamtun*-Sokoura, la densité des arbres se réduit ainsi que leur taille surtout vers Fangasso et *Vamtun*-Sokoura.

Au Nord dans le secteur de Soundé et Somalo partie Nord, avec des moyennes pluviométriques annuelles d'environ 600 mm, la végétation devient plus parsemée, la taille des arbres tend à la réduction. La présence ici de buissons et d'épineux reflète la réponse du paysage aux contraintes climatiques. Les espèces végétales réduisent leur taille, transforment la dimensions et/ou morphologie de leurs feuilles pour réduire leur besoin hydrique et pouvoir survivre dans ces zones où l'eau est devenue/devient rare. Nous avons aussi là des faits illustrant du phénomène d'évolution au niveau de la végétation.

Nous devons signaler tout de même la présence de zones écologiques atypiques au Nord-Est et à l'Est du *Bwa-tun*. Nous faisons allusion à la différence du paysage zonale des terroirs villageois situés aux pieds des falaises de Bandiagara, à l'occurrence dans le secteur du village de Somalo. Les falaises ici ont donné naissance à des petits cours d'eau, le long desquels il s'est développé des micro-écosystèmes. La végétation de type marécageuse le long de ces cours d'eau, donne un regain de verdure et de fraîcheur aux paysages exotiques des affleurements rocheux.

A l'extrême Nord de notre zone d'étude, la texture sablonneuse des sols a accéléré la dégradation de l'environnement/couvert végétal. Les arbres et arbustes, par manque de nutriments et surtout d'eau, ont freiné leur croissance pour survivre. C'est ce qui justifie la présence de gros arbres de petite taille, parsemés parmi les buissons rabougris souvent épineux. Le couvert herbacé est ici aussi de petite taille. Cette partie Nord du Pays-Bwa, de par sa situation à la frontière avec la zone de Mopti (zone d'élevage), connaît un des pâturages d'animaux le plus important de tout le cercle de Tominian. C'est en fait, par ici que transitent les éleveurs peuls de la plaine du Bani avec leurs animaux dans leur mouvement de transhumance vers les domaines des sédentaires cultivateurs. Partant de là, ici plus que nul part ailleurs au *Bwa-tun* la dégradation des paysages est si marquée et avance à vue d'œil

pour les raisons avancées (Voire Photos Nr.2 Quelques caractéristique du paysage de la savane sèche au Pays-bwa).

Entre l'homme et son environnement, il existe une lutte dialectique perpétuelle. L'homme à la recherche de ses moyens de subsistance porte atteinte aux lois de la nature par mégarde ou par ignorance. Les conséquences qui en découlent, créent un nouveau cadre environnemental dans lequel il doit de nouveau expérimenter pour pouvoir se maintenir en vie. C'est cette dialectique qui constitue le moteur du développement endogène (Streiffeler F : 1993 : 2-4, déjà cité) des sociétés paysannes. Le *Bwa-tun*, comme nous l'avons mentionné, à l'origine était une zone très boisée. L'établissement des bwa et autres ethnies dans cette zone, a donné au fil du temps par les pratiques d'exploitation le paysage, jusqu'à celui que nous avons aujourd'hui. Dans cinquante ans, ce que nous présentons dans ce travail, ne représentera que des images historiques.

### 3.1.3 Organisation spatiale agraire

Cet aspect du travail fait allusion au mode de répartition géographique des villages et à la manière de disposition de leur terroir au *Bwa-tun*. Ici tous les villages, quel qu'en soit leur taille, sont circonscrits par des domaines terriens qui par leur exploitation possiblissent la vie dans la dite localité. Ces domaines villageois pour des raisons de relations sociales anthropologiques intervillageoises, présentent des problèmes de précision à leurs limites de démarcation. Ceci constitue une des raisons de conflits entre villages autour de la terre. Comme le dit Hertich V.<sup>29</sup> : *D'un point de vue général, le Pays-bwa se présente comme une juxtaposition de villages, qui s'ils entretiennent entre eux des relations nombreuses et de diverses nature (d'alliance, de culte, etc.) s'affirment comme des unités politiques indépendantes revendiquant une identité propre.*

La terre, patrimoine familiale, ne pouvant être vendue et aussi revêt un caractère caritatif, peut par le système de prêt à titre d'usage changer de propriétaire. Des prêteurs de terres avisés, en ménageant leur bon "samaritain", peuvent bénéficier d'un usage permanent de terres appartenant à une autre famille/village. Par le temps, les nouvelles générations, dans certains cas ont du mal à faire la différence. Mais pas pour autant, la connaissance des limites de l'ensemble des domaines terriens familiaux est une donnée qui se transmet de génération en génération. Ainsi dans chaque famille, le plus vieux ou les plus vieux détiennent ses données terriennes qu'ils n'expriment verbalement qu'en cas de besoins (conflits de terres, demande etc.).

Les villages, à l'origine pour des raisons de sécurité, ne sont pas éloignés les uns des autres. La majeure partie des routes qui les unissent, à part les petites déviations pratiques ou obligatoires, ont gardé les mêmes tracées qu'au départ. Ce fait répond à une rigueur de gestion des terroirs villageois. Ces routes sillonnent les terroirs et de là traversent ou longent des champs. Un déplacement de l'emplacement d'une route affecterait la géométrie ou les dimensions du champ que cette nouvelle route doit traverser, fait qui n'est volontairement pas accepté par beaucoup de paysans.

Des villages dans lesquels nous avons enquêté, seuls les villages de Fangasso, Benena et Koula sont accessibles par des voies praticables en toutes saisons. La majorité des villages a, comme voies de communication, des pistes de brousse, tortueuses et étroites, par conséquent difficilement praticables, même pour les moyens à déplacement à deux roues (*Voir* Tableau 3 : Diversités socio-économiques des villages enquêtés). Cette accessibilité difficile des villages par les pistes dans le temps ne préoccupait pas les villageois. Au contraire, cela représentait

<sup>29</sup> Hertich V. : Permanences et changements de l'Afrique rurale : Dynamiques familiales chez les Bwa du Mali. Etudes du CERPED N° 14. Centre français sur la population et le développement (EHESS - INED - INSEE - ORSTOM - Université Paris VI) Déc. 1996 :18.

pour eux une forme de se protéger des influences de l'extérieur et des étrangers mal intentionnés. De nos jours, les souhaits d'ouvertures priment sur ceux d'isolement de l'extérieur. Partout où nous avons enquêté, l'aménagement des routes se situe au centre des besoins exprimés par nos interlocuteurs.

L'établissement des villages, leur évolution en petits centres urbains ou en villages mères, n'a pas modifié dans son essence l'organisation spatiale agraire. Aux alentours immédiats en forme circulaire se situent les champs de case. Leur rayon d'extension dépend de l'âge du village, mais celui-ci dépasse rarement les trois kilomètres. Pour leur proximité du site de résidence, ils sont exploités en permanence. De même, leur attribution aux différents membres d'une famille est presque définitive, car ces champs de case sont exploités par les membres respectifs d'une grande famille jusqu'au dernier descendant garçon de cette famille nucléaire. De leur proximité au village et attribution presque définitive, ces espaces agraires bénéficient d'une exploitation intensive. Leur fertilité est améliorée chaque année par l'apport de fumure organique. La gestion de ces champs de case détermine la forme du village, car on ne peut construire que dans les champs de case appartenants à la grande famille et, généralement les demandes, d'attribution de champ de case pour des finalités de lot de construction sont rejetées.

Dans cet espace agraire contigu aux villages, nous avons un élément peu mentionné dans la description des paysages agraires. Il s'agit des bois, dit sacrés, qui sont présents dans l'espace occupé par les champs de case dans chaque village. Ces bois, dans le temps servaient de refuge pour les villageois en cas d'attaques d'ennemis et suivant certaines sources d'information c'est de cet endroit que provient la poutre de la première case du chef de village. Pour ces vertus, toute exploitation de ce bois est strictement interdite.

Au delà des champs de case, se situent les champs de brousse, les superficies en jachère et espaces vierges. Les limites de cet espace avec les terroirs des villages voisins sont d'habitude assez vagues, dû à la redistribution des terres après la création de villages fils ou installation consentie de nouveaux migrants. Pas pour autant les limites historiques des domaines familiaux sont présentes dans l'esprit des plus vieux de la lignée.

L'analyse de l'organisation spatiale agraire témoigne la résistance des éléments qui la composent (villages, réserves et espaces agraires) aux changements. Mais l'évolution de part son universalité et omniprésence, trouve toujours des moyens ou formes pour se manifester. Ainsi les limites des terroirs villageois, domaines familiaux, restent fixes, mais tous deux sont de plus en plus morcelés et insuffisants. De même que les terres restent patrimoines familiaux, et le caractère humanitaire de leurs droits d'usage se maintient. Mais non seulement les droits d'usages tendent à l'appropriation individuelle au sein des grandes familles sinon qu'il apparaissent aussi des formes d'intensification de leur exploitation.

Les champs de case sont de plus en plus utilisés pour la construction de logements plus modernes : maisons à plusieurs chambres, entourées d'une grande cour. Les champs de brousse contenus dans les limites fixes du terroir villageois tendent à une exploitation permanente et par conséquent intensive.

Quant aux villages, depuis l'indépendance beaucoup ont grossi. Dans notre zone d'enquête, c'est le cas de Benena, Fangasso. Certains ont donnés naissance à des villages fils. Il n'y a pratiquement pas de cas de village qui ont disparus ou changé de nom (Voir

Graphique 3 : **Schéma de l'organisation spatiale agraire**).

Graphique 3 : Schéma de l'organisation spatiale agraire

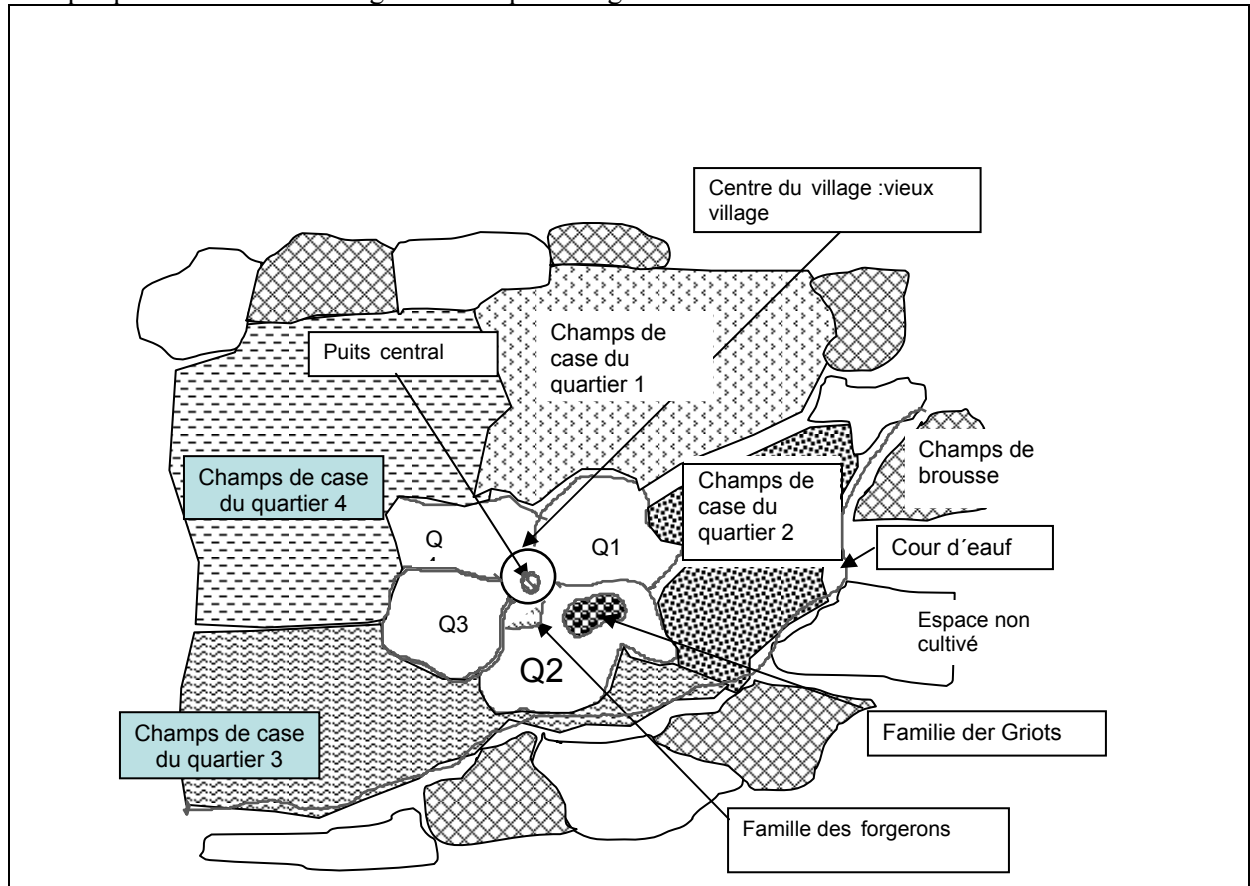


Photo Nr.3: Architecture de village bwa.

**Tableau 3 : Diversités socio-économiques des villages enquêtés**

Caractéristiques des villages		Nom du village							
		Batilo	Benena	Fangasso	Koula	Marékuy	Somalo	Soukoura	Soundé
Age		vieux	âgé	âgé	âgé	nouveau	âgé	vieux	âgé
Taille		petit	gros	gros	gros	petit	moyen	petit	moyen
population	Nombre	794	3809	865	1733	165	777	280	662
	Ethnies	bwa, peuhl	bwa, mossi, peuhl, dafing	bwa, maures, dafing, peuhl	dafing, bwa, peuhl	bwa	bwa	bwa	bwa, dafing, peuhl
Accès		facile, 3 km de la route goudronnée San-Mopti	facile par une route latéritique	facile, 4 km. de la route goudronnée San-Mopti	enclavé, mais accessible en toutes saisons de l'année	facile, 6 km. de la route goudronnée San-Mopti	enclavé, accessible seulement en saison sèche	enclavé, accessible seulement en saison sèche	enclavé, accessible seulement en saison sèche
Infrastructures		école de base, jardin collectif des femmes	foire hebdomendaire, mairie, école catholique de 9 classes, poste de gendarmerie et de douane, camp civic, centre de santé	foire hebdomendaire, école publique de 9 classes, Mairie, centre de santé, ZER, SB, base projet WVI-bwatun, centre de santé cscom	foire hebdomendaire, école publique de 9 classes, Mairie, centre de santé, ZER, SB, centre de santé cscom		école de base	foire hebdomendaire, SB-CMDT	foire hebdomendaire, SB-CMDT, centre d'alphabétisation
Croyances		très animiste, moins de cinq protestante	animiste, musulmane, protestante, chrétiens	animiste, musulmane, protestante	musulmane,	animiste	animiste, catholique, protestante	très animiste, moins de vingt catholiques	animiste, musulmane, catholique

### 3.1.4 Types de paysages agraires et l'évolution de leur gestion de l'abondance à la réduction des ressources

Nous attribuons ici le terme de paysages agraires aux espaces des terroirs villageois cultivés et cultivables. Ces paysages suivant les facteurs topographiques se classifient en bas-fonds et zones exondées.

Comme mentionné dans d'autres chapîtres, le Pays-Bwa a un relief relativement accidenté, fait occasionnant la présence de cours d'eau et lacs permanents ou temporaires. Ces sources d'eau sont longées pour la plupart par des bandes de terres relativement humides et fertiles : les bas-fonds. Par tradition, chaque village a son bas-fond. C'est une logique vitale reflétant la thèse de l'origine de la vie liée à l'eau. Tous les villages se sont établis ici et partout au Mali proche d'une source d'eau sûre. Au Bwa-tun lors de notre enquête, les constats dans le détail prouvent ces propos. Tous nos villages enquêtés se situent aux abords d'une source d'eau, dans beaucoup de cas permanente, tel le cas de Benena, Somalo, Batilo, Fangasso, Soundéetc. C'est dire aussi que tous ces villages ont leur bas-fond.

Les bas-fonds attirent notre attention aujourd'hui comme espace agricole, pour des raisons justifiables par toute personne vivant de nos jours en milieu rural. Ces zones jadis discriminées par les paysans de zones incultes pour leur excès d'humidité et leur population d'espèces herbacées perennes, sont de nos jours les sites privilégiés pour les cultures sèches et à l'approche des agglomérations, pour le jardinage/maraîchage. Les paysans, pour sécuriser leur production agricole face à la pluviométrie aléatoire, ont transféré une partie de leurs champs dans ces unités de paysages relativement plus humides.

La pente relativement forte de ces bas-fonds et leur exploitation souvent peu rationnelle ont contribué à leur dégradation rapide. Les uns ont été ensablés et autres surcreusés ou encore dénudation du sol par les eaux de ruissellement. Cette dégradation des bas-fonds, partout où nous sommes passés alarme tous les villageois, car se traduit par une disparition de la source d'eau à laquelle tout village doit sa création et existence. Conscients de ce fait, en marge de tous les mystères traditionnels attribués à ces cours d'eau en disparition, tout appui externe pour leur aménagement est un souhait vif de tous les villageois partout. Dans certains villages leur existence en dépend, par exemple Somalo.

Le besoin urgent d'aménagement des bas-fonds souhaités par les paysans Bwa ou Dafing, reflète la nécessité/obligation d'ouverture des ruraux aux changements externes. L'exécution de ces aménagements requière des connaissances techniques et du matériel moderne dont eux ne disposent pas. Il ne leur reste que la seule alternative de faire appel à un appui externe pour le faire.

Le déplacement d'une partie des champs dans les bas-fonds répond à une série de contraintes qui ont surgi par le temps dans les zones agraires exondées. Avant de faire la lumière sur ce phénomène, nous tenons à distinguer les espaces composantes ces zones exondées. Dans cette partie du terroir nous avons les espaces cultivées (champs de case et de brousse), les espaces cultivables ou espaces en jachère et vierges.

Des récits historiques, nous savons que toutes les ethnies vivantes au *Bwa-tun*, vivaient de l'agriculture et de la chasse. Les Bwa particulièrement étaient et sont de nos jours de grands cultivateurs de mil et sorgho : aliment de base dans toute la contrée.

L'évolution des espaces emblavés et variation des espèces cultivées par le temps ne sont que des conséquences logiques de la pratique extensive d'exploitation des champs. A l'origine des espaces cultivés se trouve le champ de case. Celui-ci, par le temps et la distance le séparant du village s'est divisé en deux espaces exploités différemment. Le champ de case à exploitation permanente et intensive et le champ de brousse à exploitation extensive et temporaire. Les champs de brousse sont porteurs d'informations pertinentes de la réalité au village. Leur éloignement est un paramètre de référence pour déterminer l'ancienneté du



village et pour estimer les dimensions de son terroir. Les vieux villages ont en règle générale les plus grands terroirs, sur lesquels souvent sont installés par consentement de nouveaux villages. C'est aussi sur ces champs de brousse qu'on peut bien mesurer le degré de dégradation des sols. Ce phénomène est mis à nu par la durée réduite de leur mise en exploitation, la dimension toujours plus grande et de la rusticité/exigence réduite des espèces qu'on y cultive. De même, c'est le lieu souvent, d'explosion des conflits de terres, extériorisant le manque de terres cultivables.

Nous avons rencontré lors de l'enquête un grand nombre de paysans qui voient comme seule alternative au manque de terres, l'usage des engrais organiques et/ou minéraux aussi dans les champs de brousse et leur aménagement contre les différents types d'érosion. C'est-à-dire une intensification de leur exploitation. Comme tentatives de formes d'intensification de l'exploitation de leurs champs de brousse, certains paysans nous ont cité quelques unes : lutte anti-érosive par la construction de diguettes, plantation de haies vives, le labour à plat ou perpendiculaire à la pente etc, usage de fertilisants organiques et minéraux, pratique de l'association et rotation de cultures, culture d'espèces variétales rustiques plus adaptées aux conditions édaphologiques et pluviométriques actuelles.

Les espaces vierges de nos jours se rencontrent de moins en moins, suite à leur exploitation agressive. Ces domaines, comme déjà mentionné, ne se trouvent pas dans le terroir de tous les villages. Ils sont l'attribut des vieux villages qu'il soit bwa ou dafing. C'était comme nous l'avons mentionné, des sortes de jardin botaniques villageois ou réserves forestières villageoises, où toutes les formes d'exploitation étaient interdites (chasse, coupe de bois de chauffage ou construction, même les éleveurs peuhl avaient peur de s'y aventurer avec leurs animaux). C'étaient des formes de projets écologiques villageois de conservation de la faune et flore de leur terroir. De nos jours la majeure partie de ces réserves villageoises sont réduites à leur expression la plus simple : buisson touffu parfois épineux peu différentiable du reste de la brousse. Les feux de brousse répétés, la sécheresse quasi permanente, le surpâturage ont eu raison de ses réserves villageoises.

## **3.2 Milieu humain et historique des changements sociaux.**

### **3.2.1 Peuple voltaïque du Mali : histoire atypique des Bwa dans l'ex-royaume bambara de Ségou**

En prenant référence sur les récits de la tradition orale et les interviews enregistrés sur cassette audio du Père Bernard de Rasilly, nous savons que l'ethnie bwa est une ethnie qui a existée depuis longtemps. Elle est vieille. Certaines de leurs traces ont été retrouvées dans les falaises de Bandiagara, d'autres aux alentours de Djiné et au Burkina-Fasso dans la vallée de la Volta.

Ethnologiquement, ils sont classés dans le groupe des peuplements voltaïques (Barth : 1986, 188-206) pour peut-être la simple raison que c'est dans la vallée de la Volta qu'on retrouve le plus grand nombre de Bwa (*voir la carte du Mali : localisation ethnique du peuplement Bwa*). Nous savons aussi de la même source d'information que, leur croyance animiste et fidélité à leurs pratiques traditionnelles, les avaient préservé d'une certaine forme des influences extérieures. Les conquérants des grands empires et royaumes les contournaient, pour leur tradition de consommateurs de bière de sorgho les envahisseurs Islamiques y ont essuyé un échec, de même pour les sacrifices humains pratiqués à l'époque chez eux, les chercheurs européens ont marqué beaucoup d'hésitation avant de s'aventurer dans leur domaine.

L'appellation *Bobo* assignée aux Bwa qu'on retrouve dans beaucoup d'écrits sur les Bwa, veut dire en langue Bambara sourd-muet ou naïf et doit son explication, d'après nos informants bwa, du fait que les Bwa pour décourager les premiers chercheurs colons ou administrateurs colons ont joué volontairement les naïfs ou l'ont fait pour prouver leur

manque d'intérêt à toute présence étrangère/ *persona no grata*. Cette appellation peut aussi provenir du fait que les premiers chercheurs dans la zone ne connaissant pas la langue *Bomun*, se sont fait comprendre par des signes ou mimiques comme il est de coutume avec un sourd muet.

Ces constats précédents justifient aussi peut-être le pourquoi les Bwa sont qualifiés de primitifs, conservateurs, animistes et buveurs de bière de sorgho ou *dolo*, qui est synonyme de manque de sérieux. L'introduction contrôlée par les Bwa et l'adoption des influences extérieures, assignant à la fois l'échec des uns, comme l'Islam, leurs avait valu la discrimination/ségrégation par ce courant religieux et tous ses représentants. De nos jours cette discrimination des Bwa est reconnue dans les faits comme préjugés, car c'est chez les Bwa que la religion catholique a plus d'adeptes et la majeure partie des innovations qui existent dans les autres zones du Mali se retrouve au Pays-Bwa. De plus par la migration saisonnière, les jeunes bwa malgré leur habitude de consommation d'alcool sont reconnus par les autres ethnies comme très responsables, honnêtes et sérieux.

Sous un autre angle de vue, nous savons et beaucoup d'experts plus rationnels l'ont signalé aussi, que les Bwa sont épris de liberté. Ils ont une volonté et détermination de ne se soumettre qu'à leurs propres règles<sup>30</sup>. Non seulement leur refus de l'Islamisation mais leur soulèvement de 1915-1916 contre l'autorité de l'administration coloniale en sont des preuves éloquentes. La répression brutale de cette révolte par les colons français marqua la rupture ouverte de confiance ou collaboration qui se matérialisa par l'adoption des Bwa d'une sorte de résistance passive (Hertrich V.:1996:35 Ouvrage déjà cité) : refus de participation à toutes activités menées par l'appareil administratif, manifestation de peu d'intérêt pour la politique, le commerce, la scolarisation étatique etc. Compte tenu de l'universalité et de la continuité de l'évolution, à la faveur de leur volonté d'autonomie, ils adoptèrent des changements qui s'adoptent mieux à leur tradition ou qu'ils jugent vraiment nécessaires ou utiles. Nous entrevoyons là que la dynamique sociale qu'ont expérimenté les sociétés bwa résultent d'un mélange réussie entre évolution interne et influences externes et par conséquence témoigne une relative stabilité dans son évolution et sa réalité.

Quant à l'hétérogénéité ethnique constatée dans la zone, elle s'explique non seulement par la situation géographique mais aussi par son histoire agronomique. Le Pays-Bwa est situé dans la partie du Mali où se concentrent le tiers de la population nationale. Il fait partie administrativement de la région de Ségou, située dans la partie Sud centrale du Mali. Cette partie du territoire malien, par ses conditions relativement bonnes pour l'agriculture et l'élevage, présente les plus grandes densités de populations (Recensement du Mali : 1998, déjà cité) et aussi les plus grands mouvements migratoires et de brassage ethnique.

Des informations historiques, nous savons que la zone jadis boisée servait de refuge pour les gens fuyant les conflits et présentait des conditions favorables pour l'agriculture et ainsi attirait les gens du Nord fuyant la famine et la sécheresse. De nos informations recueillies sur ce thème, certains attribuent l'atypie des noms de famille à ce mouvement migratoire. Dans la zone, beaucoup de Bwa portent des noms de famille bambara (Coulibaly, Diarra, Keita, Traoré, etc) ou Miniaka (Dakouo, Dabou/Dao, Koné..). Suivant les récits oraux recueillis à ce sujet, ce sont le phénomène migratoire et la loi du milieu qui sont à l'origine de ce qui nous paraît atypique sur les noms de famille au Pays Bwa. Les Dafing Coulibaly, Diarra, Keita, Traoré etc fuyant les conflits et représailles avaient élu domicile dans les villages bwa dans la zone. Par le temps, ils ont perdu leur langue d'origine et ont adopté la langue *Bomun*, comme nous avons pu le constater chez les Peuhl au Fuladugu, dans le cercle de Kita. Ces derniers ayant quitté leur lieu d'origine le Fouta Torro, vinrent s'installer au Mandé en milieu malinké

---

<sup>30</sup> Dembélé Urbain N. : Capital social et développement des communautés pauvres au Mali : l'expérience des écoles communautaires du Pays Bwa, cercle de Tominian. Programme des Nations Unies pour le développement, Bamako, Mali, Juillet 1998 : 6

et par le temps perdirent presque toute leur *fulanité*. De la tradition peuhl il leurs est seulement resté le nom de famille et le paiement de la dote en bétail. La loi du milieu a eu raison de leur changement. (Lire Coulibaly D. : 1996 : 15-28)

Cette hypothèse succite des polémiques classificatoires. Si les Bwa, porteurs de nom de famille bambara, étaient des Bambara d'origine; c'est-à-dire que ceux-ci ne seraient pas des Bwa authentiques au sens du mot. Partant de ce constat, ceux dont l'appartenance originaire *boo* serait assignée sont les Bwa de nom de famille : Moukoro, Kamaté, Dembélé, etc. Ainsi aussi sous ce même angle de perception, les Dakouo, Dabou seraient des Miniaka à l'origine, par erreur phonétique ou de transcription ils seraient appelés ainsi.

Suivant ces critères, on distinguerait les vrais Bwa ou authentiques ou encore *Bwa piru piru* et les Bwa métamorphosés.

Ces appartenances ethniques, définies par le nom de famille dans les faits, ont une importance peu significative dans la vie réelle. Ces événements ayant précédés l'établissement définitive des différents groupes lignagers et ethniques dans la zone, ce thème ne succite aucune polémique dans la zone.

Ces suppositions ne cessent de succiter des interrogations. S'il est confirmé que les Bwa de nom de famille Bambara ou Miniaka à l'origine appartenaient à ces groupes ethniques, leur comportement ou caractère devrait révéler celui de leur descendants en certains points et constituer ainsi un potentiel de dynamique sociale hybride qui aurait dû se faire remarquer depuis belle lurette.

Ces faits nous prouvent, avec tout ce qu'ils ont de questions ouvertes, que les premières communautés bwa ont coexisté dans la zone avec d'autres ethnies dans une certaine harmonie. Cette harmonie n'a pas été affectée de beaucoup par la croissance des effectifs, nous l'avons vu. Au contraire, il s'est développé des rapports de bon voisinage favorisant une intégration locale et partant une dynamique sociale constructive.



Localisation de l'aire ethnique des Bwa

**Carte du Mali** : Location de l'aire ethnique des Bwa : Source : V. Hertrich : 19 : 1996

### 3.2.2 Aspects démographiques marquants du Pays-Bwa : de la loi du nombre à la diversité ethnique circonstancielle actuelle.

L'établissement des Bwa dans leur actuelle entité géographique : le Pays-Bwa, nous l'avons dit nous référant aux récits oraux, se justifiait par des raisons de subsistance : l'attrait de cette zone à l'époque. La zone jadis très boisée attira les Bwa qualifiés de gros chasseurs et de gros cultivateurs de mil et de sorgho. Ainsi les premiers arrivés y établirent leurs hamaux de résidence, associant la culture de mil, de sorgho et la pratique de la chasse.

Le Pays-Bwa, entouré par les grands empires comme: au Nord l'empire peuhl du Macina, à l'Ouest par l'empire bambara de Ségou et à l'Est le royaume Mossi au Burkina-Fasso, les dissensions guerrières vécues par ces organisations politiques eurent des retombées sur l'entité Bwa. Les populations fuyant les conflits y cherchaient refuge, car la difficulté d'accès de la zone ajoutée au caractère des Bwa avaient établis un certain respect des Bwa par leurs voisins belliqueux, pour un départ du moins. La durée de cette crainte des Bwa par leurs voisins ne fut qu'éphémère. En fait,, les populations bwa des hamaux, parsemés dans la forêt, commencèrent à être l'objet d'attaques surprises, marquées par des pillages, razzias, captures d'esclaves, destruction des sites de résidence. Suite à cette insécurité de la vie dans les hamaux en harmonie avec la nature, les populations des hamaux se regroupèrent en villages plus grands à population plus nombreuse pour se défendre mieux contre les envahisseurs. Ces faits sont bien illustrés par Veronique Hertrich : face aux envahisseurs, les Bwa adopteront une attitude de résistance défensive associée à un renforcement de la structure village. Avec l'établissement d'insécurité, la nécessité d'une population nombreuse et unie est un impératif de survie. L'abandon des petits hamaux, trop fragiles, contribue avec l'arrivée de familles des villages détruits à la constitution de plus gros villages, plus aptes à se défendre. L'habitat est concentré, l'espace villageois refermé sur lui même par l'enceinte quasi-continue que forment les maisons périphériques (Hertrich : 1996 :34). De nos jours dans tous les villages on retrouve encore au centre les ruines de cette architecture fortifiée des anciens villages (noyau du vieux village). Ce référant à ces fortifications du village à l'époque d'insécurité, un vieux *boo*, m'a révélé que beaucoup de villages n'avaient que deux ou trois issus, des ruelles étroites menant au centre du village. L'accès de ces ruelles étaient contrôlé, de sorte qu'aucun étranger ne pouvait entrer au village sans être repéré ou intercepté. A cette époque la répartition spatiale des villages sur les terroirs ne dépendait pas de la croissance naturelle et migratoire sinon de la garantie de sécurité de la population. La présence des anciens sites, ou *lo gnun* partout dans la brousse le prouve.

Dans les villages les gens vivaient confinés voir entassés sur un espace réduit. La maison conjugale était réservée au couple et aux enfants de moins de quinze ans. Les jeunes vivaient en groupe, dans ce qu'on appelait la maison des jeunes. Les jeunes filles vivaient/ passaient la nuit chez une vieille femme de leur famille ou de la famille voisine. Les personnes âgées/les vieux partageaient leur demeure avec leurs petits enfants de tous les âges. Il faut tout de même ajouter qu'ici, au Pays-Bwa et partout en milieu rural au Mali, jusqu'à la date la maison sert plus pour passer la nuit, se mettre à l'abris du froid et de la pluie, car dans la réalité la vie en grande partie se passe dehors.

Cette forme de vie de château des villages (pendant la période d'insécurité) dura jusqu'à l'arrivée des colonisateurs qui mirent fin aux hostilités, instaurant une certaine sécurité. Le retour de la paix régionale sur l'ensemble du territoire, attisa les conflits internes, marqué dans un premier temps par une forme plus éparpillée des cases dans les villages et dans un deuxième temps par un établissement de nouveaux villages fils. L'arrivée de migrants d'autres ethnies dans la zone, attirées par la bonne qualité des terres ici pour l'agriculture, fut motivée par la sociabilité et l'hospitalité de l'ethnies bwa. Comme le prouve ce passage : si la population du village augmente, du fait du mouvement naturel, mais aussi parce que les gens

y restent et que le village attire de nouvelles familles, c'est que celui-ci dispose de conditions naturelles (eau, qualité des terres) et de conditions sociales favorables à l'épanouissement de la vie communautaire (Savonnet-Guyot, 1986 : 71 cité par V. Hertrich : 1996 :40).

En référence aux faits révélés plus haut, les villages bwa sont constitués d'un ensemble de familles/lignages qui, suivant des rapports et raisons de différentes nature, convivent ou ont décidé de partager la même localité de résidence. Ce fait est confirmé par Hertrich V. par ces propos : l'idéologie villageoise bwa est le populationnisme laquelle associe à la dimension nataliste, le souci du maintien sur place de la population et de l'accueil de nouveaux membres.

La sociabilité et l'hospitalité des communautés bwa marqué par leur disponibilité de partage de leur domaine avec des gens d'ethnie différente, venus d'autres horizons a commencé depuis le temps des grandes conquêtes des empires et royaumes. Les réfugiés de guerre y trouvaient refuge/cachette. Ainsi du royaume de Ségou, les Bambara (Keita, Diarra, Traoré, Coulibaly, etc) du royaume Mossi, les Minianka (Dao, devenu Dakouo, Dabou, Koné) se sont installés chez les Bwa et par le temps adoptent leur langue et culture. Dans beaucoup de cas, des premiers migrants, seul le nom de famille, nous dévoilent leur descendance lignagère ou appartenance ethnique d'origine. Comme toute société qui se raconte, certains évitent de révéler les faits gênants qui ont trait à leur origine, car suivant les récits certains auraient adopté le nom de famille de leur logeur ou de leur maître dans le cas des esclaves.

L'établissement des Marka ou Dafing dans le secteur, remonte suivant nos sources d'information, au moment de la vente ou recrutement des esclaves. Ces derniers, de leur aptitude mercantile, auraient été attirés plus par ce commerce que par l'agriculture et s'établirent dans la zone. Mais dans de nombreux cas, ils formaient des villages à part (par exemple Koula) et très peu cohabitaient avec les Bwa dans le même village comme à Soundé. Quant à l'arrivée et l'établissement des nomades du Nord, elle est récente. Elle suivit et fut significative après les années répétées de sécheresse. Ces contraintes climatiques ayant engendré chez ces éleveur nordiques des pertes (presque ou totale) considérables de leurs animaux insécurisant du coup leur existence, les força à se replier dans les zones exondées du Pays Bwa. L'avancée du désert suivant sa progression continue, comme réponse de la nature à la dégradation des conditions climatiques, le courant migratoire des nomades du Nord depuis son déclenchement jusqu'à la date gagne du terrain. Bien sûr les conflits qui ont opposé les Bwa aux Peuhl (razzias peuhl) jadis, sont encore présents dans les esprits, de là l'immigration peuhl dans la zone a toujours été acceptée avec réserve.

Ces courants migratoires, ajoutés à la croissance naturelle de la population sur les domaines terriens limités, ont abouti à l'excès, 29 habitants km<sup>2</sup><sup>31</sup>, des effectifs humains ici au Pays Bwa de nos jours.

Suivant les philosophes matérialistes, l'homme est un être social; ce n'est qu'en société qu'il peut s'épanouir. Pour les communautés bwa, c'est dans une communauté élargie que les membres retrouvent la joie de vivre et peuvent réaliser leurs projets les plus importants- mais surtout dans une société traditionnellement organisée et structurée- il faut ajouter-.

De nos jours néanmoins, ces principes favorables à la population nombreuse et à l'ouverture à l'immigration prévalant jadis dans les communautés bwa, se heurtent aux réalités socio-productives. Dans les faits, l'épuisement des ressources naturelles est vu et vécu partout : la terre, l'eau et les arbres manifestent des signes d'insuffisance. Ces insuffisances changent au fil du temps les données du peuplement. En plus de la croissance naturelle des populations, des nouvelles formes de peuplement ont été constatées; comme par exemple :

---

<sup>31</sup> Koné Kouanou Paul : PAE, Secteur de Tominian, CMDT, rapport final : étude commercialisation des produits de cueillette, Mars 1998

- les migrants d'horizons divers s'établissent dans certains villages, augmentant du coup leurs dimensions, non pour pratiquer l'agriculture mais pour les avantages qu'ont ces villages pour les échanges commerciaux inter-zonaux (Benena et Fangasso),
- la qualité des terres toujours moins bonne pour l'agriculture et pousse les jeunes entre autre à l'émigration qui de nos jours est devenue partout une composante de la démographie.

Un autre fait non moins important, issu de la retombée de la croissance des effectifs, est le système de production. Devant la réduction de la ressource terre, la production se diversifie et s'intensifie relativement pour pouvoir assurer la survie. Nous y reviendrons dans d'autres chapitres.

Enfin, sur le plan social, l'organisation, la structure sociale ainsi que l'autorité traditionnelle ont des défis à relever pour contenir ce nombre grossi de la population.

L'analyse de ces faits démographiques au Pays-Bwa révèle, à la marge des critères de résidence géographiques, la propension culturelle bwa à l'évolution au sens large du mot. Inconsciemment ou de leur nature, ou bien suite à une alliance de circonstances, jusqu'à la date les représentants communautaires bwa, qui jouissent d'un respect et d'une confiance de tout le groupe, soutiennent la philosophie de population nombreuse et unie, comme fondamental pour l'épanouissement social. Car pour eux le groupe avec un grand effectif peut faire face à tout : se défendre, surmonter les travaux demandant une main d'oeuvre grande, faire face aux catastrophes des intempéries etc. (*Voir en Annexe : Tableau x 1: Statistiques administratives et démographiques du Cercle de Tominian*)

Pour eux la limite de l'espace n'est aucun handicap pour l'accroissement des effectifs. Comme l'illustre cet adage traditionnel, *là où il y a de la place pour une personne, cet espace suffira aussi pour deux personnes si elles s'entendent*. Donc l'union, l'entente sont les conditions incontournables de la cohabitation pour eux et par extrapolation pour tous les êtres vivants.

Donc en nous résumant, nous pouvons dire que la croissance démographique soutenue étant une évidence, l'homme trouvera toujours une forme ou le mode de vie équivalent. Mais dans celle-ci, il y trouvera plus d'harmonie s'il cultive l'entente et la solidarité.

Pour notre part nous ajouterions, que chaque jour nous (hommes et animaux) devenons toujours plus nombreux sur la planète. Les faits ont prouvé que la coexistence pacifique est la seule issue de survie, car toutes les autres tentatives ont déjà prouvé leur limite ou signé leur échec. Mais comment y parvenir ?

La croissance démographique ici observée ne succite pas de préoccupations majeures, sinon perçue comme de nouveaux défis à gagner pour survivre. Contrairement aux manières occidentales de voir le problème. Celles-ci, par leur analyse suivant d'autres critères normatifs, ont sonné l'alarme face à ce phénomène démographique.

### **3.2.3 Coexistence communautaire et relationnelle au Pays-Bwa au delà de la diversité ethnique et de l'appartenance territoriale.**

Le Pays Bwa, nous l'avons vu, a attiré assez de migrants. Les peuplements bwa qui semblent être les premiers à s'aventurer dans ces forêts au départ, occupent le plus grand nombre des terres. Les autres ethnies : Dafing, Minianka, Dogon, Peuhl, Bozo et Mossi qui les y ont rejoints, suite à des circonstances diverses, s'y sont installés suivant l'un des principes traditionnelle de l'occupation foncière : c'est le défrichement qui fonde le contrôle foncier, c'est l'exploitation du sol, sa mise en valeur, qui justifie la pérennité de la tenure.<sup>32</sup>

<sup>32</sup> Pelissier Paul : Transformation foncière en Afr. Noire dans Dynamique des système agraires : Terre, Terroir, Territoire, Les tensions foncières, P19, ORSTOM, Paris 1995.

Pendant cette période des conquêtes, l'espace n'avait pas de limites terriennes. Les conquêtes et le défrichement étaient les seuls moyens d'extension du domaine terrien, nous révèlent les vieux. Dans chaque village les conflits que le village a enduré à l'époque avec ses voisins étaient d'abord entre villages non bwa et ensuite entre villages bwa. Ils modifièrent les tracées des limites de beaucoup de terroirs villageois, conduisant aujourd'hui dans la confusion, à toute personne essayant d'y apporter des explications logiques. Cette confusion est de plus renforcée par la nature orale des informations sur le thème.

L'évolution des systèmes communautaires traditionnels aux systèmes centralisés occidentalisés d'administration donne une autre forme de cohabitation paysanne dans les campagnes. La colonisation avait mis fin aux conflits divers existants sur tout le continent africain. Les noyaux de conflits neutralisés, les protagonistes étaient contraints de cohabiter dans un climat d'entente imposé (voir D Coulibaly et M.Diallo, 1991). Par la loi du milieu, l'entente imposée devient une nécessité. La dépendance des groupes des uns des autres devient un impératif de survie, engendrant à la fois une extension des possibilités de survie: une évolution soutenue par la volonté d'avancer contre le courant des influences extérieures et des contraintes d'existence.

Des informations du Père Bernard De Rasily, recueillie sur bandes audio (Diawara S. : RTM 1997 connaissance du Mali) nous savons qu'au Pays Bwa, les colonisateurs français avaient mis fin aux hostilités intertribales, interethniques et/ou inter villageoises. Ce retour de la paix dans la zone instaura de nouvelles conditions d'existence des peuplements dans la zone. Une certaine solidarité entre les différents groupes ethniques a vu le jour. Comme tous, sans différence ethnique, devaient se soumettre à l'autorité du blanc ou *tubabu*, une petite entente discrète animait tout le paysannat contre l'occupant blanc. Ceci réduisait la rencoeur des conflits passés. Néanmoins, l'entente présumée était avec beaucoup de réserves, quant à celle entre les Bwa et l'ensemble des autres ethnies. De plus des souvenirs encore frais des pillages et razzias des groupes armés peuhl, et bambara, compte tenu du caractère réfractaire des Bwa, l'administration coloniale ayant détecté leur refus de collaboration avait préféré recruter leurs collaborateurs administratifs locaux dans les autres ethnies (Peuhl, Bambara, Dafing). Ce fait porta l'entente ou la solidarité entre les Bwa et les autres ethnies à un niveau inférieur. La politique coloniale de division pour régner avait ainsi atteint son objectif.

Les abus administratifs contre la paysannerie dans son ensemble ayant perpétué même avec l'indépendance, la solidarité au sein des communautés paysannes, par le temps, a dépassé les limites ethniques et régionales. Les représentants de l'appareil administratif sont vus par tous les paysans comme des troubles de l'ordre dans les campagnes. Ici au Pays Bwa, les Bwa, Dafing, Minianka, Peuhl, Bozo, Dogon vivent, en marge des différences d'identité et conflits ordinaires, dans un certain climat relationnel de dépendance existentielle. Ceci donne à la zone une certaine harmonie vitale qui accroît l'intérêt de ses voisins (voir Tableau 3 : Diversités socio-économiques des villages enquêtés). Ce que confirme ces propos : désormais ce monde d'individus est fait d'acteurs qui composent et recomposent un jeu social uniquement en vue de gagner, choisissant pour cela, des comportements banals de coopération ou d'affrontement, d'alliance, de rivalité ou de complicité<sup>33</sup>. Dans les faits, les résultats de notre enquête nous ont permis de constater que les Bwa, par leur tradition agricole et leur dévouement au travail, livrent par le travail de la terre un volume assez important de produits agricoles. N'ayant pas bénéficié du programme étatique de développement des structures administratives de gestion et de commercialisation de cette production, ils ont développé par le temps des formes locales de production et gestion de ce volume de produits agricoles. Parmi celles-ci nous pouvons citer entre autres :

<sup>33</sup> Simmel : 1995, 248-250, cité par Le Roy E. et col : la sécurité foncière en Afrique pour une gestion viable des ressources renouvelables : KARTALA Paris 1996 :374-375.

- la fabrication de dolo et développement des réseaux d'échanges avec les zones excédentaires et déficitaires voisines,
- sur le plan de la production/l'équipement agricole, la fabrication par imitation des modèles industriels de charrues, charrettes et petits matériels et leur vente sur les marchés a commencé par les forgerons dafing. De nos jours ceux-ci sont les ravitailleurs du marché de l'équipement agricole. Ce matériel plus adopté et plus économique a neutralisé la concurrence de leurs soeurs industrielles.

Quant à la présence du groupement peuhl dans la zone, bien que celle-ci présente des avantages pas souvent reconnus ou mentionnés par les cultivateurs en général, est boudée par tous les paysans. En plus des rencoeurs historiques entre Peuhl et Bwa, les Peuhl pratiquant l'élevage, ont peu d'égard pour les cultivateurs. De là occasionnent, volontairement ou par imprudence, par leurs animaux beaucoup de dégâts aux cultures, augmentant à la fois avec les contraintes climatiques et édaphologiques le nombre des risques de la production agricole.

Par ailleurs, les animaux, par leurs déchets, fertilisent naturellement ou planifié par l'homme les terres appauvries. Peu de paysans se posent la question. "Que serrait du paysage et de l'agriculture sans cette fertilisation organique par les déchets des animaux ? ,,

Sur le plan économique nous avons pu constater que les paysans, qu'ils soient *boo* ou d'autres ethnies, ont appris à faire de l'élevage domestique pour sécuriser leurs revenus. Ainsi les revenus de la commercialisation des produits agricoles sont réinvestis pour l'achat d'animaux ou de la volaille pour l'élevage domestique qui est moins menacé par les risques agro-climatiques.

De l'élevage des gros ruminants, hors mis la production laitière, comme complément d'alimentation domestique, l'usage des animaux (ânes, chevaux et boeufs) pour la traction animale dans l'agriculture et le transport a marqué une pas d'évolution dans ces secteurs au sens large du mot. Ce fait est a mettre sur le compte de l'intégration de la culture peuhl et pratiques paysannes.

De nos enquêtes nous avons constaté aussi que de nos jours, les contraintes climatiques ont forcé certains Peuhl à se sédentariser (mais toujours fidèles à leur tradition d'éleveur) auprès des paysans bwa et autres. Ces paysans, pour tous ceux qui ont les moyens, pratiquent l'élevage de petits et de grands ruminants. L'essor de ce élevage domestique a fait naître une autre collaboration entre cultivateurs bwa ou dafing et éleveurs peuhl sédentarisés. Les animaux de l'élevage domestique sont confiés, pour leur gardiennage, à un peuhl dont le cheptel a été réduit ou anéanti par la force des choses.

Dans ce contexte de la coexistence communautaire multi-ethnique dans la zone, la répartition foncière des terres reste une constante et à la fois manifeste des aspects de changement. Les terroirs villageois gardent leurs limites historiques, sauf que la réduction des terres cultivables, multiplie les demandes de terres dans les différentes ethnies. Au Pays Bwa dans les villages Dafing ou bwa nous avons pu retrouver des Bwa qui exploitent, prêtées, des terres appartenant au terroir dafing, dogon ou minianka voisin et vice-versa.

Les seules différences qui marquent les différences ethniques de coexistence ici sont l'Islamisation des groupes ethniques dafing, peuhl et dogon, le maintien de l'animisme et la christianisation du groupe ethnique *boo*. Ces différences religieuses, dans la vie réelle, affectent très peu la nécessité ou volonté des ethnies de coexister. Mais il faut signaler qu'il n'existe pas ou très peu d'alliances matrimoniales entre Dafing, Dogon, Peuhl et Bwa. Avec les Minianka les rapports sont plus étroits, pour la similitude culturelle. Dans les faits, les zones limitrophes du Pays Minianka entretiennent des relations d'échange culturelle (sacrifices, cérémonies rituelles etc.) avec les Bwa ainsi qu'établissent des alliances matrimoniales.



Il semble que les nécessités de coexistence solidaire, en marge des différences culturelles ethniques, est un impératif de survie et forme ainsi partie intégrante de la dynamique sociale de la zone.

Au Pays Bwa et dans toutes les campagnes maliennes relativement dévitalisés/défavorisées, chaque paysan a compris au fil du temps, face aux épreuves de subsistance, que seul un rapport équilibré avec tout l'environnement physique possibilité une chance de survie.

#### 4 Dynamique de la population au Pays-Bwa : croissance des effectifs et réduction des ressources

##### 4.1 *Eléments d'analyse de la vision paysanne et scientifique des faits*

La logique traditionnelle paysanne considère la procréation comme un phénomène de Dieu : les forêts sacrées aux abords de chaque village seraient le domicile de toutes les âmes des personnes vivantes actuellement dans les villages. Ici c'est l'union matrimoniale qui officialise les relations sexuelles qui sont à l'origine de la procréation reproductrice des familles et communautés villageoises pour les préserver ou sauvegarder de la disparition. En fait, dans son ensemble la vie sociale dans les communautés rurales est régie par des lois non écrites, mais fonctionnelles. De là, en ce qui est de la reproduction de la société, les interdits et la rigueur hiérarchique découragent les abus et débordement sur ce point. Les relations sexuelles hors mariage sont sévèrement réprimandées pour éviter de mettre au monde des enfants hors mariage, qui pour leur provenance d'une union non socialement reconnue voir fragile ou encore circonstancielle sont marginalisés, discriminés socialement. Chez les Bwa ces enfants sont comme des membres sociaux de second rang qui ne peuvent aspirer à des responsabilités de chef de famille, responsable de certaines cérémonies initiatiques comme le *do*.<sup>34</sup>

De ces faits, les familles dans les villages sont constituées par des descendants d'unions matrimoniales socialement reconnues. Ici le nombre insuffisant des enfants dans une famille représente la frustration la plus grande, car traduit à la fois la réduction de ses capacités productives dont la magnitude détermine la sécurité sociale du groupe social. La procréation répond à une logique économique, car dispose des bras valides pour les travaux de production à forte demande de main-d'oeuvre et de plus constitue une assurance-vie pour les vieux jours. La famille nombreuse est un des vœux les plus ardents des ruraux. Partant de ce fait, même le recule de la polygamie constaté ces dernier temps (Hertrich V. :1996) n'a pas pu marquer une réduction de la croissance de la population dans la zone. Ainsi, toute politique de réduction/limitation des naissances n'est qu'un aveux d'échec aux yeux des paysans.

Dans la zone les jeunes générations prennent en charge leurs parents âgés et les dispensent des travaux d'efforts physiques. La famille nombreuse, pour les parents, veut dire alors prospérité et sécurité sociales.

La recherche de la croissance des effectifs dans les familles est perçue par les paysans interrogés par les faits suivants :

- la taille toujours plus grande que certaines grandes familles connaissent,
- l'extension des limites des villages. Dans la zone beaucoup de villages ont dépassé de loin leurs limites initiales de création,
- le manque de terres de culture ou le morcellement des domaines terriens familiaux entre les membres,
- la multiplication des hamaux de culture, dont les plus vieux se sont transformés en petits villages fils,
- la transformation de certains villages en petits centres urbains,

<sup>34</sup> Diawara Sidi : Interviews audio, Culture bwa : connaissance du Mali, RTM, 1997

- les gens des zones arides (nomades et cultivateurs) ont migré dans la zone. Ils ont de la préférence pour les villages non-bwa ou les petits centres urbains.

D'un point de vue plus scientifique en nous appuyant sur les faits illustrants comme l'illimitation des naissances, la réduction du taux de mortalité, la migration nous pouvons expliquer/justifier l'accroissement des effectifs ici au Pays-Bwa.

La volonté des foyers d'avoir beaucoup d'enfants répond à des exigences économiques et sociales. La production agricole étant très peu mécanisée, elle nécessite de ce fait une main d'oeuvre abondante. De plus, les enfants comme nous l'avons mentionné plus haut, représentent l'assurance vie pour leurs parents, car ici les systèmes occidentaux de pension de vieillesse sont pratiquement inconnus. Ici se sont les enfants qui s'occupent de leurs parents à la vieillesse. Partant de là, la procréation à la faveur de la loi naturelle est le vœux le plus ardent de tout paysan. Cette illimitation des naissances associée à une amélioration relative de la couverture sanitaire, traduit par la baisse du taux de mortalité surtout infantile, ont contribué à la croissance démographique.

Quant à la part du mouvement migratoire dans la croissance démographique dans la zone, elle se justifie par la disponibilité relative de conditions favorables pour l'agriculture et l'élevage. Cet état de fait a attiré les nomades et cultivateurs du Nord. Ces migrants ruraux ont des préférences pour d'autres activités que l'agriculture et l'élevage, leurs occupations de subsistance de référence.

Cette croissance des effectifs sur les terroirs villageois aux limites constantes, se traduit dans la réalité par une surexploitation des ressources au Pays-Bwa. Par le temps l'apparition de carences ou insuffisances des ressources ne s'est pas fait attendre : parmi lesquels les paysans reconnaissent la baisse de fertilité des sols due à une exploitation presque permanente avec des jachères de plus en plus courtes, appauvrissement et destruction de la couverture végétale suite au surpâturage des animaux, l'abaissement du niveau de la nappe phréatique dans les sols, constaté par la profondeur de plus en plus grande des puits.

Cette remise en question de la disponibilité des ressources naturelles, attribuée à la croissance de la population, incite les paysans au Pays Bwa à envisager des solutions locales d'abord et/ou mixtes ensuite pour assurer leur avenir et pouvoir survivre. Car en fait, comme le dit Sorman G. la croissance démographique excite l'esprit de changement/ d'innovation<sup>35</sup> et là nous en sommes parfaitement d'accord, car sans quoi la Chine, comme pays le plus peuplé du monde serait le plus pauvre, mais tel n'est pas le cas.

#### **4.2 Structures socio-économiques traditionnelles bwa et dafing, entre *persistance et pression du phénomène de changement.***

L'évidence des faits pourrait surprendre certaines personnes : qu'aussi moderne, organisée et structurée que se présente une société, elle doit ses origines à des formes primitives qui par le temps et les circonstances ont évolué vers des organisations et structures plus élaborées.

En fait, dans toute société se sont ses structures qui reflètent son organisation sociale et là extériorisent ses valeurs humaines qui la détermine. Dans les sociétés traditionnelles d'Afrique Noire où les valeurs humaines priorisent l'être à l'avoir, les structures et organisation primitive cherchent un certain équilibre social et bien-être général de leurs membres. Elles visent dans leur essence la promotion de masse/ du groupe. Ce projet ambitieux et lent, sacrifie la promotion voir l'émulation individuelle, cause des disjonctions de conflits entre les individus.

Mais, dans les faits malgré cette organisation et structure à caractère communautaire qui sont à l'origine d'entente louable de nos sociétés, elles seraient aussi la mère de la misère, pauvreté et de toutes les maux du sous-développement, comme une pénitence que l'histoire

---

<sup>35</sup> Sorman G. : La nouvelle richesse des nation, Paris, Fayard, 1987 (203-207)

assigne aux communautés des sociétés africaines. La vie dans l'harmonie communautaire étouffe l'esprit d'émulation et de créativité qui sont parties intégrantes des éléments catalysants de la dynamique sociale.

Ce que nous pouvons affirmer ici avec certitude que la promotion individuelle est une conséquence des pouvoirs autoritaires. En fait, les gens pour contourner ou atténuer les excès/abus des pouvoirs autoritaires se servent de leur génie pour créer de nouvelles formes de survie (*en cherchant les formes les plus raffinées pour ne pas défier l'autorité en place*). C'est sous cet angle que nous analyserons la promotion de masse ou communautaire dans son cadre d'évolution tridimensionnelle : le temps, les rapports avec l'extérieur et interne à la société en question. Par exemple les habitants des villages les plus éloignés, à accès difficile, au fil du temps constatent que la vie et les choses ne sont plus comme avant (il y a cinquante ans). Ces habitants, *avouent aussi que par curiosité ou nécessité de savoir ce que font leurs voisins, se déplacent vers eux ou par défaut de pas pouvoir satisfaire tous leurs besoins sur place, se ravitaillent ailleurs ou vice-versa*, dans la nécessité de conjuguer leur existence avec les changements de leur cadre de vie, développent de nouvelles stratégies de survie.

Mais quelle tendance à ces formes d'évolution dans leur spécificité dans la réalité ? Avant de donner des réponses à cette question, nous traiterons avec plus d'acuité la structure de base qu'est la famille dans la structure sociale des communautés rurales. C'est au fait autour de la famille fondatrice que se crée toute agglomération et c'est son niveau d'évolution qui reflète toute la dynamique sociale et tous les contours de la vie communautaire dans les sociétés africaines.

De plus, nous aborderons la problématique de la répartition des terres dans ces communautés, car, compte tenu du poids terrien dans la culture paysanne, la répartition des terres établit un certain ordre social. Elle est le support de toutes les activités de production, à ce titre, elle est appelée la mère nourricière.

Dans ces communautés, ces activités de production du système de production exigent une certaine répartition sociale et par sexe du travail. Cette répartition achève les structures et organisation de toute communauté rurale : groupe sociaux et socio-professionnels, hommes, jeunes, femmes et enfants.

En spécifiant notre approche en la transposant sur les communautés paysannes au Pays-Bwa, nous retiendrons que les aspects dominants des communautés bwa sont les caractéristiques culturelles de leurs structures traditionnelles. Comment ces structures traditionnelles ont-elles évolué dans le temps, en interaction avec les facteurs externes et internes ? De même essayer de donner des éléments de réponse aux ressemblances culturelles et aux changements des rapports sociaux entre les communautés bwa et dafing sous la loupe du temps.

#### **4.2.1 La famille : des groupements lignatiques aux groupes domestiques agricoles**

L'analyse de l'aspect de la dynamique sociale que nous traiterons dans ce chapitre a trait à celle de l'homme dans son cadre social d'existence qu'est la famille au sens large du mot. A ce titre de cadre de vie, elle est l'élément et le moteur de tout groupe social (communauté, famille étendue etc.) et pour autant révélatrice des changements sociaux qui s'y produisent.

Mais avant d'approfondir notre analyse, nous tenons à préciser les contours conceptuels et réels de la famille, qui nous intéresse ici pour ce travail.

Parmi les définitions des différents courants de pensées et de spécialistes, nous retiendrons la suivante qui nous semble la plus adéquate et qui considère la famille comme une institution sociale universelle se présentant sous différentes formes, car représente une expression des modes d'existence des humains dans des contextes, rapports, lien de résidence différents. Plus explicitement, elle se présente comme un ensemble de personnes liées par un certain nombre de caractéristiques communautaires de résidence, de coopération économique, de

consommation en commun des biens produits, de coopération dans la recherche des reproductrices, de solidarité des membres face à l'extérieur<sup>36</sup>.

Pour mesurer le changement ou l'évolution de cette institution sociale, nous utiliserons dans la gamme de prédicats la caractérisant, les termes de famille étendue et d'unité domestique de production.

En nous appuyant sur le fait que la famille étendue se caractérise par la reconnaissance de l'appartenance à un lignage issu d'un ancêtre commun, imposant son patronyme à tous les membres/descendants<sup>37</sup>, nous pouvons affirmer avec une grande certitude, que la famille est indivisible. Elle peut subir des éclatements de résidence et une décentralisation du pouvoir, de la production, de la consommation. Mais au sens du mot elle ne peut pas se diviser, ce qui reviendrait à chaque membre de créer sa famille avec un nouveau patronyme. Dans la mesure où cela n'est pas possible dans les faits, nous retiendrons pour les changements au niveau de la famille, à la lumière de la réalité économique<sup>38</sup>, les propos de Jean Capron, cité par V. Hertrich : 1996, que ces changements ne sont qu'une évolution structurelle et organisationnelle plus adaptée des familles aux conditions du cadre de vie prévalant. En fait,, l'accroissement naturel du nombre des membres des familles conduit par le temps à un éclatement de la résidence, une hiérarchisation de l'autorité, une décentralisation de la production et consommation. Ces caractéristiques des nouvelles formes d'existence des familles sont plus adaptées au mode de production et aux risques de production agricole du moment. L'agriculture ne pouvant plus couvrir les besoins alimentaires et monétaires des membres de la famille étendue, un éclatement constructif, positif ou rationnel survient pour assurer la survie du groupe et minimiser les effets des circonstances contraignantes pour l'ancienne unité structurelle. Mais cette évolution structurelle et organisationnelle n'affecte pas l'unité familiale dans son essence, car les membres reconnaissent et ressentent ce sentiment d'appartenance à un ancêtre commun, comme une sorte de laisse sociale qui les relie à leurs origines. C'est ce fait qui consolide et maintient l'unité familiale séculaire. Elle se manifeste dans la vie réelle lors des événements comme les conflits autour des terres, les mariages, décès, baptêmes etc.

En nous référant aux familles étendues ou lignages, elles sont une filiation patrilinéaire et constituent l'unité parentale la plus large mais aussi un référent sociopolitique majeur de l'organisation sociale (Beridogo B : 1991 : 125-126). Au Pays-Bwa dans cette unité parentale se centralise un certain nombre de responsabilités et de fonctions dont les plus importantes sont à base sociale, socio-économique, religieuse et politico-foncières.

La base sociale de l'unité familiale réside dans les faits que chaque membre ressent ce besoin d'appartenance au groupe, respecte ses structures et organisation, reconnaît de ce fait ses devoirs et obligations dans le groupe, participe à la production et consommation. Le chef du groupe, représentant de l'autorité, est tenu d'établir des bons rapports entre son groupe et le village et avec les autres familles.

La base religieuse de l'unité familiale a trait aux pratiques magico-religieuses. Chaque famille a ses lieux de culte ou autel sur lesquels elle fait ses sacrifices aux ancêtres pour implorer leur soutien pour un bien-être du groupe tout entier.

Base politico-foncière a trait au fait que la famille fonctionne comme une institution politique autonome : au niveau de l'autorité villageoise, elle est représentée par le chef de famille et le carnet de famille dans lequel figurent tous ses membres, elle assure la gestion autonome de ses domaines fonciers.

---

<sup>36</sup> Beridogo Bréhima : La famille : structure et diversité. Recensement général de la population et de l'habitat. Analyse de la fréquentation scolaire et alphabétisation. Annuaire des statistiques scolaires, Ministère de l'éducation 1991 (121) République du Mali/DNSI.

<sup>37</sup> Cissé Diango : Structures des Malinké de Kita (Contribution à une anthropologie sociale et politique du Mali). Collection «HIER»; Edition populaire, Bamako 1970 (185-213)

<sup>38</sup> Hertrich V. : 1996 :53.

Une comparaison entre familles étendues bwa et dafing nous fait ressortir dans leur représentation spatiale une marque de différence. Quand les familles étendues bwa ne sont pas inscrites dans un espace résidentiel clos (mure ou clôture) mais d'identité présente dans l'expression spatiale du village, dans les villages dafing, comme dans les communautés bambara au Mali, l'espace familial est délimité par un mure clos avec une seule entrée ou un vestibule (Cissé D. :1970). Cette représentation spatiale des familles étendues a été aussi remarquée dans certains villages bwa, comme Fangasso, Benena et Soundé. Ces faits prouvent les transferts culturels bambara dans la zone suite aux courants migratoires.

Dans le reste de nos villages enquêtés/ villages bwa : Batilo, Sokoura, Somalo et Marékuy, il n'existe aucune délimitation physique des grandes familles. Mais elles restent représentatives dans l'ensemble de l'agglomération. En fait, suivant nos informateurs villageois, traditionnellement dans chaque village *boo*, le patriarche, polygame jadis construisait une maison (éparpillée ou accolée) pour chaque épouse. C'était autour de ces résidences parentales que les fils construisaient à leur tour leur maison, jusqu'à la naissance du quartier. Pour des raisons d'origine diverse (entente, cause mythiques, topographiques, ou économiques, etc) certains jeunes membres de la famille construisent leur maison à l'écart du quartier. Mais on n'est autorisé à construire que seulement dans les domaines réservés aux champs de case de la grande famille. Ceci nous a permis de déceler non seulement dans chaque village les unités des grandes familles, matérialisées par les quartiers mais aussi un certain degré de fidélité à la gestion traditionnelle du foncier. Les jeunes couples construisent sur les ruines du vieux village leur maison, ils ne peuvent ou ne veulent le faire aux alentours immédiats de l'agglomération.

A la lumière de l'essence de l'unité des individus descendant du même grand-père, parler de division ou d'éclatement des grandes familles comme on le retrouve dans beaucoup de textes, serait un abus de langage. Il s'agit en fait, d'unités séculaires immuables. La filiation parentale est irrévocable ou mieux encore, on ne peut par simple désir ou suivant les circonstances se défaire des ses origines parentales. De ces constats l'évolution de la famille, comme groupe social indivisible et très dynamique, où se centralise un certain nombre de responsabilités, pouvoirs et fonctions, n'est qu'une décentralisation pratique de son fonctionnement et organisation. C'est ce que Capron cité par V. Hertrich : 1996) illustre ainsi : quand la taille ou circonstances sociales (entente) du groupe met en cause son organisation efficace, une décentralisation de son organisation est consentie par le chef de famille.

Beaucoup d'experts mettent l'éclatement résidentiel et décentralisation des pouvoirs et de la production sur le compte de la monétarisation des campagnes. Suivant notre analyse ce phénomène est une simple évolution naturelle des regroupements d'individus/ familles étendues. Il est certain que ces changements se produiraient même en marge de la monétarisation, peut-être à un rythme plus lent. C'est au fait, la résultante de la dialectique entre l'homme et son cadre de vie. La production de subsistance pratiquée par les paysans bwa ou dafing, avec des moyens rudimentaires, a besoin d'une forte main-d'oeuvre/ grande famille constituée de petits groupes unis mais autonomes. C'est l'une des raisons pour la population bwa de préférer le groupe nombreux au groupe réduit. Par ailleurs, l'appauvrissement des terres de culture, associé au recule de la pluviométrie, mettaient et mettent en cause la sécurité alimentaire des grandes familles et de là entraîne la décentralisation de leur organisation et fonctionnement. La naissance d'unité domestique de production à fonctionnement et gestion autonome devient une nécessité pour la survie du groupe en générale. Mais ces unités domestiques de production par leur besoin d'appartenance à la grande famille et soumission à son chef, maintiennent des rapport sociaux, politiques et économiques avec cette dernière : coopération de travail mutuel, carnet de famille, arrangements matrimoniaux, cultes ou sacrifices sur les autels, rapports sociaux avec l'extérieure.

La grande famille est sous l'autorité du chef de famille ou doyen ou encore *nu gnuola èsso*, l'aîné des hommes appartenants à la génération la plus ancienne. Il est à la fois le représentant du groupe, le gérant de son unité et de sa reproduction. Les décisions concernant le lignage lui incombent ou du moins passent par son approbation. C'est lui aussi qui assure la prêtrise de l'autel de la famille étendue. Cet autel, par le culte aux ancêtres affirme l'unité/l'existence du groupe familial.

Porté sur nos catégories d'analyse, nous avons pu constater qu'au niveau des communautés bwa des villages traditionnels comme Somalo, Batilo, Marékuy et Sokoura, seule la décentralisation de la production de biens et leur consommation marquent les traits d'évolution des grandes familles, exception faite de Somalo où la laïcité des grandes familles fait légion. Ici la conversion en masse des jeunes au christianisme a réduit la représentativité des cultes animistes dans les grandes familles. Mais pas pour autant, la succession gérontocratique de la chefferie reste de mise. Ainsi on retrouve des *nu gnuola èsso* ici avec le prénom d'un saint catholique : par exemple Jean Bosco, Martin, Barthelemy etc. Ceci témoigne le caractère intéressé<sup>39</sup> de la conversion des Bwa au christianisme que Diarra cité par V. Hertrich : 1996, a constaté chez les Bwa. Cette attitude d'opportunité de circonstance ne se présente pas seulement chez les Bwa, sinon chez tous les ruraux convertis à d'autres religions. Ils manifestent leur attachement/croyance aux autels de famille quand ils sont confrontés à des problèmes sérieux. Mais pour des raisons d'image, de prestige ou d'avantages sociaux, sous le regard du public, ils sont adeptes de telle ou telle religion.

Ce phénomène est aussi constaté chez les communautés des villages traditionnels comme Koula. L'animisme reste la croyance la plus sécurisante, bien que l'image externe est musulmane. Dans les faits, il nous a été révélé à Koula, que même de nos jours la majeure partie des grandes familles garde dans l'arrière plan de la case du chef de famille l'autel de la grande famille.

Dans les villages considérés modernes, aux populations cosmopolites comme Benena, Fangasso, les familles non-bwa qui y vivent par leur statut de migrant, constituent des unités sociales unies centralisées autour du patriarcat. Cette unité, par le temps se décentralise, comme cela a été constaté chez les familles mossies à Benena.

Quant aux grandes familles bwa, ici bien que laïcs, les membres reconnaissent l'unité de culte. La laïcité dans ces familles est aussi vieille que la création du village. Par exemple, le village de Benena a été fondé par un guerrier du royaume de Ségou et à Fangasso, l'un des fils du chef de village est revenu de l'exode converti à l'Islam.

A notre grande surprise, la décentralisation de la production, de la résidence, de la consommation et de la gestion des grandes familles dans les faits ne sont pas plus marquées dans les villages bwa plus petits et considérés comme des villages traditionnels. De même, se maintient le sentiment d'appartenance au groupe familial comme l'attachement au culte des ancêtres.

De ces constats nous pouvons conclure que le ciment de l'unité des grandes familles est le besoin d'appartenance de tout individu à une famille. C'est par rapport à cette famille que l'individu se situe dans tout le groupe social et même dans l'ethnie. L'attachement aux cultes des ancêtres qui crée l'unité de culte, est respecté par tout individu qui se reconnaît appartenir au groupe familial déterminé, même s'il pratique apparemment une autre religion. Ce sont ces unités qui les permettent de se représenter au village dans la communauté.

La décentralisation de la résidence, production, consommation n'est qu'une évolution logique ou pratique à la faveur des contraintes du moment. Cette évolution structurelle et organisationnelle des grandes familles, nous l'avons pu constater dans les faits, n'a pas fait disparaître les valeurs morales essentielles : la hiérarchie familiale, les respects des personnes âgées et l'autorité familiale.

<sup>39</sup> Diarra P. : 1992, cité par Hertrich V. 1996

La famille dans son sens le plus large, étant le lieu d'appréhension des réalités d'une communauté donné, son évolution n'est autre que celle des personnes qui la composent. Ainsi a continuation nous allons analyser la situation de la femme hier et aujourd'hui au Pays-Bwa.

#### **4.2.2 La femme : Evolution du statut traditionnel d'un actif social.**

La femme occupe traditionnellement la position inférieure dans la pyramide de l'hierarchie sociale dans les communautés rurales africaines. Cela se justifie pour deux raisons fondamentales :

D'un, ces communautés doivent leur existence au savoir synonyme de l'expérience vécue et du mythe des secrets de famille<sup>40</sup>. Les femmes, en principe vivent jusqu'à l'âge de l'adolescence dans leur famille d'origine, après intègre celles de leur mari, de là elles ne représentent pas des personnes sûres aux quelles on peut confier des secrets de famille.

De deux, par nature le genre féminin est plus émotionnel que le genre masculin. Conscient de ces faits, nos ancêtres s'abstenaient de confier des secrets de famille aux femmes, de peur qu'elles par émotion ne les dévoilent. Les exemples éloquentes pour illustrer cet état de fait ne manquent pas dans l'histoire, les fables et la vie réelle des communautés rurales.

La hiérarchie traditionnelle, à la faveur des expériences vécues, place l'homme, adulte et mûre au sommet de la pyramide sociale. A ce titre c'est aux hommes que reviennent les fonctions de commandement ou gestion du groupe social. L'homme est le chef de famille, à ce titre doit protection à la femme qui à son tour lui doit respect et obéissance<sup>41</sup>.

Par contre, dans la perspective sociale la femme occupe la place la plus importante de la communauté : elle procréé, s'occupe de l'alimentation et de l'entretien de toute la famille. Suivant le code matrimonial traditionnel, toute bonne femme est celle qui peut procréer, s'occuper bien de ses enfants et de son mari et qui est respectueuse au sens large du mot (Cissé Django cité par D. Coulibaly : 1996 : 35). Les hommes et femmes interrogés sont unanimes là dessus : quand la femme s'absente dans le foyer, rien ne marche et soutiennent tous l'idée qu'un homme sans femme est comme un citoyen de second rang. Car pour se nourrir, pour son hygiène vestimentaire et corporel, il doit solliciter l'aide quelque part de quelqu'un, de même socialement, il ne peut accueillir personne chez lui, sinon est condamné à être accueilli par ses frères, oncles, etc.

De plus, les femmes constituent aussi un trait d'union entre les familles du village et villages voisins. Par les échanges de femmes, par les mariages, des alliances s'établissent entre deux lignages. Traditionnellement, une alliance matrimoniale dépasse le simple fait de la légalisation des rapports sexuels entre femme et homme ou de la vie conjugale. Elle engage tous les membres de la famille du jeune marié et celle de la jeune mariée : respect et dévouement réciproque. Tous les abus ou débordement sont pénalisés par les membres de la victime et peuvent avoir, en cas de refus de s'acquitter de la sentence, des retombées sur les rapports entre les deux familles. Compte tenue de cette importance que revêt l'union matrimoniale chez les ruraux, chaque lignée essaie de contenir les éventuels débordements de ses membres pour préserver les d'alliance matrimoniales, et cela même au delà de la modernisation des mentalités. Ainsi, il ressort que la femme, par le mariage, est un élément d'unité sociale. Vue sous un autre angle, le maintient de cette unité sociale par les alliances

<sup>40</sup> Séhouéto Lazare Maurice : Savoirs locaux ou savoir localisés ? La production des savoirs agricoles paysans au Bénin : éléments empiriques pour une anthropologie sociale des savoirs "locaux,,. Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades am Fachbereich Philosophie und Sozialwissenschaften I der Freien Universität Berlin ( 131-161 ).

<sup>41</sup> Fondation Friedrich Ebert - Bureau MALI : La situation de la femme malienne : cadre de vie, problèmes, promotion, organisations. Association pour le progrès et la défense des droits des femmes maliennes (APDF), Le livre blanc sur la femme au MALI, Mars 2000 (12).

matrimoniales apparaît comme un projet de sécurisation des unions matrimoniales contre le divorce dans lequel des innocents (les enfants) paient le tribut.

De plus, deux sur trois des hommes et une sur trois des femmes interrogés dans les villages bwa affirment que les femmes sont le nerf de l'éclatement résidentiel et de la recherche de l'autonomie de gestion des unités domestiques de production. Les jeunes mariés cherchant leur autonomie de résidence et gestion, entre autre sous la pression de leurs femmes, pour éviter les tensions ou querelles avec les femmes des cadets ou aînés ou bien pour faire plaisir à leurs femmes, s'établissent hors du cadre de la grande famille.

De même la majeure partie des jeunes garçons et filles interrogés dans les villages bwa ainsi que dafing, considèrent le mariage comme le nerf de l'exode rural. Tous trouvent la recherche de matériel ou équipement/trousseau du foyer ou bien moyens financiers comme motivation d'aller ailleurs pour travailler et chercher de l'argent. A cette motivation les jeunes filles ont ajouté, le fait des mariages précoces qui les poussent à fuir le village pour pouvoir jouir de leur jeunesse avant de se marier. *Voir* Tableau 4 : Evolution du processus migratoire au Pays-Bwa de 1960 à la date.

Dans le nouveau cadre de la vie rurale, la croissance des besoins monétaires a fait substituer la pure économie de subsistance par un type d'économie mixte : subsistance- pseudo marché et ainsi fait de la gestion du groupe domestique de production une entreprise autonome du couple. Ces couples ne produisent plus seulement pour leur subsistance alimentaire sinon qu'une partie de leur production est destinée à la vente; et l'homme ainsi bien que la femme participe activement à cette forme mixte de la production. Dans le temps, les besoins céréaliers étaient à la charge de l'homme tandis qu'à la femme incombaient les charges de frais de condiments de sauce. De nos jours, l'essor du petit commerce et l'acciduté des femmes dans cette activité augmente leur contribution dans l'économie domestique et de faire leur place dans la gestion de l'unité domestique de production. En fait, dans l'économie de "la débrouillardise,, ou de l'informelle, elle dépassent de loin les hommes, non pas par leur savoir faire mais par leur patience et modestie par rapport au bénéfice. Elles ont, de par leurs activités mercantiles, acquises une certaine indépendance économique vis à vis des hommes.

Sur ce point, la majeure partie des hommes interrogés dans les villages affirme que de nos jours le respect de la femme de son mari est en fonction du degré d'acquiescement de ce dernier de ses obligations sociales. Par exemple quand la femme prend en charge la totalité des frais de condiments ou/et ceux de l'habillement des enfants, ou partiellement l'achat des vivres, etc elle donne peu d'importance à son mari. Dans la réalité, cela est fréquent dans les villages de foire hebdomadaires et environnants où le petit commerce assure aux femmes des revenus économiques relativement considérables. Par exemple à Fangasso, Benena, Sokoura et moins dans les villages loin des foires assez fréquentées, nous avons rencontré des femmes jouissant d'une relative prospérité économique grâce à laquelle elles bénéficiaient de plus droit de décision dans leur foyer respectif. Ceci réduit l'autorité machiste de l'homme en général dans ces foyers et de faire y blesse l'orgueil masculin chez la majorité d'eux. Une preuve illustrant de ce fait est le fait que les jeunes des villages ne disposant pas de foire avouent avoir peu d'intérêt à se marier avec les filles des villages de foire, les qualifiant d'ayant perdu le respect pour l'homme.

Chez les Dafing, le commerce étant aussi important chez les hommes que chez les femmes, la relative prospérité économique n'est pas à la base de la dégradation du pouvoir de décision des hommes en famille. Elle répond à une logique matrimoniale : assurer la sécurité et le bien-être social de sa famille.

Mais pas pour autant, même si au niveau du foyer, d'une manière générale, nous assistons à une certaine décentralisation de la gestion et de l'autorité, au niveau de la grande famille le statut de la femme reste inchangé. Les décisions importantes sont prises par les hommes et toute femme quelqu'en soit son mérite social ou ses responsabilités dans son foyer, ne peut qu'assister aux réunions de famille sur invitation ou convocation.



Dans la grande famille et devant la communauté villageoise c'est l'homme qui représente une famille ou qui l'identifie. On parle de la famille de Lozo, de Mamadou, de George et non de la famille de Macira, de Fanta ou de Maria. De là nous pouvons affirmer que dans le fondement, malgré les changements ou l'évolution de l'organisation interne des grandes familles/groupes domestiques de production agricole la place hiérarchique et fonctionnelle du chef de famille dans la communauté villageoise se maintient.

Pour toutes les femmes interrogées, cette discrimination traditionnelle est consentie par elles, car elle relève de normes traditionnelles de gestion du pouvoir dont dépend l'organisation sociale/intégrité du groupe<sup>42</sup>: la situation de la femme malienne, la sécurité et le bien être social sont du ressort de l'homme. Dans toutes les communautés villageoises enquêtées au Pays Bwa, cela trouve son explication dans l'importance et la signification dont doit faire preuve un chef de famille. Cela se maintiendra, nous ont confié certains vieux, dans la mesure où les secrets de famille et le culte des ancêtres ne s'apprennent pas dans les livres encore moins à l'exode. En d'autres termes cette hiérarchie reste immuable.

Les femmes réagissent à cette discrimination organisationnelle par des regroupements fonctionnels. Le besoin d'assistance de toutes les femmes au moment des accouchements crée une solidarité latente/ discrète autour de la femme la plus âgée de la famille ou du village. Ce fait nous a été confirmé par toutes les femmes interrogées dans les villages enquêtés. Dans les faits cette solidarité est la base du mouvement associatif des femmes dans tout village. Ce mouvement a gagné ces derniers temps de l'importance, seul qu'il reste partout sous le contrôle du pouvoir central des hommes. Dans nos villages enquêtés nous avons rencontré des groupements de femmes autour de l'accoucheuse traditionnelle, des groupes d'aide mutuelle, des regroupements religieux (femme catholiques, protestantes, musulmanes) et groupements de femmes induits par des ONG ou services de l'encadrement rural (Association de femmes). Ces groupes ou associations de femmes assurent des activités collectives de développement comme à Benena, Somalo, la légion de Marie, à Fangasso le groupe de femmes protestantes et musulmanes, à Koula, Benena, Fangasso, Sokoura l'association des femmes créée par la CMDT et Projet World Vision International.

Malgré cette importance en nombre et réalisations reconnue, partout dans les villages de ces regroupements et associations des femmes, l'organisation sociale dans les villages enquêtés leur dicte toujours les lignes à suivre. Toute décision doit être accordée par le chef de village et ses conseillers.

Il est hors de question d'imaginer une association de femmes à fonctionnement autonome à celui du village. Là il ressort un maintien de l'influence du pouvoir traditionnel dans les villages au Pays-Bwa.

#### **4.2.3 Structures socioprofessionnelles : castes et changements socio-économiques chez les Bwa et Dafing**

De nombreuses communautés rurales africaines traditionnelles sont hiérarchisées en castes supérieures ou du bambara *horow* (nobles, hommes libres, aristocrates) et castes inférieures ou du bambara *nyamakala* (forgerons, griots, esclaves, cordonniers, etc) : l'étymologie du mot *nyamaka* nous oriente sur l'essence des gens de caste, le prédicat provient de *nyama* ou impureté et *kala* ou immunité à, d'où *nyamakala* signifie impénétrable à l'impureté. Nous retiendrons cette conception bambara de l'origine de l'hiérarchie sociale qui donna les castes. Faute de précisions sur l'origine sociologique des castes inférieures nous retiendrons celle de

<sup>42</sup> Fondation Friedrich Ebert - Bureau MALI : La situation de la femme malienne : cadre de vie, problèmes, promotion, organisations. (APDF), Le livre blanc sur la femme au MALI, Mars 2000 :13.

Cheick Anta Diop, cité par Cissé Djiango et Coulibaly (1996), qui situe leur apparition dans la division monarchique du travail dans les sociétés aristocratiques, dans lesquelles certains membres de la société, de naissance ou par la spécialisation dans l'exercice d'un certain métier, posséderaient un certain pouvoir ou talent de parler ou d'agir dans des circonstances exceptionnelles sans risque de souillure. (Cissé D : 1970).

Ces gens de caste inférieure sont des personnes considérées socialement irresponsables mais ayant un rôle social d'une importance sans précédent. Ce sont des gens professionnellement ou artistiquement très talentueux, qui dans leur infériorité sociale vivent dans un système de symbiose avec les membres de la caste supérieure/les nobles.

Les gens de caste constituent des clans assez stables dû au fait du caractère héréditaire de leur spécialisation professionnelle et de l'endogamie de mise chez eux et de plus de leur attachement à leur statut. Les forgerons et griots tentent rarement de se soustraire aux conditions sociales qui leurs sont faites et considèrent leur métier comme un patrimoine, donc sacré.

Ainsi, les griots sont des spécialistes du verbe (médiateurs de conflit et accords sociaux, coordinateurs de rencontres villageois, etc), de la musique (animateur villageois), du travail du cuire et de la peau, du métier de tissage et des coiffures féminines. Les forgerons, quant à eux, sont excellents dans la sculpture du bois et du travail du fer et d'autres métaux; leurs femmes sont spécialisées dans la poterie. En plus leurs connaissances magico-religieuses lesquels les attribuent plus de considération sociale, l'exécution des activités funèbres et certains cultes ou rites leur est réservée.

Dans chaque communauté il existe un groupe de nobles mais les différents sous-groupes de gens de caste ne sont pas tous représentés dans toutes les communautés. Par exemple chez les Bwa les gens de caste sont représentés par les griots, forgerons, les anciens captifs et le *sowinina*. Chez les voisins Dogon, il n'existent pas de griots, lesquels sont représentés ici par les cordonniers. De même chez les Miniaka, ceux-ci ne connaissent pas de caste forgerons. Aussi chez les Dafing et Bambara les sous-groupes de caste inférieures comme : les griots, forgerons, cordonniers, *gawlow* (musicien d'origine peuhl) et *founé* sont représentés.

Dans les communautés paysannes du Pays Bwa, les forgerons, griots et *sowinina* jouent des fonctions sociales importantes qu'un noble ne pourrait ou ne voudrait faire. C'est en fait, aux forgerons que reviennent la confection, fabrication et réparation de tout le petit matériel de travail et de cuisine. De par ses connaissances magico-techniques ils jouissent de plus de respect que les griots. En cas de décès au village ce sont eux qui creusent les tombes et lavent les cadavres. Ils assurent aussi dans certains villages la prêtrise de certains autels comme le *do*. Ils jouent aussi le rôle de médiateurs lors des conflits, discordes inter- et intra- familiaux, claniques ou villageois et aussi dans les alliances matrimoniales, pour leur neutralité. C'est aussi aux forgeronnes que revient le travail de poterie qui consiste à la fabrication d'ustensiles de cuisine en argile.

Quant aux griots, ici chez les Bwa, ils travaillent le cuir, confectionnent les sacs, étuis de couteaux, tambour, etc. Leurs femmes se chargent de la confection des coiffures féminines au village. Ils animent aussi par les chants, la musique et les éloges toutes les manifestations villageoises. De même par le métier de tissage du fil de coton, ils constituent l'industrie de textile locale.

Les forgerons, griots et *sowinina*, vivent en symbiose avec le reste de la communauté. Dans le temps ils n'avaient pas besoin de cultiver la terre pour se nourrir. Leurs services rendus aux nobles leurs étaient payés en nature et même en cas de manque de vivres ils allaient en demander chez les nobles qui, suivant une certaine obligation sociale, les devaient en donner. Lors des réunions ou assemblées villageoises, ils diffusent l'avis de réunion, assistent et jouent dans les réunions le rôle de coordinateur.

Compte tenu des interdits dont ils sont victimes dans les communautés bwa, ils ne sont pas tous représentés dans tous les villages. Dans les faits on retrouve les forgerons dans tous les

villages, mais les griots et *sowinina* n'existent pas dans certains villages par ce que leur résidence y est interdite par la tradition. C'est là un point de différence entre les villages bwa et dafing. Dans tous les villages dafing toutes les castes y sont représentées. Une autre particularité des castes dans les communautés bwa, c'est le patronyme/nom de famille. Les gens de caste chez les bwa peuvent avoir le même patronyme que les nobles, ce fait n'existe pas chez les Dafing. Là les gens de caste ont même un patronyme identitaire : kouyaté, diabaté, (pour les griot) et kanté pour les forgerons.

La vie dans les campagnes faisant partie d'une unité planétaire, sous ce angle de vue, elle n'échappe pas aux changements universels, continentaux, nationaux, régionaux et locaux.

Il a été observé que suite à la remise en cause de l'organisation sociale par la croissance des effectifs humains et les contraintes socio-productives de l'agriculture comme activité principale des nobles, la diversité des activités devient un impératif de survie et l'ajustement de certaines pratiques traditionnelles une nécessité sociale. Ainsi, les activités non-agricoles comme l'artisanat pratiqué par les gens de caste deviennent des activités de survie. Par ailleurs la livraison de matériels de travail, sous forme d'échange solidaire, des gens de caste aux nobles tend à la disparition suite à la pénurie alimentaire dont souffrent ces derniers et l'extension du groupe de certaine caste.

En fait, dans nos villages enquêtés, les forgerons et griots par leur spécialisation professionnelle non agricole ont acquis par le temps une forte visibilité sociale en témoignant d'une remarquable réussite économique. Par leurs talents artistiques, ils semblent plus aptes à s'adapter aux changements socio-économiques qui surviennent.

Bien qu'accrochés à leur statut de forgerons, les forgerons suite à leur expérience d'immigration et d'appui par certaines actions de développement, constituent partout de petites industries locales de manufactures de tous les objets et équipements ou matériels dont les ruraux ont besoin. Les charrues au départ introduites par le programme de développement étatique sont de nos jours toutes fabriquées par les forgerons locaux. Les marmites en fonte sont partout fabriquées dans la zone. Les charrettes, introduites par le programme de vulgarisation étatique d'équipement agricole, sont de nos jours montées par les forgerons bwa et dafing partout dans la zone. Ces forgerons ont aussi par le temps, dans beaucoup de cas, dans les villages dafing, substitué la forge traditionnelle par la moderne. Mais dans les villages bwa, pour des raisons d'irréductibilité des valeurs sociales traditionnelles, on assiste à une utilisation des deux modèles de forge.

D'une manière générale les forgerons ont abandonné l'extraction du fer. Ils se ravitaillent sur les marchés locaux. Là, ils achètent les ferraille provenant des garages de véhicules et machines qui sont livrés par des revendeurs citadins. Leur besoin en fer est si important qu'ils sont comme une usine de recyclage des ordures métalliques, d'aluminium et de plastique (les pneus et chambres à air de véhicules) des grandes villes et de l'Europe par extension. L'usage de la charrue dans l'agriculture a augmenté la capacité de travail des paysans, mais il n'a pas réduit pour autant le volume de travaux agro techniques : le semis, le sarclage, buttage et la récolte sont toujours en grande partie réalisées comme avant. De là, la confection du petit matériel par les forgerons reste fonctionnelle, car la demande tend à la croissance et non à la baisse. Ce qui tend à la disparition c'est le travail de poterie. Avant avec ce travail, les forgeronnes confectionnaient traditionnellement en argile les marmites, jarres et autres ustensiles de cuisine. L'envahissement des marchés par les ustensiles de cuisine industriels en plastique, aluminium ou acier et leur préférence par les femmes pour leur résistance meilleure à l'usage, ont fait chuter les demandes chez les forgeronnes et de priver leur activité de poterie. De même, le travail lié à celui du bois, dans peu de temps suivant nos constatations, sera mis en cause par la disparition des gros arbres dans la brousse. Nous avons pu constater que même si les gens d'une manière générale ont une préférence pratique pour les objets de fabrication industrielle, partout il existe une association pratique des usages des deux objets : de fabrication locale et industrielle. Par exemple pour marquer leur attachement à leurs objets en

bois ou argile, les populations des zones déboisées où l'exploitation du bois n'est plus possible, se ravitaillent ailleurs. Cette spécialisation locale, induite par la dégradation des ressources naturelles, constitue aussi un facteur promoteur des activités artisanales.

De plus, un fait qui a subi aussi le changement est la rémunération des services prêtés par les forgerons. De nos jours, partout où nous sommes passés, les services des forgerons sont rémunérés en espèce. Les raisons avancées par les paysans interrogés sont diverses : importance aujourd'hui de l'argent, dégradation des coutumes, croissance du coût de production du matériel fabriqué (charrue, charrette, etc.). Une des raisons non mentionnée par aucune personne interrogée, est possiblement la croissance du groupe familial forgeron dont la taille ne les permet plus de vivre des recettes en nature, sinon d'associer à leur activité de forge des activités agricoles. Dans la réalité, partout dans les villages tous les forgerons interrogés affirment pratiquer, en plus de leur profession de forgeron, les mêmes activités (agriculture, élevage, petit commerce et cueillette, etc.) que les nobles.

Une des illustrations de la volonté d'attachement des forgerons, griots et *sowinina* à leur statut dans toute son authenticité, est leur conversion très réduite aux différents courants religieux dans la zone. En fait, il a été remarqué que les griots et forgerons maintiennent pour la plupart la religion animiste. Leur conversion au Catholicisme, à l'Islam ou au Protestantisme est non seulement formelle voir intéressée mais très réduite. Leur fidélité à la tradition professionnelle de leurs ancêtres animistes, les relationne dans la pratique de leur métier à l'animisme. Ils adoptent de là l'une ou l'autre religion pour augmenter les opportunités avantageuses de ses adeptes. Ainsi nous retrouvons des forgerons ou griots convertis au christianisme mais ils assistent les chefs religieux animistes dans la réalisation de cérémonies ou sacrifices rituels et animent aussi bien les fêtes de Noël et de Pâques comme la sortie des masques ou cérémonies d'initiation. Il en ressort de cet état de fait, qu'ils maintiennent leur rôle social au dessus des changements sociaux ou l'adoptent aux changements sociaux qui surviennent.

De même, leur volonté d'attachement à leur statut, dans les communautés bwa est renforcée par le fait qu'ils cherchent rarement à se défaire de ce statut et la rigueur du contrôle social décourage ou sanctionne toutes tentatives. Les tentatives de remise en cause d'un griot ou forgeron de son statut, sont doublement sanctionnées. Les nobles le considèrent comme un acte d'audace sans pardon et le condamnent par l'ex-communication. Quant aux gens de caste/griots et forgerons qui constituent dans tous les villages des quartiers tout entier abritant le clan, la victime y est aussi ex-communicée. Pour ses confrères son comportement est traduit comme un refus de reconnaître les valeurs sociales de ses ancêtres. Suivant celles-ci, le vrai descendant est celui qui tient à perpétuer la profession et ses attributs sociaux sur la base de que, c'est la reconnaissance d'appartenir à un groupe lignager qui donne à l'individu la sécurité d'existence.

En règle générale, les griots sont plus mobiles que les forgerons, même si tous les deux sont contraints aux unions matrimoniales endogamiques, doivent aller chercher leurs épouses dans d'autres villages. Les griots de par leur talent d'animateur et leur type de personne morale (près à tout faire, flatteur, sans morale, beau parleur etc), ces qualités les ont favorisé une facilité pour l'aventure d'exode à la recherche de mode de vie plus facile. Tous les griots adultes que nous avons interrogés affirment connaître la majeure partie des grandes villes maliennes.

La plus grande facilité de déplacement des griots peut-être peut servir pour véhiculer des informations utiles pour la communauté.

Mais dans les faits, cette mobilité a permis à beaucoup d'entre eux d'élargir leur domaine de connaissance mais pas à améliorer leur niveau de vie par l'adoption d'une innovation quelconque. Leur élan de changement se manifeste par : la combinaison qu'ils font du travail du cuir et celui du plastique et du cuir synthétique, l'usage de la machine à coudre dans la

confection des sacs d'écolier et de voyage, des oreillers, ainsi que par l'usage des haut-parleurs, des cheveux synthétiques/artificiels ou mèches pour les coiffures des femmes.

Malgré leurs expériences aventurières, dans tous les villages bwa, les griots maintiennent leur statut dans la hiérarchie sociale. Ils animent toutes les manifestations festives et religieuses, servent de type de modérateur et d'assistant-organisateur des réunions et assemblées villageoises, de même ils continuent à perpétuer le travail du cuir. Ils maintiennent aussi ensemble avec les forgerons leur rôle social de médiateurs conflictuels et matrimoniaux. Dans le cadre de l'animation festive villageoise, de nos jours dans la zone, les griots font rémunérer leurs services en espèce. Dans certains cas, cette rémunération rappelle les contrats des orchestres musicaux nationaux. A l'heure, au Pays Bwa ce sont les groupes musicaux griots de Konsakuy et Sè èkuy qui représentent les musiciens les mieux cotés de la zone. Par conséquent, les frais de leur animation musicale pour une festivité avoisinent les 150 000 FCFA. Dans ce changement survenu, seule la forme de la rémunération a changé, si non la fonction/ le rôle social reste le même et a même évolué. Nous avons constaté et un de nos informants griot et enseignant de formation, nous l'a confirmé également que les groupes musicaux griots ont été souvent utilisés pour les campagnes de sensibilisation, d'animation et de diffusion d'information. Ainsi à travers des chants, la musique, le théâtre ils ont joué un grand rôle dans la campagne de sensibilisation pour la mise en place des communes dans le processus de décentralisation, campagne contre le SIDA et VIH, de lutte contre la désertification, l'exode. Ils se sont transformés en vecteur du développement non seulement au niveau de leur village de résidence mais aussi au niveau de toute la localité bwa.

Quant au respect des interdits, en règle générale dans tous les villages enquêtés, les bwa nobles nous ont avoué une conformité des gens de caste. Mais dans d'autres villages non enquêtés des cas de tentative de violation nous ont été signalé, où les nobles devaient leurs faire un rappel à l'ordre : ne pas manger dans le même plat, s'asseoir sur la même natte qu'un noble, etc). Quant au respect des interdits magico-religieux, nul (nobles bwa, griots, forgerons et *sowinina*) ne veut les défier.

Il en résulte de notre analyse que les griots considérés dans le cadre de la production agricole, apparaissent comme des parasites qui vivent en symbiose avec les nobles. Mais ils remplissent des rôles et fonctions sociaux d'importance capitale de par leur spécialité du verbe et de la musique. En plus, étant des spécialistes médiateurs, animateurs, musiciens, ils sont aussi des éducateurs, informants, agents de diffusion. Par leurs chants ils peuvent diffuser un message une information, élucider, vulgariser une technique, dicter des lignes de conduites sans porter atteinte à l'orgueil personnel, rendre l'information accessible à tous.

Chez les Dafing, les gens de caste occupent comme chez les Bwa des classes inférieures sociales. Leurs spécialisations professionnelles sont les mêmes ainsi que leurs fonctions sociales sauf que chez les Dafing les forgerons sont chargés de faire la circoncision des garçons et les forgeronnes l'excision des filles. Chez les Bwa la pratique de la circoncision n'existe pas, seule l'excision des filles est faite par les *sowininan*. Comme mentionné plus haut, les gens de caste chez les Dafing s'identifient par leur patronyme : kuyaté, diabaté pour le griot et kanté pour les forgerons, ce qui n'est pas le cas chez les Bwa.

En nous référant au statut et aux fonctions sociales des gens de caste dans les types de village choisis, nous avons pu constater que dans tous les villages bwa traditionnels et modernes, que leur groupe s'identifie avec des quartiers ou groupements de familles. Lesquels se délimitent socialement par leur fidélité à la tradition. La taille du sous-groupe ne répond à aucun critère précis. Dans certains villages traditionnels nous avons retrouvé des familles forgeronnes plus grandes que dans d'autres villages bwa modernes. Les griots par contre sont généralement nombreux là où il fait relativement bon vivre, en l'occurrence dans les villages bwa modernes. Là, leur nombre dépasse largement celui des villages traditionnels.

Les villages dafing, de par leur aptitude plus prononcée pour le commerce et leur croyance musulmane, regroupent des groupes de forgerons et griots importants. Ici la monétarisation

des services et par conséquent la promotion de leurs activités artisanales est consentie normalement.

Dans les villages mixtes (habités par des Dafing et des Bwa), chaque groupe ethnique a ses gens de caste. Là, la différence est notoire entre forgerons bwa et Dafing. Les Dafing sont plus innovateurs que les Bwa qui conjuguent tous les changements avec leur tradition. A Soundé, les forgerons dafing fabriquent toute sorte de matériel et d'équipement dont le paysan a besoin : charrues, charrette, fusil, soudure, marmites, louches etc en fontes.

D'une manière générale de nos jours dans la zone, malgré la relative spécialisation professionnelle les gens de caste, ils pratiquent de plus en plus l'agriculture à différente échelle parallèlement à leur activité professionnelle. Nous remarquons un certain attachement à la tradition de vivre des produits de l'agriculture, même si celles-ci n'arrivent plus à couvrir tous les besoins alimentaires.

Suite à la crise de la production agricole et ses différentes retombées, la diversification des activités à tous les niveaux est devenue un impératif de survie. Chacun se bat comme il peut pour pouvoir survivre. Les activités non-agricoles gagnent de l'importance. Ainsi, les activités artisanales des gens de caste profitent de l'ouverture forcée de la promotion individuelle. Ils perfectionnent alors leurs activités et font payer en espèce leurs services et matériels fabriqués. Ils acquièrent alors une certaine autonomie économique par rapport aux nobles tout en se maintenant dans les normes de leur statut et fonctions sociaux. L'expérience des faits, nous a prouvé qu'ils s'adoptent mieux aux changements. Leur spécialisation professionnelle les a fait prendre le pas sur les nobles dans le secteur des innovations non-agricoles. Les forgerons se sont transformés dans certains villages en petites usines de fabrication d'objets et matériels et d'atelier de recyclage de métaux et plastiques locaux tout en s'adoptant à la réduction du bois et les modalités d'approvisionnement en fer. Les griots quant à eux, de leur talent de diffusion d'informations, de messages par les chants et la musique, deviennent des agents de développement par excellence pour les projets et programmes de développement étatiques et non étatiques.

#### **4.2.4 Contexte du pouvoir : ambivalence de l'autorité dans les villages**

L'organisation sociale dans toutes les communautés peu évoluées à l'origine jusqu'aux formes plus avancées établissaient une division sociale par rapport au pouvoir de leurs membres en deux grandes entités sociales : des ayants droit au pouvoir et des subalternes. Les premiers devaient commander, ou commandaient les autres même sans en avoir les capacités. Ce groupe regroupait en son sein les nobles et plus précisément les fondateurs de la localité de résidence. Les seconds regroupaient en son sein les jeunes, femmes, enfants et gens de caste inférieur. Ils subissaient les commandements des premiers<sup>43</sup>. C'est cette hiérarchie que nous retrouvons dans tous nos villages enquêtés au pays Bwa.

Ainsi, nous savons de nos enquêtes que les noms des villages dans la zone révèlent par leur signification des informations sur l'origine du village en question. Que l'établissement des premières familles sur les lieux soit pacifique comme se fut le cas de Batilo, Somalo, Sokoura et Marékuy ou suite à des conflits armés comme ce fut les cas de Koula, Soundé, Fangasso et Benena. Partout dans ces villages les tenants de l'autorité actuelle sont descendants directs des familles fondatrices des ces villages. Par exemple, Batilo créé par Batili Kamaté dont l'un des plus vieux de ses arrières fils/le treizième assure la chefferie actuelle. Les populations constituant les trois autres quartiers se sont joints à lui et sa famille et de ce fait n'ont pas droit à la chefferie. Mais celles-ci l'assistent dans les prises de décisions. Ce schéma organisationnel nous l'avons retrouvé dans tous les autres villages enquêtés. Ainsi le village

<sup>43</sup> Kassibo Bréhima : La décentralisation au Mali : état des lieux. Association Euro-africaine pour l'anthropologie du changement social et du développement (APAD). Bulletin N° 14 Déc. 1997 (22-26)

de Soundé veut dire village créé par Soulé Kamaté. Ce village a la particularité d'avoir une population mixte : Dafing et Bwa. Les deux premiers chefs de famille se donnèrent la main pour chasser les Yira-ra et s'installer sur les lieux. De ce fait ici, la chefferie administrative, en plus de son caractère héréditaire, alterne entre les ayants droit Bwa et Dafing. Mais la chefferie des terres revient aux Bwa, car ils furent les premiers à demander l'autorisation de son exploitation aux détenteurs légitimes/les esprits de la nature.

Le village de Koula, village Dafing a une histoire de son origine semblable à celle de Soundé. Il fut créé par deux familles Diassana et Dembélé dafing venues du Mandé en quête de bonnes terres de cultures. Ils entrèrent alors en conflit avec les Miniaka et Senoufos résidents des lieux. Après leur victoire sur les autochtones, les deux familles se demandaient s'il pouvaient cohabiter. Ce qui fut par le temps confirmé, par une cohabitation pacifique. D'où elles décidèrent de dénommer le village Koula, qui veut dire cohabitation réussite. La chefferie à Koula est aussi héréditaire dans les deux familles et alterne entre les deux, suite à l'histoire de la conquête d'établissement par les deux familles. Cette harmonie de cohabitation des deux familles Diassana et Dembélé, semble apparente. Dans la réalité, il nous a été révélé que la chefferie de terres, qui revient d'habitude à la première famille arrivée sur les lieux, semble être un objet de discussions entre les deux familles fondatrices. Ici les familles allochtones constituent aussi des quartiers à part et sont représentées dans le conseil administratif du village par leur chef : les plus vieux de ces familles étendues.

Le village de Fangasso s'était aussi établi par la force comme son nom l'indique : Fangasso : *fanga* du bambara force, autorité, et *so* : maison, case, domicile, domaine, d'où Fangasso : le domaine de la force. Les habitants des lieux jadis, les Yira-ra, avaient été expulsés vers l'Est par la famille Kamaté qui s'établit là dès lors et assure jusqu'à la chefferie des terres et celle administrative. De nos jours, le village s'est transformé en petit centre urbain avec une population cosmopolite. Mais pas pour autant l'autorité du village est détenue par les Kamatés et se transmet de père en fils. Ici nous avons une particularité confessionnelle de la famille fondatrice. Elle est laïc : musulmane et animiste. Partant de cet état de fait, la chefferie administrative et coutumière sont assurées par la même personne si l'héritier légitime est animiste. Au cas où celui-ci est musulman, il n'assure que la chefferie administrative et laisse la coutumière à celui qui en a le droit de l'assumer.

Cette laïcité de la famille fondatrice, nous l'avons retrouvé aussi à Benena, où la chefferie héréditaire alterne entre les descendants animistes et musulmans de la famille fondatrice du village. Comme à Fangasso, à Benena l'autorité administrative et coutumière sont exercées par la même personne si celle-ci est de confession animiste et elles le sont par deux personnes différentes quand l'héritier légitime de la famille fondatrice est de confession musulmane. La famille fondatrice à Benena avait aussi occupé les lieux avec la force en chassant les Miniaka pour s'établir dans un champ de sésame, *bènè* en Bambara d'où le nom Benena du village et celui de Beledougou celui du terroir, en référence aux origines lointaines de la famille fondatrice : le Beledugu, une localité vers la ville de Segou. De nos enquêtes, nous savons que les fondateurs de Benena sont des Bambara de Segou, de nom de famille Koné, qui ont adopté par le temps les coutumes bwa. Ce sont ces origines bambara qui justifient aussi la conservation de la pratique de l'Islam jusqu'à la par une partie de la famille fondatrice. Le village se situe de nos jours parmi l'un des plus gros du Pays-Bwa dans lequel cohabitent Bwa, Dafing, Mossi et Peuhl. De la même source orale d'information, bien que la famille fondatrice quand elle expulsait les Minianka des lieux pour s'établir, les Peuhl étaient déjà sur les lieux, la chefferie du village est détenue par les Koné fondateurs. Les Peuhl, peut-être dû à leur mobilité, ne s'étaient pas intéressés au pouvoir/ au droit de fondateur ou leur activité d'éleveur (intéressées par les pâturages) ne leur attribuait pas ce droit. Dans l'administration du village la famille fondatrice est assistée par les différents chefs de familles des groupes allochtones y résidant.

Quant au village de Somalo, l'établissement de la famille fondatrice : Soma Coulibaly et sa famille, suivant nos informateurs, a été pacifique. Ce dernier aurait eu l'accord de s'y installer. Avec les familles (Coulibaly, Dabou, Moukoro, Therra, Dembélé) qui l'ont rejoint, le village de Soma ou *Soma-lo* a été fondé. Comme partout ailleurs au Pays-Bwa, la chefferie héréditaire est détenue par la famille fondatrice. Ici au village, suivant les informations recueillies, l'autorité administrative du village a été accordée pour une période donnée à un des membres lointains de la famille allochtone. Mais cette tentative de changement de l'ordre traditionnel de succession de la chefferie, ne dura que quelques années, puis retourna à sa forme traditionnelle jusqu'à nos jours.

Dans les villages de Sokoura et de Marekuy, des informations recueillies, ceux-ci se sont établis pacifiquement, suivant la forme classique qui caractérise la création des villages au Mali : établissement d'une famille à laquelle viennent s'ajouter d'autres pour donner l'agglomération dont l'administration revient à la première famille qui est arrivée sur les lieux. Seul qu'il faut préciser qu'entre ces deux villages bwa, Soukoura, en plus d'être un village bwa traditionnel, représente aussi l'un des plus vieux villages au Pays-Bwa tandis que Marekuy se situe parmi les plus jeunes villages traditionnels bwa de la zone.

Ces informations confirment que dans les communautés villageoises Bwa ou dafing, traditionnelles ou modernes, le pouvoir est détenu par celui qui a défriché le premier le champ et s'est déterminé pour y rester. Toutes les familles qui viendront se joindre à lui et sa famille seront ses subalternes. Ainsi le village prend corps, non seulement comme un espace géographique de résidence de différentes familles étendues, mais comme une entité politique autonome et socialement bien structurée<sup>44</sup>. En fait, l'ordre social y est régi par une série de réglementations économiques, institutionnelles et rituelles, orchestré par des pôles de pouvoir : instances administratives des hommes, des terres et coutume, des lignées ou nouveaux résidents, les chefs des sous-groupes des jeunes, des femmes et des gens de castes. Ces pouvoirs sont fondés sur la législation traditionnelle (lois d'opportunités, basées sur des rapports de force, de capacité individuelle et d'alliances stratégiques locaux et de la grande société attenante) et s'octroient comme droit et non comme un mérite (Kassibo B. :1997 :22 - 26). Ainsi, le pouvoir au village est exercé politiquement et religieusement par les aînés appartenants au groupe social noble. Il faut aussi signaler que dans le cadre de l'administration villageoise, la préséance dans la naissance/ primogéniture confère aux aînés la chefferie du lignage, de la famille et des adultes initiés intégrant la génération des pères d'un lignage. La séniorité est synonyme de détention de pouvoir et de savoir. Les premiers responsables de l'administration des hommes et biens sont les aînés et leurs cadets jeunes et les femmes sont beaucoup plus des exécutants et surtout plus intégrés et présents dans le cadre de la production.

Au Mali, d'une manière générale et quel qu'en soit la taille du village, l'organisation politique fonctionne selon le schéma suivant : chef de village, le chef coutumier, les conseillers et la grande masse (voir graphique ci-dessous). Ainsi, le chef de village est l'homme le plus âgé du lignage fondateur du village. Il fait régner l'ordre au village et représente le village à l'extérieur (rapports avec les autres villages et l'administration).

Le chef coutumier ou chef des terres est descendant de la famille des premiers qui ont été capables de rentrer en contact avec les forces surnaturelles lors de l'établissement définitive du village et de sa connexion aux grandes entités politiques environnantes<sup>45</sup>. A ce titre il assure la gestion des ressources naturelles. Tous les problèmes fonciers passent par lui. Mais

<sup>44</sup> Chantal Blanc-Pamard, Luc Cambrézy et col : Dynamique des systèmes agraires : Terre, terroir, territoire : les tensions foncières. ORSTOM : Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération. Centre d'études africaines URA 94, CNRS-EHESS Paris. Collection : Colloques et séminaires, Paris 1995 (20 - 22).

<sup>45</sup> Kassibo B. 1997 : 22-26.



il n'est pas représenté dans tous les villages, car dans beaucoup de cas cette autorité est cumulée par le chef de village ou chef administratif.

Les conseillers sont les différents chefs de lignée des familles étendues du village, les plus âgés des patriarches en vie. Ils assurent non seulement l'harmonie de la vie de leur famille étendue respective mais aussi leurs rapports avec le village et l'extérieur. Ils assistent de là le chef de village dans l'exercice de ces fonctions.

La grande masse, quant à elle, regroupe les chefs des différents groupements de jeunes, des groupements de femmes et de castes (forgerons, griots, etc). Ce groupe est exclu de la gestion des ressources et de l'administration villageoise. Ils exécutent les ordres des instances administratives et constituent le moteur de la production.

En nous référant au pouvoir dans les communautés paysannes au pays Bwa, le pouvoir chez les Bwa, de par leur histoire, est fondé sur la primogéniture et régi par une discipline rigoureuse garantissant un ordre social et une cohésion sociale. Les pôles de pouvoir sont tenus par les ayants droit<sup>46</sup>, et l'organisation politique fonctionne sur le schéma classique : chef de village, chef de terres ou coutumier, les conseillers ou chefs lignagés et la grande masse.

Dans tous les villages, tous les pôles du pouvoir ne sont pas représentés ou occupés individuellement. Ainsi nous avons rencontré dans tous nos villages enquêtés les fonctions de chef de village/administratif et coutumier cumulées dans la famille fondatrice du village, mais exécutées successivement par des membres différents de cette famille. Dans ces cas, la chefferie traditionnelle coutumière revient à l'aîné des descendants de la famille fondatrice du village. Il délègue, pour des raisons pratiques et par méfiance envers le pouvoir administratif, à un des membres dynamiques et adultes de sa famille les fonctions de chef administratif. En fait, les rapports avec l'extérieur et surtout l'administration demandent une aptitude aux déplacements et à la disponibilité d'assister aux multiples rencontres et réunions hors des villages. D'autre part, de nos constats dans tous les villages de la zone, les communautés paysannes, pour pouvoir garder leur autonomie d'administration traditionnelle et se mettre à l'abri des structures administratives étatiques qui ne leurs inspirent pas confiance, ont mis sur place ces chefs de village administratifs. Ceux-ci traitent des relations avec l'administration et avec les différents intervenants extérieurs et font aussi régner l'ordre social au village (gestion des conflits). C'est le cas dans tous les villages bwa (Sokoura, Batilo, Somalo, Marékuy) et bwa-dafing (Soundé).

A Soundé par contre, l'alternance du pouvoir entre Bwa animistes et Dafing musulmans est un compromis établi jadis pour un ordre social équilibré. Mais la chefferie de la terre reste entre les mains des Bwa qui semblent-ils ont été les premiers capables d'établir l'accord avec les forces surnaturelles lors de l'établissement définitive du village.

C'est aussi cette laïcité qui établie la représentation individuelle des pôles de pouvoir à Fangasso et Benena. Dans ces deux villages les familles fondatrices, les membres sont soit animistes ou musulmans. Le pouvoir administratif et coutumier est assuré par la même personne quand le successeur héritier est animiste. Si ce dernier est musulman, il assure seulement les fonctions administratives. Ainsi les fonctions coutumières sont attribuées à celui qui le suit dans la filiation familiale.

Chez les Dafing à Koula, l'histoire de la fondation du village reconnaît deux familles fondatrices. Ces deux familles exercent le pouvoir administratif sur compromis et la chefferie de la terre par alternance. Malgré leur prise de distance toujours plus marquée des pratiques animistes dans l'administration villageoise, une séparation est toujours faite entre la gestion des affaires internes du village et celles qui ont trait à l'administration.

---

<sup>46</sup> Dembélé Urbain N. : Capital social et développement des communautés pauvres au Mali : l'expérience des écoles communautaires du Pays Bwa, cercle de Tominian. Programme des Nations Unies pour le développement, Bamako, Mali, Juillet 1998.

Au niveau familial, l'autorité est exercée par les chefs de lignée. Ceux-ci sont des représentants de toute une communauté patriarcale et leurs femmes. Ils assistent, dans tous les villages, le chef de village dans ses fonctions administratives. Chez les Bwa au niveau des grandes familles, ce poste est occupé par des descendants mâles de manière adelphine. Le plus âgé de la lignée, s'il jouit encore de ses capacités physiques et mentales, peut l'assumer. Ce sont les connaissances magico-religieuses, les connaissances de l'histoire interne<sup>47</sup> de la lignée qui proportionne à ces aînés des lignées villageoises ce poste. A ce titre, ils semblent être les mieux désignés pour perpétuer la promotion et la reproduction du groupe. Ils contrôlent les relations matrimoniales et administratives avec le village et avec les autres lignages. De même, ils assurent la gestion des ressources et des biens du groupe et ont la responsabilité de la protection et de la sécurité du groupe. Fort de ces responsabilités et fonctions, ils représentent des responsabilités respectées de tous les membres de la lignée et au village.

Nous pouvons dire à partir de ces constats, qu'il existe dans les villages une survivance des structures traditionnelles du pouvoir et de l'organisation sociale villageoise aux changements. Les lignées des familles étendues, familles allochtones, de groupes des gens de caste (forgerons, griots, etc.) de taille importante s'identifient dans l'espace de résidence villageois en quartier. Ces quartiers, suivant la taille du lignage, se structurent en sous-groupes de divers types bien structurés. C'est pour cette raison que nous les considérons comme Kassibo B. (APAD 1997 :50) comme les premiers niveaux de l'organisation politique locale, car ils correspondent à des unités sociales représentant en gros l'ensemble des groupes ethniques, familiaux et/ou socio-professionnels du village.

Dans notre cas, dans tous les villages enquêtés les familles étendues constituent des quartiers bien structurés. Seul à Batilo, Somalo, Koula nous avons retrouvé des forgerons formant un quartier à part. A Benena, les familles allochtones de Mossi et Peuhl ont constitué des quartiers à part. Ils forment des unités politiques représentées par leurs délégués parmi les conseillers du chef de village. Leurs doléances sont transmises au chef de village par leurs délégués qui les transmettent ou font les comptes-rendus des décisions, informations des assemblées et réunions villageoises. C'est dire que le droit à la chefferie dans les communautés rurales est une évidence tant ancrée dans les esprits que personne appartenant à ce milieu ne le met en cause. En référence à Coll. J. (APAD : 1997 :53) nous pouvons dire que l'organisation villageoise dans toute sa richesse apparaît comme un modèle dynamique qui répond aux „ besoins politiques“ des communautés de base de l'administration territoriale. La légitimité et la représentativité des organes de décision villageois sont, en dépit de leur flottement en matière juridique, localement reconnues et efficaces. En fait, les villages ont beau s'agrandir, les chefs au village restent, ceux qui ont défriché les premiers la forêt ou qui se sont imposés aux autres, comme à Benena, Soundé, Fangasso et Koula suivant les récits oraux recueillis sur leur fondation. Au niveau des chefs de lignées ou conseillers du chef de village, il a été constaté aussi, compte tenu des déplacements multiples du chef de village et ses conseillers provoqués par l'administration étatique, un dédoublement du pouvoir. Les chefs de lignées, souvent avancés en âge, ne pouvant plus faire les multiples déplacements hors du village, se font auxiliaire par un de leurs enfants ou un membre plus jeune de la famille. Ces derniers assurent leurs fonctions au niveau de la communauté villageoise et les rendent compte pour l'administration interne de la lignée. Ces jeunes agissent comme des représentants externes du village (pour le cas du chef de village) ou de la lignée (pour le cas du chef de lignée). Mais l'autorité traditionnelle au niveau du village ou de la lignée reste l'affaire des plus vieux. Sur ce aspect nous concordons avec les arguments de Koné Soli (APAD : 1997 :67) : nous constatons ici qu'il existe une survivance tenace des structures

<sup>47</sup> Histoire interne familiale : constitué par les secrets de famille, les différents arrangements et accords scellés par ses ancêtres avec d'autres ou à l'intérieur du lignage (Séhouéto Lazare Maurice : 129-130).

traditionnelles du pouvoir et d'une organisation fortement hiérarchisée. L'intégrité organisationnelle des villages dans son essence ou des lignées reste un domaine difficilement pénétrable aux changements politiques, administratifs, économiques et socio-ethniques. Car non seulement elle reste profondément ancrée, mais continue à régir l'essentiel de la vie socio-économique dans tous les villages. Cette intégrité politique traditionnelle dans beaucoup de cas garde l'efficacité de sa fonctionnalité en veilleuse, car elle ne se fait vraiment remarquer que si le besoin se présente. Elle n'a pas besoin de présence matérielle omniprésente, si non se présente en général comme une sorte de crainte spirituelle magico-religieuse.

Par ailleurs les familles de forgerons, griots et petites familles de migrants dans les villages s'intègrent dans le quartier dont ils sont les hôtes.

Bien que traditionnellement, les jeunes, femmes et groupes de gens de caste n'aient pas de pouvoir administratif, au niveau des quartiers et du village tout entier, ils remplissent à travers les structures traditionnelles comme les tons, associations et groupements des fonctions socio-économiques d'importance sans précédent. Nous avons vu dans l'autre chapitre le rôle social des forgerons et griots et leurs contributions économiques à la dynamique sociale. De même les associations, tons et groupes d'aide mutuelle des jeunes et de femmes remplissent dans les communautés deux fonctions. D'un la fraternité artificielle qui est de mise dans ces associations et groupements, donne naissance à une certaine convivialité villageoise et de deux leur fourniture de main d'oeuvre de pointe pour combler le manque de main d'oeuvre pour ceux dont les besoins dépassent la capacité réelle et l'aide mutuelle, nourrissent une solidarité fonctionnelle avantageuse pour tout le monde dans les villages.

Néanmoins, nous avons pu constater un élargissement du pouvoir de décision à ces couches actives dans les communautés villageoises dans nos villages enquêtés, suivant deux raisons possibles. D'une part, les jeunes et femmes, de par leurs rôles dans l'exécution des actions de promotion des villages dont la nécessité est ressentie dans tous les villages de nos jours et les capacités requises pour leur exécution et gestions, deviennent des membres du cercle de décision de l'autorité villageoise. D'autrepart, dans certains villages par le temps la population a atteint un certain effectif par leur croissance naturelle (Somalo, Soundé, Koula) ou par l'arrivée de migrants (Benena et Fangasso) qui pour des raisons pratiques organisationnelles aboutissent à la formation de petits sous-groupes ou associations qui se font représenter par leurs chefs aux réunions et assemblées pour transmettre leurs doléances ou recevoir des informations/instructions de l'organe central traditionnel. En fait, les actions de développement extérieures (projets, actions, etc.) accordent plus d'intérêt aux jeunes et femmes, car pour l'exécution de leurs actions ils ont recours à leur mouvement. Comme tout village a besoin de ces actions de développement, du coup ces intervenants extérieurs ont forcé par leurs actions l'organe central traditionnel du pouvoir à ouvrir le cercle de décision aux jeunes et femmes. Par leur rôle de gestion des actions de développement, ils sont invités aux réunions pour discuter ces actions de développement.

Mais malgré ces brèches dans le cercle de décision de l'autorité traditionnelle villageoise, le noyau dur persiste. Le mythe des ancêtres, le besoin d'apparence communautaire et toutes ses influences sur la structure et l'organisation sociale aident au maintien d'un certain ordre social. Même la décentralisation du pouvoir étatique a peu de chances d'y apporter des changements notoires.

Dans tous nos villages enquêtés, les paysans prétendent voir de la démocratie qui est à la base de ce processus de décentralisation, leur libération des abus du pouvoir autoritaire antérieur. Entre autres ils ont mentionné la libre commercialisation de leurs produits, leur circulation sans crainte des contrôles et taxes injustifiés des agents de l'Etat, l'abolition des différentes taxes sur les biens, la réduction de l'impôt et son paiement comme devoir civique et non comme obligation juridique/pénale. Ce nouveau ordre politique, affirment-ils partout, leur

donne plus de confiance à l'administration, et peut-être même par le temps constituera un pas pour leur participation plus grande à son édification. La population bwa partout dans la zone, avoue leur soulagement avec la démocratie de se défaire des agents administratifs d'autres ethnies qui sous la couverture de leurs fonctions extériorisaient souvent leur sentiment discriminatoire ethnique. Quant aux populations dafing, leur rejet de la scolarisation à la faveur de l'exode et de l'école coranique, les a contraint (au moment de la mise en place des communes rurale et du choix des représentants communaux) à choisir pour le poste de maire de la commune un *Boo ou Bo-nun*. A partir de ce fait, ils ressentent plus le besoin de donner plus d'intérêt à la scolarisation de leurs enfants.

Mais en dépit des avantages avoués de la démocratie au Pays Bwa et sur toute l'étendue de la République, suivant les échos recueillis, ils affirment n'avoir rien compris de la décentralisation. Nous pouvons interpréter cet état de fait, comme un refus volontaire camouflé de comprendre, comme le dit le proverbe, *qu'il n'y a pas de plus sourd que celui qui ne veut pas entendre*. La démocratie par ses principes d'égalité<sup>48</sup> instaurant la *gouvernance libre sinon autonome des collectivités décentralisées, fait appel au choix démocratique des responsables, c'est-à-dire que ceux-ci seront choisis par mérite et non par droit de naissance* (Koné S. APAD:1997:67).

Partant de ces principes, la démocratie représente une menace à l'autorité traditionnelle qui est basée non seulement sur l'origine mais aussi sur la préséance dans la naissance.

A leur compréhension, des arguments recueillis dans nos villages enquêtés, ce sont les points suivants qui les préoccupent : le choix démocratique des responsables/les maires, le découpage territorial en communes et le choix démocratique des responsables communaux. A ces points s'ajoute aussi le choix des chefs lieux de commune qui, lui aussi pose des problèmes. Cette nouvelle organisation politique, dans beaucoup de cas, constitue à leurs yeux une destitution de l'ordre social traditionnel. Le fait que les responsables démocratiques soient choisis par mérite et non par naissance comme le veut la législation traditionnelle; représente une menace pour les tenants du pouvoir local, de se voir éventuellement être commandés par leurs subalternes (esclaves, castes, captifs etc.). A Koula par exemple, la commune compte le plus grand nombre de villages dafing et a son siège à Koula même, mais tous les administrateurs communaux sont des Bwa. Ce fait est bien-sûr boudé par toute la population dafing qui a fait venir même des émigrés pour qu'il s'initient aux fonctions des responsables communaux et par le temps puissent remplacer les Bwa. La libre expression et administration des communes font ressusciter les anciens conflits internes villageois. Par exemple, le village de Sokoura refusa d'adhérer à la commune de Koula environ à 10 km, pour rejoindre la commune de Tominian environ à 40 km. Ils justifient ce choix par leur rencoeur du refus de Koula (jadis chef lieu d'arrondissement) lors d'une année de famine qu'une aide d'urgence de mil leurs soit envoyée.

Au niveau des grands villages comme Benena et Fangasso, la décentralisation a été saisie par certaines familles qui progressent pour tenter une promotion dans l'administration décentralisée. La législation traditionnelle n'avait pas manqué pas d'occasions pour les rappeler à l'ordre, les faisant comprendre que la décentralisation et l'administration traditionnelle interne du village sont deux choses différentes et que l'organisation sociale interne du village passe avant la décentralisation.

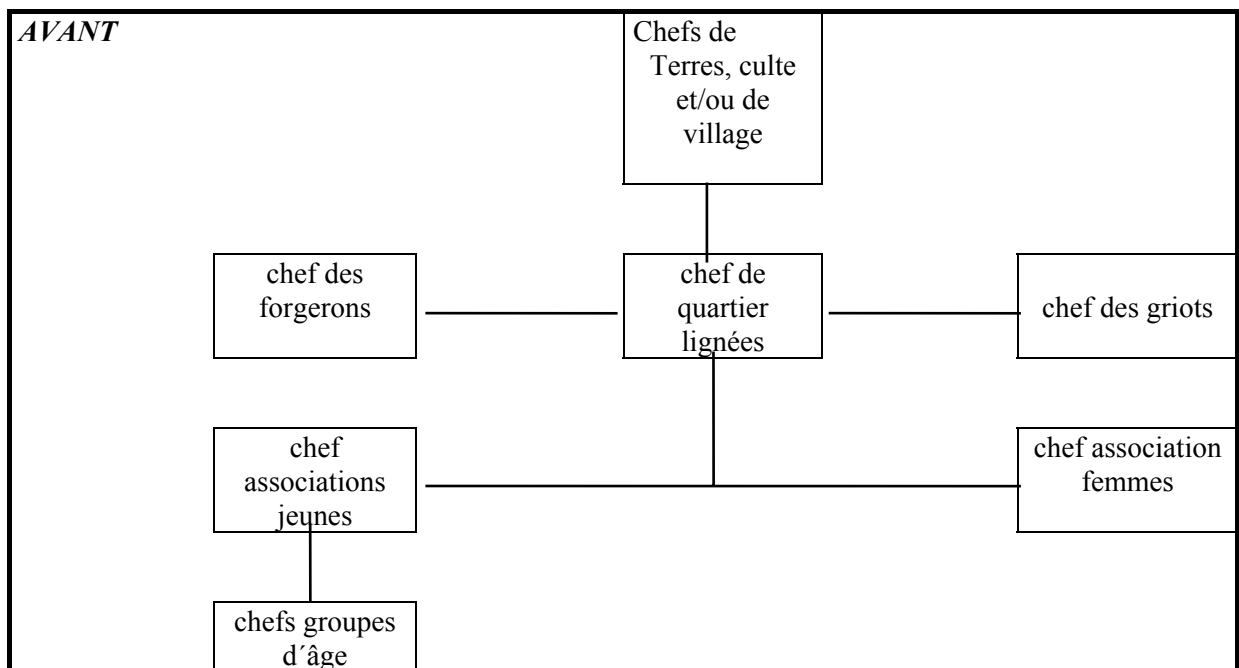
Les pôles de pouvoirs traditionnels, malgré toutes les pressions externes de changement restent la référence d'organisation de base de la vie socio-économique dans les villages. Chez les Bwa et Dafing, ce mode communautaire de gestion sociale est renforcé par un besoin d'appartenance de l'individu au groupe (famille, étendue, quartier, village, clan, contrée, etc)

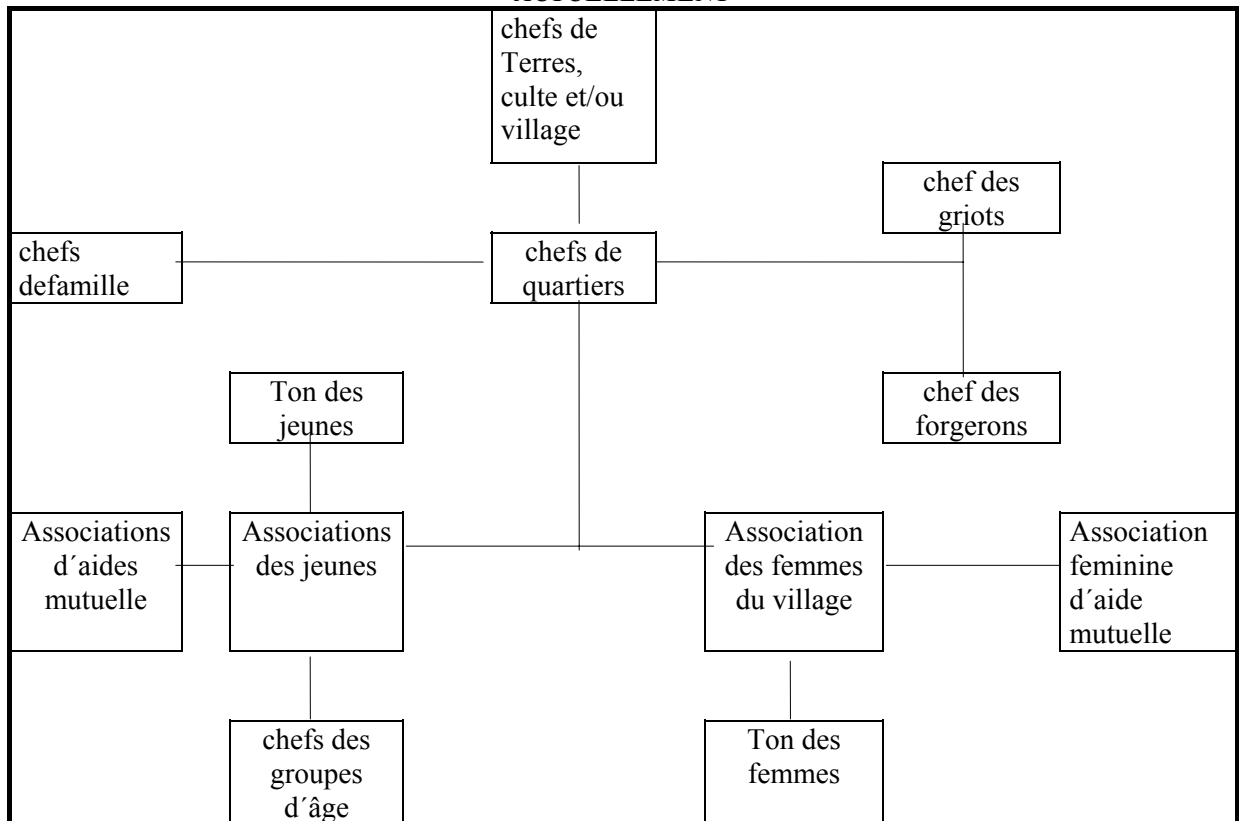
<sup>48</sup> Constitution du Mali Art. N.2 Tous les maliens naissent et demeurent libres et égaux en droit et en devoir. Toute discrimination fondée sur l'origine sociale, la couleur, la langue, la race, le sexe, la religion et l'opinion politique est prohibé (Dec. Au Mali état des lieux, Coll. Jérôme : APAD : 1997 :48).

Cette administration locale n'est pourtant pas statique. Le besoin d'appuis externes, manifesté dans les communautés villageoises bwa ou dafing, oblige le pouvoir traditionnel à élargir le cercle de décision aux représentants des associations, tons, et groupements de jeunes et de femmes comme acteurs principaux des actions de développement.

Nous pouvons suggérer, à la suite de ces constats, que la décentralisation du pouvoir pour sa réussite, a besoin de ménager les structures des pouvoirs locaux qui sont encore localement reconnues et efficaces. Pourquoi pas essayer de mettre sur place un processus de décentralisation à la malienne : qui répond aux réalités socio-économiques et politiques du Mali. Pour les populations bwa par exemple, leur regain d'autonomie d'administration n'a pas de prix. Comment mettre une stratégie de gouvernance qui puisse les motiver à défendre la cause de cette gouvernance autonome pour un maximum de participation tout en faisant des concessions aux formes du pouvoir déjà existant ?

**Graphique 4** : Evolution de la structure et organisation villageoise



**ACTUELLEMENT**

#### 4.2.5 L'habitat et son évolution dans le temps et dans l'espace au Pays-Bwa

L'habitat dans notre contexte représente ce que les Bwa appellent *zû* ou maison ou *lu* chez les Dafing repris du Bambara. C'est l'enceinte de résidence de tous les descendants patrilineaires. Nous faisons référence à l'habitat pour mesurer les changements sociaux au pays Bwa, pour ses représentations matérielles (formes et types de regroupement des concessions) qui constituent l'expression de son essence socio-culturelle. Ces paramètres sont en fait, des manifestations externes des valeurs socio-culturelles comme l'organisation, la structure, le mode de vie, le système de production, etc. qui sont les éléments du fondement de la vie communautaire des sociétés rurales (Coulibaly D.: 1996: 37).

Par exemple au Mali, les cases rondes avec des toits en chôme et les huttes sont propres aux ethnies mobiles/nomades (Peuhl, Maures, Tamacheck etc.), tandis que les cases rectangulaires en banco ou terre battue ou en pierres sont typiques des sédentaires. De même un regroupement dense des concessions est l'expression d'une forme de bonne cohésion sociale caractéristique des pouvoirs traditionnels influents.

De plus, l'habitat donne une expression des rapports sociaux entre les individus : classiquement le centre est occupé par les fondateurs du village, les autres familles qui les ont rejoint construisent autour de ce noyau de résidence.

Comme nous l'avons vue dans les villages enquêtés les cases chez le Bwa et Dafing sont en banco et ont une forme rectangulaire (*Voir : photos Nr1. Quelques conditions de déroulement de l'enquête au Pays-Bwa*). Dans la représentation spatiale villageoise d'une manière générale partout, au centre nous avons les fondateurs du village, la forge, le domaine des griots, les autres arrivants se situent autour du noyau des constructions du vieux village. Ce noyau est caractérisé dans les villages bwa et dafing par un regroupement serré des cases, avec deux ou trois ruelles tortueuses et étroites menant au centre du village. Cette architecture

traduit l'insécurité qui s'évitait dans la zone et l'unité qui marquait les grandes familles jadis. C'est en référence à ces faits qu'un vieux *boo* nous a avoué que la structure spatiale lâche/dispersée des villages bwa de nos jours n'est qu'un reflet de la détérioration de l'unité absolue conditionnée par l'insécurité qui s'évitait dans les villages ou dans la zone (voir 3. **Pays-Bwa : Milieu Physique et humain entre dégradation écologique et changements sociaux**). La réduction des domaines d'influence du pouvoir traditionnel, pour quelle que cause qu'il soit, a libéré la liberté de décision des jeunes. Ainsi, ils ne sentent plus la nécessité de rester confinés, c'est-à-dire résider collés aux plus vieux de leur patriarche. Ils cherchent leur relative autonomie, sans pour autant remettre en cause les liens familiaux, et s'établissent dans les champs de case de la famille. Ceux-ci sont généralement contigus aux résidences de la famille souche. Par exemple, dans les villages traditionnels bwa comme Batilo et Sokoura qui sont dotés d'un pouvoir traditionnel très influent, nous avons pu constater que les concessions sont toujours regroupées et serrées sans une claire délimitation matérielle des unités de familles étendues<sup>49</sup>. Mais ce qui est surtout frappant dans ces villages, c'est leur taille réduite malgré qu'ils soient parmi les villages les plus vieux du Pays-Bwa. En fait, les jeunes dans ces villages, en quête d'autonomie, ont fini par migrer du village. Dans ces villages l'unité traditionnelle est tant imposée et fonctionnelle que tous les nouveaux arrivants sont longtemps mis en marge de la communauté jusqu'à ce que les autochtones jugent leur comportement conforme à une intégration partielle. Ce fait décourage l'arrivée des migrants dans ces villages. Dans les faits, nous en avons très peu recensés.

A Fangasso et Benena, le village a repoussé la brousse (Petit V. : 1998). Ces deux villages, par l'arrivée de nouveaux migrants attirés, par les avantages du petit commerce dû à la présence de la foire et la situation de Benena sur la frontière avec le Burkina-Faso et celle de Fangasso proche de la route bitumée Bamako-Mopti, se sont transformés en petits centres urbains. Mais pas pour autant, l'habitat reflète ici les rapports sociaux prévalant dans ces villages. Les autochtones bwa, à la faveur de la flexibilité du pouvoir traditionnel de favoriser la construction de maisons de résidence dans les champs de case familiaux, construisent des grandes concessions autour du vieux village. Autour du vieux village nous retrouvons donc dans ces villages la majeure partie des résidences des jeunes couples et ceux des familles allochtones. Le quartier mossi, peuhl et la résidence dafing à Benena sont des cas illustratifs de ce fait.

Dans les villages dafing par contre, à la lumière de leur tradition migratoire, les concessions sont très serrées, comme si les populations essayaient de maintenir le plus possible les limites du vieux village. Dans ces villages les *lu* ou concessions sont du type de ceux que nous retrouvons chez les Bambara<sup>50</sup> avec la particularité que les jeunes mariés préfèrent rester dans la grande famille, suivant les propos recueillis, pour que les adultes aient les yeux sur leurs femmes et enfants à leur absence. Les tentatives d'extension des limites du village sont surtout faites par les revenants de l'exode rural. C'est le cas remarqué chez ceux qui décident de rompre avec leur habitude aventurière ou migratoire et optent pour rester au village. Comme ceux-ci sont peu nombreux, à Koula les maisons construites hors des limites du vieux village sont très peu nombreuses et lors de nos deux passages en saison sèche, elles étaient pour la plus part inhabitées.

Partant de ces constats, nous pouvons dire que le degré de dispersion des concessions d'un village bwa est un paramètre pour mesurer le degré d'ouverture au changement. Ainsi, des concessions regroupées serrées dévoilent la présence d'une autorité traditionnelle influente et opérationnelle relativement résistante aux changements. Par contre un village ouvert ou

<sup>49</sup> Dans l'organisation socio-spatiale bwa nous employons les termes famille et unités domestiques, car comme l'a constaté Veronique Petit dans les familles dogon, chez les Bwa, il n'y a pas forcément de correspondance entre unité d'habitat et unité domestique, Veronique Petit, *Migration et société Dogon*, P43, CERPA/CRPS/ORSTOM; L'Harmattan 1998

<sup>50</sup> Cissé Django : 1970 : 185-213

favorable aux changements se caractérise par des concessions dispersées autour du vieux village et une autorité traditionnelle relativement modérée.

Les Dafing quant à eux, ils regroupent leur concession pour la nécessité de maintenir la stabilité des unions matrimoniales des migrants.

#### **4.2.6 Structures traditionnelles associatives de coopération et la dynamique sociale chez les Bwa et Dafing au Pays-Bwa**

Dans l'hierarchie sociale traditionnelle des villages nous avons les ayants droit au pouvoir, les exécutants et castes. Les exécutants sont représentés par les jeunes, les femmes, les enfants et les gens de caste. Bien que traditionnellement les jeunes et les femmes n'aient pas le droit d'administration. Sur le plan économique, ces groupes constituent le moteur de l'évolution sociale à laquelle la communauté doit son existence (voir le chapitre antérieur).

D'une manière générale au niveau des villages au Mali, dans les quartiers et familles étendues nous retrouvons des structures de l'organisation sociale traditionnelle comme les tons ou associations et des groupes d'aide mutuelle des jeunes ou des femmes de différentes finalités et activités. Ces groupements remplissent deux fonctions dans les villages : par la fraternité artificielle<sup>51</sup> qui lie leurs membres, ils convivent dans un cadre social relativement harmonieux et constituent des réserves de main d'oeuvre, car constitués uniquement d'actifs qui sont disposés à s'aider mutuellement ou/et prêter leurs services aux gens qui le désirent.

Dans les communautés villageoises, d'après les paysans interrogés au Pays-Bwa et de nos constats, ces associations et groupements sont constituées d'actifs jeunes et de femmes et ont des bases de création relatives à l'âge, l'initiation, la croyance, les activités et rapports sociaux. Ils représentent des collectivités de progrès, par leurs contributions physiques et financières à la réalisations d'actions d'intérêt collectif dans les villages (fourniture de main d'oeuvre et appui monétaire au financement de certaines actions de développement dans les villages). De plus, ils contribuent au maintien de l'ordre social, car en plus d'être des réserves de main d'oeuvre pour toute la communauté, d'établir une aide mutuelle entre leurs membres, ils fonctionnent sur le principe du respect mutuel. Par ailleurs, partout ils intègrent le cercle de l'autorité villageoise, car nous avons remarqué qu'ils sont les premiers responsables des actions de développement dans tous les villages de nos jours.

En fait,, le caractère des groupements de progrès des associations et groupements, nous l'avons constaté dans les villages bwa et dafing enquêtés. Dans ces villages, ils réalisent gratuitement des actions d'intérêt publique. Les revenus des prestations de service de ces associations et groupements servaient à l'époque pour l'organisation de grandes festivités annuelles. De nos jours, ces revenus sont en partie utilisés pour les réjouissances annuelles et d'autre part pour contribuer à financer des actions d'intérêts publics au village.

De même, créés dans l'esprit communautaire d'appartenance et de solidarité, ces associations et groupements de jeunes ou de femmes exigent à la fois le respect mutuel entre ses membres et celui des règles et principes de base communautaires. Ils contribuent ainsi au maintien de l'ordre social.

La contribution physique et financière de ces associations et groupements de jeunes ou de femmes à des actions d'intérêt collectif dans les villages ont attiré l'attention des projets et des agents de développement qui se sont adressés à eux pour mener leurs activités dans les villages. Du coup, ce fait leur donne plus d'importance dans le développement des villages. A

---

<sup>51</sup> Dans ces groupements et associations de jeunes ou de femmes les membres sont unis par des relations horizontales dépendant d'aucune relation de parenté pour une agréable convivialité ou cohésion sociale. Les membres s'entre-aident mutuellement pour alléger les travaux quotidiens construction, réparation de maison, travaux de jardinage, travaux champêtres...). Ils assurent aussi des prestations de service, à ceux qui expriment le besoin, contre une rémunération graduelle suivant les rapports sociaux de rapprochement au groupe (voir Coulibaly D. 1996 : 38 - 44)



ce titre, le pouvoir traditionnel devrait les considérer comme un pôle de pouvoir au village. Leurs représentants intègrent ainsi le cercle de l'administration dans les villages. C'est-à-dire que les agences de développement, par l'appui au développement ont modifié la structure du pouvoir traditionnel en y introduisant les jeunes. Leur intégration au cercle de gestion des affaires du village est un passage obligé pour l'évolution de la vie générale au village donc presque perçue sans objection du côté des adultes et vieux.

Dans nos villages enquêtés, les associations partout ont eu comme bases de création : l'âge, initiation, croyance, activités etc. Ainsi dans les villages bwa il existait :

- les associations d'âge basées sur l'initiation au *dô* : cérémonie de passage de l'âge adolescent à adulte par des épreuves de résistance à la douleur/souffrance et de garder le secret,
- les brigades de travail au niveau des grandes familles, quartiers ou inter-familiales, les associations centrales des femmes du village et brigades de travail des femmes des familles étendues.

Au fil du temps, les bases de création des associations ont connu une extension avec l'introduction et l'importance croissante du christianisme, l'âge décroissant de départ à l'exode et le nombre croissant des populations des villages.

Dans nos villages bwa et villages mixtes enquêtés, les traditions animistes d'initiation sont encore en vigueur seul que la stratification d'âge qui en résulte et leur taille ont une forme conique dont la pointe est occupée par les plus jeunes et la base les plus vieux. La conversion dans beaucoup de familles des membres au christianisme, en partie à l'Islam, a réduit par le temps les pratiquants déclarés reconnus de l'animisme. De tous nos villages enquêtés, les villages de Sokoura, Batilo et Marékuy sont les seuls à avoir une présence très réduite du christianisme.

Cette réduction des adeptes reconnus de l'animisme reflète par conséquent une réduction de l'importance des rites d'initiation au *dô*, mais suivant les résultats de nos enquêtes ne s'est pas traduit par une dégradation de l'esprit associatif traditionnel. Il semble d'après nos constats qu'il s'agit d'un mode de vie, encore mieux d'un état d'esprit qui est profondément ancré dans toutes les communautés rurales. Le mode de production étant rudimentaire, donc nécessite une main d'œuvre fortement nombreuse que seul les brigades de travail/l'aide mutuelle peuvent résoudre. Ce besoin de main d'œuvre est à l'origine de la création et de la permanence du mouvement associatif qui est renforcé par la conception de l'individu chez les ruraux. Pour eux l'individu n'existe que dans le groupe /la communauté, associé à d'autres semblables.

Ainsi les communautés chrétiennes ont constitué dans les villages de nouvelles formes d'associations de groupements parallèles aux groupes d'âge initiatiques, pour répondre à ce besoin d'association. Partout où ces communautés ont une présence importante (Somalo, Benena, Fangasso, Soundé et Touba) il existe une association de tous les chrétiens et des femmes chrétiennes.

Les règles et principes ainsi que les activités de ces nouvelles formes de groupements sociaux sont les mêmes que ceux des groupements d'âge initiatique.

A Koula et chez les Dafing de Soundé, le mouvement associatif est calqué sur celui des communautés bambaras, en plus de l'unité religieuse Islamique qui unie tout le village. Les groupes d'âge ici, suite à la tendance marquée chez les jeunes de migration permanente, sont de taille réduite et sont obligés de se fusionner, pendant certaines années, pour la réalisation ou création de certaines activités.

L'association des femmes dans ces villages sont très actives et fonctionnelles. A Koula par exemple, cette association a payé un moulin à mil de leur propre fond. Elles ont obtenu droit d'assise aux réunions sur les actions de développement du village.

Dans les faits suivant notre analyse, le mouvement associatif est une nécessité incontournable de la vie des campagnes. Les conditions difficiles d'existence obligent la solidarité sociale. Les changements socio-politiques, économiques qui surviennent ne font que diversifier ses formes, consolider son importance et promouvoir ses responsables.

Le christianisme a engendré les associations chrétiennes comme l'Islam aussi les associations de croyants musulmans. Ces nouvelles formes d'association au même titre que les associations d'âge initiatiques établissent des relations de convivialité, de fraternité artificielle et contribuent au maintien de l'ordre social. Elles participent ainsi activement à la promotion des collectivités villageoises. Mais il faut ajouter que nous assistons une polarisation confessionnelle de ces groupes associatifs.

Les agents de développement ont donné de l'importance au mouvement associatif, les impliquant dans la réalisation et gestion des actions de développement. Ce qui a fait d'elles des éléments incontournables dans le développement des villages et pour autant leur intégration dans le cercle du pouvoir de décision dans les villages.

De nombreux experts soutiennent la thèse que l'exode réduit la représentativité du mouvement associatif dans les villages. Mais à la lumière de nos analyses du phénomène, nous suggérons que même sans les jeunes ce mouvement existera toujours dans les villages. Car le système de production en a besoin pour son fonctionnement. Par exemple, nous avons vu dans les villages enquêtés qu'à l'absence des groupes d'âge initiatique, les groupements religieux, des brigades de travail formées de membres de différents âges se forment, en fonction des besoins, au niveau des grandes familles ou inter-famille pour résoudre des impasses de main d'œuvre.

Le mouvement associatif à notre entendement est non seulement une stratégie pour faire face à l'impasse de main d'œuvre et un facteur de cohésion sociale, mais doit être perçu comme inhérente au mode de vie et de production des campagnes maliennes en générale. Les modifications ou extension de ses formes ainsi que le gain de pouvoir de ses membres ne font que renforcer sa représentativité dans les communautés.

#### **4.2.7 Contexte du zonage linguistique au Pays-Bwa**

Nous nous penchons sur les aspects linguistiques du Pays-Bwa dans l'analyse des phénomènes évolutifs observés dans cette zone, car la langue, comme élément socio-culturel de communication entre les individus, est un véhicule d'idée de pensées, de faits, messages, etc et à la fois un élément d'identification culturelle.

A la date de notre enquête, il nous a été confié qu'actuellement toutes les langues nationales du Mali sont parlées au Pays-Bwa. Pour la raison que la dégradation générale des conditions de vie au Mali a déclenché un mouvement migratoire qui intensifie le phénomène de brassage ethnique à dimensions nationale voire sous-régionale.

Avant de remonter à ce phénomène de brassage ethnique obligé, nous aborderons le phénomène linguistique des Bwa. La langue parlée au pay-bwa est le *Bomun*. Celle-ci sert d'élément d'identification des Bwa au niveau national. Il est aussi connu de toute personne connaissant la zone qu'il existe trois nuances linguistiques accompagnées de particularités de comportement des individus au *Bwatun*.

Ainsi on distingue de Batilo, passant par Fangasso, Téné jusqu'à la rive du Bani, les *Douèna* ou *Bwa* parlant le *Douèmun*. Ces Bwa ont un caractère, un tempérament et des attitudes avoisinant ceux de leurs voisins Bambara. Ils constituent une minorité, vu l'espace réduite du Pays Bwa qu'ils occupent.

Le reste de la zone est occupé par le *Boi-boira*, c'est-à-dire espace géographique des Bwa de parler *Boi-boiramun*. Ils ont un tempérament moins expulsif que les *Douènan*. Le parler *Boi-boiramun* domine dans la zone et tend à s'uniformiser. Néanmoins au sein de ce groupe il existe trois sous groupes aussi qui sont géographiquement répartis comme suit :

- les *Bo wa sio*, occupant le secteur situé de Fangasso à Somalo jusqu'à Sokoura,
- les *Tominiantun -sio* regroupant tous ceux qui vivent autour de Tominian,
- les *Manzan- ui-tun-sio*, regroupant tous les Bwa du secteur de Mandiakuy.

Ces sous-groupes linguistiques du *Boi-boiramun* se caractérisent par des accents phonétiques dans le parler, sans marquer une différence de comportement des individus.

Ces nuances zonales linguistiques n'établissent aucune limite ou conflit entre les communautés de parlers différents. Ils partagent le même sentiment d'appartenance à l'ethnie bwa et tout ce qui s'y relationne. En fait, entre ces différentes communautés il existe un système de brassage qui s'intensifie par le temps. Dans les faits, le système matrimonial, les échanges commerciaux, le christianisme, l'administration étatique, la scolarisation intensifie les rapports sociaux entre les différentes communautés et de là leur communication. Par exemple tous les élèves du secteur du *Bowa*, c'est-à-dire de Somalo et Soundé et même Sokoura finissent par continuer leur second cycle à Fangasso ou Togo dans le *Douétun*. De même, il existe des rapports d'échange très importants et un système matrimonial surprenant entre les deux zonages linguistiques : nous avons retrouvé des femmes de Soundé ou de Somalo ou même de Sokoura mariées à Fangasso ou à Batilo.

Quant aux aspects administratifs dans l'intensification du brassage linguistique, nous nous référerons aux regroupements des villages en arrondissements et en communes de nos jours, sans tenir compte des particularités linguistiques des villages. Les communautés ainsi regroupées devaient améliorer non seulement leurs rapports sociaux mais aussi de communication. Ainsi réciproquement chacun s'efforçait de comprendre l'autre dans son parler en l'apprenant.

Du côté de la religion catholique, tous les adeptes de cette religion devaient plus ou moins élargir leur champ de connaissances linguistiques, car toutes les prières et chants liturgiques sont en *Boi-boira-mun*.

L'attachement des Bwa à leur identité culturelle trouve une de ses révélations au niveau linguistique. L'adoption des Bwa des autres langues parlées de la zone ou au niveau national comme le Bambara, le Français a été comme une obligation utilitaire pour les raisons suivantes :

Pour vendre leurs produits sur les marchés ou communiquer avec les gens d'autres ethnies de plus en plus nombreux dans la zone, la connaissance du Bambara, comme langue nationale de communication était une nécessité. De même la communication avec les agents administratifs se fait en langue Bambara. L'apprentissage de la langue française est une nécessité ressentie par les Bwa et favorisée par la mission catholique pour plus comprendre le système étatique avec lequel ils doivent composer pour l'articulation de la gestion de la vie des villages à celle de la région/nationale. Sur ce plan de l'intégration régionale, à Batilo, Somalo, Sokoura, tous le vieux de plus de soixante ans ne savent pas parler le Bambara. En échange nous avons trouvé dans ces villages très peu de vieilles femmes qui ne savaient parler le Bambara. Suivant les personnes interrogées, cela est dû au fait que les femmes, par la pratique du petit commerce, sont plus obligées d'apprendre le Bambara que leurs homologues les hommes. Dans les villages comme Benena, Fangasso, Soundé et Marekuy, des plus jeunes aux plus vieux, tout le monde peut s'exprimer en Bambara. Cela s'explique dans ces villages par une nécessité plus accrue que partout ailleurs de s'exprimer en Bambara (*Voir*

Tableau 1 : Villages d'enquête au Pays-Bwa).

En plus de la nécessité locale d'apprendre le Bambara, la mobilité (voyage, exode, etc) exige à tous les non-Bambara d'apprendre à s'exprimer et comprendre, si élémentaire qu'il soit, le Bambara.

Chez les Bwa, avant tous les jeunes apprenaient le Bambara lors de leur première expérience d'exode. De nos jours tous les actifs Bwa peuvent se faire comprendre et comprennent le Bambara.

L'apprentissage du Bambara par les Bwa a amélioré leur capacité de communication d'échanges avec les autres ethnies et leur permet de pouvoir défendre leurs intérêts partout et dans toutes les circonstances. Sous cet angle, les connaissances linguistiques constituent un élément important de la dynamique sociale.

Quant au Français, l'acquisition de sa connaissance est surtout arrivée ici au Pays-Bwa par la scolarisation, et l'exode. Partant de là, le nombre de personnes qui le connaissent est plus réduit. Mais concrètement la scolarisation des enfants Bwa ne se justifie pas seulement par la volonté de l'Etat de le faire, mais l'expression du désir ardent des paysans de pouvoir mieux communiquer avec les représentants du pouvoir administratif. En fait, il faut préciser ici que ces agents étatiques se sont adressés aux paysans en Bambara, mais toute la documentation administrative était et reste écrite en Français. Dans les faits au Pays-Bwa, tous les villages qui ont très tôt bénéficié des écoles, ont de nos jours une relative urbanisation comme c'est le cas de Fangasso et Benena pour nos villages enquêtés.

Quant à la langue Dafing, qui est parlée par ses représentants, elle n'est parlée que dans les quelques villages Dafing. Sur ce plan, les Dafing ont peu d'intérêt d'apprendre le *Bomun*. De même que les Bwa de retour portent le même intérêt pour la langue Dafing. De ce fait, les deux communiquent en langue Bambara. Lors de nos enquêtes nous avons rencontré quelques Dafing qui parlent et comprennent le Bomun. Mais très peu de cas de Dafing qui parlent et comprennent le *Bomun*, à Koula, Benena, Fangasso et Soundé. Mais pas un seul boo qui puisse s'exprimer en Dafing. Ils peuvent le comprendre, car c'est une langue très voisine du Dafing. L'importance locale des deux langues peut expliquer le maintien de ces limites linguistique, qui mettent à nue la volonté de permanence culturelle. Sur ce plan de conservation des valeurs culturelles ethniques, les Dafing l'ont élargi à la langue Française. Ils ont une certaine phobie à l'endroit de la scolarisation. Beaucoup de Bwa et même de nombreux Dafing me l'ont confirmé, que l'analphabétisme des Dafing est plus de 95 %. Par exemple, l'école de Koula est presque à 95 % fréquentée par les élèves bwa des villages environnants. Les Dafing préfèrent l'exode et l'école coranique à la scolarisation. Pendant la première et la deuxième République, caractérisées par leur corruption sans précédent, les Dafing pour contourner la scolarisation obligatoire payaient de l'argent au directeur d'école pour l'enlèvement du nom de leurs enfants sur la liste de recrutement pour la scolarisation en première année.

Tout de même les Dafing, bien que moins scolarisés que les Bwa, ils ont été moins secoués par l'administration que les Bwa et ont souvent plus profité de leurs expériences migratoires que les Bwa. Cela doit son explication au fait qu'ils ont plus de facilité de communication avec les agents de l'administration et l'avantage que les proportionne la connaissance de la langue Bambara. Nous pouvons déduire que le manque ou la qualité moindre de la communication peut compromettre la plus bonne intention, projets et même une existence toute entière.

En nous résumant sur ce aspect linguistique, à la lumière de l'évolution sociale au Pays-Bwa, nous pouvons dire que : l'amélioration des rapports sociaux entre les zones de différentes nuances linguistiques, établit, sans que les identités linguistiques disparaissent, une toile de fond linguistique, intensifiant l'intégration locale, qui est nécessaire pour la dynamique sociale.

L'apprentissage des Bwa du Bambara et Français, témoigne leur volonté d'ouverture aux changements, c'est-à-dire un besoin de mieux s'intégrer à la dynamique évolutive locale, régionale et nationale. La mise en place des communes rurales, l'essor des circuits d'échanges commerciaux sont des preuves éloquentes de cet état de fait. L'apprentissage d'une langue, dans ce monde en mutation est comme un besoin de dépassement de son cadre de vie ou du niveau de compréhension de son environnement. Ce fait est une leçon que les Dafing, lors de la mise en place des communes, ne vont pas de si tôt oublier. Ils ont payé le tribut de leur conservation linguistique : presque tous les maires des Communes rurales dans la zone sont des Bwa. A ces postes, l'Etat malien avait besoin de cadres lettrés qui au sein des communautés Dafing faisaient défaut. Par extrapolation, de nos jours le brassage humain est tant nécessaire et inévitable à la fois que la connaissance d'au moins d'une langue non-maternelle/ étrangère est un élément de promotion, d'intégration sociale et peut même éviter des malentendus aux conséquences souvent regrettables.

#### **4.2.8 Représentativité historique et actuelle des éléments socialisants des communautés bwa et dafing**

Nous referant aux résultats de nombreux travaux de recherches sur les communautés rurales, aux résultats de nos enquêtes sur les communautés paysannes du Pays Bwa et de nos connaissances pratiques sur la vie en milieu rural, il est confirmé que dans chaque village, si petit qu'il soit, il existe une organisation et structure sociale bien définie assorties par une identité ou particularité locale ou/et culturelle. Car en réalité dans les communautés rurales l'équilibre de l'organisation sociale ne repose pas seulement sur les pôles de pouvoir, la division sociale que nous venons de traiter dans les chapitres antérieurs, mais il y a en plus d'autres structures sociales ou éléments de cohésion sociale qui achèvent les unités des rapports sociaux entre les individus. Ces éléments de cohésion sociale constituent une unité sociale de toute la communauté, c'est-à-dire une unité qui se situe au dessus des différents/ problèmes pouvant exister entre les sous-groupes ou individus. Parmi les plus représentatifs des ces éléments de cohésion nous avons retenu pour ce travail : les associations traditionnelles de coopération, le nom de famille, le système matrimonial, la parenté par plaisanterie, les domaines terriens et les groupements confessionnels.

Comme révélé antérieurement, les associations de coopération traditionnelles sont des structures horizontales qui permettent d'unir les individus par des liens ou pactes de types divers, compensateurs de ceux du système de parenté patriarcales pour satisfaire la demande de main d'oeuvre forte de l'agriculture rudimentaire et le maintien de l'ordre social par leur système de règles démocratiques. Leurs membres constituent des brigades de travail pour leurs propres besoins de main d'oeuvre (aide mutuelle réciproque) et pour tous ceux qui sollicitent leurs appuis y compris la collectivité villageoise.

En nous référant au Pays Bwa, les mouvements associatifs de coopération traditionnelle sont indissociables du mode de production paysan. Pour ce fait, ils existent dans tous les villages sous des formes qui ont subi l'évolution des enjeux locaux, entre autres la migration, la semi-mécanisation de l'agriculture, le recul et réduction de la pluviométrie, la croissance des mouvements confessionnels etc.

Il y a lieu à préciser néanmoins que ces associations de coopération traditionnelles sont surtout opérationnelles pendant l'hivernage, pour le grand volume de travail à réaliser pendant cette période de l'année. Traditionnellement, pendant l'hivernage leurs services sont sollicités pour les travaux de sarclage, de désherbage, buttage, de récolte et transport des récoltes au village, le battage, etc. Pendant la saison sèche leurs activités se limitent aux confections de briques et autres travaux de construction, réfection de margelles de puits central, des pistes principes, travaux de jardinage, défrichage des champs.

De nos jours il a été constaté que pendant l'hivernage, elles sont de plus en plus sollicitées compte tenu :

- de la réduction de la taille des unités domestiques de production,
- de la sémi-mécanisation de l'agriculture (usage des charrues pour les labours permet d'étendre les superficies exploitées dont le sarclage, buttage, désherbage manuelles demandent plus de main d'oeuvre),
- de l'irrégularité et l'insuffisance des pluies qui font de la réalisation des différents travaux cultureux "*une course contre la montre*,, que seule la main d'oeuvre externe peut permettre de gagner,
- du départ souvent très tôt, avant le début des récoltes, des jeunes à l'exode. Ceci réduit le nombre d'actifs dans certaines familles qui font recours aux services des associations de coopération traditionnelle. D'autre part, ce départ en masse des jeunes du village rend certaines associations masculines non- opérationnelles, par réduction de l'effectif de leurs membres, donnant à la fois plus d'importance aux associations de femmes et brigades de travail pendant les récoltes. Pour la même raison de réduction des effectifs, certaines associations ou groupements de jeunes sont aussi inopérionnels pendant la saison sèche. Elles ne reprennent leurs activités qu'au retour dans les villages des membres en juin.

Il nous a été confirmé que la migration des jeunes de nos jours est devenue une stratégie de survie des campagnes et la forte demande de main d'oeuvre une constante de production. Elle constitue néanmoins une instabilité de l'effectif des actifs qui oblige les paysans partout à réaliser certaines formes d'associations traditionnelles comme les brigades de travail dans les grandes familles et associations de femmes des lignages ou par affinité.

A Soundé, Somalo, Sokoura et Benena, lors des festivités des fêtes de Noel et du nouvel an nous avons pu apprécier la taille, l'organisation et la gestion ainsi que les activités d'associations de femmes et d'hommes au niveau des lignées. Elles profitent de cette occasion pour faire le bilan de la campagne et marquent le tout par une cérémonie festive accompagnée d'un repas copieux et de bière de sorgho. Ce grand repas copieux arrosé de bière de sorgho sert à la fois à toute la famille d'alléger les charges d'alimentation et de boisson des visiteurs venus d'ailleurs partager avec eux ces activités festives de Noel ou du nouvel an au village.

A Koula, l'association de femmes est si importante et active quelle a pu, des revenus de leurs prestations de service se procurer un moulin à mil.

Un autre facteur consolidant du mouvement associatif est la religion : catholique, protestante et Islamique. Parmi ces trois religions importées, le catholicisme est la première en importance suivie de la religion protestante et de l'Islam. Toutes ces religions sont pratiquées sur une toile de fond de croyance animiste, car les Bwa convertis à quelquequ'en soit une de ces religions maintiennent toujours plus de confiance et pratiquent souvent parallèlement certains rites animistes, tel que le culte des ancêtres et toutes les cérémonies qui l'accompagnent. L'adoption de ces religions importées exige l'abandon de certains rites comme l'apparition des masques, les cérémonies d'initiation au *dô* qui est à l'origine des groupes d'âges. Pour compenser cette structure au sein de ces communautés religieuses, des associations de coopération traditionnelle se sont formées. Ces associations de coopération traditionnelle regroupent des femmes ou/et des hommes de même confession religieuse de tous les âges pour accomplir les mêmes activités comme les autres associations précitées ou qu'elles les ont substituées. Ainsi à Benena, Soundé et Somalo le groupe de légion de Marie assurent, en plus de l'aide mutuelle réciproque de ses membres, les prestations de service à ceux qui les sollicitent et à la communauté villageoise, des activités caritatives en prêtant de l'assistance aux démunis villageois (vieillards, malades, handicapés). Elles élargissent ainsi le champ d'action des associations. De plus des revenus des prestations de services de ces associations, elles ont crée dans ces villages un système de crédit. A Benena la taille de

l'association religieuse féminine est si importante qu'elle a pu se procurer avec leurs recettes un moulin à mil.

La nécessité et l'importance du mouvement associatif dans le mode de vie et de production des ruraux au Pays-Bwa justifient leur maintien. Partant de ces faits, nous avons pu constater que les facteurs de changements sociaux comme la migration et les religions importées ont contribué par leur adoption à la consolidation et élargissement leurs domaines d'activités dans la société.

Un autre type d'élément de cohésion sociale dans les communautés villageoises est le nom de famille ou patronyme. Ce dernier dans ses attributions, à la lumière des changements sociaux, représente une unité plus lâche des individus. La loi du milieu, les conflits sociaux, etc, ont obligé certains à changer leur patronyme d'origine, succitant des unités circonstancielle ou d'opportunité.

Ce qui donne au patronyme son importance d'unité sociale est le carnet de famille. Au niveau des communautés toutes les grandes familles avaient leurs membres réunis dans le même carnet de famille. Même segmentées ces familles figuraient toutes dans ce document administratif. Leur impôt et taxes étaient estimés par ce document. Avec la démocratie, les carnets de famille collectifs pour les familles étendues ont disparu. Cette unité administrative, mis sur place par le système colonial et maintenu par l'administration malienne, tend à la disparition à mesure que les chefs de famille apprennent à lire et à écrire. Maintenant chaque famille segmentée a son carnet de famille qui la sert à résoudre tous les problèmes administratifs. Mais ce fait n'est pas général dans tous les villages, il est subordonné à l'instruction du chef de famille. C'est ainsi, parmi nos villages enquêtés ceux de Somalo, Soundé, Koula et Batilo dans lesquels les taux de scolarisation sont les plus bas, nous avons pu recenser moins de familles nucléaires disposant de leur carnet de famille à part.

Par ailleurs, un des éléments de cohésion sociale qui marque toutes les communautés des terroirs est le système matrimonial. C'est en fait,, en reprenant cette conception d'A R. Radcliffe-Brown et Danyl Forde et de Django Cissé en référence aux structures des sociétés Malinké de Kita, (ref. Cissé D. : 1970 :44), qui affirment que le système matrimonial est l'ensemble de dispositions permettant à plusieurs personnes de vivre ensemble et de coopérer selon des règles de vie sociales (A R. Radcliffe-Brown et Danyl Forde) et cela en les unissant par des convergences d'intérêts et de sentiments tout en contrôlant et limitant les conflits qui sont toujours possibles à la suite de divergences.

A ce titre le système matrimonial revêt une double importance : il interpelle d'une part des groupements familiaux à respecter leurs engagements. Au nom des principes et règles de la coutume leurs violations sont sanctionnées suivant la gravité du délit. Ainsi parmi ces sanctions nous avons :

- le rappel de la mariée dans la grande famille jusqu'au paiement d'une amande,
- la migration des auteurs de la violation du village,
- dans les cas extrêmes, la rupture de l'alliance matrimoniale dont les conséquences seraient la difficulté d'acquisition de femmes des membres de la famille fautive dans la famille victime de l'abus et leurs familles alliées, qui conduirait à une régression de la grande famille.

D'autre part, il impose aux nouveaux mariés d'endosser une responsabilité de père ou de mère au sens strict du mot.

De plus, d'autres importances du système matrimonial sont la procréation et la division sociale du travail. Dans les communautés rurales, les spécialistes des travaux de ménage sont les femmes et pour aspirer à des futures héritiers/ des enfants sans la femme ces vœux sont irréalisables. De ces propos, l'homme ou la femme ne se sentent vraiment épanouis et équilibrés que quand ils se marient et ont des enfants. C'est ce qui explique l'importance de l'acquisition d'une épouse pour tout jeune adolescent : c'est en fait, pour chacun d'eux une

préoccupation capitale (motivation de départ à l'exode) et du chef de famille. Car c'est à ce dernier, dans le souci de la reproduction du groupe familial et de son épanouissement, que relève la responsabilité d'arrangement et d'authentifier des unions matrimoniales des membres femmes et hommes. Traditionnellement, le mariage par définition est l'institution juridique qui légalise les relations sexuelles. De là revêt une importance capitale, car représente un trait d'union, un contrat entre deux groupes d'individus/ grandes familles, qui se réclament parents par alliance matrimoniale et non entre deux individus femme et mari. A cet effet, il remplit non seulement une fonction de régulation des relations humaines mais aussi un rôle économique.

De ces propos nous pouvons affirmer que le système matrimonial qui est à la base du mariage, dans son contexte traditionnel peut être considéré comme le nerf central de la vie des communautés, car il unie des familles, régularise des relations sociales, permet et autorise la procréation et par là la reproduction du groupe, proportionne un équilibre moral et spirituel des individus.

Au Pays-Bwa, comme dans toutes les sociétés des terroirs, la nécessité économique et sociale d'accroître leur effectif humain pour se défendre, se nourrir, se multiplier et se divertir résumant les principaux axes de la vie. C'est ce qui fait de nos mères et toutes femmes mariées, dotées de la capacité de procréer, la personne socialement importante et partant de là le mariage qui l'autorise un événement sans précédent pour chaque jeune et pour les groupes d'individus un moyen régulateur des relations humaines :

- l'établissement des relations matrimoniales entre deux grandes familles établit une relation de fraternité ou parenté artificielle,
- les préparatifs de l'entrée en union des jeunes constituent le moteur du désir de promotion. C'est en fait, chez beaucoup de jeunes interrogés, le nerf du départ à l'exode pour l'acquisition de biens matériels et économiques (*voir* Tableau 4 : Evolution du processus migratoire au Pays-Bwa de 1960 à la date),
- les abus ou violations des engagements matrimoniales entre deux familles sont élevées au titre d'affront à toute la famille et descendances et appartiennent à l'histoire secrète de la grande famille,
- les gendres sont traités avec le plus grand respect : on a de la reconnaissance et du respect pour tous les membres de la belle famille qui vous ont accordé leur fille en mariage.
- pour éviter les débordements de l'un ou de l'autre, la vie des jeunes couples est suivie par l'ensemble des vieux et vieilles de la grande famille.

Dans les villages bwa de notre zone d'enquête, l'exogamie des gens nobles maintient les alliances matrimoniales entre groupes d'individus. De là il existe entre toutes les grandes familles cette relation de parenté artificielle avec d'autres groupes d'individus du village ou/ et dans d'autres villages. Mais cette alliance matrimoniale existe seulement entre groupes d'individus de la même ethnie. Ici ils se marient entre Dafing ou entre Bwa. Les mariages mixtes sont très rares. De même que chez les Dafing et Bwa, les forgerons et griots ou *sowini-nan* sont endogames. Les griots, forgerons ou *sowini-nan* se marient entre eux et rarement se font des unions matrimoniales entre gens de caste et nobles. En cas où cela arrive, le couple est contraint à l'exile, car cela est et reste formellement interdit par la coutume.

Nous pouvons affirmer qu'il y a une permanence des fondements traditionnels du système matrimonial.

Fort de cette permanence des principes matrimoniaux traditionnels dans la zone toute entière, il y a à signaler pourtant que le durcissement par le temps des conditions de vie en générale dans les campagnes et en particulier des femmes a, dans certains villages non enquêtés, servi d'obstacle à l'établissement des alliances matrimoniaux inter - villages. Les jeunes, d'un village qui souffre de pénurie d'eau pendant certaines périodes de l'année ou présente des conditions agricoles médiocres, ont de sérieux problèmes à trouver des femmes dans les



villages environnants ou dans des villages qui ont des conditions économiques relativement meilleures. Nous avons vu des cas de jeunes qui ont assisté impuissamment au départ de leur femme pour d'autres unions dans d'autres villages à cause de la précarité des conditions de vie dans la localité résidentielle de leur ex-mari. Cette contrainte à la limite de la tolérance dépasse la compétence des accords familiaux, car il s'agit là de sécurité de survie. Les conditions de vie peuvent modifier les principes traditionnels matrimoniaux, en d'autres termes les accords des unions matrimoniales sont animés d'un sentiment humain.

L'importance de la préparation de l'entrée en union des jeunes dans le système matrimonial réside sur le fait qu'elle initie la jeune fille ainsi bien que le jeune homme à la responsabilité. C'est la porte d'entrée/ le seuil du cercle des adultes. Tous deux se voient contraints de se tenir à certains principes, aux règles de la tradition coutumière et vis à vis du groupe d'appartenance de la société de son mari ou de sa femme. Ainsi nous avons constaté qu'après l'initiation, le mariage est l'évènement le plus important dans la vie de tout jeune. Pour le préparer, de nos jours, tout jeune fille ou garçon tente une expérience migratoire, car les familles de nos jours ne peuvent que couvrir partiellement ou presque pas ses frais.

Nous avons rencontré dans certains de nos villages enquêtés que le mariage sédentarise certains jeunes au village. Après leur mariage, certains jeunes ont avoué avoir rompu avec leurs pratiques d'exode saisonnier.

Ce qui fait des alliances matrimoniales un élément de cohésion sociale, c'est son caractère juridique. Les engagements pris par les deux familles sont inviolables sous peine de pénalisation. Cela étant, elle oblige les deux groupes familiaux à mettre cette parenté artificielle au dessus des éventuels conflits, abus ou querelles qui peuvent survenir, constituant ainsi un ciment social entre les deux grandes familles. L'entrée en union ou préparatif à la vie d'adulte dans les villages traditionnels, modernes ou dafing est arrangée par la grande famille (choix, démarches, etc) qui peut solliciter l'appui du groupe d'âge du futur marié. Les nouveaux mariés, dans le temps n'y n'avaient pas de mots à dire.

De nos jours avec le catholicisme et l'érosion du système de contrôle des grandes familles sur le système matrimonial, nous assistons à des séries de changements :

- le choix des futurs époux, pour les catholiques ou Bwa Islamisés, se fait dans le respect du cadre des principes de base des alliances matrimoniales établies dans leurs grandes familles respectives,
- la confession des conjoints n'est pas un critère de choix négatif. La laïcité des couples est de plus en plus fréquente. Dans la zone nous avons rencontré de nombreux couples animiste et chrétien,
- la tendance est le choix des femmes par leurs époux et leur soumission au conseil du patriarcat pour la procédure traditionnelle,
- l'organisation des festivités de mariage est faite suivant les procédures de la confession du marié : animiste, catholique, protestante ou musulmane.

Chez les Dafing, compte tenu de leur nombre plus réduit que les Bwa, les alliances matrimoniales et les procédures d'entrée en union ont une fermeté qui avoisine celle des formes traditionnelles. L'exogamie chez les nobles et l'endogamie chez les gens de caste sont de mise. La limitation des choix des conjoints à la décision du patriarcat, impose aux familles liées par une alliance matrimoniale une sauvegarde de cette alliance à tous les prix. L'Islam et sa pratique polygame fait de la femme une propriété de son mari et étend le pouvoir de l'homme sur sa femme. Ce qui n'est pas le cas chez les Bwa, où la polygamie est aussi pratiquée par les animistes dans un grand respect des alliances matrimoniales, et qui a la finalité d'accroître les membres de la famille.

Les préparatifs de l'entrée en union des jeunes sont aussi particulièrement vécus. Mais ici il n'est pas à l'origine du départ massif des jeunes. Ceux-ci commencent leur expérience migratoire très tôt. De plus aussi, le mariage ne les immobilise pas au village. Beaucoup

laissent leur famille au village au soin du patriarche et d'autres les emmènent avec eux, quand leur nombre le permet encore. A Koula nous avons vécu le cas d'une jeune mariée qui menaçait son mari par le divorce si celui-ci ne partait pas à l'exode. La gestion des familles des migrants restées au village, crée, nous l'avons vu, dans ces familles une nouvelle forme de réunification du groupe autour du patriarche, qui de nos jours ne remplit que des fonctions administratives traditionnelles.

En nous référant à ceux que nous avons mentionné plus haut de la limitation du nombre de ruptures d'alliance matrimoniale car les abus sont sévèrement sanctionnés-bien qu'ici l'homme ait plus de droits sur la femme que chez les Bwa- tout ce qui a trait au respect de l'engagement pris envers la belle famille est honoré jusqu'aux limites de la servitude. La vie du nouveau couple est sérieusement suivie par les plus âgés.

La tradition migratoire qui caractérise les Dafing et leur option pour le commerce associées à leur pratique de la polygamie font naître un esprit de promotion non seulement chez les époux d'un même mari, mais aussi au niveau du groupe familial entier. Ainsi, chaque co-épouse s'investit comme elle peut pour égaler ou dépasser ces co-épouses en accumulation de biens matériels afin de bénéficier de plus d'affection de l'homme. De ce fait, la femme dafing même si elle a une relative indépendance économique, ne tentera pas à rivaliser avec son mari en matière de décision importante. Elle est entièrement soumise.

Ceci n'est pas le cas dans les familles bwa. Ici la polygamie est en perte de vitesse à cause possiblement des moyens toujours de plus en plus limités des paysans de pouvoir entretenir une famille grande, dû à la dégradation du mode de production agricole. Ainsi nous avons vu que les femmes jouissent plus d'une relative indépendance économique chez les paysans bwa dans les villages transformés en petits centres urbains comme Fangasso et Benena, que dans les villages traditionnels comme Batilo, Sokoura, Somalo, Marekuy et Soundé. Cet état de fait leur donne dans la gestion de leur famille plus de pouvoir de décision. Mais dans les affaires de la famille leur statut reste le même.

A plus grande échelle, presque tous les paysans sont unanimes sur la grande responsabilité des femmes dans la segmentation des grandes familles aujourd'hui.

D'un côté le système matrimonial rapproche les individus non-parents et de l'autre, ses acteurs (hommes et femmes) divisent les parents patrilinéaires.

Le système matrimonial semble être une constante des communautés rurales hors des limites ethniques et régionales, car il constitue l'essence de l'ordre social et des relations humaines.

La religion l'a donné plus de signification chez les Dafing, mais chez les Bwa son essence est restée, surtout pour les Bwa Islamisés, catholiques ou protestants.

La dégradation des conditions agro-écologiques ont fait évoluer les rapports économiques au sein des familles segmentées réduisant ainsi dans certains cas le pouvoir de décision de l'homme, à la limite, à la représentation symbolique dans sa famille.

Quant au caractère du domaine terrien, comme élément de cohésion sociale, nous l'associons à la fonction de la ressource terre dans son rôle de mère nourricière. Le domaine terrien ou terroir villageois est en fait, le lieu d'expression des solidarités familiales, lignagères, intra-et inter-villageoises qui se manifestent à travers les rapports sociaux et les modalités d'accès à la ressource, fondés sur des droits coutumiers<sup>52</sup>. Ce registre des droits coutumiers, compte tenu de l'importance de l'accès et de l'exploitation de la terre pour tout paysan et peut-être pour éviter les abus et sécuriser l'unité sociale, mère de la réussite du groupe social, a fait de la terre une propriété collective qui ne peut faire l'objet de spéculation. Sur ce fait nous concordons avec P. Pelissier, qu'elle représente à ce titre l'expression la plus concrète de la communauté, car d'abord propriété de tous : tout membre de la communauté (clanique, villageoise, lignagère, etc) a accès à

---

<sup>52</sup> APAD : 1997 :13

l'utilisation de la terre en fonction de sa capacité de travail et de ses besoins<sup>53</sup>. Les vivants ne sont que des usufruitiers d'un bien qui ne leur appartient pas et qui par conséquent est inaliénable. Traditionnellement l'organisation sociale et historique établie autour du domaine foncier se situe au dessus des mérites et place des personnes dans l'hierarchie sociale et fonctionne en marge de la politique étatique.

Les solidarités familiales, lignagères, intra-et inter-villageoises établies autour des domaines terriens, se manifestent dans la réalité quand il y a une ou des violations de ces espaces territoriales : usages sans autorisation, feux de brousse, gestion des cours d'eau.

Dans nos villages enquêtés au Pays Bwa, chaque village, lignée et famille étendue, traditionnellement a ses domaines terriens que tous utilisent suivant les capacités de forces de travail et besoins. Tout paysan a le besoin d'exploiter la terre pour nourrir sa famille et l'accès à ces terres est régi par le patriarche et/ou chef de terre suivant la législation foncière traditionnelle. Ceci maintient les membres des familles dans une certaine dépendance au groupe et oblige les migrants au village à avoir un comportement exemplaire en étouffant le plus possible toutes les tentatives de débordement, créant ainsi au niveau de chaque communauté villageoise, lignager ou familiale une unité sociale intéressée.

Nous, nous nous sommes penchés sur les fréquents conflits en ce moment autour du foncier pour mesurer la dimension de l'unité qu'il crée dans les villages.

A Batilo, par exemple, face à l'unanimité des villageois sur la menace d'évacuation des Peuhl migrants admis sur leur terroir, ces derniers sont obligés de contenir une partie de leur "*fulanité*,, c'est-à-dire leur mépris du cultivateur, manifesté par les dégâts intentionnés des cultures et/ou récoltes.

A Fangasso, le projet SOS-Sahel a échoué, car il porta atteinte au code foncier traditionnel. Les gens de Fangasso n'ont montré aucun intérêt pour ce projet, car il les obligeait à demander l'autorisation de couper du bois au village voisin, qui suivant l'histoire orale terrienne, s'est établi sur son terroir et avait reçu l'autorisation d'eux (de leurs ancêtres) pour s'y établir.

Entre Sokoura, Benena et Waramata, une tentative d'exploitation sans autorisation opposa ces trois communautés villageoises. Ce conflit, après l'échec de sa résolution par la voie administrative, avait été tranché par la procédure coutumière. C'est-à-dire le sacrifice des poulets sur les lieux pour déterminer les propriétaires légitimes des lieux.

A Soundé, les Bwa et Dafing reconnaissent un besoin de rapprochement quand il s'agit de faire des sacrifices dans le bois sacré.

A Somalo des tentatives d'exploitation, sans autorisation de domaines familiaux par les villages voisins et bergers peuhl, ont soulevé d'abord toute une lignée et ensuite par solidarité des autres familles, tout le village.

L'extension des limites du village met aussi à nu cette unité autour du foncier. Suivant la tradition, chaque villageois n'est autorisé de construire dans les domaines de sa famille. L'attribution de ces domaines fonciers entourant le village à un étranger à la famille demande un certain nombre de rapports faisant de ce dernier presque un parent, pour l'obtention d'un accord de la sollicitude. Une illustration pratique de cet état de fait est reflétée par la répartition spatiale des grandes familles dans les villages. Suivant cette répartition, les migrants ou les derniers à s'établir au village ou encore les gens de castes se retrouvent dans l'espace qu'occupait le vieux village. Nous avons retrouvé ce cadre de répartition spatiale des grandes familles dans tous nos villages enquêtés.

Les domaines fonciers familiaux, lignagères, villageois, de par sa signification et maintient comme patrimoine familial et l'importance que représente la terre pour l'existence,

---

<sup>53</sup> Chantal Blanc-Pamard, Luc Cambrézy et col. Paris 1995 :19

obligent l'unité des familles, des patriarches ou communautés villageoises. En fait, sa gestion est codifiée par les principales règles coutumières. De l'abondance à la carence ressentie des ressources naturelles, cette unité autour du foncier se fait plus remarquer, car la protection du foncier contre les usages non autorisés devient de plus en plus nécessaire.

Nous avons retenu le groupement confessionnels comme élément de cohésion sociale, car les religions, en général, sont des croyances basées sur des principes et rituels qui obligent tout pratiquant convaincu à maintenir sa conduite dans le droit chemin. Elles jouent ainsi un rôle socialisant en contribuant au maintien de l'ordre social dans toutes les sociétés<sup>54</sup>.

Dans notre zone d'étude le Pays-Bwa, les croyances les plus importantes/ religions pratiquées sont : l'animisme, le catholicisme, l'Islam et le protestantisme.

L'animisme est la croyance authentique des communautés bwa et de toutes les sociétés traditionnelles, car de par ses rites et pratiques géomantiques, il donne une certaine sécurité physique, morale et spirituelle à ses adeptes pour une existence en harmonie avec le cosmos dans lequel ils vivent. Depuis l'aube des temps c'est avec la pratique de l'animisme que les Bwa ont retrouvé la réponse aux questions ouvertes sur les phénomènes (pluie, mort, naissance, la nuit, le jour, etc) et les objets (la terre, l'eau, l'astrologie, les arbres, etc) qui les entourent. Dans le temps, comme unique croyance dans les villages bwa, l'animisme consolidait le contrôle coutumier dans le maintien de l'ordre social. Dans les villages beaucoup d'associations ont des origines religieuses : les groupes d'âge (jeune initiés au *dô* le même jour), le conseil des anciens/ chef de lignées ou *nuwuora eso* se sont des garants de la sécurité des groupes spécifiques et par concertation avec le chef de village coutumier, celle du village. De ce fait ils maintiennent des bons rapports avec les différentes divinités. Ceci créé, dans tous les villages et parfois même entre villages, des relations de fraternité religieuses : la soumission aux exigences de ces divinités.

Au niveau familial, quelqu'en soit le mérite et la religion actuellement pratiquée, tout le monde respecte le culte des ancêtres et l'autel de la famille.

Au niveau du village tout entier, la fête du *dô*, accompagnée de la sortie des masques et initiation des enfants (passage à l'âge adulte), les sacrifices du bois sacré etc sont célébrés dans une ambiance communautaire, tout le monde y est intéressé. Cela met à nue le besoin d'unité villageoise au dessus des différents individus.

L'arrivée du catholicisme, de l'Islam et du protestantisme ont réduit les effectifs d'adeptes de l'animisme, mais son rôle dans la sécurité morale, physique et spirituelle des individus reste maintenu. Ceci nous fait affirmer que l'unité religieuse animiste reste dans les familles et au niveau villageois.

Le christianisme (catholicisme et protestantisme) est la plus importante des religions pratiquées dans notre zone d'étude. En fait,, dans la zone il n'existe pas de village bwa où elle n'est pas pratiquée par un groupe d'individus aussi réduit qu'il soit. L'introduction du catholicisme et son adoption par les Bwa a ses causes et raisons sur lesquelles nous n'allons pas nous attarder. Seulement que cette croyance a des adeptes nombreux ici au Pays Bwa. Car non seulement dû au fait qu'elle était considérée comme une forme de libération de la pression Islamique et des abus des administrateurs coloniaux, mais aussi par ce qu'elle tolère la consommation de boissons alcoolisées et de la viande de porc. En fait, ces deux aspects sont tant importants pour le *Boo*, qu'ils sont utilisés par les autres ethnies Islamisées comme élément d'identification du groupe ethnique bwa. Ils sont désignés péjorativement comme mangeurs de viande de porc et buveurs de *dolo* ou bière de mil-sorgho.

Le christianisme, partout ici, même dans les villages où la presque totalité de la population le pratique ou là où il n'est représenté que par une minorité de croyants, est tolérante et transparente. Ainsi elle cohabite sans problème majeur avec les autres croyances. Certains

---

<sup>54</sup> Coulibaly D. :1996 : 52-54.

par convenances circonstanciées passent d'une religion à l'autre sans problème. Chez les jeunes, certains pour pouvoir marier une seconde femme ou pour s'acquitter des engagements traditionnels le font, comme aussi cette pratique est de mise chez certains vieux dans la nécessité ou obligation de prendre la direction du patriarcat.

L'église catholique, en associant évangélisation et protection de ses fidèles contre les abus du pouvoir colonial, avait créé un certain désengagement de celui-ci et ses formes nationales à l'égard de ces populations. C'est alors que l'église en quelque sorte se voyait contrainte d'associer à l'évangélisation des communautés chrétiennes des actions de développement : construction de centres de santé, d'écoles, organisation des communautés chrétiennes en groupes de promotion en plus de la solidarité religieuse. Dans tous les villages où ce groupe atteint un tiers de la population, leurs apports au maintien de la vie communautaire n'est pas minimisable. L'association des chrétiens, de tous les âges confondus, a des structures, joue des rôles et assure des actions à l'image des tons villageois traditionnels. Il faut seulement noter que les aides mutuelles pratiquées sont plus caritatives que lucratives. La discipline au sein des groupements est régie par la conscience morale. En prêchant l'amour inconditionnel et désintéressé du prochain et les méfaits des débordements/ péchés, la religion catholique met l'individu dans la bonne voie et contribue ainsi au maintien de l'ordre social.

La présence des lieux de culte/ églises et la fréquence des différentes célébrations religieuses, consolident et édifient même chez les plus analphabètes une conduite humanitaire et une conception plus évoluée du monde.

A Somalo, Benena, Touba et Soundé, pour la réalisation d'actions collectives villageoises, les associations catholiques sont plus facilement mobilisables que les autres associations. Là aussi nous avons constaté que les légions de Marie qui regroupent toutes les femmes catholiques dans ces villages, en plus de la réalisation d'activités mutuelles pour toutes leurs membres, assistent gratuitement les démunis (vieux, vieilles, malades, pauvres sans soutien, etc) là où elles sentent le besoin. Elles s'affirment partout par le temps et gagnent une sympathie grandissante même chez les non-chrétiens. Ce caractère caritatif de l'aide des associations catholiques assure leur cohabitation avec l'animisme et leur gain de sympathie dans les communautés villageoises.

Le christianisme gagne du terrain partout, pas pour autant son soutien au maintien ou à la consolidation du modèle de vie communautaire essaie le plus possible de ne pas rivaliser avec celui établi par les normes traditionnelles. Il essaie de faire comprendre aux uns et aux autres que le modèle communautaire de vie est la clef de toute réussite humaine et par conséquent les efforts pour son maintien doivent dépasser les limites des croyances religieuses. Les villages Bwa qui ont rejeté le christianisme au départ l'ont payé par le tribut du retard sur les autres. Comme c'est le cas de Sokoura et Batilo pour ne citer que ceux-ci.

De nos informations recueillies, la croyance musulmane au Pays-Bwa est arrivée dans la zone par les revenants de l'exode dans un premier temps et les migrants, attirés par les avantages commerciaux des centres de foires hebdomadaires (Fangasso et Benena). Elle est de nos jours la religion des villages Dafing. Son rôle dans l'unité ou la cohésion sociale à Koula ou chez les groupes Islamiques de Benena, Fangasso et Soundé est incontestable. Ici, la solidarité sociale a tendance à avoir un rôle d'émulation par rapport aux autres croyances et pratiques dans la zone. Ainsi, à Koula, Soundé, Fangasso et Benena, les constructions de mosquées ont été réalisées sur les propres efforts des fidèles. Les brigades de travail dans ces villages assurent les activités à caractère collectif et assistent des personnes démunies ou malades.

Ces activités d'aide mutuelle, de promotion villageoises, d'assistance caritative, font de l'Islam où il est pratiqué un élément d'harmonisation de la vie au village et convivialité. La mosquée comme l'église sont, en plus de leur rôle de lieux de culte, des endroits de

retrouvaille et d'échange, favorables aux rapprochements des rapports humains. A Soundé, Fangasso, et Benena, bien que les groupes musulmans marquent leur identité et différences, ils constituent une unité partielle du grand ensemble villageois dans l'harmonie de la vie communautaire.

En nous résumant nous pouvons affirmer, partant de ces faits, que le modèle communautaire de vie est le fondement des communautés villageoises sans exception ethnique au Pays-Bwa. De la genèse de ses communautés à la date, les éléments de cohésion sociale se multiplient pour la maintenir et la consolider. La régulation des rapports sociaux entre individus par le système matrimonial, domanial, d'association de cousinage sont des illustrations éloquentes. De nos jours les religions catholique, musulmane, protestante actualisent le modèle communautaire ancien. Leurs différentes associations, groupements d'individus qui vont au delà de l'établissement et du maintien de la joie de vivre dans les villages, par extrapolation, pourraient être les vecteurs du développement/ de la dynamique sociale. Elles ont toujours existé et persistent, ce qui justifie leur maintien dans la vie paysanne : le mouvement associatif est comme un réducteur des effets de peines des travaux et une augmentation leur rentabilité économique (réduction du temps de réalisation des travaux), de là contribue à l'amélioration de la qualité de la vie des campagnes.

### **4.3 Mouvements migratoires des populations au Pays-Bwa**

#### **4.3.1 Migration et Exode rural : histoire et réalité d'une stratégie de survie**

La migration, vue sous sa dimension planétaire et historique, est certes un des aspects les plus importants auquel nous devons les changements sociaux, culturelles et économiques sur la planète (les italiens en Argentine, la multiethnicité et nationalité des populations de tous les pays du monde, etc) depuis la nuit des temps, à présent et dans les temps à venir. Chacun peut confirmer cette affirmation en cherchant la réponse à l'origine de tout ce qui nous entoure, des objets jusqu'à la provenance des personnes avec leur mode de vie.

Si l'importance de la migration dans la dynamique sociale est sans équivoque, sa définition et circonscription s'avère plus compliquée qu'à prime à bord la perception résumée qui l'associe au simple déplacement d'une personne de son lieu de résidence à un autre pour une durée plus ou moins longue<sup>55</sup> à la recherche de conditions meilleures d'existence ou d'un travail rémunéré en vue de compléter ou d'améliorer les revenus familiaux.

Pour des raisons dictées par le cadre des objectifs de ce travail, nous allons admettre ou concevoir une vision réductrice des différentes théories, conceptions et définitions du phénomène de migration, avant de l'adopter aux spécificités du Pays-Bwa.

Notre étude se portant sur les populations paysannes rurales, de ce fait la migration de travail est au centre de nos intérêts. Ce déplacement dont la cause principale est le travail, nous le définissons en nous appuyant sur une définition de Stark, 1978, Coulibaly, Gregory et Piché 1980, Root et De Jong 1991 Strichter cité par Waitzenegger, (CERPOD, No 21 :1995 :10,25 et 40). Celle-ci conçoit la migration de travail comme la mobilité de la force de travail, à la recherche de conditions meilleures d'existence ou d'un travail rémunéré en vue de compléter ou d'améliorer les revenus familiaux, entre deux modes de production domestique aux avantages agronomiques différents ou entre un mode de production domestique et un emploi salarié ou encore entre deux modes de production salariés présentant des avantages économiques différents.

---

<sup>55</sup> Waitzenegger Florence : Migration masculine de travail et famille en Afrique sub-saharienne : le cas des familles rurales restées dans la région de départ. CERPOD (centre d'étude et de recherche sur la population pour le développement, INSAH-CILSS Working paper N° 21, Nov. 1995 :25

De cette définition, il en ressort différents types de migration de travail. Ainsi, nous distinguons les critères suivants :

- suivant la durée de l'absence du migrant, la migration temporaire ou saisonnière et permanente,
- suivant la destination, la migration interne ou nationale et internationale ou intercontinentale,
- suivant le milieu de résidence du migrant, la migration rurale-rurale, rurale-urbaine, urbaine-rurale et urbaine-urbaine,
- suivant la modalité de départ, départ individuel ou familial,
- suivant la qualification professionnelle du migrant : migrants non qualifiés ou qualifiés

De cette classification pour le cas qui nous intéresse, les migrations de travail au Pays-Bwa se circonscrivent suivant nos résultats obtenus comme des migrations rural-urbaine et rurale-rural, de paysans attirés en majorité par les avantages économiques/ de travail rémunéré des centres villes (nationaux ou internationaux) ou des entreprises agricoles. Ces migrants, qui sont généralement des jeunes hommes et filles célibataires, jeunes couples, nouveaux mariés seuls ou pères de famille cellulaire, abandonnent leur village pour une durée courte ou longue (généralement absent pendant la saison sèche seulement) à la recherche d'un travail rémunéré en vue de compléter ou d'améliorer les revenus familiaux ou leurs conditions de vie.

Dans notre zone d'étude, la migration rurale-rurale observée est permanente. Elle fut pratiquée au début des années de sécheresse. Des familles du Nord sont venues s'installer dans la zone, des familles bwa et dafing ont quitté aussi la zone pour d'autres zones agricoles plus avantageuses en l'occurrence le Bazo au Burkina-Faso et les plaines du Bani. De nos jours les migrants dans la zone sont les Peuhl nomades du Nord. Ceux-ci, suite à l'insécurité de leur pratique d'élevage par la dégradation des pâturages et réduction de leurs troupeaux par la sécheresse devenue presque permanente, se sédentarisent en s'établissant aux alentours immédiats des villages. Ils ont favorisé ainsi par leur présence notoire dans la zone les pratiques d'élevage, le commerce de bétail, le surpâturage, les conflits entre éleveurs peuhl et cultivateurs et l'association de l'élevage à l'agriculture par la production de matière organique et la disponibilité d'animaux de trait, l'approvisionnement en viande et lait.

#### **4.3.2 Migration et exode rural : contexte de la diversité des formes locales de survie**

Il est clair que le Pays-Bwa n'échappe pas aux effets induits par la migration. Là nous nous référons aux propos de Simon<sup>56</sup>, qui perçoit la migration de travail comme un véhicule de changement dans le cadre du mouvement des personnes de la campagne vers les villes lors du contact de la population rurale avec une technologie et une culture urbaine.

En nous appuyant sur les résultats de notre enquête, nous dirions que la migration est un mélange du vif besoin de dépassement du cadre de vie, une recherche d'avenir qu'on ne peut pas empêcher. De nos expériences vécues sur le terroir, nous avons vu des jeunes villageois migrer dans des zones sans pour autant connaître la langue, sans documents administratifs d'identification et aussi des jeunes nantis qui ont migré au même titre que les démunis.

Aussi il a été constaté lors de l'enquête que le phénomène migratoire au Pays-Bwa marque une spécificité géographique, socio-culturelle et économique que nous illustrerons par les critères sélectifs migratoires comme le motif de départ, le sexe et l'âge des migrants, la durée de leur absence, la destination, leur statut matrimonial et leur qualification professionnelle et cela depuis l'indépendance jusqu'à la date. (Tableau 4 : Evolution du processus migratoire au Pays-Bwa de 1960 à la date).

<sup>56</sup> Simon, 1984, cité par Waitzenegger F. :1995 : 14

Compte tenu du caractère communautaire du mode de vie, le départ d'un membre est toujours mal perçu par la communauté<sup>57</sup>. Ainsi dans les faits qui nous ont été avoués par la majorité des jeunes migrants ou ex-migrants interrogés, que de crainte d'engendrer par leur départ le mécontentement des vieux, ils donnent un motif à leur départ. La cause réelle de celui-ci étant sous entendue ou voilée. Sur ce, il existe un motif réel (non avoué dans de nombreux cas) et avoué du départ.

Des propos recueillis sur la question de la migration, nous avons retenu ces faits suivants : avant dans aucun village du Pays-Bwa (dafing ou boo) les jeunes filles ou femmes migraient. Si elles le faisaient, il s'agissait des cas isolés de jeunes couples dont l'union serait contestée, par les normes traditionnelles ou la famille. L'exode était alors une affaire des jeunes garçons célibataires ou nouveaux mariés entre 18 et 25 ans chez les Bwa et jusqu'au delà des 40 ans chez les Dafing. Ces jeunes avouaient tenter cette aventure migratoire pour satisfaire leur curiosité de la ville ou du monde, comme beaucoup le disent et leurs besoins matériels comme ces propos le confirment : la motivation de partir en exode est à part le souhait de gagner de l'argent, mais surtout l'aventurisme, la curiosité et la volonté de découvrir d'autres réalités<sup>58</sup>.

Par contre les motifs réels-non avoués généralement qui ont été recueillis chez certains migrants en ville et dans leur village, et qui les ont poussés à l'exode, étaient le besoin d'autonomie matérielle et économique pour sortir de la pauvreté obligatoire induite par la hiérarchie et l'organisation sociale traditionnelle, éviter les frustrations sociales qui sont à l'origine des conflits, pour ne pas mettre en cause l'unité familiale et l'ex-communion.

Suivant les vieux et adultes interrogés dans la zone sur ce point, tout le monde avoue partout que la durée de l'absence des migrants variaient de temporaire à plus ou moins longue dans les villages bwa traditionnels et de plus ou moins longues dans les villages dafing et mixtes. Cette durée plus ou moins longue hors des villages trouve deux interprétations dont la première est le caractère novice de ces jeunes ruraux dans ce genre d'entreprise dans un milieu tout nouveau pour eux. Ils avaient besoin d'un temps *d'acclimatation*. La deuxième interprétation et celle-ci fut confirmée par beaucoup d'anciens aventuriers, qui ont confirmé que l'exode est loin d'être du tourisme, chacun souhaite avoir de l'argent pour pouvoir couvrir les frais de financement du déplacement migratoire et si possible plus, avant de retourner au village. La difficulté de réaliser ce souhait condamne beaucoup à prolonger leur séjour hors du village. Il faut signaler aussi que dans le temps les familles disposaient d'assez d'actifs. De sorte que la participation aux travaux d'hivernage n'était pas une nécessité absolue, mais moralement remplaçable en partie par les revenus de la migration/ une contribution financière ou matérielle.

C'est la participation aux cultures qui justifie aussi ou légitime moralement la consommation de la production agricole. Donc celui qui n'a pas aidé à cultiver le mil, se gêne de partager ce que les autres ont cultivé. Pour se défaire de ce gêne, ils ramènent de quoi pour compenser son absence, s'il a été absent pendant la période des cultures. Donc le caractère saisonnier de l'exode ou l'apport qu'il porte à la famille restée au village est comme une obligation morale dans le cadre de la promotion du groupe familial. De plus, s'il se produit actuellement sans problème majeur, car les jeunes (adolescents et adultes) la conçoivent comme une entreprise temporaire qui doit tenir en compte de la vie au village, qui est plus longue et authentique. De ce fait, le caractère saisonnier de l'exode est dicté par le souci des jeunes migrants de maintenir leur place sociale et politique dans la communauté villageoise. Mais pas tous les jeunes migrants ont de la sympathie pour la vie au village, nous avons pu observer qu'un bon nombre de ces jeunes s'établissent définitivement dans les grandes villes ou proche des entreprises agricoles. La majeure partie de ces migrants permanents que nous avons

---

<sup>57</sup> Hertrich V.:1996.

<sup>58</sup> Seminar für ländliche Entwicklung ( SLE ), HU-Berlin: Nr.S170:1995:53.



rencontrée avaient soit relativement réussi en ville ou appartenaient à des familles hiérarchiquement défavorisées dans leur village respectif.

En ce qui est de la destination des migrants, nos interlocuteurs villageois nous ont avoué que dans le temps la tendance était vers les pays côtiers, précisément vers la Côte d'Ivoire en l'occurrence ses plantations de café, cacao, banane, de dattiers et cocotiers. Cela se justifiait par le fait qu'en ce moment nos villes et entreprises maliennes offraient très peu de possibilités agricoles et le secteur informel était peu développé. En fait, les entreprises agricoles, sous la direction de l'Etat malien, utilisaient la main d'oeuvre paysanne sur place et l'Etat providence ne poussait pas les citoyens maliens à l'entrepreneuriat privé.

De nos jours, la migration dans la zone connaît un certain nombre de changements dûs peut-être au fait de l'acquisition d'expérience de ses acteurs dans le déplacement, sur les stratégies de contournement plus raffinées des contraintes sociales par les jeunes et une manifestation plus précoce de leur besoin d'autonomie économique.

Ainsi de nos jours dans tous les villages au Pays-Bwa en partie et en milieu rural en général, les femmes et principalement les plus jeunes : de l'âge de la puberté à celui du mariage, migrent autant que les hommes. Les motifs avoués de ces jeunes femmes ou jeunes filles sont pour toutes la curiosité de la ville et l'acquisition de biens matériels pour leur trousseau/équipement de futures femmes.

Les motifs réels mentionnés par les jeunes filles, en plus des besoins matériels, sont aussi une stratégie de contourner les obligations sociales, de se faire donner en mariage dès que les signes externes le démontrent (corpulence, apparition des seins, physionomie) ou d'être donnée en mariage contre leur grée. Ainsi beaucoup de ces jeunes filles ont avoué confidentiellement, qu'elles ont quitté le village pendant la saison sèche pour éviter que leurs parents les donnent en mariage. Elles se rendent généralement dans les villes voisines pour servir dans les ménages comme servantes ou *bonnes*, suivant le terme usuel au Mali. Elles reviennent pendant l'hivernage et à l'approche des prochaines récoltes elles reprennent la direction des villes. Ce mouvement périodique entre le village et les villes peut être pratiqué pendant trois à quatre ans, jusqu'au moment où elles sentent le besoin d'entrer en union où quand la pression familiale pour le faire devient insupportable. C'est en fait, pendant la saison sèche après les récoltes jusqu'au début de la tombée des premières pluies que traditionnellement les unions matrimoniales sont autorisées. De même comme nous l'avons vu plus haut, une union matrimoniale non consentie par les deux familles ou contestée par la communauté villageoise toute entière, oblige le jeune couple à migrer du village temporairement ou définitivement. En plus de cet évitement du mariage précoce mentionné, certaines jeunes filles nous ont avoué que la rudité et l'intensité des travaux ménagers les ont poussé aussi à migrer. En fait, nous savons des expériences de la vie en campagne que le souhait le plus ardent de toutes les femmes mariées c'est d'avoir parmi ses enfants des filles qui puissent les assister ou les substituer dans la réalisation des travaux ménagers. Dans les faits, toutes les femmes disposant d'au moins une fille d'environ treize ans peuvent aisément pratiquer le petit commerce et/ou le jardinage pendant la saison sèche pendant que sa fille s'occupe du ménage.

Quant aux garçons, dans les villages enquêtés, en plus des besoins matériels, ce qui les pousse à l'exode, suivant les opinions recueillies, c'est leur attraction par le mode de vie urbain et les objets industriels. Dans tous les villages, d'une manière générale, les durées d'absence sont relativement courtes voir saisonnières et les destinations ont une tendance locale. Nous avons constaté qu'il y a une réduction de l'âge au premier départ, dû aux facilités de déplacement favorisés par les connaissances du Bambara et des moyens de transport rural-urbain suivant les vieux, adultes et jeunes interrogés dans les villages bwa et peut être dû à une apparition plus précoce du besoin d'autonomie chez les jeunes.

D'une manière générale, de notre analyse du phénomène, nous en déduisons que la migration saisonnière prédomine en ce moment pour la simple raison de l'adaptation des villes à ce

phénomène de plus que dans les faits pratiques qu'elle est devenue une stratégie de survie des jeunes ruraux. Dans les grandes villes et entreprises agricoles de nos jours, il existe un ralentissement des activités ou travaux pendant l'hivernage (la tombée des pluies difficile beaucoup de travaux en ville) et par conséquent une baisse de la demande de main d'oeuvre. Sans emploi, les migrants ruraux se voient obligés ou préfèrent rentrer chez eux au village momentanément. D'un autre côté la migration saisonnière permet de couvrir le chômage déguisé ou desoeuvrement pendant la saison sèche et ainsi elle établit une sorte de combinaison entre le mode de production agricole rural et le mode de production salarié urbain ou des entreprises agricoles.

Nous avons pu ressortir des résultats de l'enquête que la durée de séjour dans les villes est relativement plus longue dans beaucoup de cas chez les jeunes Dafing et dans les villages comme Benena et Fangasso. La raison présumée c'est possiblement leur expérience plus longue en matière d'immigration. Cela les favorise sûrement plus de facilités (présences de parents ou connaissances, d'amis, ou copains du même village) d'établissement dans les sociétés d'accueil.

De plus, partout les gens interrogés ont avoué que les pratiques de migration saisonnière cessent quand les responsabilités des acteurs augmentent au village. Ce fait est prouvé chez les femmes par leur entrée en union et chez les hommes en plus du mariage par un agrandissement de sa famille/ de responsabilité. Ainsi il a été observé que les activités migratoires cessent chez les filles bwa vers l'âge de dix huit ans et chez les hommes bwa autour des vingt cinq ans. Chez les Dafing et dans les villages mixtes/ Fangasso, Benena et Soundé on retrouve parmi les actifs migrants des hommes d'âge avoisinant la quarantaine (*voir* Tableau 4 : Evolution du processus migratoire au Pays-Bwa de 1960 à la date).

Ces révélations nous donnent une spécificité du phénomène migratoire au Pays-Bwa (besoin de dépassement de leur cadre de vie, d'appartenance familiale, à la communauté villageoise et à l'ethnie, et d'autonomie économique et matérielle) et à la fois nous sert de support pour ses répercussions sur le mode de vie et de production de toute la zone. En fait,, dans tous les villages enquêtés qu'il soit *boo* ou dafing nous avons recueilli une unanimité sur les représentations suivantes de la migration :

- elle absorbe la main d'oeuvre sous-employée en saison sèche, comme une stratégie de survie pour combiner le mode de production rurale au mode de production salariée des entreprises ou villes,
- elle sert de grand soutien à l'économie domestique. Des revenus de la migration beaucoup d'actifs ont pu s'acheter du matériel agricole (boeufs de labour, charrette, charrue, etc) fait qui serait pratiquement impossible s'ils comptaient que sur leur économie. Lors de leur expérience migratoire certains ont appris un nouveau métier, qu'ils ont associé à l'agriculture à leur retour au village. Par exemple à Batilo, Koula, Benena et Fangasso, les jeunes forgerons font le montage des charrettes à quatre roues et deux roues, fabriquent des charrues, des marmites en fonte etc. Ces connaissances, ils les ont acquises lors de leurs séjours en ville. De même suite à leurs voyages et séjours répétés dans les centres urbains, les griots ont connu le cuire synthétique et le plastique ainsi que la couture avec la machine à coudre de ces matériels.
- elle sert de régulateur des tensions sociales aux seins des familles ou dans la communauté villageoise. Les causes principales des frustrations des jeunes sont souvent leur condamnation par la tradition à une sorte de pauvreté structurelle. Par l'exode, ils sortent du cadre traditionnel et de cette pauvreté par l'acquisition d'une certaine autonomie matérielle et économique.

La migration saisonnière, comme nous l'avons présentée au Pays-Bwa est souvent une rationalisation économique individuelle ou familiale. De nombreux jeunes avouent partir dans les grandes villes ou entreprises agricoles pour travailler pendant la saison sèche, car en ce

moment les activités agricoles connaissent un ralentissement. Pour profiter de ce temps „mort“, ils vont gagner de l'argent où c'est possible et suivant leur calendrier annuel de travaux. D'autres familles, disposant de main d'oeuvre abondante, décident souvent, mais cela de plus en plus rare nous ont avoué les paysans interrogés, d'envoyer un ou deux des jeunes pour exercer un travail rémunéré ailleurs. Ceci était plus pratiqué dans le temps où la famille en quête de bétail ou boeufs de labour, envoyait un de leurs enfants faire le berger pendant un an chez un Peuhl contre une vache ou un bœuf : c'est-à-dire qu'à la fin d'une année de gardiennage, le Peuhl était tenu de donner au jeune un animal. Mais cette pratique a tendance à disparaître par ce que les paysans ont d'autres moyens de s'acquérir des boeufs de labour et de plus les jeunes ont peu de sympathie pour ce genre de travail. Dans tous les villages enquêtés cinq cas de ce genre de migration ont été seulement mentionnés à Marekuy et Soundé.

La décision familiale d'envoi d'un de ces membres ailleurs chercher un travail rémunéré dans notre zone est peu pratiquée chez les Bwa, car le départ des jeunes est toujours considéré par les vieux comme une menace de dégradation des valeurs traditionnelles. Compte tenu de l'intensité toujours croissante de la pauvreté, les jeunes migrants calment le mécontentement des vieux par les apports matériels ou monétaires à leur retour.

Les cas de migration sur décision familiale que nous avons rencontrés chez les Bwa sont propres aux familles très unies qui ont de plus une certaine expérience en matière de gestion de leurs ressources. Ainsi à Batilo, Soundé, Somalo, Fangasso, nous avons rencontré des familles où une partie restait au village pour le jardinage de contre-saison sèche et un ou deux se rendent avec leur charrette au moment du battage du riz dans les zones rizicoles de la plaine du Bani pour le transport du riz. Dans ces zones rizicoles la rémunération est en nature, ainsi à la fin du battage du riz ces jeunes reviennent souvent au village avec des quantités de riz padis qui dépassent les records de production de riz de leurs propres champs. Certaines femmes de ces villages vont aussi aider pendant le battage du riz et ramènent des quantités importantes de riz dans leur famille respective pour compenser le volume de produits vivriers. Les revenus de ce genre de migration viennent accroître le revenu annuel de toute la famille. C'est ce que Locoh<sup>59</sup> considère comme un élargissement de l'espace économique des ménages ou une multipolarité résidentielle et économique.

Chez les Dafing, ce genre de migration a longtemps été pratiqué. Les jeunes célibataires qui sont envoyés par le patriarche ou des chefs de familles se déplacent sur commun accord avec les parents adultes (père, oncle ou frère) restés au village auxquels ils confient la gestion de leur famille à leur absence. En cas de réussite d'un des membres de la famille, ce dernier peut faire appel aux autres actifs et une partie des revenus de cette entreprise familiale est pour la promotion du reste de la famille restée au village.

Ce que nous avons constaté et ce qui nous a été révélé par plus de vieux que par des jeunes dans tous les villages sans exception, c'est une tendance croissante de la modernisation/urbanisation du mode de vie et des produits consommés. Du matériel de travail, passant par celui de ménage à celui de loisir etc. les matériels de fabrication complètement traditionnelle sont de plus en plus rares. Par exemple la lampe à pétrole, l'assiette, le gobelet plastique, les chaussures made in Nigeria, RCI, Ghana, Honkong, etc., les pagnes ou tissus industriels ont acquis un usage commun. De même la charrette, le vélo, la mobylette, le poste émetteur, le magnétophone, la montre etc. sont introduits dans les villages par les migrants ou leur usage est favorisé par eux favorisant ainsi une certaine modification du mode de vie. Par exemple la notion du temps : celui-ci est désormais estimé en année, mois, semaines, jours, heures, minutes. Grâce aux moyens de déplacement plus rapides (charrette, vélo, mobylette, véhicules) le déplacement a évolué. L'usage du matériel de ménage en plastique, fonte, aluminium, acier, prolonge la vie utile de ce matériel donc

<sup>59</sup> Locoh : 1991, cité par Waitzenegger F : 1995 :25

représente une économie pour le ménage. Seul qu'il menace par une perte d'importance des forgerons qui dans le temps fabriquaient tout ce matériel.

L'usage des tissus industriels rend superflu la culture de coton pour les besoins propres des familles. De plus cette culture du coton se voit compromise, suite à la dégradation des sols et la réduction de la pluviométrie, dans la plupart des villages du Pays-Bwa. Le poste émetteur permet non seulement d'être au courant plus ou moins de ce qui se passe dans le monde, mais aussi un moyen de diversion.

Il y a lieu tout de même à reconnaître que le degré d'adaptation de l'usage de ces matériels industriels est fonction de la nécessité et du pouvoir d'achat. On assiste à un usage parallèle ou à une attitude métissée des paysans dans les villages. Par exemple la cotonnade (tissu traditionnel en coton) est utilisée parallèlement que les tissus industriels, mais moins, car en termes économiques la cotonnade est plus coûteuse. La charrue et la daba sont tous utilisées dans le travail des champs à des étapes différentes. Nous assistons ici à une combinaison pratique entre matériels modernes et traditionnels. Bien que la plus grande partie des ustensiles de cuisine soit en plastique, fonte et aluminium etc., la présence de ceux en argile et bois n'est pas moindre. A la faveur d'une rationalité économique et pratique, les femmes les utilisent, et c'est la rareté des grands arbres, la fragilité des ustensiles en argile qui justifient leur remplacement progressive par ceux de fabrication industrielle.

La migration consolide l'unité des familles. Les jeunes en s'absentant ressentent d'avantage le besoin d'appartenance et de soutien familiaux. Ils essaient ainsi de ménager l'autorité familiale. De plus dans la zone nous avons rencontré des femmes avec leurs enfants dont le mari avait migré. A son absence, il confie sa petite maisonnée à ses parents au village. Ceci témoigne la confiance et l'entente entre parents et permet de dépasser ou de se mettre au dessus des différences et problèmes qui peuvent survenir.

Par ailleurs, un fait qui s'est développé dans les communautés villageoises, c'est l'essor des brigades de travail ou associations d'entre aide. La réduction des actifs au départ des jeunes au moment des récoltes ou après les récoltes a engendré, suivant la nécessité de main d'oeuvre permanente dans les villages, la naissance de différents types d'associations ou de brigades de travail (associations, tons et brigades de travail de femmes ou de jeunes, groupements d'entre-aide catholiques, musulmans ou protestants, associations d'entre aide au niveau des quartiers et familles pour l'achèvement des travaux de récolte). L'essor de ce phénomène associatif est une forme d'adaptation des communautés villageoises à la migration saisonnière devenue une occupation secondaire ou complémentaire de l'agriculture. Ces associations ou brigades de travail sont tant fonctionnelles qu'elles opèrent à tout moment de l'année dans les villages. Elles sont plus représentatives dans la prestation de service que les associations et tons classiques. Certains migrants sollicitent leurs services pour compenser leur participation aux travaux champêtres avec les siens. C'est là aussi une des raisons de l'introduction du système de la main d'oeuvre salarié dans les villages.

Beaucoup d'agents de développement l'ont avoué, et nous le confirmons par nos constats que la migration a donné un regain de confiance des villageois en eux mêmes. L'apprentissage d'autres langues (français, bambaraetc) facilite la communication avec tout étranger au village. Les séjours des jeunes dans les villes ont permis à ces derniers de comprendre, du moins en partie, le système administratif et avoir une vision comparative des faits propres au Pays Bwa et ceux d'autres localités. Ainsi disparaît en partie la peur de l'étranger, de l'administrateur ou des agents de l'Etat. Dans beaucoup de villages, ces actifs et vétérans migrants servent d'intermédiaires entre la communauté villageoise et les différents intervenants dans les villages. Ils sont considérés par les agents de développement comme des "*courroies de transmission*", entre les villageois et les intervenants externes du développement.

De la spécificité de la migration, nous nous référons sur les cas de Fangasso et Benena. Ces deux villages de nos jours ressemblent à de petits centres urbains grâce à l'arrivée de

populations d'autres ethnies (Maures et Peuhl du Nord, Mossi du Burkina-Faso et Dafing) attirées par les avantages des foires hebdomadaires, qu'ont chacun de ces deux villages. Ces nouveaux arrivants sont pour la plus part de croyance musulmane et de ce fait ils ont contribué à la croissance de l'importance de cette religion dans ces villages bwa. (Voir Tableau 3 : Diversités socio-économiques des villages enquêtés).

Beaucoup d'experts sont unanimes que la migration freine les activités des associations et met en péril leur existence. D'après nos résultats et observations sur place, nous pouvons contester en partie cette affirmation. Il est vrai que les associations classiques comme les tons de jeunes, groupes d'âge, etc. perdent leur représentativité et opérationnalité par le départ massif de leurs membres. Mais à leur place d'autres formes d'associations et de groupements d'aide mutuelle ont pris la relève, car le mode de production domestique, la vie au village est inhérente à cet esprit de solidarité, d'entre-aide de partage et de communion. Au contraire l'adaptation des communautés villageoises à la migration est marquée par un renforcement de ce mouvement associatif de solidarité, comme nous l'avons mentionné plus haut.

Parmi les apports migratoires positifs des acteurs villageois, il nous a été mentionné partout, la rationalité de l'usage des revenus de la migration par le temps. Ces revenus matériels et monétaires acquis par les dures travaux ailleurs, sont utilisés par beaucoup de migrants pour améliorer leurs activités ou entreprises villageoises : l'achat de moyens de travail, de moyens de transport, construction de maison en ciment etc. Le temps des dépenses d'exhibition et de vantardise des revenants de l'exode, nous ont confié certains vétérans du métier, est révolu. En fait, les migrants potentiels d'hier sont les actifs adultes sédentaires d'aujourd'hui. Leur expérience de gestion des revenus est transmise peu à peu aux associations, tons et différents groupements villageois. La majeure partie de ces groupements trouve de meilleurs emplois pour les recettes de leurs prestations de service. Dans le temps, ces revenus étaient utilisés seulement pour des fêtes de réjouissance annuelle. De nos jours, en plus de cette finalité festive, grâce à la rationalité de raisonnement des anciens migrants, une bonne partie de ces recettes sert partout à financer des actions d'intérêt collectif dans les villages. Nous ont été cités entre autres les contributions villageoises pour la réalisation des actions de développement, contribution aux frais de réception des visiteurs de marque etc. Les associations de femmes doivent aussi leur promotion, en partie, à l'expérience migratoire de leurs membres : les *bonnes*/servantes qui pillulent dans les grandes villes seront les responsables ou membres actifs des associations plus tard dans les villages.

En plus des effets en grande partie positifs de l'exode pour les villages, à Koula, elle est utilisée comme stratégie de gestion des récoltes. Le grenier familial ou principal reste fermé pendant toute la saison sèche, période où le départ de presque tous les actifs masculins réduit la taille de la famille. Cette partie de la famille se nourrit des récoltes des champs individuels et des recettes du petit commerce des femmes restées au village.

En nous résumant, nous pouvons avouer que le phénomène migratoire est un des vecteurs universels du changement et de l'évolution socio-économique. De ce fait il peut être freiné mais il est impossible de le arrêter son cours. La force qui l'engendre est la curiosité, l'ambition, le besoin de promotion etc qui donnent de sens à la vie de chaque individu, groupe de personnes, aux entités géographiques etc.

Au Pays Bwa, il apparaît comme un métissage intéressé et rationalisé du mode de vie et de production des campagnes avec celle des villes modernes du Mali. Il en résulte des répercussions réciproques : l'urbanisation proportionnelle des campagnes et la "ruralisation", des villes. La zone, économiquement dévitalisée et administrativement marginalisée, bénéficie de changements socio-écono-politiques qui sont en grande partie le résultat du génie d'adaptation à l'évolution de la réalité des conditions de vie et de la création des ruraux eux-mêmes. C'est-à-dire que ces changements sont de nature endogène, mais ils sont favorisés par des vecteurs de changement dont le plus importants est la migration au sens large du mot.

La particularité de la combinaison intéressée et rationnelle du mode de production rural et urbain, c'est qu'elle s'adapte naturellement/ non forcée par qui ou quoi que ce soit. Ce qui fait sa stabilité confirmée. De par la tendance saisonnière de la migration au Pays Bwa, les acteurs minimisent les risques de compromettre l'intégrité du mode de vie et de production chez eux dans les villages.

De cette importance sans équivoque de la migration et de son caractère universel pour la dynamique sociale, au Pays Bwa et dans toute société, il serait mieux pour les initiatives de développement des milieux ruraux de l'associer aux efforts de développement que de la discriminer ou entreprendre toutes sortes de mesures pour la combattre, comme nous avons pu le constater dans les faits. Suivant nos constats, ce phénomène n'est plus contournable, *il faut composer avec*. Son introduction dans l'établissement des programmes de développement comme facteur déterminant et si possible en faire un programme de développement serait plus avantageux pour tous les acteurs du changement.

**Tableau 4 :** Evolution du processus migratoire au Pays-Bwa de 1960 à la date.

<b>1960 - 1970</b>					
Types de villages Sélectivité des migrants		Villages bwa traditionnels	Villages bwa et dafing modernes	Villages bwa et dafing traditionnels	Villages dafing
motif réel de départ	jeunes	besoin d'autonomie économique, matériel, frustration sociale, ex-communion			
	filles	-----	-----	-----	-----
motif de départ avoué	jeunes	curiosité de l'extérieur, besoins matériels			
	filles	----	----	----	----
durée du séjour	jeunes	Temporaire			
	filles	----	----	----	----
Age	jeunes	18-25			
	filles	----	----	----	----
statut	jeunes	célibataires et jeunes couples		célibataires	
	filles	----	----	----	----
profession	jeunes	Agriculteurs			
	filles	----	----	----	----
Destination	jeunes	RCI, Burkina-Fasso, très peu au Mali			
	filles	----	----	----	----
<b>1970 – 2003</b>					
Types de villages Selectivité des migrants		villages bwa traditionnels	villages bwa et dafing modernes	villages bwa et dafing traditionnels	Villages dafing
Motifs réels de départ	jeunes	besoin d'autonomie, d'ouverture, frustration, ex-communion			
	filles	éviter mariage précoce et rudes travaux domestiques pendant la saison sèche			
Motifs avoué de départ	jeunes	besoins matériels, économiques et curiosité des villes			
	filles	éviter mariage précoce et rudes travaux domestiques pendant la saison sèche			
Durée du séjour	jeunes	temporaire et de moins en moins permanent			
	filles	plus temporaire et saisonnier que permanent			
Age au départ	jeunes	15-25 ans		15-40 ans	15-40 ans
	filles	12-18 ans			
Statut civil	jeunes	jeunes célibataires, nouveaux mariés seuls, jeunes couples			
	filles	jeunes filles non mariées			
Profession au départ	jeunes	agriculteurs			
	filles	ménagères			
Destinations	jeunes	RCI, Mali		RCI, Gabon, Lybie, Nigeria, Mali	RCI, Gabon, Lybie, Nigeria, Mali
	filles	Mali			

## **5 Dynamique des activités socio-productives paysannes: de l'autosubsistance aux conditions actuelles de vie**

### **5.1 Conception paysanne et vision personnelle de l'expérimentation technique traditionnelle**

Le Pays-Bwa, de par son histoire, ses particularités socio-culturelles et sa localisation géo-climatique, est une zone laissée pour compte. Ceci est un fait qui n'échappe pas aux populations qui y vivent. Ceux-ci vivent les changements de leur cadre de vie comme une volonté des esprits de la nature/de Dieu. Par exemple ils attribuent à l'insuffisance des pluies, ces derniers temps et leurs retombés sur le système de production à une pénitence appliquée aux hommes par Dieu pour les punir de leurs mauvaises conduites en ce moment.

L'attribution d'un caractère mystique aux changements, constaté ici au Pays-Bwa et partout chez les habitants des terroirs, fait des réactions paysannes une fatalité ou une adaptation forcée par la nécessité et la contrainte. Pour eux, contre l'insuffisance des pluies ils n'y peuvent rien. Mais ils trouvent des termes consolidant pour la surmonter; comme ces propos que nous avons attendus à maintes reprises partout dans les villages : toutes contraintes sont porteuse de bonheur. Ainsi contre la limitante pluviométrique pour l'agriculture, leur activité principale de survie, ils se voient obligés de se conformer ou s'adapter à cette irrégularité et insuffisance des pluies et leurs conséquences sur les facteurs de production.

Ainsi, pour eux dans toute la zone, ils ont avoué que la mise en valeur des champs pendant l'hivernage est non seulement devenue une course contre la montre, mais un jeu de hasard. La date des semis n'existe pratiquement plus, car dès que les premières pluies abondantes tombent au début du mois de mai ou juin beaucoup en profitent pour semer, bien que la date officielle des semis est suivant le calendrier agricole dans la deuxième quinzaine du mois de juin. Dès le premier semis, le calendrier d'activités de chaque paysan devient très chargé. On essaie de maximiser la rentabilité du temps, et d'user toutes ses connaissances techniques culturelles accumulées ou tout le système cognitif sous-jacent de savoir populaire<sup>60</sup> pour pouvoir récolter quelque chose si les pluies sont satisfaisantes : c'est à dire qu'ils essaient de composer avec le facteur pluviométrie pour produire, comme eux-mêmes le disent.

Compte tenu des risques toujours plus grands dans la production agricole, les paysans développent des actions qui leurs permettent d'atténuer les conséquences d'une éventuelle mauvaise récolte. Ainsi pour eux, la pratique du petit commerce, de l'élevage et même de l'exode les permet de palier en partie ou totalement aux conséquences des mauvaises récoltes. Certains vieux nous ont témoigné que des années de famine vécues, due à la destruction des récoltes par les sauterelles, ont été marquées par une pénurie de céréales sans précédente, car la production de subsistance dépendait que de l'agriculture, pratiquée par tout le monde.

Comment les communautés paysannes arrivent-elles à articuler leur cadre de vie et le système de production aux changements intervenus et intervenants ?

Sous un autre angle de vision du changement et des réactions paysannes à ce état de fait au Pays-Bwa, nous avons pu constater qu'en marge des contraintes géo-climatiques, la marginalisation politique et la dévitalisation économique ont nourri le génie de créativité technique et facilité l'articulation du mode de vie à ces nouvelles conditions. Ceci réaffirme les constats qui reconnaissent que la flexibilité est la vertu de tout système de production rurale, car elle dépend de facteurs externes dont le contrôle et la maîtrise échappent aux

---

<sup>60</sup> Kotschi J., Walters-Bayer A., Adelhelm R. Hoesle U. : Agriculture écologique et développement agricole. Tropical Agroecology | 2 |. GTZ ( Deutsche Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit ), CTA , Scientific Books, Verlag Josef Margraf, 1990:72

paysans. C'est ainsi que depuis que l'insuffisance et l'irrégularité des pluies sont devenues permanentes, on rencontre de plus en plus des paysans qui sont doubles-actifs, c'est-à-dire agriculteurs et commerçants ou éleveurs sédentaires.

Des résultats obtenus, nous avons pu déduire que face aux contraintes agro-écologiques, les paysans tentent de minimiser les risques de production pour garantir leurs récoltes ou réduire la dépendance totale de l'agriculture.

Au niveau social, nous avons pu constater que les changements répondent à d'autres contraintes. Ils y sont apparemment plus modérés, car elles touchent des domaines ayant trait à l'intégrité familiale.

Comment les communautés paysannes du Pays-Bwa associent-elles ou articulent-elles leur système de production/ mode de vie à l'universel et continu processus de changement ? C'est à ces questions que nous tenterons dans ce chapitre d'apporter des éléments de réponse.

## **5.2 Techniques agraires traditionnelles des Bwa et Dafing**

### **5.2.1 Contexte passé et présent de la gestion des ressources chez les Bwa et Dafing**

Le Pays-Bwa est une entité géographique à tradition agricole. L'exploitation des ressources agricoles pour la subsistance caractérise le mode de production des populations résidentes. Ils sont à l'origine des cultivateurs par excellence, pratiquant principalement une agriculture de subsistance et à titre d'activités complémentaires : l'élevage, la cueillette, l'artisanat, la pêche, la chasse, le jardinage et le petit commerce.

Le mode de vie communautaire qui est une caractéristique particulière des populations bwa et par extrapolation tous les habitants du terroir fait des ressources naturelles (eau, terroir, faune et flore) des biens collectifs dont la gestion revient à la collectivité. Chaque village, dans la logique traditionnelle racontée et réelle, s'est établi à côté d'un cours d'eau<sup>61</sup> et par conséquent chacun d'eux a son bas-fond dont la gestion revient à la communauté déterminée. De même les terroirs villageois qui sont l'expression de l'intégrité villageoise, connaissent une gestion collective et familiale. Les questions foncières relevant des précisions ou conflits avec les villages voisins sont traitées par les représentants compétents (chef de terre et chefs des familles étendues) de la communauté villageoise. Au niveau de chaque famille, les domaines fonciers sont des patrimoines de la collectivité familiale, sa gestion revient au patriarcat. Ils sont repartis aux membres de la famille suivant les besoins et capacités de travail des uns et des autres. Le droit à une parcelle exploitable n'est refusé à personne.

En marge de ces gestions des ressources terres et eau, il existe dans la communauté villageoise des formes de protection des espèces végétales utiles. En fait, sur un commun accord ou parfois couvert de mystère, il existe des interdits d'abattre certaines essences végétales comme le karité, baobab, raisinier, tamarinier, prunier, balanzan, etc.

Compte tenu de l'importance des ressources naturelles pour la survie des communautés, leur gestion connaît peu de changement et les peu qui y ont été expérimentées ont passé par l'épreuve de la tradition ou imposées leur acceptation. Dans la réalité des faits, le système de production extensif itinérant pratiqué par ces populations n'a pas tardé à matérialiser des limitations à la faveur de la croissance des effectifs et l'éveil de leur goût au profit amorcé par la monétarisation et les retombées de la dégradation de l'environnement prise de contre-pieds par la sécheresse devenue presque permanente.

Avant, les communautés bwa vivaient en symbiose avec la nature. Ils cultivaient la terre pour couvrir les besoins alimentaires du groupe. La faune et flore qui les entouraient leur fournissaient, par la chasse, la pêche et la cueillette des compléments alimentaires animales

<sup>61</sup> Diallo M et Coulibaly D. :1991 : 24-59, ouvrage déjà cité



ou végétales. En ce moment, en rapport de nombre et d'étendue d'espace, les ressources naturelles abondaient. Les champs connaissaient une durée de mise en exploitation et du temps de jachères plus long. Les groupes familiaux constituaient des unités de production, de consommation et de résidence. De ce fait, les champs étaient exploités collectivement, réduisant ainsi les espaces des terroirs villageois emblavés par les cultures.

L'abattage-brûli, qui était et est encore la méthode de défrichage des nouveaux champs, épargnait les essences utiles. C'est ce qui explique l'apparence de jardin botanique (Kring : 1991 : 157-180) du paysage aux abords des villages et partout dans la campagne au Pays-Bwa et partout dans celles d'Afrique sahélienne. Les gros arbres isolés ou souvent entourés de végétation rabougrie, témoignent de la densité du couvert végétale des lieux jadis.

Les bas-fonds étaient dans le temps considérés comme des zones non adéquates à l'usage agricole. Leur importance était plus pour la pêche qui pouvait se pratiquer dans les eaux des marigots et les rivières qui s'y trouvaient. De plus ils servaient de zones de pâturage pour les troupeaux peulh pendant la saison sèche. En ce moment la pêche, la cueillette et la chasse étaient faites de forme collective, dû à la gestion collective des ressources naturelles qui les rendaient possibles.

Par le temps, suite à des causes combinées qui se résument à la dégradation des terres réduisant les espaces cultivables face à une population en croissance continue et l'insuffisance des pluies aggravant les risque de production agricole, nous assistons à une crise foncière et de paire à l'adoption par les paysans de stratégies proportionnées de sa gestion. En fait,, les causes de la crise foncière sont connues par les paysans et les manifestations de celle-ci énoncées par la majorité des personnes interrogées, se traduisent par : un morcellement toujours plus marqué des domaines terrains familiaux, la durée des jachères et de la mise en exploitation des champs toujours plus courtes, l'exploitation des bas-fonds pour leur relative humidité. Malgré cette contrainte foncière, la gestion reste toujours collective pour son caractère de propriété collective non vendable et de paire pour éviter les abus individuels. Car il faut rappeler que l'accès à la terre reste aussi une nécessité vitale et respectée dans toutes les communautés. Néanmoins, face à la dégradation générale des terres, les terres attribuées à des non-membres d'une famille ou des ressortissants d'autres villages sont généralement d'une valeur agronomique médiocre.

Si les modes de gestion des ressources naturelles ont résisté à l'évolution naturelle, ce sont plutôt leur mode d'exploitation ou de mise en valeur qui ont changé. A ce niveau nous avons affaire à deux phénomènes du changement dans les communautés traditionnelles maliennes : le collectif villageois, qui constitue la base de l'intégrité villageoise et l'individu soumis aux fantaisies de ses capacité, besoins ou nécessités de promotion. Par exemple, de nos résultats nous avons pu constater que l'évolution des familles qui est à l'origine de l'éclatement de résidence de leurs membres, conduit à une redistribution des domaines terriens familiaux ou morcellement des terres du groupe familial. Ce fait a abouti du coup à la réduction de la marge de manoeuvre en matière de jachère et d'exploitation extensive des espaces d'importance agronomique. Nous avons pu nous rendre compte, suite à l'analyse des témoignages recueillis, qu'au sein des familles le droit d'usage a tendance à se personnaliser. C'est-à-dire que les unités familiales des familles étendues exploitent d'une manière plus ou moins permanente les champs qui les ont été attribué par leur patriarche. Ce fait est plus marqué pour les champs de case et les parcelles situées dans les bas-fonds. En fait, l'exploitation des parcelles de bas-fond exigent des techniques intensives, tel que apport de fumier ou clôture contre les animaux divagants à cause de leur exploitation de durée plus longue dans l'année. De la même exploitation intensive bénéficient les champs de case, à cause de leur proximité du village les ordures de case y sont facilement apportées pour améliorer leur fertilité.

La mise en exploitation des bas-fonds ne met pas en cause leur gestion collective par les communautés villageoises. Elle n'est qu'une réponse au facteur limitant de production qu'est la pluviométrie.

Quant aux activités de cueillette, de chasse et de pêche, compte tenu de la réduction de leur importance suite aux retombées des aléas climatiques, la collectivité de leur gestion perd sa représentativité dans beaucoup de villages : beaucoup de marigots sont ensablés, les animaux sauvages ont migré vers les zones plus humides dotées d'un meilleur couvert végétal, la fructification des arbres utiles est devenue dépendante aussi de la pluviométrie. Dans tous nos villages enquêtés, seul à Batilo et Sokoura où les paysans nous ont témoigné l'existence de nos jours encore en vigueur d'une maintenance et d'un respect strict de nombreuses normes traditionnelles, de telles pratiques sont encore opérationnelles. Pas pour autant, le respect des essences végétales utiles par la coupe se maintient partout dans les faits. Les gros arbres qui sont épargnés par l'abattage brûlés sont les essences utiles qui donnent ainsi au paysage son apparence de parc botanique.

La gestion des ressources au Pays Bwa reste dans les faits l'affaire des communautés villageoises. La présence de l'Etat, même démocratique, est presque symbolique et va de la recollection des impôts et différentes taxes à l'arbitrage des conflits dépassant les compétences de l'autorité villageoise.

Face à la dégradation de la valeur agronomique des terres et à la pression démographique sur le foncier, qualifiés par nos interlocuteurs villageois comme refroidissement de la terre et par son usage hâtif, les droits d'usage des membres familiaux ont tendance à se personnifier. L'intensification de l'exploitation des champs devenant un fait incontournable pour produire, dans tous les villages dans lesquels nous avons enquêté, dans toutes les familles étendues, les groupements domestiques qui les composent, exploitent en permanence certaines parcelles du domaine familial. Les champs de case, parcelles de bas-fond et certains champs de brousse ont été les exemples cités. Sur ces parcelles des générations peuvent même se succéder et des investissements d'aménagement et de fertilisation peuvent s'y réaliser. Ceci explique aussi, qu'au sein d'une ligne familiale, suivant nos analyses, la croissance des effectifs dans les familles se traduit par une répartition des terres obligeant des investissements d'intensification. Ainsi aux jeunes familles correspondent, dans de nombreux cas de répartition des terres, celles de valeur agronomique réduite dont la mise en valeur ne leur permet pas de couvrir leurs aspirations de producteur. Ces jeunes, par manque de terres cultivables disponibles dont l'exploitation leur permettrait de couvrir leurs besoins alimentaires et monétaires, abandonnent le village temporairement ou définitivement. S'ils sont contraints de rester au village pour quelque raison que ce soit, ils créent des activités non-agricoles pour réduire leur dépendance de l'exploitation de la terre. C'est ce que nous traiterons à continuation comme la dynamique des activités locales paysannes et diversification des activités des actifs villageois à la faveur de l'élan de la dynamique sociale naturelle, accélérées par les conséquences de la crise du système de production agricole.

**Tableau 5 : Contraintes agricoles et risques alimentaires : principales méthodes de lutte en Pays-Bwa**

Contraintes		Méthodes de lutte		
		DISPERSION (atténue les effets)	EVITEMENT (agit sur les causes)	CONTOURNEMENT (se place hors atteinte)
Con-traintes agricoles	Climatiques	-Dispersion des parcelles -Association de cultures et diversité variétales -Dispersion des dates de semis	-Haie vives -Compostage -Diguettes en pierre -Petits barrages -Methode ZAE	-Variétés cycle court
	Production	-Techniques culturales favorables à l'économie d'eau et préservant de la fertilité	- Stabulation ou parage des animaux - Intensification culturales (engrais minéraux organique, traitement phytosanitaire etc.) - Equipement agricole (charrue, charette, multicultureur, semoir, petit matériel etc)	Association agr. élevage Rationalisation usage du temps de travail suivant saisons -Diversification des activités
	Commerciaux	-Vente échellonnée -Transport -Circuit d'échange en fonction des distances, prix et des saisons -Cultures et produits rentables (sésame, oignon, tabac, piment, gombo, manioc, patate douce etc.)	- Réseau routier -Usage traction animal dans le transport -Usage camions et mini-bus dans circuit d'échange villes-pays-bwa	-Circuit non-marchand (troc)  -Esson échanges villes campagne
Contraintes alimentaires		-Compléments alimentaire non agricole et saisonniers -Cultures de soudure	-Méthodes de conservation de produits -Stockage de produits -Achat de produits	-Revenus non-agricoles -Migration saisonnière et/ou définitive

### 5.2.2 Changement des systèmes de culture bwa et dafing, de l'autoconsommation à la bivalence de la production agricole

Le mode de production agricole paysan, de par le caractère particulier de la personne morale du *boo*, qui est la cause de leur isolement malgré leur attribut de maître des lieux, priorise la garantie de la sécurité du groupe. Comme cela a été constaté chez la plupart des producteurs ruraux du Sahel, qui accordent plus de priorité à la survie du groupe social qu'à la maximisation des revenus<sup>62</sup>.

Ici dans la zone, conscients de ce état de fait, même les grands projets de développement agricoles (opération arachide, mil, riz ou de coton) n'ont pas risqué des interventions. Ces projets sont dans les faits absents dans la zone, car les populations Bwa qui y vivent en majorité avaient parus aux yeux de leurs représentants comme réfractaires aux changements en général.

Les Bwa exploitent leurs champs pour satisfaire les besoins alimentaires dans un premier temps et puis monétaires de leur famille dans un deuxième temps. Le système de culture, qui

<sup>62</sup> Club du Sahel : CEPAG : Le Mali dans le XXI<sup>e</sup> siècle : Actes du séminaire < Perspectives à long terme en Afrique de l'ouest et au Mali : conséquences pour la coopération>. Mission française de coopération et d'action culturelle au Mali, Bamako, Déc.1996 :40

par définition constitue la conduite ou gestion et l'ensemble des techniques mises en oeuvre pour l'obtention d'une production agricole donnée<sup>63</sup>, est essentiellement basé sur la production céréalière de subsistance. Les champs sont emblavés en mil, sorgho, fonio, maïs, dah, haricot, niébé, arachide, sésame et coton. Comme la base de l'alimentation est le mil et sorgho, ces cultures ont toujours occupé les plus grandes superficies.

Avant la dégradation des conditions agro écologiques, le sorgho, comme plante exigeante en nutriments, occupait les meilleures terres et les nouvelles friches. Les variétés cultivées étaient de cycle végétatif long et d'une grande productivité. Il était signe de prestige : avoir du sorgho (stocké depuis deux, trois ans etc) dépassant les besoins du groupe familial signifiait une sécurité sociale synonyme de puissance du groupe familial et d'une sécurité alimentaire comme priorité des priorités.

Le mil quant à lui, pour sa rusticité végétative, marquée par sa résistance au déficit hydrique et tolérance en fertilisation réduite des sols, occupait des champs relativement moins fertiles. De ce, fait il succède toujours dans la logique de la rotation des cultures à d'autres spéculations comme le sorgho et l'arachide : cultures de cycle long et plus productives. Il était moins cultivé chez les paysans (bwa, dafing, etc) que le sorgho et était considéré comme une culture de disette et partant de ce fait une grande quantité de production de mil avait moins de mérite que celle de sorgho.

Le fonio est une culture encore moins exigeante que le mil et de ce fait il occupe les champs, pendant la dernière année de leur durée de mise en exploitation. Il est aussi, de par le cycle végétatif court de certaines des variétés cultivées, une culture de soudure par excellence. A ce titre, quand les conditions agronomiques sont bonnes/adéquates, les paysans préfèrent réduire les superficies qu'il occupe, car ses semis (de la moitié du mois de mai à la moitié du mois de juin), coïncident avec la préparation des champs pour les autres cultures, et sa récolte coïncide avec d'autres travaux agricoles de mi-août à septembre.

La culture des arachides, quant à elle, était pratiquée pour satisfaire la consommation familiale et ses feuilles comme fourrage animal. De ce fait, les arachides occupaient des espaces réduits et succédaient comme cultures fertilisantes et nettoyantes au sorgho ou mil dans la rotation des cultures.

Le maïs, quant à lui, était cultivé sur les champs de cases, pour deux raisons : d'une part pour éviter ou pour réduire les risques de dégâts par les animaux et/ou oiseaux, de vol et d'autre part pour ses exigences en nutriments et besoins hydriques. Ainsi sa culture n'a de chance de réussite que dans ces champs de case dans lesquels sont déposés les ordures de ménage, et la proximité des concessions permet la surveillance contre les vols et dégâts de tout genre. De ce fait, il occupait partout des superficies réduites. Il constitue aussi une culture de soudure, pour la longueur réduite du cycle végétatif des variétés cultivées. Compte tenu des exigences de sa production, sa culture revêt un caractère exotique, réservée à un nombre réduit de personnes dans les villages.

Le haricot, cultivé pour ses graines et ses feuilles, est cultivé toujours en association avec le mil ou sorgho, à des proportions de densité déterminée. Quand la population de haricot en association avec le mil ou sorgho est trop élevée, cela peut rendre difficile les travaux de sarclage, de buttage et de plus il peut occasionner une compétitivité pour les nutriments pour les deux cultures.

Le dah/dah sauce (différent du dah fibre), quant à lui, entre dans l'alimentation comme condiment de sauce. Dans le cadre de l'autosubsistance alimentaire, sa production répond aux besoins de condiments des villageois. Il avait toujours été cultivé en association avec l'arachide ou le fonio.

---

<sup>63</sup> IER : 1980 :84, cité par Koné Daouda et col : 1998 :13

Le sésame, sa culture se justifie traditionnellement par son importance alimentaire due à ces graines dont on extrait l'huile et le tourteau pour la consommation. Il était toujours cultivé en association avec l'arachide.

Cette production agricole, comme mentionné plus haut, visait seulement à couvrir les besoins alimentaires au moment où l'homme vivait en symbiose avec la nature : Il exploitait les ressources naturelles disponibles tout simplement pour sa survie. En ce moment les moyens de travail utilisés étaient rudimentaires : houe, daba, pioche, haches, coupe-coupeetc, les terres fertiles abondaient ainsi que les pluies, de même la production, consommation et résidence étaient collectives.

Ce système de culture d'autosubsistance alimentaire devait évoluer, sous l'influence des changements socio-politiques, agro-climatiques (croissance démographique, réduction de la pluviométrie et des ressources naturelles, politique agraire de l'Etat, etc), vers des nouvelles formes d'exploitation d'une part, pour continuer à servir l'auto-subsistance alimentaire et les nouveaux besoins succités. D'autre part comme le confirme ces propos même dans les villages les plus reculés, des paysans ont intériorisé un ensemble de conflits dont ils ne prennent pas toujours conscience mais qui motivent et orientent leur comportement<sup>64</sup>. La monétarisation du monde rural, accompagnée par l'instauration de l'impôt et des différentes taxes ont eu de retombées néfastes sur le système de culture. Dès lors les paysans ne pouvaient plus produire uniquement pour couvrir les besoins alimentaires de sa famille. Ils devaient avoir des surplus dont la vente lui proportionnait des revenus monétaires, comme le confirme ces propos que nous approuvons : il faut désormais produire non seulement pour la consommation familiale mais pour aussi la vente. Or l'argent porte avec lui la crise des équilibres socio-économiques traditionnelles, qui sont à l'origine des modifications de même nature socio-productives. Ces modifications ne s'imposent pas d'emblée, elles provoquent une situation générale de crise qui atteint les structures de la société, le système de valeurs, les modèles de comportement et les manières de vivre et de penser (Ela Jean-Marc:1982:12). Dans notre zone d'étude, les résultats de nos enquêtes nous ont prouvé que ce phénomène se matérialisa par une chaîne de réactions dans tous les villages sans critère de différenciation : (voir Tableau 5 : Contraintes agricoles et risques alimentaires : principales méthodes de lutte en Pays-Bwa).

- Déstabilisation des unités de production, de consommation et de résidence. Nous avons pu constater un éclatement des unités de résidence et par le temps des unités de production. Ceci se matérialise dans les faits observés par un morcellement des domaines fonciers familiaux entre les différents membres, augmentant du coup la pression sur le foncier.
- la remise en question du système de culture traditionnel face à la combinaison des circonstances agro-écologiques contraignantes. La dégradation des ressources naturelles et ses conséquences sur l'environnement, le cadre de vie et la sécurité alimentaire des populations, motivent les paysans pour leur survie à adopter des nouvelles stratégies de culture : tous les produits cultivés ont désormais une valeur de consommation et de vente. Les paysans produisent dans la zone pour s'alimenter et pour vendre, bien qu'il faut préciser que l'arachide, le sésame et le coton soient reconnus comme les cultures classiques de rente.
- les cultures rustiques à cycle végétatif court mais peu productives ont désormais une place de choix/ une tendance préférentielle dans le système de culture, face au recule de la pluviométrie et baisse de la fertilité des sols. Ainsi nos résultats obtenus prouvent que le mil est plus cultivé dans toute la zone que le sorgho, et les paysans interrogés l'ont confirmé partout dans la zone, et qu'il y a de plus une préférence pour les variétés de mil à cycle végétatif court et résistantes aux striga et aux dégâts des oiseaux. Dans le cycle de rotation des cultures sur les champs, la moitié du temps de leur mise en exploitation est

<sup>64</sup> Ela Jean-Marc : L'Afrique des villages. ed.KARTALA, 1982 :13

occupée par le mil. Ce fait affecte aussi les habitudes culinaires. Au Pays Bwa nos interlocuteurs affirment qu'ils consomment de plus en plus de mil que de sorgho actuellement, dû au fait que sa quantité produite est nettement supérieure à celui du sorgho,

- la modification dans la répartition spatiale des champs ainsi que leur occupation par les cultures, face à la diminution de la pluviométrie. Les zones exondées des terroirs étaient les endroits où les paysans établissaient leurs champs. De nos jours, leurs emplacements ont été étendu aux dépressions : les bas-fonds et cuvettes. C'est aussi là qu'il nous a été révélé par la majorité des cultivateurs bwa et dafing, la présence de plus de champs de sorgho et d'arachide que de mil. La zone étant traversée partout par des cours d'eau alimentant l'affluent du fleuve Niger : le Bani, l'exploitation de ces bas-fonds et cuvettes réduit l'intensité des conséquences de mauvaises récoltes. Les récoltes sont bonnes dans les champs situés dans ces bas-fonds et cuvettes pendant les années de pluviométrie déficitaire et le contraire quand la pluviométrie est suffisante/satisfaisante (l'excès d'humidité provoque les effets de noyade des plantes cultivées), nous ont témoigné partout dans la zone les paysans,
- la pratique de cultures multiple<sup>65</sup> en l'occurrence l'association des cultures pour minimiser les risques agricoles dus à la réduction des espaces cultivables et de faire face à la baisse de la fertilité des sols. Nous avons pu constater ce fait lors de nos deux séjours dans la zone pendant les récoltes. En ce moment, nous pouvions voir dans les champs des récoltes échelonnées dû aux différents termes de maturité des cultures associées : par exemple un champ de mil dans lequel la récolte de mil étalée, séchant au soleil, tandis que les pieds encore verts de dah sauce végètent partout et le haricot, soit les plantes déjà roulées en boule pour le fourrage ou les gousses, jigent partout dans le champ, mûres attendant leur ramassage. (*Voir photos ci-dessous*)

**Photos Nr.4 :** Usage rationnel des champs par l'association des cultures sur les mêmes espaces.



*Association de mil-sorgho, dah-sauce et d'arachide (récolte)*



*Champ d'arachide et de mil-sorgho.*



*Association mil-sorgho et mil (récolte)*

De même dans les champs d'arachide où l'arachide est cultivé en association avec le sésame et/ou dah sauce, le même phénomène a été observé : l'arachide récolté plutôt que le dah sauce ou le sésame. Après la récolte des arachides, les plantes de sésame et/ou de dah sauce végètent avec une densité relativement lâche partout dans le champ.

- le fonio, comme culture de soudure par excellence, et par son exigence relative réduite en nutriments et besoins hydriques, devient une spéculative assez cultivée. Il occupe de plus en plus des espaces agricoles importants,

<sup>65</sup>la pratique de cultures multiples consiste à une succession (cultures successives l'une après l'autre) ou/et une coexistence (cultures associées) de plantes sur la même superficie. Kotschi J., Walters-Bayer A., Adelhelm R. Hoesle U.: 1990: 9-14

- comme les jachères et la durée de mise en exploitation des champs diminuent, les espaces non cultivables, agronomiquement stériles augmentent. Partout dans la zone de nombreux champs ont été abandonnés, car rien n'y pousse plus. Cet état de fait, qui n'échappe à personne, pousse les paysans, appuyés par les projets et initiatives de développement externes entre autre le projet SOS-Sahel, le CFAR Zoura, le projet PAEetcà intensifier la production par l'acquisition d'équipements agricoles (charrue, charrette, semoir, herse, etc), la fertilisation des champs (usage d'engrais minéraux et organiques) et les pratiques de lutte anti-érosive, et cela en marge du droit foncier traditionnel. Sur ce point nous tenons à ajouter que ces mesures de maintien ou de conservation de la fertilité des terres peuvent à long terme forcer des modifications du droit foncier traditionnel : une transformation du droit d'usage en une sorte de titre foncier mais au sein de la famille, car la terre reste toujours patrimoine familial avec tous les attributs qui s'y réfèrent. En d'autres termes, cela oblige le droit foncier traditionnel à accepter l'intensification, tout en gardant ou en réservant le droit d'attribution et le respect de la valeur patrimoniale de la terre.

Comme énoncé au début de ce chapitre, la dégradation des ressources naturelles et ses conséquences contraignantes sur l'environnement, le cadre de vie et le système agraire a motivé et/ou orienté les stratégies de survie et/ ou de minimisation des risques agricoles des communautés paysannes au Pays Bwa qui en majorité restent attachées à leur statut de paysan et à leur mode de vie communautaire.

A la lumière de ce constat, pour s'adapter à la chaîne de circonstances contraignantes tout en gardant le statut de paysan et son mode de vie communautaire, les paysans diversifient les activités pour ne pas dépendre que seulement de la culture de la terre et/ ou migrent temporairement vers les villes ou les entreprises agricoles. La migration, dans ce contexte, est une forme de réduction des conséquences de la dégradation du cadre de vie dans les villages.

Quant aux activités qui ont vu un développement de leur pratique, avec l'insécurisation du système de culture il y a : le jardinage, le petit commerce, l'élevage, l'artisanat, la cueillette.

En d'autres termes, la chaîne de circonstances contraignantes a engendré des séries de stratégies de survie diversifiées et multiples. C'est ce que nous chercherons à présenter dans le prochain thème du travail.

### **5.3 Diversités des activités de survie dans la localité**

#### **5.3.1 L'élevage : de la complémentarité socio-économique à l'agro-pastoralisme**

Les communautés paysannes résidant au Pays Bwa sont traditionnellement des cultivateurs, vivant par conséquent de l'agriculture et d'activités complémentaires. Nous a témoigné un vieux à Batilo et aussi des personnes âgées dans les autres villages enquêtés, en se référant aux pratiques agricoles dans le temps, que l'agriculture occupait les gens presque tout le temps dans la zone. Les cultures pluviales pratiquées chez eux, de la préparation des champs à la rentrée des récoltes, occupaient les paysans dix mois durant du mois d'avril au mois de janvier avec des intensifications des travaux agricoles pendant l'hivernage (juin-octobre). Les activités accompagnantes, comme la cueillette et ramassage, la chasse, la pêche, l'artisanat, l'élevage, l'apiculture et le jardinage, étaient d'une importance moindre.

Elles étaient pratiquées sous forme de passe temps ou de subsistance. Par exemple l'élevage domestique servait pour couvrir les besoins en viande animal, besoins géomatiques et pour des fins utilitaires : Ainsi les chiens et chats dans les familles constituaient pour le premier assurer le gardiennage des champs, maisons et comme compagnon de chasse et pour le second, il représentait un moyen biologique de lutte contre les invasions de rats et de souris

dans les maisons. Les poules étaient pour prévoir les jours d'accueil de visiteurs de marque, pour les sacrifices sur les autels et comme paiement des amendes ou comme cadeaux pour influencer une sollicitude. L'âne et le cheval eux, étaient des moyens de transport rapides (transport de personnes et de charges sur le dos). Il faut ajouter aussi qu'ils étaient des propriétés familiales et non individuelles. Quant aux caprins et ovins ils servaient aussi pour les cérémonies rituelles de mariage, de décès ou de sacrifice sur les autels. Très peu de gens s'y adonnaient pour les risques de conflits, suite aux dégâts éventuels que pouvaient occasionner les animaux de l'élevage domestique dans les champs. Dans cette même optique, élevage des bovins, pratiqué par les familles novatrices isolées, était en association avec les Peuhl. Les familles qui voulaient avoir quelques bovins, pour quelque raison que ce soit, en achetaient et les confiaient à un Peuhl qui les associait à son propre troupeau. Il rendait compte à la famille paysanne une fois dans l'année, pendant la saison sèche.

Nous pouvons ajouter à ces propos de nos interlocuteurs paysans qu'en ce moment l'agriculture pouvait assurer l'autosubsistance alimentaire des familles paysannes au Pays Bwa. De plus que l'élevage des animaux, qui nécessite des espaces de pâturage, représentait et est toujours une insécurité pour les cultures (les dégâts) et une concurrence pour l'espace, de ce fait ne faisait pas bon ménage avec l'agriculture aux yeux des paysans.

Élevage gagne du poids dans l'économie domestique au même titre que d'autres activités secondaires, suite à la décadence de l'importance de l'agriculture. Les paysans, sans pour autant abandonner les traditions agricoles, essayent de compenser le manque à gagner de la culture de la terre en développant la pratique d'autres activités comme l'élevage parmi tant d'autres.

L'intérêt croissant de la pratique de l'élevage a été nourri par l'introduction de la culture attelée par le programme étatique de vulgarisation d'équipements agricoles pendant la première République, comme l'a mentionné, Kring T : 1991. En fait,, l'utilisation des animaux de trait: ânes, chevaux, boeufs dans l'agriculture, obligent les paysans à les élever et maintenir en bonne forme pour une meilleure rentabilité. Ce fait s'est traduit, suivant les moniteurs agricoles, par une croissance explosive de leur nombre dans tous les villages.

De plus, un autre fait favorable à l'essor de l'élevage, c'est l'alternance des années de bonnes récoltes et de mauvaises récoltes ici et sur toute l'étendue du territoire malien. Celle-ci étant devenue une constance de la production agricole, pour prévoir les mauvaises années, les paysans réinvestissent en partie les revenus des acquis de la vente des surplus de production achetant des animaux qu'ils élèvent de forme extensive pour les revendre quelques années plus tard. A la question, pourquoi ils pratiquent de plus en plus l'élevage. Partout les réponses se résument à ces propos : sans l'élevage des animaux, il n'est plus possible de bien produire ou survivre. Les déchets des animaux nous servent à fertiliser nos champs, grâce aux ânes, chevaux et boeufs nous pouvons labourer nos champs avec la charrue et faire le transport en charrette, en cas de pénurie alimentaire ou monétaire nous pouvons vendre quelques animaux ou volail de notre élevage domestique pour y faire face et de plus ils nous servent comme source de protéine animale, car les animaux sauvages sont presque finis dans la brousse.

Suivant nos constats, ce fait de la croissance de l'intérêt des paysans pour l'élevage domestique peut être stimulé, en plus des raisons citées, par le contact constant entre éleveurs peuhl transhumants et sédentaires cultivateurs. Les paysans, pour décourager et réduire la présence de troupeaux peuhls sur leur pâturage, menaçant pour leurs cultures, constituent à leur tour aussi des cheptels importants pour créer la concurrence.

Dans leur logique, les pâturages des terroirs étant occupés par leurs propres animaux, ceux-ci n'attireraient plus les nomades peuhl et leurs troupeaux. Mais cette hypothèse semble peu probable dans la pratique, car la croissance du cheptel villageois n'a pas pour autant réduit l'arrivée ou la présence temporaire ou permanente des troupeaux peuhls sur les terroirs villageois.



Nous pouvons aussi associer ce fait à une adoption justifiée des paysans de élevage à l'agriculture : une sorte de rationalité économique qui est apparue chez eux à la faveur des contacts avec les authentiques pratiquants : les Peuhl. En fait, d'après les paysans, l'élevage extensif ne demande aucune professionnalité spécifique et de plus pour eux la vente d'un animal (boeuf, cheval, vache, etc.) procure plus que ce que lui rapporte l'agriculture. Encore plus dans cette période où celle-ci est insécurisante, la pratique est prometteuse.

Quant au rôle de l'Etat dans la croissance de l'élevage domestique, il se situe dans le cadre de la modernisation des campagnes pour qu'elles contribuent mieux à l'alimentation des caisses de l'Etat. Suivant cette politique agraire, l'introduction de la charrue pour la culture attelée, de la charrette pour le transport etc devaient servir au fait à augmenter les volumes de production et alléger les travaux champêtres. Elle a contribué en fait, d'une part à l'augmentation des capacités de travail des paysans et de paire à l'exploitation incontrôlée des terres sans tenir compte de leur fragilité, provoquant ainsi leur dégradation souvent irréversible et d'autre part à un regain d'intérêt de l'élevage des animaux de trait (ânes, chevaux et boeufs).

Partout où nous sommes passés, les propos paysans sur l'élevage confirment ce que nous savons des analyses théorique s'y référant : il est devenu une composante de l'agriculture, car :

- la production pour ce qui est de la fertilisation et labour des champs comme du transport des récoltes et du fumier, se voient difficilement envisageables sans l'usage de la traction de chevaux et des boeufs,
- dans le contexte actuel de la production agricole aléatoire, l'élevage représente une activité sécurisante de la subsistance, car dans ces conditions, présente moins de risques de production.

En fait, à Koula, Somalo et Marékuy, les paysans nous ont fait part que grâce aux activités parallèles à l'agriculture entre autre l'élevage, ils ressentent moins la gravité des mauvaises récoltes. De plus, la pratique de l'élevage a contribué plus à la croissance du revenu des paysans que l'agriculture. Pour appuyer ces propos, suivant un paysan pilote du village de Somalo, la vente d'un boeuf ou cheval peut rapporter plus que cinq ans de travail de la terre. Nous pensons que dans la pratique tous les paysans partagent ce point de vue. La preuve illustrante est que dans les villages bwa dans chaque famille au moins un porc et une chèvre ou un mouton, les poules y sont présents, et il y a au plus un bovin et équin. Là aussi nous avons constaté que l'élevage des porcs a non seulement accru sinon qu'il constitue une des sources de protéine animale et à la fois de revenu des femmes. Ces derni`res par le temps, en ont fait une bonne combinaison avec la fabrication de la bière de sorgho. Des revenus de la vente de cette boisson alcoolisée, elles s'achètent un porc qui sera nourri, jusqu'à l'âge de l'abattage, par les résidus des graines de sorgho qui ont servi pour la fabrication du dolo. Ces résidus servent partout d'aliment bétail.

Chez les Dafing à Koula et Soundé, l'élevage présente une petite particularité. Il concerne surtout les petits ruminants qui sont élevés individuellement dans chaque groupe domestique. Quant aux gros ruminants en l'occurrence les boeuf et vaches surtout, ils sont élevés en collectif. Par affinité, les gens regroupent les animaux, pour les faire garder par une seule personne ou un Peuhl qui lui même n'est plus en mesure de pratiquer son métier d'éleveur et de propriétaire d'animaux. Avec ce dernier il existe des accords variant suivant les cas (rémunération en nature et/ ou espèce). Cette forme de l'élevage suivant eux est une adaptation de cette activité prometteuse à leur tradition : les actifs étant tous mobiles, ils ne peuvent s'occuper de l'entretien des animaux donc ils sont obligés de les confier à un berger. La fonction sécurisante de l'élevage dans l'agriculture en crise croissante n'a pas de doute, mais évidentes sont aussi les conséquences néfastes que sa pratique assigne à l'écosystème et sur le plan social. Les experts sont là dessus unanimes, que l'avancée accélérée du désert se

doit en partie à la croissance des effectifs du bétail. Les animaux accélèrent le processus d'érosion par le surpâturage et la destruction du couvert végétal<sup>66</sup>. Même les paysans nous ont fait part que le braconnage des arbres par les Peuhl transhumants a fait périr de nombreux arbres dans leur terroir.

L'usage de la traction animale dans l'agriculture et surtout de la culture attelée s'est traduit par la réduction des superficies cultivables qui entraîna la pression foncière qui est à l'origine de multiples conflits sociaux en ce moment. Beaucoup de nos interlocuteurs villageois ne font pas de relation directe entre moyens de production et carence des terres. Ils l'associent pour la plus part à la croissance démographique et là ils ont aussi raison en partie.

Un autre problème, non moins important spécifique de l'élevage, c'est celui des conflits de plus en plus fréquents et graves entre agriculteurs et éleveurs Peuhl transhumants ou semi-sédentaires. L'impacte du surpâturage se fait remarquer dans les villages de la zone, car les conflits avec les éleveurs traditionnels et les Peuhl sont très répandus à cause des dégâts causés aux cultures par les animaux au début, pendant l'hivernage et à la récolte, (SLE, HU-Berlin 1995:30). Une des conséquences de la désertification est le drainage des nomades du Nord et leurs troupeaux vers les zones du Sud et Sud-Est où le pâturage des animaux est encore possible. C'est ce qui, d'une part, a fait augmenter la population et l'effectif du cheptel au Pays Bwa. Certains de ces éleveurs, à force de parcourir les mêmes pâturages et le même itinéraire chaque année, se sont établis sur leur trajet dans les terroirs villageois ou continuent la transhumance. Nous avons pu constater, lors de nos deux séjours sur terrain pour les enquêtes, l'abondance des animaux dans la zone : le long des routes et pistes comme dans les champs libérés des récoltes les troupeaux d'animaux divaguant à leur guise. Aussi le soir à l'approche du coucher du soleil, tous rejoignent leur enclos ou lieux de parage formant des nuages de poussière engloutissant les villages. Ce cheptel est constitué non seulement des animaux de l'élevage domestique mais aussi de ceux des éleveurs peuhl. De par leur abondance, ils constituent pendant les récoltes une insécurité pour la production agricole. En ce moment les dégâts occasionnés par les animaux étaient au quotidien.

Dans les villages enquêtés les paysans nous ont avoué partout qu'un des problèmes de la production agricole constituent les éleveurs peuhl et leurs animaux. Ces problèmes dépassent souvent le cadre villageois. En d'autres termes, les Peuhl en cas de conflits avec les cultivateurs villageois sont favorables à son règlement par l'administration étatique. De ce fait pour la plupart des cas, ces conflits sont portés devant les autorités administratives qui, eux aussi très souvent trachent avec peu d'objectivité. Il faut rappeler qu'au Mali l'inefficacité de l'Etat en matière de justice se doit à la pauvreté qui nourrit la corruption. Même dans les villages les plus reculés, tout le monde sait que le surpaiement des agents de l'Etat donne raison même si on a tort et même la démocratie mettra du temps à changer les mentalités sur ce plan ici au Mali.

Un autre aspect qui favorise l'intérêt pour l'élevage dans la zone c'est la facilité d'écoulement ou de vente du bétail et la proximité de la frontière avec les ethnies à tradition d'élevage. Les animaux provenant des villages longeant la frontière avec le Burkina-Faso, sont achetés et acheminés à pieds vers la République de Côte d'Ivoire (RCI). Ceux des villages situés autour de Fangasso et Tominian servent d'habitude pour le ravitaillement des centres urbains. Pendant les jours de foires hebdomadaires de Fangasso, Téné, Yasso, et Tominian, les camions transportants du bétail et/ou des personnes quittent ces foires surchargées en direction des villes de San, Koutiala, Sikasso, Ségou, Bamako etc. L'ampleur ou l'importance de ce trafic a été mesuré cette année 2002/2003 quand le conflit en Côte d'Ivoire a éclaté, bloquant toutes les activités économiques au Mali et particulièrement au Pays-Bwa. Pour beaucoup de jeunes bwa et dafing qui vivaient de ce trafic, c'est l'effondrement de beaucoup d'espoir et même une insécurité face à la famine sévissante suite aux mauvaises récoltes de la

<sup>66</sup> SLE-HU-Berlin:Nr.S170, 1995:30

campagne hivernale 2002. Les paysans ne savent plus où vendre leurs bétails pour avoir des revenus monétaires et se procurer des céréales.

En nous résumant, nous pouvons affirmer que l'élevage est une activité sécurisante de l'économie des groupements domestiques, car proportionne, des moyens monétaires pour couvrir les besoins céréaliers et financiers divers, augmente la production de l'agriculture par l'agro-pastoralisme (amélioration de la fertilisation des sols par les déchets animaux et usage de la traction animale). Mais s'il est difficile d'envisager le développement de l'agriculture sans l'association avec l'élevage au Pays-Bwa, économiquement, politiquement et géographiquement dévitalisé, celui-ci présente des problèmes dont la solution demande de gros efforts : tel que le surpâturage, les conflits entre éleveurs peuhl et sédentaires cultivateurs. Les paysans éprouvent de plus en plus le besoin d'agro-pastoralisme, compte tenu de la croissance des risques écologiques. A ce titre, l'adoption de l'élevage à l'agriculture les oblige à l'intensification de ce dernier par les soins vétérinaires, le gardiennage, le parage en enclos etc. Malgré ces mesures d'intensification imposées par les circonstances, le flux des chéquiers transhumants et semi-transhumants insécurise par leur présence les conditions et le cadre de production, attisant du coup le mécontentement des producteurs agricoles. A court terme aucune instance autoritaire n'a pu apporter de solution acceptable par les deux parties (les éleveurs peuhls et les communautés villageoises). Suivant nos constats de cette situation, si l'Etat malien, démocratique alors, ne cherche pas de solution à ce état de fait, cela risque de compromettre sa survie : les paysans voient leurs terres envahies par des éleveurs, qui suivant les principes démocratiques, fuient le désert armés des principes suivant lesquels toutes les terres appartiennent à l'Etat et toute parcelle de terre appartient à celui qui l'exploite.

### **5.3.2 Scénarios de la commercialisation et des circuits d'échange, du troc à la date**

La personne morale du *Boo*, traditionnellement a peu de sympathie pour toute activité ou profession génératrice de profit ou mercantile, car celles-ci génèrent des inégalités sociales et par dépit des conflits. Fort de ce constat, le commerce ou petit commerce au départ n'attirait aucunement pas les communautés bwa, <sup>67</sup>qui priorisent la cohésion du groupe social à tout. Les formes d'échange étaient le troc et les besoins d'échange étaient réduits par le mode de vie communautaire et de production d'autosubsistance alimentaire. Suivant les témoignages recueillis sur ce point, les quelques formes d'échanges pratiquées étaient surtout réalisées par les acteurs dafing. Ceux-ci allaient de villages en villages pour ravitailler les Bwa en produits dont ils ne produisaient pas (le sel, le souffre pour la poudre à fusil, la pierre silex pour la production du feu, les pagnes et étoffes en cotonnade, etc) et promouvoir de nouveaux produits d'ailleurs.

L'introduction de la monnaie n'a pas à court terme changé l'attitude des Bwa vis à vis de la pratique mercantile. Jusqu'à l'indépendance la seule pratique mercantile servait à couvrir les frais d'impôt et taxes dans les familles. Mais par le temps la vente des produits agricoles ne servait pas seulement à couvrir les frais de taxes et impôts mais aussi pour la satisfaction d'autres besoins (mariage, décès, cérémonies rituelles, etc) ou l'acquisition de certains biens (arme à feu, cheval, âne, boeuf ou vache, etc).

Dans le nouveau cadre de vie de la monétarisation, la commercialisation devient un facteur incontournable de la production agricole et de la vie des campagnes d'une manière générale. Dans le temps où l'achat des produits agricoles revenait à l'Etat, les Dafing, commerçants par

---

<sup>67</sup> Dembélé Urbain N. : Capital social et développement des communautés pauvres au Mali : l'expérience des écoles communautaires du Pays Bwa, cercle de Tominian. Programme des Nations Unies pour le développement, Bamako, Mali, Juillet 1998 : 4-5

tradition, multipliaient l'offre de produits de première nécessité et la promotion de produits industriels (torche, tissus, pièces de rechanges pour les bicyclettes, boîtes d'allumette, cigarette, pétrole, chaussures, etc). Ces derniers se sont rendus compte alors que le pouvoir d'achat des gens dans la zone avait augmenté. En plus de leurs rondes dans les villages, ces navetants d'afing, se rendaient dans les foires hebdomadaires établies dans certains villages. Ces dernières, anciennes pour la plupart, avaient été mises en place par les colons français dans les chefs lieux de canton. C'est le cas des foires hebdomadaires de Fangasso, Ouan, Lanfiara, Koula, Benena, Mandiakuy, Tominian, etc. (Tableau 3 : Diversités socio-économiques des villages enquêtés)

Le monopole de l'Etat sur le marché céréalier, jusqu'aux années 91 avec la fin des régimes dictatoriaux et l'avènement de la démocratie au Mali, faisait de ces foires hebdomadaires des lieux de vente de produits du terroir comme : les produits de cueillette, d'artisanat de l'aviculture, d'élevage et de céréales (fonio, maïs, haricot, petit pois, dah, sésame, etc). Le mil, sorgho et arachide étaient vendus clandestinement, car officiellement ne devaient l'être qu'à l'Etat qui imposait/fixait très bas des prix aux producteurs. Ce fait développa les ventes clandestines et surtout sur les marchés du Burkina Faso situés sur la frontière, où ces céréales étaient achetées plus chers. C'est de là que ce échange, au delà des frontières maliennes, connaît ses origines.

Mais il y a à préciser que ce monopole du marché céréalier, l'augmentation et la multiplication des impôts et des taxes représentaient l'exploitation la plus démesurée des paysans par l'Etat et par conséquent contribua à la paupérisation des campagnes. D'un côté, l'Etat fixait les prix aux producteurs très bas pour l'arachide, le mil et sorgho, et de l'autre, ce maigre revenu était de nouveau drainé par le système des impôts et taxes (en croissance continue) vers les caisses de l'Etat. Mais comme on le dit couramment au pays Bwa : *après les mauvais temps viennent les bons ou que tout bouleversement est porteur de bonheur ou encore que les épreuves de la vie servent de bonnes leçons d'orientation du mode de vie des personnes*. Ainsi de cette politique agraire anti-producteurs (Kring T : 1991 :157-180) de l'Etat malien, les ruraux ont appris à commercialiser leurs produits aux plus offrants quand les contraintes monétaires ne se présentent pas. De même, c'est pour contourner le monopole des marchés céréaliers que les paysans développèrent les échanges avec le Burkina-Faso.

De nos jours, d'après la majorité des paysans bwa actifs dans le commerce interrogés dans les différents villages, le problème de la commercialisation réside moins dans le manque de connaissance du circuit d'échange, mais dans la pauvreté du paysan même. D'après les témoignages recueillis, rares sont les paysans qui terminent l'hivernage sans contracter de crédit, ce qui les oblige à la récolte de vendre à perte pour s'acquitter des besoins financiers ou crédits. L'Etat, en faisant pression sur les paysans pour le paiement des impôts et des taxes, oblige ces derniers à exploiter démesurément les ressources naturelles, dont la terre pour y parvenir, jusqu'à la dégradation de cette dernière. Maintenant ils savent comment bien vendre leur production agricole, mais celle-ci a beaucoup diminué en volume. Ainsi ils profitent, pour honorer le processus d'évolution productive, pour étendre leurs expériences mercantiles à d'autres secteurs non-agricoles comme : la cueillette, l'élevage, le jardinage, la fabrication et la vente de bière de sorgho. Ils tentent aussi une extension de leurs échanges vers les villes qui, à leur tour, éprouvent un vif intérêt pour les produits du terroir. C'est-à-dire que même les zones économiquement et politiquement dévitalisées, comme le Pays-Bwa, entrent, par la force de la dynamique socio-économique, dans le circuit du ravitaillement des villes qui leur assure une sécurité d'écoulement et par conséquent contribue à réchauffer la motivation des paysans de produire plus en composant avec de nouveaux facteurs de production.

### 5.3.2.1 Contexte de la commercialisation des produits agricoles, entre pénurie alimentaire et croissance des besoins paysans

La politique agraire au Mali de l'indépendance à la démocratie était, nous l'avons dit, anti-producteurs agricole (Krings T. : 1991), car elle contribua à la surexploitation des ressources naturelles et de deux à l'appauvrissement des paysans, comme l'illustre Harrison Paul par ces propos : entre la dégradation des zones et l'appauvrissement des populations qui y vivent il existe une alliance malsaine<sup>68</sup>. Les paysans, pour pouvoir payer les impôts à montant en croissance soutenue et les taxes multiples, exploitaient abusivement leurs terres. Celles-ci, par le temps, se sont dégradées, réduisant ainsi leur productivité. Ceci a mis en cause tout le système de cultures et de paire le mode de production.

Comme nous l'avons énoncé plus haut, le système des impôts et taxes développa des aptitudes mercantiles chez les paysans. Les produits agricoles qui étaient destinés à l'autosubsistance sont désormais en partie vendus pour couvrir les besoins monétaires des groupes domestiques. Ainsi de nos jours selon les paysans interrogés, compte tenu des besoins monétaires croissants et la réduction des capacités et possibilités de production, tout produit agricole est vendable et vendu (*voir* Tableau 6 : Contribution des principaux produits agricoles à l'autoconsommation et à la formation de revenus monétaires), suivant les circonstances et localités. Ainsi à Batilo, seul le mil et sorgho échappent à la vente, à Fangasso, Sokoura et Marékuy aucun produit agricole n'est épargné par la vente. Cette différence entre les villages, suivant notre analyse, s'explique par la possibilité ou non d'exercer des activités génératrices de revenus : Par exemple les populations de Batilo pratiquent non seulement le jardinage, mais aussi l'exode saisonnière dans les zones rizicoles des plaines limitrophe du Bani. Au battage du riz, de nombreuses femmes et hommes vont travailler dans les champs de riz et se font payer en nature ou en espèce. De sorte que cette petite entreprise leur permet d'épargner le stock familial de mil et sorgho de la vente. A Fangasso, la présence de la foire hebdomadaire et la croissance de l'effectif démographique villageois favorisent la transformation de tout en marchandise. La foire facilite l'écoulement et croissance de la population qui est suivi d'une pression sur le foncier traduit par une dégradation des terres. Mais à Benena, la présence de la foire et l'augmentation de la population n'a pas pour autant entraîné les paysans à la vente de mil et de sorgho/ les stocks familiaux. Cela s'explique, suivant les résidents, par la pratique possible du jardinage pendant les douze mois de l'année et la proximité de la frontière avec le Burkina-Faso, favorable à la rentabilité du petit commerce. Ceci préserve les produits vivriers familiaux de la vente. A Marékuy et Sokoura, ces deux villages disposent de peu d'activités génératrices de revenus, ainsi les paysans sont obligés de s'attaquer aux stocks de mil ou de sorgho familiaux pour couvrir leurs besoins monétaires. A Koula et Soundé, chez les Dafing, la vente des réserves familiales de vivres (mil et sorgho) est peu usuelle, car chez eux les greniers de mil ou sorgho, pendant la saison sèche, restent fermés pour pouvoir disposer de réserves céréalières pendant l'hivernage. Par ailleurs d'un côté l'exode, leurs permet de réduire le nombre de bouches à nourrir pendant la saison sèche, et d'autre part, le petit commerce de par ses revenus leurs permet de satisfaire les besoins alimentaires jusqu'à l'approche de l'hivernage.

De même les populations de Somalo affirment que les productions de mil ou de sorgho, aliment de base, ne sont pas concernés par la vente. Ici deux facteurs confirment ces propos : d'une part le cours d'eau au bord duquel le village s'est établi jadis, permet de pratiquer le jardinage en toute saison. D'autre part, la proximité du Pays Dogon fait de ce village un point de transition des céréales des producteurs des falaises vers les zones des plaines du Pays-Bwa. Traditionnellement les cultivateurs dogon ne peuvent cultiver que du mil et/ou du sorgho

<sup>68</sup> Harrison Paul: Die dritte Revolution: Antworten auf Bevölkerungsexplosion und Umweltzerstörung. Spektrum, Akademischer Verlag ( ISBN 3-86025 - 208 -):179

dans les falaises et dans la vallée. Ainsi les productions de mil et de sorgho servent à la fois pour la consommation familiale et pour la vente. C'est chez ces Dogon que viennent se ravitailler les populations surtout les femmes Bwa de Somalo en céréales pour les revendre plus chers sur les marchés de Lanfiara, Soundé, Babara, Djiamankan et Fangasso.

Il faut tout de même préciser, sur ce point de la bivalence du mil et du sorgho, que la vente se pratique dans tous les villages, mais concerne dans les villages comme Batilo, Somalo, Benena et chez les Dafing des productions de champs individuels d'hommes ou de femmes. Les productions de ces champs individuels constituent un grand volume en croissance de mil et sorgho grâce à la sécurité relative du marché d'écoulement.

En fait,, la fabrication de la bière de mil-sorgho constitue, partout au Pays-Bwa, le marché le plus sûr d'écoulement de ces productions individuelles de mil-sorgho. Sur cet aspect de la consommation de bière de sorgho, le sorgho étant la base de l'alimentation, beaucoup d'observateurs externes, pressés de tirer des conclusions ou animés de préjugés à l'égard de l'ethnie bwa, estiment qu'au Pays-Bwa la pénurie alimentaire est permanente. Ceux-ci estiment que ce double usage du mil-sorgho (dans la fabrication de dolo et pour la consommation) ne permet de stocker pour garantir une sécurité alimentaire. Nous affirmons le contraire, en nous appuyant sur cette analyse du système de culture et sur des faits concrets. D'un la corpulence physique et la rusticité prouvée du *boo* au travail sont des preuves éloquentes qu'il s'agit de gens bien nourris. De plus la fabrication et la consommation de bière de mil-sorgho étant un élément culturel de l'ethnie bwa, il est logique que les Bwa cherchent d'adapter cette tradition, tant que possible aux évolutions ou changements que connaît leur cadre de vie. Ainsi avant, les femmes préparaient le dolo par l'accumulation des restes de surplus de sorgho prélevé sur la quantité que le chef de famille leurs donnait pour le repas et des récompenses en nature de leurs prestations de service (récolte et transport de mil). De nos jours cela semble révolu, car les prestations de services pendant les travaux de récolte sont assurées par les tons et associations de femmes et le transport des récoltes est réalisé par les charrettes. Actuellement l'approvisionnement en sorgho pour la préparation de dolo est assuré en grande partie par la production des champs individuels. De plus, en terme de volume de production, le sorgho est moins cultivé que le mil, alors la réduction de cette quantité de sorgho, peut influencer la sécurité alimentaire mais pas l'engendrer. Bien que certains chefs de famille irresponsables, pour couvrir leurs besoins monétaires, vendent toute leur production jusqu'aux réserves vivrières. Mais par ailleurs nous savons des documents et projets sur la problématique de la sécurité alimentaire au niveau national, que la vente des stocks de céréales, réservés pour l'alimentation familiale, se pratique partout en milieu rural au Mali.

La production de fonio, dah sauce, haricot et pois de terre jadis servait comme culture vivrière secondaire ou complémentaire à celle du mil et sorgho. Leur apparition sur les marchés commença par la monétarisation et le monopole étatique du marché céréalier. Comme culture peu importante pour leur volume disponible réduit, elles n'étaient pas concernées par le monopole. De ce fait, pendant la durée de celui-ci, elles étaient les plus exposées sur les marchés pour la vente. Cette pratique continue et gagne du terrain. Comme cultures secondaires, leur vente n'affecte en rien la sécurité alimentaire des groupes familiaux et de là, elles sont les plus facilement vendables mais pas toujours les plus vendues. Leur commercialisation gagne de l'importance, d'après nos observations sur les marchés hebdomadaires, grâce aux acheteurs urbains. Ceux-ci augmentent la demande et stimulent ainsi les producteurs à augmenter l'offre. Bien que nous n'avons pas de chiffres prouvant ce fait, nous l'avons dit plus haut, l'association presque constante du mil ou sorgho avec le haricot, l'occupation de plus grandes superficies en fonio de par sa rusticité, les besoins croissants en dah sauce des villes, traduisent une adoption de la production des zones rurales comme le Pays Bwa au nouveau cadre socio-économique.

L'arachide et le sésame constituent, quant à eux, les cultures de rente par excellence. Leur production vise surtout des fins commerciales. Mais pas pour autant, ils entrent aussi dans la liste des produits vivriers. La production arachidière a vécu entre autres les bas prix au producteur de la période du monopole du marché céréalière de la politique agraire de l'Etat, le développement du commerce clandestin et celui des échanges avec le Burkina-Faso où les arachides étaient mieux vendues. L'histoire de sa production et commercialisation connaît aussi une disparité entre prix et volume produit, à la défaveur des paysans. Au moment du monopole du marché céréalière de l'Etat, les volumes produits étaient considérables mais les prix très bas. A présent, les prix sont assez alléchants pour une demande qui ne cesse de croître. Mais les volumes produits diminuent chaque année, et s'il n'a pas assez plu, la production devient dérisoire. Bien que l'arachide soit une plante fixatrice d'azote, elle a besoin des terres relativement fertiles et surtout d'eau pour se développer.

La dégradation des terres étant un fait, la productivité des cultures en général diminue comme nous ont révélé nos interlocuteurs villageois. Pour la culture d'arachide, sa production dans nos villages est en fonction de la disponibilité de terres fertiles des uns et des autres. De là nous en déduisons, en plus des résultats de nos enquêtes dans la zone et des connaissances pratiques de la zone, que l'importance du volume de production d'arachide produit répond plus tôt à un critère de fertilisation des sols qu'à ceux choisis pour l'enquête. Ainsi du Duè-tun (Fangasso et Batilo) jusqu'à Somalo en passant par Soundé, c'est à dire les parties Nord et Nord-Est du Pays Bwa, la production d'arachide va de peu significative à insignifiante compte tenu de la dégradation marquée des terres dans cette partie de notre zone enquêtée. Par contre du centre de la zone (Sokoura et Benena) jusqu'au Sud (Marékuy et Touba) la production d'arachide est relativement meilleure, dû à une relative meilleure qualité des terres et probablement de la pluviométrie.

Quant à la production de sésame, auparavant elle était insignifiante car elle était toujours en association avec l'arachide et visait à satisfaire les besoins de la famille. Même pendant la période du monopole du marché céréalière, le sésame avait moins d'importance que l'arachide. Elle devient une culture de rente par excellence vers les années 1990 quand des opérateurs économiques externes s'intéressèrent à la production de toute la sous-région. Ces derniers sécurisant l'écoulement, et offrant des prix intéressants révolutionnèrent la production. D'après nos constats et les propos recueillis, tout le monde en cultivent. Mais suivant les acheteurs locaux les villages longeant la frontière avec le Burkina-Faso en produisent plus que ceux de l'intérieur. Ce-ci s'explique suivant eux par le fait que le marché du sésame est mieux organisé et plus fonctionnel au Burkina qu'au Mali et certains de ces grands acheteurs résidant à la frontière viennent se ravitailler dans les villages maliens augmentant la demande et de faire l'offre. Ainsi dans les villages de Batilo, Fangasso et Marékuy, la production de sésame n'est pas si importante que celle des villages de Soundé, Somalo, Sokoura, Benena et Koula. Les grands problèmes de la commercialisation du sésame sont les contraintes monétaires que beaucoup de producteurs ont à la fin de la campagne hivernale. Celles-ci les empêchent de respecter une discipline d'organisation de vente. De plus, bien que le sésame soit moins exigeant en nutriments, il est susceptible au déficit hydrique, de ce fait quand les pluies sont insuffisantes, les espoirs de bonnes récoltes et d'une bonne vente sont noyés.

A la marge des contraintes agro-climatiques de la production agricole, leur commercialisation, à la lumière de la faiblesse et la tendance à la baisse des revenus paysans, est plus orientée par les contraintes monétaires que des logiques de maximisation de profit. Ces mêmes contraintes croissantes, en combinaison avec les facilités d'écoulement favorisés par la demande croissante des villes, changent la nature des marchandises et stimulent la volonté de produire : toutes les productions agricoles sont vendables et vendues. L'offre en produits agricoles est adaptée ou est dictée par le degré d'évolution de la dégradation des conditions agro-écologiques (fonio, mil, sésame et haricot).

L'autosubsistance des familles est assurée par la complémentarité des produits agricoles. Ce qu'on ne produit pas ou n'a pas pu produire, on l'achète sur le marché en vendant ce qu'on a en excès ou ce qu'on a prévu pour la circonstance. Bien que les Dafing utilisent le petit commerce et l'exode pour gérer leurs stocks de réserve vivrière.

L'analyse de la révolution de la culture et commercialisation du sésame témoigne qu'un des problèmes de la production et commercialisation de la production agricole, c'est la sécurité de l'écoulement et les prix au producteur.

Le monopole du marché céréalier par l'Etat, l'instauration des impôts et taxes ont servi à convertir la mentalité Bwa par rapport au commerce et de cadre de formation commerciale des paysans du Pays-Bwa et sur l'étendue du territoire malien.

**Tableau 6 :** Contribution des principaux produits agricoles à l'autoconsommation et à la formation de revenus monétaires

Produits Contribution %	mil	sorgho	fonio	mais	riz pluvial	riz de	Ara-chide	sesame	dah	niébé	vouandou	coton	dah fibre
Autoconsom-mation	23	19	12	8	8	9	5	-	6	5	6	-	-
Formation de revenus	11,5 0	9	-	-	5	-	26,5 0	7	-	-	-	5	-

Source : Koné Daouda et col. Rep. Du Mali, juillet 1998 : 30, 32,28

### 5.3.2.2 Acteurs et circuits du commerce au Pays- Bwa : des navetants dafing aux doubles actifs bwa

Dans le chapitre antérieur, nous avons dit que la personne morale du *Boo* a peu de sympathie pour le commerce, à l'opposé de leurs cohabitants les Dafing qui, eux, ont une vieille tradition d'association de l'agriculture au petit commerce.

Par ailleurs, les communautés traditionnelles maliennes en générale ont une vision morale de l'homme social, qui précède toute vision économique. Ceci leurs donne une capacité de prise en charge des différents problèmes auxquels ils sont confrontés<sup>69</sup>. Ainsi, la vie communautaire et le mode de production d'autosubsistance bwa qui prévalaient jusqu'à la monétarisation, leurs permettaient de vivre en une certaine harmonie avec la nature sans aucune nécessité d'argent. Ceci leurs favorisait à la fois un atmosphère social conviviale et rassurante. Traditionnellement, les Dafing ont toujours pratiqué le petit commerce pour compléter leurs revenus agricoles. L'introduction de la monétarisation et de l'impôt au Pays-Bwa développa leur aptitude mercantile. Leurs productions agricoles comme le mil, le sorgho, et les arachides étaient vendues à l'autorité administrative pour disposer d'argent pour le paiement des impôts et des taxes. La fixation des prix au producteur et le monopole des marchés céréaliers par l'Etat contribuèrent au développement de ces aptitudes mercantiles chez les Bwa. A cause des prix au producteur relativement bas fixés par l'Etat; ils créent et développent un système de vente clandestine de leurs produits, sur place ou sur les marchés de la frontière au Burkina-Faso. Ils rentabilisent alors la vente de leurs productions. Parallèlement, pour s'acquitter des impôts et taxes, ils vendent sur les foires hebdomadaires des produits agricoles non concernés par le monopole (dah sauce, sésame, haricot, fonio, etc). Ils deviennent, au fil du temps, les principaux acteurs de la commercialisation des produits agricoles. De nos constats sur les foires hebdomadaires de notre zone d'enquête, les activités commerciales des Bwa se portent sur les produits agricoles et non-agricoles du milieu rural. Nous avons pu constater qu'elles ont connu une extension après la libéralisation des marchés

<sup>69</sup> Dembélé U.N.:1998:4.



céréaliers et surtout la libre circulation des personnes et des biens instaurées par la démocratie. Dans les faits il y a un sensible essor et une amélioration notoire des échanges villes-campagnes, et de même les approvisionneurs urbains envahissent les foires hebdomadaires rurales (*voir* Tableau 9 : Contribution fréquentielle des principales activités des jeunes et femmes à la formation de revenus monétaires).

Un autre facteur qui favorisa l'essor du petit commerce dans la zone, c'est la perte d'importance de l'agriculture comme activité unique, suite aux risques agro-écologiques à la croissance. Pour compenser le manque à gagner de la production agricole, les paysans diversifient les occupations partout. C'est ainsi qu'il a été recensé dans les villages bwa et dafing de nombreux paysans que le petit commerce occupe pendant la saison sèche et les propos recueillis témoignent une tendance à la croissance de cet état de fait. Nous savons de nos enquêtes que le petit commerce est pratiqué partout, mais comme il s'agit d'une offre en produits agricoles et non-agricoles caractéristiques de la zone climatique ou agro-écologique, nous avons noté une petite nuance quant aux types de produits vendus par les uns et les autres suivant les zones (*voir* Tableau 7 : *Offres de produits vendus et diversité des activités mercantiles suivant les zones au Pays-Bwa*). Ainsi dans zone de Fangasso et Batilo, le Pays *Duè- tun/ Duèna* les femmes vendent par ordre d'importance : des céréales, dolo, oignon et tabac, poissons secs ou fumés, produits de cueillette et les hommes des céréales, oignons et tabac, volail, ovins, caprins, bovins, produits artisanaux.

A Marékuy, les femmes vendent des céréales, du dolo, des produits de cueillette et les hommes de l'élevage domestique, d'artisanat, des céréales et des produits de l'apiculture.

A Benena, les femmes vendent, dolo, céréales, produits de cueillette de maraîchage, font la restauration (gastronomie villageoise) les jours de foire, tandis que les hommes achètent et revendent des céréales, du bétail, de la volail, des produits de cueillette et maraîchers, font la boucherie et le bar. A Sokoura, les femmes vendent du dolo, des céréales, des produits de cueillette, font la restauration aussi les jours de foire, tandis que les hommes achètent et revendent des céréales, du bétail, de la volail, des produits de cueillette, font la boucherie et le bar.

A Koula, les femmes commercialisent des produits de cueillette, achètent et revendent des céréales et produits de l'apiculture. Quant aux hommes ils sont plus actifs dans le commerce (achat et revente) de bétail, de volail et ils font aussi de la boucherie.

**Tableau 7** : Offres de produits vendus et diversité des activités commerciales suivant les zones au Pays-Bwa.

Marchandises/ activités commerciales	villages/secteurs											
	Douè-tun (Fangasso, Batilo)		Bowa (Somalo, Soundé)		Secteur de Sokoura		Secteur de Koula		Secteur de Marékuy		Secteur de Benena	
	♀	♂	♀	♂	♀	♂	♀	♂	♀	♂	♀	♂
céréales	X	x	x		x	x				x	x	x
prod. cueillette	X		x		x	x	x		x	x	x	
prod. maraîchage	X	x	x	x							x	x
produits artisanaux		x		x		x				x		x
volail		x		x		x		x		x		x
bétail		x		x		x		x		x		
sésame et arachide		x	x	x	x	x				x		x
achat /vente	X	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
dolo	X		x		x				x		x	
prod. apiculture	X		x	x	x	x	x			x		x
bouchérie		x		x		x		x				x
bar		x										x
restauration	X				x						x	

Si l'adoption des communautés bwa des activités de commerce se justifie par une conjugaison de circonstances et causes agro-socio-politico-économiques, les Dafing, quant à eux ils ont toujours été des doubles actifs pratiquant l'agriculture et le petit commerce. A l'origine des échanges, ils pratiquaient le troc, avec la monétarisation ils représentaient les effectifs permanents dans les foires hebdomadaires, assurant l'approvisionnement des communautés bwa en diverses denrées de première nécessité. Ils étaient aussi les promoteurs des nouveaux produits. De là nous associons en partie le changement des habitudes alimentaires à ces commerçants ambulants dafing. Par exemple pendant la Première République, avec ses tendances socialistes, l'Etat avait introduit, par la mise en place des Sociétés Malienne Import Export (SOMIEX) pour l'approvisionnement des villes et campagnes en produits de première nécessité (sucre, sel, allumette, savon industriel, huile etc) aux mêmes prix, la consommation de ces produits importés. A la disparition de la SOMIEX, les commerçants dafing par leur facilité de promotion, perpétuent la livraison de ces produits et par conséquent leur consommation.

A la différence des produits commercialisés par les Bwa, les Dafing, à part leurs femmes qui vendent les produits agricoles, de cueillette, du maraîchage, les hommes commercialisent généralement des produits non disponibles dans la zone, en l'occurrence des articles manufacturés, industriels, comme du bétail sur pieds et de la viande, les noix de kola etc.. De nos jours, l'essor des activités commerciales en général a conduit beaucoup de Dafing à développer leur entreprise et à la spécialiser. A ce stade de réussite du petit commerce, ils élient domicile dans une des grandes villes relativement proches de leur localité de provenance. Ainsi, ils ont été recensés en nombre important dans les villes de San, Koutiala, Ségou, Mopti, Sikasso, Sévaré et même à Bamako. De nos informants urbains et des constatations sur les foires hebdomadaires, ce sont ces commerçants dafing, originaires de la zone et résidant en ville qui, de nos jours, fréquentent les foires hebdomadaires et approvisionnent les communautés en denrées urbaines et de retour ravitaillent les villes de résidence en produits du terroir. Ils profitent de leurs connaissances des besoins au Pays Bwa et de la variation et de la diversité de l'offre en produits agricoles, d'élevage, d'artisanat, de cueillette. Ils constituent, de nos jours dans les réalités du circuit d'échange, la courroie de transmission entre la ville et la campagne en matière d'échanges commerciaux.

Le marché de bétail est aussi l'un des domaines qui occupe beaucoup de Dafing. Ils livrent des caprins, ovins et bovins aux populations de certaines villes maliennes et vers la Côte d'Ivoire. Certains de ces marchands de bétails se sont établis en RCI en créant une petite entreprise, contractant des jeunes dynamiques pour faire la navette entre le Pays-Bwa et la RCI, nous a témoigné à Koula un vétérinaire de ce commerce de bétail.

Dans la pratique des activités de commercialisation les changements se portent aussi bien sur les acteurs, les produits vendus que sur les circuits des échanges. Ainsi le troc, nous le savons, se passait au village entre producteurs agricoles (sel contre céréales) ou producteurs et éleveurs (céréales contre lait) et concernait surtout des quantités réduites. Il avait pour but de compenser les besoins manquants.

Avec la monétarisation, des sites d'échange furent créés ou établis : les foires hebdomadaires. La plupart d'elles avaient été créées dans les villages qui avaient servi de chefs lieux de canton pendant la colonisation. Là, une fois dans la semaine, les paysans vendent désormais ce qu'ils avaient à vendre et se ravitaillaient en articles ou produits dont ils avaient besoin. Ces foires aux yeux des paysans ou du moins l'usage qu'ils en font, sont devenues plus des lieux de rencontre, de retrouvailles et d'échanges d'informations des gens de différents villages, et de ce fait ils représentent des jours spéciaux de la semaine : ces jours sont des jours de réjouissance et de détente. Comme nous avons là un marché non structuré, la diversité, la quantité, le prix dépendent de l'époque de l'année et de la zone (voir Tableau 7 : Offres de produits vendus et diversité des activités mercantiles suivant les zones au Pays-Bwa) et de la réussite ou non de la saison des pluies.

L'histoire de ces foires a été beaucoup marquée par le monopole étatique du marché céréalier et par leur accessibilité. Ainsi, le monopole, nous l'avons dit, a contribué au développement des échanges avec le Burkina-Faso, car les foires situées à proximité de cette frontière en ont profité pour se développer. C'est le cas de la foire de Benena parmi les villages enquêtés.

L'accessibilité facile des foires a favorisé les foires de Fangasso et Benena. Ainsi, celle de Fangasso ne connaît pas le problème d'enclavement, car elle est située à quatre kilomètres du Goudron San-Mopti et celle de Benena est accessible en toute saison de l'année par une route latéritique. Par contre, l'enclavement a contribué à la réduction de l'importance des foires de Koula, Sokoura et de Soundé.

De nos deux séjours pour les enquêtes sur terrain dans la zone, nous avons pu constater qu'il y a eu une révolution dans les circuits d'échanges et dans l'importance des échanges. Tout le long de la frontière avec le Burkina Faso, les échanges se font dans les deux sens sans contraintes ni réserves. Aussi pendant la saison sèche sur presque toutes les foires hebdomadaires, les commerçants des grandes villes maliennes sont présents avec leurs camions et bus pour approvisionner les paysans et ces villes en produits tout venants. Cette intensification des échanges entre les campagnes et les villes ne date pas longtemps. Elle date de l'instauration de la démocratie au Mali, qui a libéralisé la circulation des personnes et des biens, suivant beaucoup de paysans interrogés. Ils affirment, qu'avant les abus des agents de l'Etat sur les routes, dans les foires et dans les villages avaient étouffé les volontés de pratiquer le commerce. Dans cette même optique, les paysans des villages environnants des foires ou même reculés d'elles, par l'usage des charrettes à deux ou quatre roues tirées par un âne ou un cheval comme moyen de transport rapide, facilitent la mobilité des forains et la vente de leurs produits sur les foires les plus rentables (*Voir Photos ci-dessous*). Pendant les jours de foire, la circulation est dense sur toutes les routes reliant les villages à la foire et aux villes. Les routes reliant les différents villages à la foire sont encombrées par les piétons, cyclistes, motocyclistes et charrettes chargées de passagers et de marchandises, tirées par un cheval ou un âne. En direction des grandes villes, ce sont les gros camions chargés de bétails sur les côtés, de passagers montés sur des ballons de marchandises, des bus transportant des passagers etc qui repartent des foires pour les villes.

Ces scénarios sont typiques les jours de foire des foires bien fréquentées, comme celles de Benena, Fangasso, Téné, Mandiakuy, Koniko, Yasso, Djiola et Tominian.

Cette fréquentation massive des foires hebdomadaires témoigne l'importance de ces dernières et du commerce dans la vie des populations dans la zone ces derniers temps.

Suivant nos constats, ces foires ne sont que des lieux d'échanges où les ruraux de différents villages, zones et commerçants urbains se rencontrent pour échanger. Dans les faits observés, très peu d'acteurs du commerce s'établissent dans les villages possédant une foire à part les villages de Fangasso et Benena qui ont vu leur population et dimension augmenter par l'essor de leur foire. De plus dans ces deux villages-agglomération, ce sont des ruraux, attirés par les avantages d'échange de leur foire, qui y migrent. De ce fait, à Fangasso nous avons des gens du Nord qui y ont élu domicile pour la boucherie et le petit commerce villageois et deux à trois familles dafing. Parmi ces migrants, il n'y a pas de familles bwa, qui restent attachées chacune à leur village et à l'agriculture, car leurs activités mercantiles sont et restent des activités secondaires même à plus grand revenus que l'agriculture elle-même.

De notre analyse des propos précédents, nous confirmons que la monétarisation du mode de vie rurale, l'instauration de l'impôt et des taxes ont contribué à la transformation des Bwa en acteurs du commerce, spécialisés dans la commercialisation des produits du terroir (produits agricoles, de cueillette, de l'artisanat et de élevage). Cette métamorphose de l'attitude du *boo* par rapport au commerce a connu une certaine révolution par l'influence de la croissance de la crise agraire et la libération de la circulation des biens et personnes par la démocratie. Mais un certain nombre de facteurs (manque d'organisation et de connaissances des rouages du circuit d'échange ville-campagnes, faiblesse des revenus et attachement au terroir) limitent cette activité aux produits du terroir et géographiquement aux frontières de la zone.

Les Dafing en échange, comme vétérans dans la double activité (agriculture et commerce), à travers les circonstances favorables à l'évolution des échanges, se sont spécialisés pour beaucoup dans le commerce. Effectivement, non seulement ils sont des promoteurs de nouveaux produits, mais ils vendent aussi des produits non trouvables dans la zone. De plus, après l'instauration de la démocratie, ils ont fait de la zone un ravitailleur des centres urbains, donnant ainsi une certaine sécurité d'écoulement aux produits du terroir.

Quant aux circuits d'échange, d'une manière générale, toutes les foires hebdomadaires ont pris de l'importance, depuis l'avènement de la démocratie. Certaines y ont même de la démesure, comme celles de Fangasso, Benena, Mandiakuy, Téné, Yasso et Djiola. Et cela tend à la croissance comme l'illustre ces propos : les marchés qui sont aujourd'hui des îlots déconnectés entre eux vont profondément s'intégrer. Ceci se traduira par la croissance de leur taille, une fluidité des échanges favorisée par la levée des contraintes sur le transport, une diminution des coûts de transport du fait de développement des infrastructures<sup>70</sup>. Mais elles ne sont que des lieux d'échange entre les villages de la zone et entre les villes et les campagnes au sens du mot. Nous assistons aussi à un regain d'importance des échanges avec le Burkina-Faso.

La libre circulation de personnes et des biens, comme l'une des causes de l'intensification des activités mercantiles, a contribué de paire à une révolution des moyens de transport. Nous l'avons signalé que les charrettes, comme des moyens de transport universels et surtout pour celui des forains, sont de plus en plus nombreux dans les villages et de paire constituent une source de revenu pour certains jeunes dans les villages. Les moyens de transport motorisés et non-motorisés facilitent le transport et le déplacement entre les foires et avec les villes. De ce fait, leur usage croît au rythme de celle des échanges.

En somme, l'essor du petit commerce et l'ouverture des circuits d'échange facilitent l'écoulement des produits du terroir et génère ainsi une certaine prospérité économique. Il

<sup>70</sup> Club du Sahel : CEPAG : Bko, Dec. 1996 :42.

faut pas néanmoins perdre de vue que cet échange est anarchique et profite plus aux navetants/ commerçants urbains qu'aux paysans, comme le prouve ces propos : les plus pauvres du monde rural vendent sous contrainte à perte avec des effets dérégulation du marché, d'endettement, d'appauvrissement et de marginalisation (Club du sahel : CEPAG : 1996 :42). Aussi au Pays-Bwa la majeure partie des personnes interrogées ont affirmé que la plus part de leurs ventes sont des ventes d'urgence dont les prix sont fixés par celui qui achète et non par celui qui vend, c'est-à-dire par eux-même.



**Photos Nr.5** : les charettes à deux ou quatre roues comme moyens de transport par excellence au Pays-bwa-Tominian/Mali.

### 5.3.2.3 Analyse de la commercialisation et de la paupérisation de la paysannerie

De l'analyse des circuits d'échanges, nous avons constaté que l'ensemble des acteurs du commerce est constitué aussi bien par des Bwa que par des Dafing. Les uns, par la force de la mutation du mode de vie en général et les autres par tradition. En fait, les femmes et hommes bwa pratiquent le petit commerce, forcés par les tournures des relations entre paysans et Etat et des contraintes de la dégradation des conditions agro-climatiques. Nous l'avons dit plus haut que l'Etat, par le système des impôts et taxes et le monopole du marché céréalier (unique acheteur légitime des arachides, du mil et sorgho), exploitait scrupuleusement les paysans. Ces derniers étaient obligés de vendre à perte leur production de mil, sorgho et d'arachide pour s'acquitter de leur devoir de citoyen par le paiement des impôts et taxes à l'Etat. De plus, la Première et Deuxième République avaient mis sur place d'autres formes d'exploitation des paysans, entre autres les travaux avoués volontaires mais obligatoires dans la réalité, les devoirs du militant etc. D'après beaucoup d'experts, ceci causa et aggrava la misère des ruraux. D'abord pour satisfaire les intérêts économiques de l'Etat, ils ont abusivement exploité les ressources naturelles jusqu'à la dégradation. Ensuite ils sont tombés dans un état de pauvreté sans précédent qui est la mère de la détérioration des valeurs sociales traditionnelles, base de l'harmonie de la vie communautaire. Ce fait s'est traduit par une intensification du mouvement migratoire et une rupture de la communication entre les représentations de l'autorité étatique et les communautés paysannes : une perte de confiance irréversible.

Avec l'instauration du processus démocratique, accompagné d'une éradication des abus de l'Etat et de ses agents, la libre circulation des personnes et des biens et la libéralisation du marché céréalier, on assiste partout à un éveil de l'intérêt pour le petit commerce et chez presque tout le monde (hommes, femmes, Dafing et Bwa), quand l'emploi de temps ou le calendrier agricole le permet. Ces activités commerciales sont caractérisées par la diversité de leurs offres : en quantité et nature des produits vendus. De même, l'intensité de leur pratique est en fonction des zones et de la période de l'année ou de la pluviométrie. Par ailleurs, l'organisation de ces activités commerciales est marquée par une anarchie circonstancielle ou volontairement provoquée. Dans la mesure où la plus part des ventes sont des ventes d'urgence, une organisation à ce stade est difficilement envisageable, nous ont avoué les femmes de Batilo. En fait, quand nous les avons rencontrées sur la foire de Koniko, elles

affirmaient que la majorité d'elles vendait pour résoudre des besoins monétaires, alimentaires ou matériels pressants.

Les prix, quant à eux, en plus des contraintes de vente, ont une fluctuation qui dépend :

- de la saison de l'année (*comme il s'agit des produits du terroir, ils sont tous moins chers pendant la période des récoltes*),
- de la pluviométrie (*une année de bonne pluviométrie signifie du coup une bonne production et des prix relativement bas*),
- des produits mêmes (*un produit dont le coût de production ou d'acquisition est assez élevé sera vendu plus cher que celui dont ce dernier est plus bas : le mil est moins cher que le sorgho qui à son tour est moins cher que le maïs et l'arachide; de même les noix de néré sont plus chères que les amandes de karité et que les feuilles de baobabetc*),
- et de l'ingéniosité du vendeur ou de son talent de marchandage (*les prix sont généralement marchandés ou discutés, mais souvent celui qui a le dernier mot, c'est l'acheteur qui mise sur le facteur, contrainte de vente du vendeur. C'est ce qui fait dire par nos interlocuteurs paysans et paysannes, que les prix ici sont fixés par celui qui achète/ celui qui a la liquidité monétaire*).

Dans ces conditions de commercialisation, tout laisse à entrevoir que le vendeur paysan est toujours perdante dans l'opération de vente. Ces acheteurs des produits du terroir sont les navetants dafing qui sillonnent toute la zone et ceux venus des grandes villes avec leurs véhicules. Ils viennent, dans les foires hebdomadaires de la zone, acheter à bon prix les produits du terroir pour les revendre plus chers dans les grandes villes. En échange, ils apportent les produits (manufacturés ou industriels) de la ville qu'ils vendent aux ruraux avec de gros bénéfices. Nous avons constaté dans ces circuits d'échange une autre forme d'exploitation des paysans. Elle est néanmoins plus raffinée que la précédente, mais constitue, sans aucun doute, une forme d'affaiblissement du pouvoir d'achat des paysans et peut-être un stimulant de motivation des paysans à vouloir pénétrer le circuit des échanges villes-campagnes ou trouver des solutions pour mieux rentabiliser la commercialisation de leurs produits.

Sur ce point, nos observations des circuits d'échanges nous ont révélé qu'à long terme, l'organisation de la commercialisation des produits agricoles et non-agricoles s'établira. En fait,, beaucoup de jeunes bwa actifs dans le petit commerce ont des expériences d'exode et connaissent ou cherchent à connaître les rouages du circuit d'échange entre les villes et les campagnes. Certains nous ont avoué d'avoir de l'expérience dans le domaine, mais ils manquent seulement de capital financier. D'autres le pratiquent déjà (achat dans les foires de certains produits du terroir, comme les pintades, chèvres, le tamarin,etc, pour les revendre à Bamako), ou encore mieux, ils sont installés dans une grande ville et pratiquent le commerce entre villes et campagne ou détiennent une entreprise de transport qui assurent le transport des forains entre les foires et les centres urbains.

Mais peut-être, le système de crédit ou des coopératives peut apporter des solutions à cet état de fait, au moins pour ce qui est de la vente. Car l'approvisionnement ou l'achat de produits non disponibles dans la zone et qui ont passé dans les habitudes alimentaires ou de consommation reste un domaine qui intéresse peu les acteurs bwa sur place. En créant des magasins de produits de premières nécessités dans les villages et en y instaurant le système de crédit, le tout géré sous forme de coopérative, on peut relativement réduire la vente sous contrainte des produits du terroir par les paysans.

En nous résumant, l'essor du petit commerce donne aux paysans une occupation pendant la saison sèche. En plus, il leur facilite de faire l'écoulement de leurs produits et constitue ainsi un vecteur de changement par l'intermédiaire des foires qui constituent à la fois des lieux d'échange et des centres de diffusion d'informations.

A court terme, il faut tout de même noter qu'il profite mieux aux intermédiaires urbains qu'aux paysans bwa et dafing. A long terme les espoirs de renversement de cette situation sont possibles et amorcés par les systèmes de crédit et peut-être de coopération et de boutiques villageoises.

### 5.3.3 L'artisanat : de son rôle socialisant à sa fonction économique

Partout dans la zone les vieilles personnes nous ont témoigné que l'agriculture était la principale et unique activité des communautés villageoises. Elle les occupait pendant au moins neuf mois d'affilé dans l'année (*voir* Tableau 2 : Evolution du calendrier agricole et des activités paysannes au Pays-Bwa) : du mois de mai au mois de janvier avec un pique de travaux pendant l'hivernage de juin-octobre. En dehors de cette période hivernale, les uns et les autres s'adonnent à d'autres activités secondaires entre autre l'artisanat. La pratique de l'artisanat dépend néanmoins de la capacité/habilité de manufacture des paysans, de la disponibilité du temps et des besoins matériels ou monétaires. Il constitue donc une activité secondaire, permettant au paysans de "meubler le temps mort", du chômage passif<sup>71</sup> et entre aussi dans le cadre de l'autosuffisance matérielle comme dans la génération de revenus monétaires de nos jours.

Dans la zone, la manufacture artisanale fabrique les objets suivants : nattes, cordes, chaises, lits en bois, éventails, chapeaux et offre les services qui suivent : poterie et menuiserie (forgerons), travail le cuir, teinture et métier de tissage (griots). Elle avait pour but de couvrir les besoins de la famille en ces différents articles fabriqués ou confectionnés. Les paysans confectionnaient les objets usuels qu'ils nécessitaient. Les exemples illustrant ces objets usuels manufacturés sont par exemple le lit en bois, la natte en tige de mil ou sorgho, le tabouret, la chaise, le sac en peau, la lampe à huile, les outils de travail et ustensiles de cuisine.

L'introduction de la monnaie ayant instauré de nouvelles valeurs ou mode de consommation et ayant transcendé les anciennes valeurs sociales traditionnelles, les paysans éprouvent plus d'intérêt qu'avant pour l'argent. Ainsi, ces objets manufacturés deviennent des sources de revenus. De nos jours ces objets artisanaux n'ont pas perdu leur usage dans l'autosuffisance, mais ils servent à atténuer le manque d'argent. Ils sont en partie vendus au village et par la plupart amenés pour la vente dans les foires hebdomadaires.

Les nattes par exemple sont confectionnées dans tous les villages bwa de la zone, mais surtout dans les villages éloignés des foires. Ceci confirme cette affirmation qui *stipule que le facteur défavorisant de l'éloignement, a des effets stimulant sur les activités génératrices de revenus plus rentables* ou qu'il développe des filières de production de produits à forte valeur ajoutée et à faible coût de production pour compenser la distance et le coût de transport<sup>72</sup>.

Quant à la confection d'éventails, de chaises, de chapeaux, elle dépend de la disposition des ressources ligneuses. Ainsi, par la rareté de ces dernières, cette activité se présente comme spécialité de certains villages. De nos villages enquêtés, à part le village de Batilo, aucun n'appartient au groupe de villages spécialisés dans la confection de chaises en bois ou faites de pédoncules de feuilles de rônier. Il en est de même pour les lits en bois.

En fait, la réduction des ressources ligneuses, comme conséquences de la dégradation générale agro-écologique, a fait de cette activité et de l'artisanat en général une source de revenu/ une activité lucrative. Seuls les villages possédant des réserves de forêt classée ont ce monopole mais combien de temps encore ? Car la coupe non contrôlée et continue de l'arbre conduit au déboisement irréversible.

<sup>71</sup> Waitzenegger F : 1995 :40-55.

<sup>72</sup> Club du Sahel : 1996 : 41

La confection de corde, quant à elle, se retrouve dans tous les villages. La demande est très grande et augmente, et la matière première (le dah fibre) est produite partout. Par ailleurs, entre la croissance de l'usage des cordes et la résistance réduite de celles en fibres de dah, de nos jours partout les cordes en dah fibre ont tendance à être substitués par les cordes en fibres plastiques qui sont plus résistantes et surtout contre la pourriture occasionnée par l'humidité. Leur grande demande se justifie par l'essor du jardinage (les puisards) et de l'élevage (pour attacher les animaux) qui sont des domaines d'écoulement de toute la production.

Suite à une série de facteurs de rentabilité économiques, la production artisanale est devenue de nos jours une source de revenu qu'on ne peut plus minimiser. En fait, la conjugaison d'un certain nombre de facteurs économiques, font de ces produits d'intéressantes sources de revenus monétaires. Parmi ces facteurs économiques nous avons retenus entre autres :

- la limitation de la pratique de certaines activités artistiques à certains villages suite à la réduction de la matière première,
- la préférence que certains ont pour certaines activités artisanales,
- la demande assez grande pour certains produits artisanaux suite à l'essor d'autres activités comme le jardinage et élevage,
- la régulation de la disponibilité de matière première par la pluviométrie entraînant des fluctuations de prix,
- l'accroissement de la demande des centres urbains en produits artisanaux du terroir.

Nous tenons tout de même à signaler, que nos interlocuteurs villageois affirment que la vente des produits artisanaux sert pour la plupart à résoudre des problèmes du moment. Chez les Bwa, elle sert comme argent de poche pour pouvoir acheter la bière de sorgho, du tabac pour chiquer ou fumer, se procurer des vivres, des intrants agricoles, des médicaments, des produits phytosanitaires et rarement cet argent est mis de côté pour des grandes réalisations. L'artisanat sert donc de complément monétaire aux autres activités. Ces activités artisanales précitées sont propres aux communautés bwa traditionnelles ou modernes. Les Dafing, quant à eux, à part la teinture des pagnes, le tissage, la fabrication d'objets utiles (chaussures, puisards plastiques, etc), les petits ateliers locaux de fabrication et réparation de matériels agricoles et de cuisine, ils pratiquent moins l'artisanat que les Bwa. Car chez eux le nombre des actifs qui s'intéressent à l'artisanat est très réduit en comparaison à celui des Bwa qui font de cette activité un sorte de source de revenu. Ceci confirme une fois de plus la place de choix que représentent le petit commerce et l'exode chez ces communautés dafing.

Les forgerons et griots, nous l'avons dit plus haut, constituent les artisans professionnels dans presque toutes les sociétés traditionnelles rurales. Pour ces derniers, l'agriculture est une activité secondaire. Pendant que les activités artistiques de menuiserie, et poterie est à l'actif des forgerons, les griots, quant à eux, sont spécialisés dans la teinture, métier à tisser et travail du cuir. Bien que nous l'avons abordé dans un autre chapitre, il y a lieu à préciser néanmoins que ces activités ont perdu de leur rôle socialisant et représentent de nos jours, dans les faits observés, des activités de plus en plus lucratives pour les gens de caste en général.

Dans la zone, les forgerons représentent la petite usine locale de fabrication et réparation de tous les outils de travail (daba, pioches, couteaux, coupe-coupe etc). Par le programme de développement dénommées „Action Forgeron“ de la CMDT, à beaucoup de forgerons ont donné plus d'ampleur à leurs activités par le montage de charrettes, à la confection des charrues plus adaptées, aux matériels et ustensiles de cuisine, à la pratique de la soudure et aux travaux de menuiserie. Ces forgerons équipés de forge et de matériel de travail modernes, nous les avons rencontré à Koula, Soundé, Benena, Batilo et Fangasso. La CMDT et l'exode ont contribué à développer ce phénomène de la promotion des forgerons. De plus, la proximité des centres de ravitaillement ou la facilité de ravitaillement est l'un des facteurs favorisant cet essor de la petite industrie locale.



Les femmes des forgerons/ les forgeronnes pratiquent la poterie. Elles sont spécialisées dans la fabrication de marmites, d'ustensiles de cuisine et de jarres en argile. Mais cette pratique connaît un recule depuis la construction de l'usine Sada Diallo de fabrication d'ustensiles de cuisine et d'objets utiles en plastique et l'envahissement de nos marchés par les ustensiles du Nigéria, RCI, Sénégal, Ghana, etc.

Les griots en marge de leur activité musicale, travaillent le cuire : fabrication de sacs, d'étuis et manchette de couteaux. A cause de leur mobilité, dans les villages et grandes villes, ils ont rapidement adopté des mesures pratiques qui ont donné plus de compétitivités à leurs activités artisanales : à l'usage du cuire, ils utilisent des tissus durs/ épais, du matériel synthétique pour la confection de différents objets et sacs. Leur musique, pour ceux qui ont les moyens, est améliorée par des équipes de sonorisation (microphone, haut-parleur et amplificateur). Quant aux femmes/ les griottes, elles se sont spécialisées dans la coiffure de femmes. Elles ont profité de leurs séjours dans les villes pour ramener dans les villages des tresses synthétiques communément appelées mèche, qui sont à la mode dans toutes les villes maliennes ou africaines.

Les modalités de paiement des services et objets manufacturés des griot et forgerons ont aussi subi l'évolution de l'intérêt pour l'argent. De nos jours, ils vendent leurs articles et objets artisanaux au village et sur les foires comme tous les autres pratiquants des activités artisanales.

Suivant cette analyse, l'artisanat est une source de revenu et d'autosuffisance matériel, mais il dépend beaucoup des ressources naturelles (bois, feuilles, herbes, etc) du fer et du cuir qui hors mis le fer, dépendent des conditions pluviométriques. La nécessité de sa persistance dicte des impératifs d'adaptation et de menaces de dépendance. Plus explicitement, par exemple, la confection de chaises en bois ou en pédoncules de feuilles de rônier, au fil du temps devient problématique par la réduction des ressources ligneuses. De plus en plus nous retrouvons dans les villages les chaises en plastique avec un cadre en fer. Les nattes plastiques sont de plus en plus préférés que celles faites en tiges de mil ou de sorgho. Les chaussures en matière plastique, du recyclage de vieux pneus de véhicules et de bicyclettes, sont de plus en plus rares. Tout le monde porte des chaussures en plastique de l'usine Sada Diallo, de la RCI, du Nigéria, Sénégal, etc. Pour les ustensiles de cuisine, l'usage de l'argile est de plus en plus problématique compte tenu de la fragilité des objets confectionnés par rapport à ceux de l'industrie : en plastique, acier, aluminium et fonte. De ces constats, nous pouvons affirmer que la tendance des pratiques artisanales non-professionnelles, pratiquées partout dans tous les villages et par tout le monde qui a la nécessité et la capacité est à la disparition. Mais elles s'améliore sur le plan de ses pratiques professionnelles.

Les produits et objets artisanaux fabriqués ou confectionnés par les paysans, présentent non seulement des limitantes pour la matière première, mais aussi manquent de compétitivité face aux produits et objets industriels. En fait, la consommation ou l'usage de ces produits gagne du terrain dû au changement des modes de consommation introduit par le pseudo-modernisme. Pour la réduction/ spécialisation locale ou individuelle ou la disparition sélective de des pratiques artisanales, constitue dans tous les villages de la zone l'absence d'une source de revenu pour la majorité des paysans. Ce manque à gagner doit être remplacé par d'autres activités. C'est ce que beaucoup de paysans dans la réalité nous ont affirmé, qu'ils sont obligés de pratiquer le jardinage, le petit commerce, etc. car les activités comme l'artisanat, pour les uns n'est plus possible et pour les autres n'est plus rentable.

Dans ce courant évolutif de la vie socio-économique, les pratiques artisanales socio-professionnelles sont devenues de petites fabriques locales qui assurent l'autoapprovisionnement en produits et articles adoptés aux réalités du changement : nous avons pu constater que tous les types de charrues fabriquées sont biens adoptées à la puissance de traction des animale et aux types de sols à l'opposé des premières introduites par les programmes de vulgarisation agricole. Le même constat pour les charrettes à deux roues ou

quatre roues qui sont à la fois une alternative au taxi-brousse et un équipement agricole indispensable pour tous les transports dans le cadre des travaux champêtres. De même la justification des femmes de la substitution des ustensiles de cuisine et la marmite en argile ou bois par celle en fonte ou plastique est un changement rationnel, car en ce moment de la réduction du bois de chauffage, elle constitue une économie de bois et de faire une stratégie de protection de l'environnement et peut être même plus hygiénique, nous ont confié certaines femmes.

La demande en produits de l'artisanat professionnelle est assez importante et en croissance. Les forgerons et griots en tirent un bon avantage. Dans les faits, ils ont une situation économique plus enviable que beaucoup de nobles, mais pas pour autant, ils gardent toujours leur statut social dans la hiérarchie sociale.

D'autres acteurs artisanaux que nous avons retrouvés dans tous les villages enquêtés sont les pratiquants du métier de tailleur. Cette activité est amenée dans les villages par les migrants saisonniers. Ce métier permet à ceux qui le pratiquent d'améliorer leurs revenus en dehors de l'agriculture. Ils confectionnent les habits de tout le monde dans les villages respectifs et ils sont surtout des personnes très importantes à l'approche des fêtes. Nous en avons plus rencontré dans les gros villages (Fangasso, Benena, Koula, Soundé et Somalo). Dans les petits villages, ce métier est exercé d'habitude par une seule personne, compte tenu possiblement de la demande plus réduite.

L'analyse de cet aspect de l'artisanat est une preuve de l'aptitude, voir de la capacité ou encore mieux facilité dont les paysans disposent pour modeler la modernisation à leurs activités et pratiques usuelles ou articuler les éléments de modernisation à ces dernières.

### **5.3.4 La cueillette**

#### **5.3.4.1 Evolution de la vision écologique des paysans bwa et dafing**

Le Pays-Bwa, de par sa position géographique et des récits oraux recueillis, jouissait jadis d'une végétation caractérisée par des ressources naturelles abondantes. Le couvert végétal de gros arbres parsemés entre les hautes herbes et de nombreux buissons rappelle à tout connaisseur botanique des conditions agro-écologiques favorables jadis et que l'agriculture de laquelle vivent les populations ici a connu des jours meilleurs que l'insécurité actuelle qui la caractérise. Suivant les mêmes sources orales, nous savons que l'exploitation des ressources naturelles permettait non seulement l'agriculture mais en général assurait une certaine autosuffisance. Ainsi, par la culture de la terre l'homme disposait de ses aliments de base tandis que les compléments de ressources alimentaires provenaient d'activités secondaires comme la pêche, la chasse, la cueillette etc.. Par exemple certains condiments de sauce et produits pour sucrer ou acidifier les repas ou boissons (pour augmenter leur qualité gustative) provenaient de la cueillette. Partant de cette réalité de l'arbre au service de l'homme, l'homme traditionnel a une conception mythique des ressources naturelles dont les véritables maîtres sont les génies, desquels il obtient par l'intermédiaire du chef de terre l'usufruit<sup>73</sup> Sur ces faits, nous confirmons ces propos : la plus part des paysans considèrent les arbres comme partie intégrante de leur système agraire<sup>74</sup>.

Ainsi pour ce qui nous intéresse ici, les arbres en général et ceux qui ont une utilité pour l'homme sont dotés d'une âme qu'il y a lieu de respecter. C'est cette conception magico-écologique qui a protégé certains gros arbres dans les savanes Ouest africaines en général et au Pays-Bwa en particulier. Les espèces ligneuses épargnées par la coupe, et qui donnent

---

<sup>73</sup> Kassibo K. :1997 :13.

<sup>74</sup> Kotschi J. et col.1990 :46

l'aspect de jardin botanique<sup>75</sup> au paysage, sont des essences utiles soit pour le bois, fourrage ou leur importance alimentaire ou médicinale. A l'approche des villages, dans les champs la présence de ces gros arbres est plus frappante et fascinante. De nos jours, suivant les paysans interrogés, la protection des essences utiles persiste, mais non pas pour les supposés génies qui les protègent, mais seulement pour le fait de leur utilité gratuite. Suivant un paysan à Marékuy, « *à un tamarinier personne n'a besoin de l'arroser, fertiliser ou y faire quoi que ce soit. Il donne ses fruits chaque année, que nous allons cueillir pour la consommation et même ces derniers temps pour en vendre et nous faire de l'argent. Ces arbres utiles sont comme des dons de la nature/ de dieu aux hommes pour leur bien être ici bas. De ce fait les abattre est sans aucun doute un manque de raisonnement* ». Cela le confirme un autre paysan à Somalo en nous avouant que tout enfant qui a l'âge de la raison sait que les arbres utilitaires méritent une protection et par conséquent doivent être mis à l'écart des pratiques de déboisement. Fort de ce traitement sélectif des espèces végétales, les autres essences végétales sont exploitées abusivement : abattus, brûlés ou braconnés. C'est ce traitement sélectif des arbres qui a conduit au fil du temps à l'isolement des espèces utiles sur des terrains dénudés de toute végétation ou très peu couverts. Ce fait les expose plus aux effets de l'érosion, de la désertification et à long terme à la réduction de leur capacité de fructification et/ou de développement.

En milieu rural, de plus, la conception magico-religieuse de l'arbre par l'homme est non seulement reflétée par le respect qu'il a pour certaines espèces, mais aussi par l'étroite relation qu'il fait entre l'arbre et les conditions météorologiques. Ainsi la fructification de certains arbres comme le *ô-ô* annonce des bonnes pluies et le contraire pour une pluviométrie déficitaire, suivant un vieux connaisseur des espèces végétales à Benena. Mais la dégradation du couvert végétal de nos jours non seulement a rendu la production de cueillette incertaine mais aussi ces pratiques de pronostiques météorologiques plus incertaines qu'elles ne l'étaient. La production de cueillette varie en fait, suivant les années, les espèces et la zone. Au Pays-Bwa, la majeure partie des femmes dans nos villages enquêtés nous ont avoué, que la fructification des arbres utiles varie d'une année à l'autre et est difficile à prévoir. En fait, scientifiquement, chaque espèce répond à des conditions météo-climatiques bien déterminées. Quant au zonage agro-climatique, la zone Nord et de l'Est du Pays-Bwa, où se situent les villages de Batilo, Fangasso, Soundé et Somalo, la cueillette n'est pas si importante que dans les zones de Benena, Marékuy, car au Nord et à l'Est la population d'arbres fruitiers est relativement réduite par rapport au Sud et Sud-Ouest.

#### **5.3.4.2 Variation du rôle de la production de cueillette dans l'économie domestique**

De l'argument recueilli auprès des vieux et vieilles dans nos villages enquêtés, nous savons que la cueillette était dans le temps à l'actif des femmes dû à la division du travail par sexe. Les arbres utiles pour la plupart arrivent à la maturité au moment des travaux champêtres de sorte qu'aucun homme n'avait le temps de s'en occuper, laissant ce travail (secondaire jadis) aux femmes. Au départ aussi la recollection des produits de cueillette était collective, partant du fait que les ressources naturelles appartiennent à toute la collectivité villageoise, et de là leur gestion était alors collective. Dans nos villages enquêtés seul le village de Batilo et Sokoura (reconnus encore traditionnels), cette pratique est encore de mise. Dans les autres villages, elle a disparu faisant place à une exploitation individuelle (à chacun suivant ses capacités) des produits de cueillette.

---

<sup>75</sup> Kring T : 1991 : 157-180.

Ces produits de cueillette servaient comme complément de ressource alimentaire (condiments de sauce, boissons rafraîchissantes ou alcoolisées, pour sucrer ou acidifier des aliments), de médicaments, de matériel de construction. De nos jours, ils maintiennent encore cette fonction culinaire et l'ont doublée d'une importance économique. Ils sont vendus de plus en plus sur les marchés, augmentant la liste des produits commercialisables pour améliorer les revenus (voir Tableau 8 : Produits de cueillette). En fait,, nous l'avons dit plus haut, que face aux risques écologiques toujours croissants de l'agriculture et la monétarisation du mode de vie dans les campagnes, aucun produit n'échappe de nos jours à la vente. Ainsi, ils augmentent le volume et la diversité de l'offre des produits vendus sur les foires. Comme le dit Elea<sup>76</sup> que beaucoup de citadins sont des ruraux de coeur. Ainsi la demande élevée de ces ruraux-citadins en produits de cueillette sauvages du terroir, favorise l'offre rurale. Dans les faits, lors de notre enquête menée dans la zone, nous avons pu constater qu'en saison sèche, sur toutes les foires ces produits de cueillette abondent et sont achetés par les navetants citadins pour les revendre dans les villes. Ce circuit d'échange est devenu tant fonctionnel que certaines femmes, qui sont les plus actives dans ce secteur - en tirent de bons revenus. Mais compte tenu du caractère aléatoire de cette production et de sa dépendance des conditions climatiques, les volumes offerts sont variables ainsi que les prix. Ces derniers varient improporcionnellement par rapport au volume ou quantités de l'offre et sont de plus fixés par les acheteurs urbains. Ces derniers, par la promotion de divers produits industriels, arrivent au fil du temps à apporter des changements dans les modes de consommation.

Les ruraux consomment de plus en plus, ensemble avec les produits vivriers et non vivriers du terroir, des produits industriels. Ceci change le mode de consommation traditionnelle d'autosubsistance à une consommation de subsistance pseudo-moderne, mais nous sommes encore loin de la dépendance externe. Ici dans la zone le sucre et le miel continuent ensemble de servir de moyens pour sucrer les aliments. Il en ait de même pour le *soumala* (condiment d'odeur très forte fait à partir des graines de néré) et le cube maggi pour condimenter les saucesetc Il faut préciser ici que certains produits du terroir restent irremplaçables. C'est le cas des feuilles de baobab pour la préparation des sauces.

Dans certains de nos villages enquêtés, comme Batilo, Somalo, Marékuy et Benena, les gens nous ont fait part de leurs préoccupations sur ces changements des modes de consommation ou plus explicitement des habitudes alimentaires. Suivant eux, de leurs expériences vécues, ces changements du régime alimentaire seraient la base des déséquilibres nutritionnels et de la susceptibilité aux maladies de plus en plus nombreux. La consommation de cube maggi, de composition douteuse, est en fait, suivant les information des services de santé publique au Mali, à l'origine de très nombreux cas de tension artérielle chez les paysans ces derniers temps.

L'importance de la cueillette pour l'autoconsommation villageoise justifie la maintenance de la protection des arbres utiles. Cette protection devient un devoir civique au moment où ces produits de cueillette doublent leur fonction de complément de ressource alimentaire par celle de source de revenus monétaires. Mais ceci coïncide malheureusement par la fin des arbres. Comme l'approuve ces propos en ce référant à l'environnement, c'est le paradoxe qui veut qu'on parle de plus en plus de l'environnement et de la nature au moment où la nature s'artificialise à vue d'oeil et où l'environnement est de plus en plus dénaturé. Dans le même ordre d'idée Walter Benjamin disait cité par Bindé Jérôm que *"l'essence d'une chose apparaît dans sa véracité quand elle est menacée de disparition"*<sup>77</sup>... En fait, au moment où le ravitaillement des villes en ces produits s'accroît, les arbres deviennent de plus en plus rares : le désert avance et fait disparaître les arbres tandisque les "ruraux-citadins toujours plus nombreux,, sont de plus en plus friands des produits du terroir. En plus par ce circuit

<sup>76</sup> Elea Jean-Marc :1982 : 44-74

<sup>77</sup> Bindé Jérôme : Le Monde diplomatique Mars 2002, Nr. 576 :29

d'échange il y a une modernisation des habitudes alimentaires chez les gens dans notre zone d'enquête d'une manière générale. Ce fait non seulement fragilise leur santé mais transforme leur production d'autosubsistance en subsistance tout court.

Le miel est souvent considéré comme produit de cueillette. Il est en fait, produit sous deux formes : les ruches confectionnées de l'artisanat traditionnel ou même améliorées et sa récolte dans les trous d'arbres ou de termitières.

Son importance dans les usages domestiques relève de son importance alimentaire, médicinale et pour la fabrication de boissons alcoolisées. Ses récoltes servent de plus en plus aux paysans qui la pratiquent comme source de revenu non négligeable, depuis que les navetants urbains s'y intéressent. L'apiculture est pratiquée partout dans la zone, mais connaît aussi un recule des volumes collectés, car ceux dépendent de l'abondance de la couverture végétale et surtout de la floraison des arbres et plantes. Delà les contraintes écologiques répercutent indirectement sur la production de miel.

La cueillette du miel bien que dépend directement de la présence des arbres, à l'opposé des autres formes, elle ne le protège pas toujours. Dans le cas de la récolte dans les trous d'arbres, elle a souvent même mis en danger la vie de celui-ci par les incendies volontaires ou par l'abattage ou bien la coupe de la partie de l'arbre qui intéresse le collecteur de miel.

Tableau 8 : Produits de cueillette

Essences végétales utiles	Nom boo	Partie végétale utile	Forme d'usage dans l'autoconsommation	Période de récolte	Valeur économique
karité <i>Butyrospermum parkii</i>	va -a	feuilles, noix, amande	medicament (feuille, beurre), consommé (beurre et fruits), crepissage (fraîche des noix)	juin-Aout	beurre et noix vendus
neré <i>Parkia biglobosa</i>	Dui	graines et pulpe	consommé (soumala)	avril-juin	noix et soumala vendus
tamarinier <i>Tamarindus indica</i>	muzunlo ou mugnun	fruits, feuilles	fruit et feuilles consommés en boissons ou por accidifier aliments	novemb re-janvier	fruits vendus
baobab <i>Adansonia digitata</i>	i-yian	feuilles, fruits, écorce	feuilles pour sauce, fruits pour aliments liquide, écorce pour cordes	janvier-mars	feuilles et poulpe fruits vendus
prune <i>Sclerocarya birrea</i>	Unlé	fruits	fruits sous forme jus et boisson alcolisé jus comme médicament germes consommés	mai-juin	germes et boissons fermentées vendus
raisinier sauvage <i>Lannea microcarpea</i>	gnin-nun	fruits, écorce	jus et boisson fermentée, fruits mûrs	juin-juillet	jus et boisson fermentée vendu
liane	gnan-nu	fruit	fruits mûres, jus	juin-Aout	fruits vendus
kapokier <i>Bombax costatum</i>	do-oro	receptacle des fleurs, fruits tendre	receptacle pour sauce, fruits tendres consommé	novemb re-janvier	receptacle vendu
Datte du désert <i>Balanites aegyptiaca</i>	bo-dio	fruit et germe	consommés comme friandises	mars-avril	fruits et germes vendus
ô-ô <i>Detarium microcarpum</i>	ô-ô	poulpe du fruit	friandise	avril-juin	fruit vendu
ronier <i>Borassus aethiopicum</i>	o-ro	poulpe du fruit, et jeunes pousses	poulpe friandise et medecinale, jeune pousses consommés comme friandise		poulpe fruit et jeunes pousses (sebeni-ku) vendu
prune noire <i>vitex doniana</i>	oro-biru	poulpe du fruit	friandise	Avril-Juin	vendu
o-o-nun	o-o-nun	graine, jeunes feuilles	friandise	Avril-Mai	-
miel	sô-ô		aliment et medecinal	toute l'année	vendu
Bro-unwé <i>Diospiros mespilliformis</i>	bro-unwé	fruit	friandise	novemb re-janvier	très peu vendu
jub-jub <i>Ziziphus mauritiana</i>	tô-boo	fruit	friandise	Avril-Juin	vendu

### 5.3.5 Jardinage de contre-saison : réalité d'un savoir faire paysan

Le jardinage, en nous appuyant sur les récits audio extraits des interviews du Père Bernard De Rasilly<sup>78</sup>, était une activité hivernale dans la tradition agricole bwa et dafing et se pratiquait à l'emplacement du site de dépôt d'ordures de case ou *dofio* aux abords immédiats des cases. Ces espaces étaient exploitées par les femmes qui y cultivaient des légumes (piment, gombo, courge, aubergine, etc) pour la consommation familiale. Les excédents de récoltes de ces jardins étaient séchés et conservés pour en disposer pendant la saison sèche. Les hommes en ce moment étaient absorbés, neuf mois d'affilée, par les travaux champêtres. Certains néanmoins tentaient timidement d'initier du jardinage de contre-saison en cultivant une petite parcelle de plantation de tabac pour leur propre consommation ou en plantant un arbre. Les manguiers furent les initiatrices de l'agro-foresterie ici dans la zone.

De source paysanne, la pratique de maraîchage pendant la saison sèche gagne de l'importance par l'insécurité croissante de la production agricole, la monétarisation du monde rural accompagnée de la croissance des besoins monétaires et du développement des circuits d'échanges favorables pour l'écoulement de ces produits.

Dans la zone et partout au Mali, la précarité de la pluviométrie, devenue presque une constante, insécurise la production agricole et oblige les paysans à étendre leurs espaces exploités aux bas-fonds et dépressions. Rappelons que dans la tradition rurale chaque village s'établit au bord d'une source d'eau, dans la logique de la productivité et conformément au fait que l'eau est la source de la vie. Ainsi, à l'approche des villages, on peut constater que les bordures de ses cours d'eau sont morcelées en petits jardins dont l'exploitation permet de compléter les productions agricoles qui n'est plus en mesure de satisfaire tous les besoins. Au fil du temps, ces besoins n'étant plus alimentaires seulement mais monétaires aussi avec l'introduction de la monétarisation du monde rural. Les circuits d'échange que cette monétarisation a développés, ont mis sur pieds des structures qui permettent de faciliter l'écoulement de ces produits et à la fois la motivation des pratiques.

Le jardinage dans la réalité de sa pratique est, comme l'agriculture, une exploitation des ressources naturelles. Celles-ci connaissent une dégradation irréversible et en progression dont les conséquences limitantes (présence de source d'eau sûre, exode rurale, divagation des animaux, etc) ont assigné au jardinage des diversités zonales et parfois ethniques, réduisant dans certaines zones sa pratique à l'insignifiance.

#### 5.3.5.1 Complémentarité du jardinage et de la production agricole en crise

La crise de la production agricole qui résulte d'une conjugaison de causes a déclenché aussi une chaîne de conséquences et des réactions des paysans dont la subsistance en dépend directement. L'une de ces réactions paysannes à cette crise est le jardinage qui constitue un soutien à la production agricole insuffisante dans les faits ou l'adaptation des paysans à l'évolution par la stratégie de diversification de leurs activités<sup>79</sup>.

A la lumière de l'analyse du système de culture extensive pratiquée par les paysans au Pays Bwa et partout au Mali, de la croissance naturelle de la population et de l'étendue finie des espaces territoriaux villageois, la crise de la production agricole était prévisible. La pression d'exploitation de plus en plus forte sur les terres, dans le contexte de la production agricole paysanne, conduit sans intervention d'autres facteurs à une réduction de sa productivité et par extrapolation à la réduction des quantités produites, quand d'autre part, il y a de plus en plus de bouches à nourrir. Pour compenser le manque à gagner de la production agricole, le jardinage se développe petit à petit, partout où l'eau était disponible.

<sup>78</sup> Diawara Sidi : Interviews audio, Culture bwa : connaissance du Mali, RTM, 1997

<sup>79</sup> Devèze Jean-Claude : Le reveil des campagnes africaines.Paris : Edition KARTHALA : 1996 :61

La présence de l'eau étant une limitante de la pratique du jardinage, les paysans commençaient avec le jardinage au moment des récoltes, c'est à dire immédiatement après la fin de la tombée des pluies (à la fin du mois de septembre et au début du mois d'octobre). Il fût réalisé jusqu'à la fin du mois d'avril, quand le niveau de la nappe phréatique a suffisamment baissé dans le sol. (*Voir* Tableau 2 : Evolution du calendrier agricole et des activités paysannes au Pays-Bwa). Pendant cette période les paysans cultivent dans ces jardins des oignons, du tabac, du manioc, des bananes, des papayes, des manguiers, des agrumes, de la patate, du piment, des aubergines, etc. Cette production est en grande partie surtout destinée à la vente, seulement une partie réduite est autoconsommée. Les revenus de cette vente servent à satisfaire les besoins monétaires et/ou alimentaires, soulageant ainsi l'agriculture d'une charge. Suivant nos constats dans la zone, en termes de nombre, les femmes pratiquent plus le jardinage que les hommes, mais en termes d'espace, les hommes occupent plus d'espace que les femmes. Les femmes mettent d'habitude des petites espaces en valeur pour le jardinage, pour ces propos de femmes recueillis dans nos villages enquêtés : *nos multiples activités de ménage nous laissent peu de temps pour entretenir un jardin*. Par contre, nous avons constaté que beaucoup d'hommes ont suffisamment de temps pendant la saison sèche entre les jours de foire, pour entretenir les grandes espaces de jardin. En plus du facteur temps, le fait que tous les travaux soient manuels défavorise aussi les femmes dans l'exploitation de grands espaces.

Nous avons observé aussi qu'il existe une complémentarité rationnelle entre la production agricole et le jardinage dans l'usage du temps chez les paysans. Avant, l'agriculture les occupait environ neuf mois de l'année. La majeure partie d'entre eux nous a témoigné que de nos jours, la diversité de leurs occupations est due au fait que la saison des pluies devient de plus en plus courte. Par conséquent la saison sèche devient trop longue pour rester tout ce temps les bras croisés, sachant que le peu qui a été récolté ne suffit pas pour couvrir tous les besoins de la famille. Le jardinage est donc vu sous cet aspect par les paysans comme une nouvelle forme de rentabiliser le temps. Pour notre part nous le caractérisons par une évolution de l'usage du temps dictée par la logique des circonstances.

Une autre forme de complémentarité entre la production agricole et le jardinage, nous l'avons vu chez les paysans du secteur de Fangasso et Batilo, dans l'espace linguistique des *Duè-nan* ou *Duè-tun*. Dans cette zone linguistique l'exploitation des parcelles de jardinage représente une forme d'exploitation intensive des champs de case. Sur ces parcelles entourant les villages se succèdent, pendant l'hivernage, des champs de mil ou sorgho et pendant la saison sèche des parcelles de jardinage ou maraîchères. Les tiges de mil ou sorgho de ces champs de cases servent pour la confection de la clôture du jardin et l'apport du fumier organique aux cultures de maraîchage sert pour améliorer la fertilité du sol pour les cultures hivernales. Ainsi, quand la pluviométrie est assez bonne, ces champs produisent toujours bien. Seul qu'il faut ajouter que cette pratique ne se fait que sur un nombre réduit de champs de case, en l'occurrence ceux situés du côté du village où la présence des nappes phréatiques a été localisée. Aussi dans le cas des villages disposant de bas-fond où sont établis les parcelles pour le jardinage (Somalo et Benena), nous avons constaté une exploitation intensive de ces parcelles, car il s'agit d'emplacements permanents qui sont clôturés et où la fertilité des sols est améliorée par des apports fréquents de matière organique.

De ces explications, nous pouvons conclure qu'en marge de la disponibilité d'eau, le jardinage, par les revenus de la vente de sa production, soulage la production agricole du poids de l'autosuffisance/ des charges monétaires et alimentaires. De plus sa pratique apparaît comme une évolution de l'usage du temps chez les paysans et comme l'amorce d'une forme d'intensification de l'exploitation des terres, à l'heure où la pression sur cette dernière devient une préoccupation.



### 5.3.5.2 Diversité zonale des pratiques de jardinage

Dans notre zone d'enquête, les éléments du relief (cours d'eau, collines et plaines) et facteurs climatiques, entre autre la variation et quantitative de la pluviométrie du Nord au Sud, déterminent des diversités zonales ou locales en terme d'avantages agronomiques ou de disponibilité des ressources naturelles. La résistance de ces ressources à l'agression de tout genre est variable. Ainsi dans beaucoup de villages, les cours d'eau jadis permanents ont disparus ou sont temporaires; la savane boisée a disparu, à perte de vue ce sont des buissons et les essences végétales utiles qui constituent la végétation, les lacs permanents ont presque tous aussi disparus. Dans ces condition, la pratique du jardinage qui est devenue une activité lucrative, se limite à certains villages qui disposent encore pendant une longue période de l'année ou en permanence d'eau et dans lesquels la divagation des animaux/ les dégâts des animaux sont contournables par le système de clôture.

En plus de cette limitation sélective de la pratique de jardinage, une particularité zonale a été aussi constatée. Dans la zone les pratiques de jardinage du *Duè-tun* (Fangasso et Batilo) diffèrent de celles du *Boi-boira-tun* (Somalo, Soundé, Benena, Sokoura et Marékuy).

- A Marékuy, le maraîchage est pratiquement impossible, dû au fait de la profondeur de la nappe phréatique et de la difficulté de faire une clôture en bois, car le bois ici est difficile à trouver. Leur alternative au maraîchage est l'arboriculture. Ils plantent des manguiers qu'ils protègent pendant un certain nombre d'années par une petite haie : une sorte d'investissement à long terme.
- A Sokoura, le jardinage est peu pratiqué, mais l'alternative de l'arboriculture, marquée par la plantation de manguiers gagne du terrain. Le peu d'intérêt pour le jardinage ici, d'après les justifications des gens interrogés, serait la profondeur de la nappe phréatique dans le sol. Mais lors de nos deux passages dans ce village, nous avons pu percevoir une autre vision des faits. L'autorité traditionnelle est si influente dans ce village qu'elle oblige presque tous les jeunes à migrer définitivement pour la plupart. De ce fait, en plus de la profondeur des puits, le manque de force physique des adultes restés au village pour le pratiquer, traduit l'importance réduite du jardinage dans ce village.
- A Soundé, la dégradation des ressources naturelles a ensablé les marres permanentes et les cours d'eau. Pas pour autant, le niveau de la nappe phréatique n'est pas profond et permet la pratique du jardinage. La plantation de manguiers est pratiquée par tout le monde (Dafing et Bwa). Mais le jardinage reste une activité qui est à l'actif des Bwa seulement. Ils cultivent les produits maraîchers comme le manioc, les oignons et le tabac dans les parcelles permanentes clôturées. Il nous ont avoué que la culture des oignons et du tabac ont été introduites ici par les femmes originaires du *Duè-tun* où cette pratique caractérise le maraîchage. Il y a lieu à rappeler qu'il existe un système matrimonial entre les deux zones.
- A Somalo, grâce à l'existence d'un cours d'eau permanent, les paysans pratiquent ici du jardinage pendant les douze mois de l'année, avec une intensification pendant la saison sèche. Ici les emplacements des jardins sont fixes et les clôtures sont permanentes. Ils sont tous situés sur les flancs du cours d'eau, créé par les eaux de ruissellement des falaises. En fait, le village se situe au pied des prolongements des falaises de Bandiagara. Dans les parcelles de jardinage, les paysans cultivent du manioc, des oignons, du tabac, du piment, de la patate, des aubergines. Ils y font aussi des plantations de manguiers et citronniers, qui dû à la permanence de l'emplacement des jardins a donné au fil des années des plantations de manguiers, citronniers.

La contribution du jardinage à la dynamique sociale, mesurée en termes d'acquis en équipements agricoles, matériels, et la relative prospérité économique, vue à la lumière des constats, nous fait avouer que les paysans essayent ici de surmonter d'eux mêmes leur éloignement des centres urbains, l'enclavement du village, etc, et cela grâce au jardinage et en partie à l'élevage.

- A Benena, le mode d'exploitation des parcelles de jardinage est le même qu'à Somalo, de plus, il est favorisé ici par la présence non seulement d'un cours d'eau mais aussi d'une des foires hebdomadaires la plus importante de la zone. Cette foire facilite l'écoulement des produits du maraîchage et motive par conséquent les acteurs pour perpétuer la pratique et éventuellement l'améliorer. Ici aussi on pratique le jardinage pendant toute l'année sur la même parcelle clôturée par une haie en bois. Grâce à la foire et à la pseudo-urbanisation de la vie, les paysans cultivent sur ces parcelles de jardin aussi des légumes comme la salade, les choux, la pomme de terre, les carottes, les agrumes, les haricot pour feuilles, le gombo et les arachides pour leur feuilles.
- A Fangasso et Batilo en d'autres termes au *Duè-tun*, zone un peu plus aride que celles du Sud et Sud-Est, ici les parcelles de jardinage succèdent, sur les champs de case par tradition, sur les mêmes espaces aux champs de mil ou sorgho. De ce fait, les clôtures sont en paille et temporaires. Sur ces parcelles seulement des cultures à cycle végétatif relativement court, en l'occurrence les oignons, surtout et le tabac, sont cultivés. Cette exploitation intensive des champs de case augmente leur productivité. Chaque année, les cultures de mil profitent de la fertilisation organique des cultures d'oignon et de tabac. De plus, les tiges de mil ou de sorgho, qui ont servi pour la confection de la clôture des jardins, servent de fourrage pour les animaux au mois d'avril, mais après la récolte des produits maraîchers. Cette intégration agriculture-jardinage-élevage domestique est prometteuse seul qu'elle n'est opérationnelle que sur un nombre réduit de champs de case, particulièrement ceux situés du côté du village où le niveau de la nappe phréatique est peu profonde dans le sol.

Cette même situation de la proximité de la nappe phréatique dans le sol a instauré dans ces villages du *Duè-tun* le système de jardin collectif. C'est-à-dire que l'espace des champs de case adéquats pour le jardinage est entouré d'une grande haie en tige de mil ou sorgho. A l'intérieur de cette clôture tous les ayants-droit ou du moins les villageois motivés y exploitent un lopin à la mesure de leur capacité de travail. Le jardinage, ici en plus de ses avantages économiques, revêt un caractère socialisant. Tous les exploitants, sous forme d'aide mutuelle, construisent ensemble la clôture, réalisent collectivement tous les travaux de préparation des planches, de plantation, de désherbage et de récolte. Par ailleurs dans cette zone, suivant les récits oraux recueillis sur ce thème, la pratique du jardinage est la plus vieille de tout le Pays Bwa. Nous ignorons les raisons véritables, mais de nos quatre ans de séjour dans la zone, j'attribue ce fait aux habitudes de consommation locale de tabac des *Duè-nan* assez importante par rapport aux autres localités du *Bwa-tun*. Ici dans cette localité, beaucoup d'hommes fument la pipe et les chiqueurs de tabac sont aussi nombreux parmi les femmes que les hommes. Partant de là, peut être que la production du tabac pour l'autoconsommation s'est associée à celle de l'oignon compte tenu des opportunités de proximité des centres urbains et de l'accès facile par le goudron qui relie la ville de San à celle de Mopti.

Un autre aspect que nous avons pu mesurer au *Duè-tun*, c'est le rapport entre l'exode et le maintien des jeunes au village par les activités génératrices de revenus. Ici nous avons pu constater que malgré les opportunités économiques du jardinage au *Duè-tun*, suivant le chef d'arrondissement à l'époque, la zone bat les réccords de jeunes migrants dans tout le Pays Bwa. De là, suivant notre perception des faits, nous estimons que ce qui peut vraiment convaincre les jeunes à rester au village, c'est l'expérience tirée de la migration. La majeure partie des jeunes mettent fin à leurs pratiques aventurières en s'établissant définitivement dans leur village respectif quand ils ont relativement satisfait leur curiosité aventurière/ leurs fantaisies de jeunesse : c'est-à-dire quand ils ont presque tout vu, beaucoup vécu, atteint les objectifs fondamentaux pour construire leur avenir (apprendre un métier, acquisition d'un équipement, se marier, etc).

Il faut ajouter ici qu'il y a une tendance de modernisation de la pratique de jardinage. Nous avons rencontré des jeunes dans le secteur qui utilisent des moto-pompes à eau, produisent des semences d'oignon et de tabac, utilisent en plus de la matière organique des engrais minéraux et produits phytosanitaires, pratiquent des techniques locales de conservation de l'oignon et du tabac pour le revendre plus chère quand l'offre sur le marché baisse.

L'arboriculture (plantation de manguier surtout) est aussi pratiquée, mais reste limitée par la nature des sols : latéritique.

- A Koula, les Dafing, suite à l'ensablement du cours d'eau ici, et la priorité du petit commerce sur toutes les autres activités, le jardinage se limite chez eux à l'arboriculture et au traditionnel jardinage hivernal (potagers). Les hommes plantent ici des manguiers et leurs femmes pratiquent le jardinage suivant le système datant : jardinage hivernal sur les dépôts d'ordures aux alentours immédiats des cases.

Malgré la diversité agro-climatique des zones, l'arboriculture est pratiquée partout. Nous pouvons avancer qu'à long terme, elle peut non seulement contribuer à améliorer les revenus, mais surtout au reboisement, du moins là où les conditions hydriques le permettent. Par ailleurs ce qu'on peut aussi avancer en guise de résumé de l'analyse des constats antérieurs sur la diversité zonale des pratiques de jardinage, c'est le fait que partout où on le pratique, il vise la même finalité : l'obtention de revenus pour subvenir aux besoins monétaires et alimentaires. Les paysans arrivent à le combiner avec l'agriculture et à l'adapter aux changements socio-économiques, la démocratie a par exemple favorisé son essor par l'amélioration des circuits d'échange. Ainsi, sa contribution à l'économie domestique n'est pas négligeable, suivant les témoignages de femmes et d'hommes au *Duè-tun*, à Somalo et à Benena. Mais pourtant les limitantes de sa pratique, interpellent les pratiquants à l'intensifier. Ces mesures d'intensification nécessaires sont entre autres : une amélioration des techniques maraîchères, de l'usage de l'eau, de la protection contre la divagation des animaux, de l'organisation de la vente, de l'usage de la fertilisation minérale, de l'approvisionnement et production de semences et de la conservation de la production.

### 5.3.5.3 Evolution du rôle du jardinage dans l'économie domestique

Au Pays-Bwa la pratique du jardinage, partout où elle est possible, vise plus des objectifs économiques qu'alimentaires, suivant les témoignages recueillis. De là, la diversité des sources de revenu des paysans pour s'adapter aux contraintes agro-économique, favorisée par la libéralisation des circuits commerciaux par la démocratie, font du jardinage une des contributions économiques assez importantes à l'économie des ménages.

Nous avons rencontré des paysans à Somalo, qui avec les revenus de la vente de leurs cultures d'oignon, de manioc et des récoltes de mangue, ont pu se payer une charrette à quatre roues et un cheval ou une charrue (un investissement d'une valeur d'environ 500 €). Certains avouent que sans le maraîchage, ils ne savaient pas comment survenir au manque de céréales dues à la mauvaise récolte de la campagne hivernale 2000-2001. Le jardinage, nous pouvons le dire sans risque de nous tromper, atténue les conséquences de la pénurie alimentaire. Des revenus de la vente de ses produits, les paysans achètent de quoi se nourrir, si la nourriture manque, ou achètent du matériel de travail, des habits ou bien l'épargnent en achetant un animal pour l'élever.

Quant aux femmes, les initiatrices de cette activité, des revenus qu'elles perçoivent de la vente des produits maraîchers -elles ne plantent pas d'arbres- servent pour leurs petits besoins : achat d'habits, d'ustensiles de cuisine, pour l'entretien des enfants ou de capital pour le petit commerce au moment où le jardinage n'est plus possible.

Nous pouvons constater à la lecture de ces passages que le jardinage/ maraîchage profite à l'économie domestique et sécurise l'alimentation. Il connaît seulement les mêmes contraintes de commercialisation que tous les produits vendus par les paysans : l'anarchie de la commercialisation.

De plus, l'essor de l'élevage représente pour sa pratique un grand risque qui n'est contournable que par une clôture solide contre les dégâts des animaux divagants.

Mais compte tenu de l'importance dont sa pratique fait preuve, les paysans rencontrés ne veulent pas reculer devant un obstacle que ce soit. Beaucoup souhaitent faire des réalisations que certains actifs aisés ont déjà faites. Ceci consisterait entre autre à faire des forrages de puits à grand diamètre pour résoudre le problème d'eau, acheter du grillage pour la clôture contre les dégâts des animaux divagants, trouver des formes de conservation des produits pour une vente plus rentable, produire eux-mêmes leurs semences pour écarter l'handicap du manque de semences, usage d'engrais minéraux en combinaison avec la fertilisation par la matière organique et achat de petits matériels et de moto-pompes

Quant à l'écoulement des produits du jardinage et maraîchage, sa sécurité et l'importance de la demande constituent les voies ou alternatives des paysans pour pouvoir réduire leur dépendance complète de l'agriculture et à la fois une amélioration de leurs conditions alimentaires et économiques.

#### Jardinage sur les champs de case



**Photos Nr. 6:** Usage rationnel du temps de travail et des champs : jardinage en saison sèche au Pays-Bwa

### 5.3.6 Activités lucratives des femmes bwa et dafing

La monétarisation du mode de vie des campagnes et son accentuation par la crise de la production agricole se sont traduites par une insécurisation existentielle voire vitale dans les communautés villageoises. A cette insécurité vitale répondent les paysans par des stratégies de survie. Ainsi la production agricole, sous les contraintes socio-écologiques ne pouvant plus satisfaire les besoins - non seulement alimentaires mais monétaires aussi - les plus essentiels, les paysans développent des activités lucratives ou associent au rôle d'autoconsommation des activités secondaires un rôle lucratif, leur permettant de réduire les conséquences de la crise de la production agricole. D'une manière générale dans les groupes domestiques, tous les actifs femmes et hommes conjuguent leurs efforts et capacités de savoir faire pour assurer la survie du groupe qui est ici la priorité des priorités. Les activités lucratives créées par la monétarisation et reconnues par les gens interrogés au Pays-Bwa sont : le petit commerce, l'exode et celles dont la fonction d'autoconsommation a été doublée d'une importance lucrative dont : le jardinage, l'élevage, la cueillette, les prestations de service, l'apiculture et l'artisanat. *Voir* Tableau 9 : Contribution fréquentielle des principales activités des jeunes et femmes à la formation de revenus monétaires.

D'une manière générale, les femmes de par leur dynamique sur le plan économique et social<sup>80</sup>, sont partout considérées dans les faits comme artisanes potentielles de la dynamique

<sup>80</sup> Fondation Friedrich Ebert - Bureau MALI : La situation de la femme malienne : cadre de vie, problèmes, promotion, organisations. Association pour le progrès et la défense des droits des femmes maliennes (APDF), Le livre blanc sur la femme au MALI, Mars 2000 :37

sociale. A ce titre, pour notre cas, les femmes bwa et dafing associent à leurs activités de ménage la cueillette, l'élevage et les prestations de service. Les revenus de ces activités lucratives en termes de participation à l'économie de subsistance des ménages, augmentent leurs participations à la survie du groupe. Fort de ce constat, l'autorité absolue des hommes dans la gestion des affaires de la famille devient plus ou moins modérée. Dans beaucoup de familles, l'homme seul ne peut plus faire face à tous les besoins de sa famille. Il est alors contraint d'accepter ou de compter avec la participation économique de sa femme, qui désormais a droit à la décision. Ceci existe dans De plus, en plus de foyers, mais ce n'est révélé qu'au public lors des discordes entre les deux ou par les constats des faits. Ces faits passent sous silence car ils contredisent les règlementations du code matrimonial traditionnel. Mais en matière de pratique d'activités lucratives, il existe une certaine différence entre les femmes bwa et dafing et entre les femmes bwa suivant qu'elles soient du *Duè-tun* ou du *Boi-boi-ra-tun*.

Ainsi, nous avons pu constater que les femmes dafing sont plus actives dans les activités du petit commerce. Elles le pratiquent pendant les douze mois de l'année. A Koula et à Soundé les femmes dafing interrogées nous ont confié qu'elles se dédient peu aux activités de jardinage et à la cueillette.

Quant aux femmes bwa, nous avons pu constater chez elles qu'en saison sèche, elles sont surtout dynamiques dans les activités secondaires génératrices de revenus (jardinage, petit commerce, les prestations de service, l'élevage et la cueillette) et pendant l'hivernage dans les prestations de service et le petit commerce. Ce petit commerce se résume, pour beaucoup de femmes et dans les villages ne disposant pas de foire, à la fabrication et la vente de la bière de sorgho. Ce ralentissement de leurs activités expliquent-elles, se justifie pour la plupart d'entre elles d'une part par leur occupation par les travaux champêtres et d'autre part par la réduction des produits de cueillette, du maraîchage ou agricoles à commercialiser.

La particularité zonale des pratiques d'activités lucratives dépend de l'opportunité des foires, de l'accessibilité des villages et des avantages agro-écologiques de la zone en question.

Les femmes de Fangasso, Benena, Sokoura, Marékuy et Koula, par exemple pour la présence de foires hebdomadaires dans ces villages ou leur proximité d'une foire, pratiquent le petit commerce pendant les douze mois de l'année. Ce fait les différencie, sur le plan matériel surtout à Fangasso et Benena, de celles des autres villages. De plus, à Fangasso et Batilo, le jardinage des femmes se limite à la culture des oignons surtout. Certains ici pratiquent l'exode, mais rarement des femmes mariées.

A Benena nous avons rencontré très peu de femmes qui pratiquent le jardinage. Si elles le font, cela se porte sur les légumes (gombo, salades, chou, piment, etc.).

Quant aux femmes de Sokoura, dû à la profondeur extrême des puits, elles ne pratiquent pas le jardinage. A Soundé par contre, le jardinage occupe ici comme au *Duè-tun* beaucoup de femmes pendant la saison sèche.

A Somalo, il devient une fois De plus, l'affaire surtout des hommes. Certaines femmes s'associent à leur mari, profitant de sa clôture en bois pour y cultiver des oignons.

Néanmoins dans la généralité, dans tous les villages, les prestations de services, l'élevage des petits ruminants surtout et exceptionnellement du porc chez les femmes bwa sont pratiqués. La cueillette est aussi pratiquée partout. Elle se porte sur le ramassage des amandes de karité, la cueillette du néré, du pain de singe, du raisin, des réceptacles des fleurs de kapokier, des feuilles de baobab, des fruits du tamarinier etc (*Voir* Tableau 8 : Produits de cueillette)

Les revenus de ces activités servent, suivant la grande partie des femmes interrogées, à couvrir les besoins de la femme elle-même (habillement, parures, ustensiles de cuisine etc) les besoins des enfants et/ou du mari et / ou du groupe domestique.

A la question posée aux hommes : "Quelle contribution économique apporte votre femme par les revenus de ses activités lucratives" ? Les réponses allaient de la contribution aux frais des prix de condiments, l'habillement et les soins médicaux des enfants à l'achat une fois dans

l'année d'un habit sous forme de cadeau au mari. Très peu d'hommes ont mentionné l'achat d'aliments ou de vivres. Pourtant, en période de pénurie alimentaire, nous avons vu des femmes qui ont vendu leur porc, mouton ou chèvre pour acheter des vivres pour la famille. Peut-être que l'orgueil *boo* le trouve déshonorant de porter à la connaissance du public qu'il se fait nourrir par sa femme.

Chez les Dafing, il existe d'autres formes de répartition des charges du groupe domestique. L'homme se charge de disposer les vivres et habillements, tandis que la femme s'occupe des charges des condiments de sauce. Là aussi les femmes avouent prendre à leur compte en plus des frais de condiments de sauce ceux de leur habillement et parfois même ceux de leurs enfants. De ces constatations, nous concluons que dans la lutte acharnée pour la survie, menée dans les campagnes en général et au Pays-Bwa en particulier, catalysée par le développement des centres urbains et par la tendance croissante de la dégradation du cadre de vie rural, les femmes bwa, dafing et d'autres ethnies, spécialistes de la « débrouillardise de survie », forcent une modification positive de leur statut social dans le système traditionnel par l'apport économique résultant des activités lucratives qu'elles réalisent pour la survie du groupe domestique.

**Tableau 9 :** Contribution fréquentielle des principales activités des jeunes et femmes à la formation de revenus monétaires

Produits	CONTRIBUTION %	
	Jeunes	Femmes
Petit commerce	11,50	7,50
Cueillette	5	23,50
Embouche petits ruminants	13	10,50
Embouche gros ruminants	-	-
Aviculture	5,5	5
Élevage porc	5	8,50
Maraîchage	5	5
Prestation de service	8	12,50
Transport par charrette	6	-
Exode	34	-
Artisanat	5	8
Fabrication de dolo	-	8,50
Arboriculture	-	-
Confection de briques	7	-
Élevage animaux de trait	-	-

Source : Koné Daouda et col. *Rep. Du Mali, juillet 1998 :56-57*

### 5.3.6.1 Fabrication de “dolo,, ou bière de sorgho : histoire et évolution de l'importance d'une brasserie locale

Le Pays-Bwa, comme son nom l'indique, est en majorité habité par l'ethnie Bwa dont l'une des caractéristiques discriminatoires au Mali, à majorité musulmane ou du moins d'identification musulmane, est leur consommation de boissons alcoolisées et de viande de porc. La boisson alcoolisée la plus consommée, car fabriquée par la brasserie traditionnelle locale, est la bière de sorgho ou *dolo* ou encore *han gnan*. Le dolo a une teneur en alcool d'environ 4% et est à base de graines de sorgho. Sa fabrication est une spécialisation des

femmes bwa et constitue un processus qui dure une semaine (de la préparation des graines de mil-sorgho à la boisson fermentée prête à être consommée). Les graines de mil-sorgho sont préparées (lavées, faire germer, séchées et broyées) puis cuites (il existe plusieurs étapes de cuisson). De ces graines ainsi traitées on obtient une mélasse qui sera aussi soumise à une série de cuissons puis refroidie et fermentée par la levure, et quand le processus de fermentation est en cours ou du moins assez avancé, le dolo est mis à la consommation.

La fabrication/consommation du dolo a des origines culturelles. Dans les communautés bwa à l'origine, la consommation /fabrication de dolo, constitue une des composantes les plus importantes de toutes les fêtes ou manifestations familiales ou collectives (une boisson de fête)<sup>81</sup>: mariage, initiation aux masques, réjouissances publiques, etc.

De là, c'est le chef de famille qui ordonnait l'opération de fabrication. L'essor de la monétarisation du monde rural permettant l'échange de tout contre l'argent dont la nécessité ne cesse d'augmenter, associé au fait que la production agricole ne suffit plus pour couvrir tous les besoins des familles, les femmes bwa font de la fabrication du dolo, en plus de sa fonction socio-culturelle, une activité lucrative. Ainsi, les stocks de mil-sorgho pour l'opération de fabrication étaient constitués de deux formes, soit la femme achetait les graines de mil-sorgho par ses petites économies ou prélevait chaque jour une petite quantité de sorgho de la quantité servie pour le repas du jour, jusqu'à pouvoir en constituer un stock suffisant pour un cabaret de dolo. De ces quantités ainsi constituées, elle fabriquait le dolo, environ 100 litres et accueillait des consommateurs dans une pièce de la maison ou dans la cour (Manessy : 1960 :121).

Quelqu'en soient les formes de constitution du stock, les revenus ainsi obtenus des ventes de dolo sont exclusivement pour la femme. Elle les utilise à différentes fins : comme capital de départ, prix de condiment, achat d'habillement ou parure etc. De même que chaque *dolotière*<sup>82</sup> est tenue de donner une certaine quantité de dolo au chef du patriarcat du groupement domestique pour que celui-ci implore aux ancêtres une bonne vente et sans bagatelles. Cette quantité de dolo ou *buan-an* est réservée pour les réunions familiales qui, chez les Bwa, se tiennent après chaque jour de consommation de dolo, et pendant lesquelles les différents problèmes des groupes sont débattus. Ces réunions facilitent le dialogue et la communication, d'où ressort un des caractères socialisants du dolo.

Comme toutes les activités de la vie des villages, la fabrication et consommation de dolo a connu une évolution que la majorité des femmes qui le fabriquent, aussi bien que tous ceux qui le consomment révèlent sous forme de proteste ou de regret. Ces formes d'évolution expérimentées dans l'entreprise du dolo sont entre autres : les rationalités économiques pour accroître les bénéfices et réduire les risques. Dans la zone, le sorgho reste l'unique céréale qui se prête à cette technique de fabrication du dolo. En fait,, jusque là toutes les tentatives de la substitution du sorgho dans la fabrication par une autre matière première ont échoué. Par exemple, pendant la sécheresse de 1974 qui avait été marquée par rareté aigue du sorgho, beaucoup de femmes tentèrent d'utiliser le mil et dah pour la fabrication du dolo, mais sans succès.

Dans la même optique de rentabilité économique, pour sa cuisson, à l'usage des marmites en argile traditionnellement utilisées pour le faire, les femmes ont substitué presque partout dans la zone celle des marmites en fonte et des récipients de conservation ou décantation de la mélasse et/ou du dolo en pastique. Les raisons de ces changements se justifient par la fragilité des récipients en argile et pour la cuisson l'économie de bois que constituent les marmites en fonte. Comme le bois devient rare, cette mesure est pleine de rationalité et réduit même le déboisement. Seul que partout dans la zone les hommes, consommateurs de dolo, trouvent

<sup>81</sup> G Manessy : *tâches quotidiennes et travaux saisonniers en Pays Bwa* Nr.5 Université de Dakar, Dakar 1960 :121-128.

<sup>82</sup> Se dit communément de la femme qui fabrique le dolo.

que le dolo cuit dans les marmites en argile est de meilleure qualité que celui des marmites en fonte. D'autres estiment même que ce serait la cause des troubles cardio-vasculaires ou digestifs chez beaucoup de villageois. A cet effet, dans certains de nos villages enquêtés comme Sokoura et Batilo, l'utilisation des marmites en fonte pour la cuisson est formellement interdite.

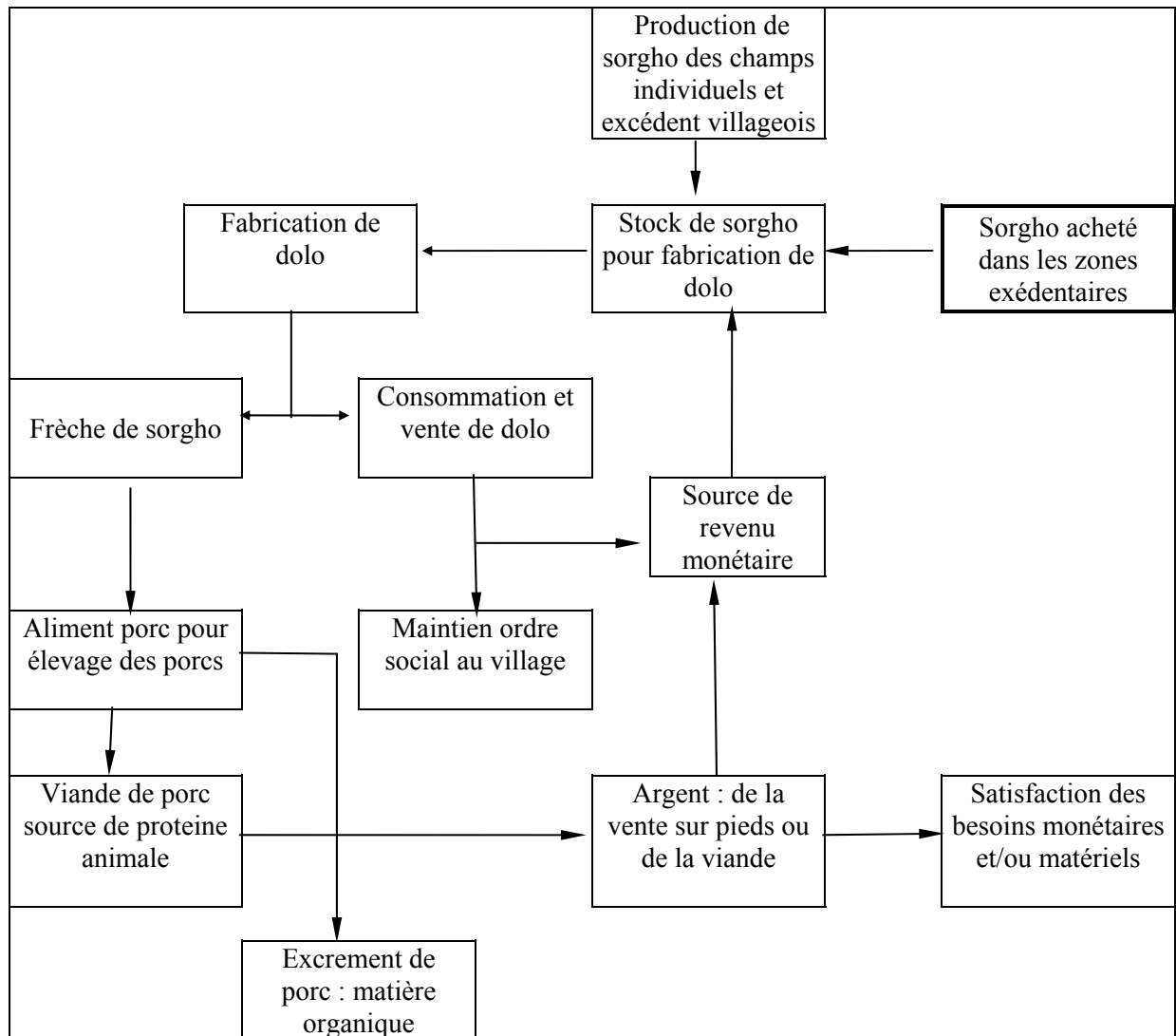
De même dans la forme de vente du dolo, il y a une modification qui est justifiée par les femmes, comme une stratégie contre la vente à crédit. Dans le temps, la dolotière vendait son *dolo* à la mesure de calebasse. Tout le volume de dolo était vendu par cette mesure. De nos jours, les femmes ont introduit la vente au litre ; ainsi, elles peuvent garder, dans des bidons de deux jusqu'à cinq litres dans l'arrière plan de sa maison, du dolo qu'elles vendrent aux clients intéressants/ payant au comptant pour éviter la vente de dernière minute, caractérisée par les crédits d'habitude.

Dans la vente au litre du dolo, le prix du litre, suivant l'analyse des réponses données par la grande partie des femmes interrogées, dépend du coût de production du dolo. Ainsi, à Somalo le litre de dolo coûte 75 FCFA, car ici le bois pour la cuisson et le sorgho pour la fabrication du dolo reviennent à la dolotière relativement moins chers. Par contre à Fangasso, Benena et Sokoura, les prix du litre de dolo varient entre 100 et 150 FCFA, dû à la cherté du sorgho et à la difficulté de trouver du bois de chauffage ou l'obligation d'en acheter.

Une autre forme évolutive dans l'entreprise de fabrication du dolo est sa combinaison avec l'élevage. En fait, partout dans la zone les femmes l'associent d'une manière générale à l'élevage des porcs. Le porc est un animal omnivore qui apprécie très bien comme aliment bétail la frêche issue des résidus des graines de sorgho qui ont servi à la fabrication du dolo. Cette frêche était jetée avant ; mais de nos jours, chaque femme l'utilise pour nourrir son petit effectif de porcs qu'elle élève. Pour beaucoup l'obtention de cette frêche est un des objectifs de la fabrication du dolo. En cas où la femme n'élève pas de porcs, elle la donne en échange contre le bois qui a servi à la cuisson ou tout simplement elle la vend aux acheteurs intéressés. L'analyse de cette combinaison de l'élevage des porcs avec la fabrication de dolo témoigne chez les femmes bwa la présence d'une rationalité économique d'augmentation de leur bénéfice. Des revenus de la vente du dolo, les femmes achètent et élèvent des porcs qui sont vendus pour satisfaire les besoins en protéine et besoins monétaires ou matériels (*Voir Graphique 5 : Rationalité économique, entre élevage de porc et fabrication de dolo.*).

En nous appuyant sur ces résultats nous pouvons nous résumer en affirmant que la fabrication du dolo est non seulement une source de revenue, mais témoigne au fil du temps d'une rationalité économique féminine qui vise à réduire les risques de production afin d'accroître le bénéfice et perpétuer sa pratique.



**Graphique 5 : Rationalité économique, entre élevage de porc et fabrication de dolo.**

### 5.3.6.2 Consommation du „dolo“ : aspects socialisants et contraignants

La consommation de dolo représente chez les Bwa un élément culturel sans précédent qui fait leur singularité sociale au Mali où cette pratique est impopulaire. De ce fait, elle constitue entre autres une des causes de discrimination sociale de toutes les personnes appartenant à l'ethnie. Dans la société malienne très islamisée les Bwa, de part leur amour pour la liberté, sont les rares personnes/uniques qui ne ménagent aucun effort où qu'ils soient et en quelle circonstance qu'il soit pour dissimuler leur consommation d'alcool. Ce fait est considéré par beaucoup de pratiquants musulmans non avertis comme une provocation audacieuse qui doit être réprimandée au nom de l'Islam par une ségrégation sociale. Dans la société malienne avec sa forte majorité musulmane, les buveurs de boissons alcoolisées ont une sorte de perte de considération sociale, car consommation de boissons alcoolisées est considérée par la majeure partie des musulmans comme une perte considérable de sa personnalité.

C'est dans cette optique que certains observateurs externes ou experts du développement des milieux politiques attribuent l'insécurité alimentaire et l'aggravation du déboisement au Pays-Bwa à la fabrication et à la consommation de dolo. Il est certain que chaque année des tonnes de mil sorgho sont transformées en dolo et des tonnes de bois utilisées pour la cuisson.

Pour le bois, le phénomène du déboisement est propre à toutes l'étendue du Mali. Dans les zones où il n'est pas utilisé pour la cuisson du dolo, il constitue une source de revenu : à un rayon de cent kilomètre des grandes villes et le long de toutes les routes qui relient les grandes villes, le bois est vendu comme bois de chauffage ou charbon. Par ces faits, beaucoup de ces zones ont un déboisement plus accentué que celui observé au Pays-Bwa. Le déboisement est une caractéristique des zones dégradées/sahéliennes en Afrique particulièrement : les populations pauvres des ces zones contribuent à l'aggravation de la dégradation de ces zones en utilisant leurs ressources naturelles comme source de revenu : l'abattage des arbres pour la production de bois, de charbon ou de matériaux de construction.<sup>83</sup>

Quant à l'insécurité alimentaire ou réduction des réserves de mil-sorgho, le Pays Bwa ne compte pas parmi les zones les plus déficitaires du Mali, malgré la fabrication de dolo. Cela trouve son explication dans les faits suivants : le sorgho, utilisé pour la fabrication du dolo en grande partie, provient des excédents de sorgho des champs individuels et des zones excédentaires limitrophes du Pays-Bwa : Pays Dogon, le Burkina Faso et la zone Sud qui fait frontière avec le secteur de Koutiala. La vente, par le chef de famille, du stock de famille pour couvrir des besoins monétaires nous a été mentionnée seulement dans deux de nos villages enquêtés : Marékuy et Sokoura. A notre entendement, cela se doit au manque d'opportunités pour les actions comme le jardinage. Par ailleurs, il est connu de tous les experts du développement que la vente des stocks de famille dépend plus de la moralité et de la personnalité du chef de famille que de son appartenance ethnique ou de ses habitudes de consommation de boisson alcoolisée, car le phénomène est aussi constaté dans d'autres zones à croyance musulmane du Mali.

Dans les communautés Bwa, la survie du groupe familial étant une priorité; de là sécuriser son alimentation devient un impératif moral ou civique dont la violation est un délit condamnable.

Le dolo étant fabriqué à base de sorgho, à Marékuy, il nous a été avoué que pour préserver le stock familial des ventes à la sauvette, beaucoup de familles cultivent plus le mil que le sorgho. Les deux céréales sont gardées dans les greniers avec leurs épis et l'obtention des graines de mil est plus difficile que celle du sorgho. Cette procédure nécessite un petit travail qu'un homme seul ne peut faire sans que personne ne se rende compte. Les graines de sorgho, par contre, sont faciles à séparer des épis, et ce travail peut se faire rapidement et clandestinement. C'est ce qui expose le sorgho à la vente à la sauvette par des chefs de famille peu responsables. Les populations de Marékuy et Sokoura cultivent, pour ce fait, plus le mil qui ne se prête pas assez à cette pratique peu orthodoxe. Dans les autres villages la culture du mil est plus répandue que celle du sorgho pour sa rusticité végétative relative : peu exigent pour les besoins en eau et aux nutriments et non à un contournement des risques de vente.

Comme boisson alcoolisée de fête, le dolo provoque chez le consommateur un certain état d'ivresse/ euphorie lui permettant temporairement de s'oublier ou d'oublier les problèmes de la vie réelle ou pouvoir supporter les problèmes ou contraintes de la vie réelle. Ce plaisir éphémère jusque là n'a pas pu aboutir à un état d'alcoolisation ou dépendance alcoolique, même chez les grands consommateurs de dolo ou *nian-gnuu-ôboi*. Mais suivant nos observations de la croissance de la consommation et de l'intérêt croissant chez les femmes bwa pour ce petit commerce, ajouté à l'introduction dans les villages des boissons alcoolisées industrielles plus fortes et à composition douteuse/méconnue, la problématique de la consommation de dolo est sur le plan santé préoccupante. Mais comme toutes les innovations, les paysans n'adoptent que celles qui les présentent le moins de risques. En fait, dans le

---

<sup>83</sup> Kotschi J., Walters-Bayer A., A. R. Hoesle U.: 1990:180

temps, le dolo était préparé dans les gros villages une fois dans la semaine. Ces jours étaient comme des jours de fête au village, caractérisés par une réjouissance collective, une cessation de toutes les activités productives, un mouvement de va et vient entre les cabarets. Ce jour tous les abus et excès sont plus ou moins tolérés ou excusés le lendemain. Les jours de consommation de dolo permettent de mieux supporter les règles de la vie normale et d'en éviter une contestation sensée. De là réside leur rôle de maintien de l'ordre social<sup>84</sup> pendant la saison sèche.

De nos jours, pendant la saison sèche dans tous les villages bwa d'au moins trois cent habitants, la fabrication et consommation de dolo sont presque journalières. Aussi dans les hamaux, une fois dans la semaine, un jour fixe est réservé pour la consommation de dolo et de même dans les foires hebdomadaires de villages dafing/ musulmans, le dolo y est amené et vendu comme toutes les autres marchandises. Les femmes bwa ont, par le temps fait du dolo une marchandise comme toutes les autres. Ainsi, celles des villages situés dans un rayon d'environ dix à quinze kilomètres, préparent le dolo qu'elles transportent au marché pour la vente.

Pendant l'hivernage, à cause des occupations par les travaux champêtres, il y a dans certains villages comme Batilo une grande réduction voire même cessation dans certains villages comme Batilo (village traditionnel) de cette pratique. Par ailleurs, l'abondance du dolo pendant la saison sèche, suivant beaucoup de nos interlocuteurs villageois, motive la multi-activité/ la pratique d'action non-agricoles génératrices de revenus. En fait, pour pouvoir disposer d'argent pour se payer à boire, beaucoup de paysans bwa sont poussés d'entreprendre des activités qui génèrent des revenus d'appoints. Ainsi, les hommes, pour se procurer leur argent de poche pour la bière de sorgho, pratiquent des activités comme le maraîchage, le petit commerce, le transport par charrette, l'élevage, l'artisanat (confection de nattes, de cordes, de secco, de chaises, de lits en bois, la pratique de la boucherie, etc). Par contre dans la logique des faits, nous avons pu constater que les femmes paient moins au comptant à boire que les hommes. Elle pratiquent le système de troc suivant le principe : tu me donnes à boire et quand c'est mon tour de préparer le dolo, je t'en servirais en guise de remboursement.

De ces analyses nous pouvons avouer que le dolo, en marge de ses conséquences néfastes sur la santé et indirectes sur le déboisement et la sécurité alimentaire, contribue non seulement au maintien de l'ordre social, mais aussi au développement de l'esprit d'entreprise. De là, sa fabrication devrait mériter plus d'intérêt pour tous interventions d'appui aux initiatives locales dans la zone.

---

<sup>84</sup>Hertrich V.:1996: 48

## 6 Marques des influences extérieures au Pays-Bwa de l'indépendance à la date

### 6.1 *Parcours historique et vue critique des faits à petite et grande échelle*

Avant d'aborder cet aspect du travail, nous tenons à donner des détails sur l'attitude des communautés bwa envers toutes les influences extérieures. Nous emprunterons les révélations de Hertrich V., celles du Père Bernard de Rasilly et de l'abbé Jean Koné. Celles-ci stipulent que les Bwa sont reconnus par leur esprit d'indépendance, une volonté excessive de liberté et par leur refus de toute autorité extra-communale<sup>85</sup>. A ce titre, ils essayent de préserver une certaine intégrité sociale du groupe dans lequel les contacts ou rapports avec l'extérieur sont consenties s'ils ne sont ni imposés par la violence ni compromettants pour les valeurs traditionnelles.

Cela explique en partie l'image conservateur et renfermé ou d'anti-modernisation des communautés bwa que certaines études ont diffusé.

Les premières relations significatives avec l'extérieur auxquelles les communautés bwa font beaucoup référence ont été des rapports de force (les pillages perpétrés dans la zone par les bandes armées peuhl, les conflits tribaux, les autorités coloniales et étatiques) et religieux (le christianisme). Face à ces invasions extérieures, les communautés bwa n'ont pas dissimulé leur volonté de liberté et d'indépendance : le rejet d'adhésion à l'Islam, les embuscades meurtrières aux pillages peuhl, la révolte de 1915-1916, la séparation de l'autorité coloniale et traditionnelle au village, sont des faits illustratifs de cet état de fait.

La révolte des Bwa de 1915-1916 qui fut la manifestation la plus significative de cette volonté d'indépendance et de liberté des bwa, massivement et violemment réprimée par les colonisateurs français, marque le début de la résistance passive des Bwa à toutes l'administration coloniale et post-coloniale : leur engagement politique, économique et social peu représentatifs.

A l'indépendance du Mali en 1960, avec la nouvelle division administrative, en villages, arrondissements, cercles, régions, cette résistance passive bwa n'a fait qu'aggraver leur sort. Les autorités administratives des arrondissements et du cercle appartenaient à des gens d'autres ethnies souvent appartenant à des ethnies ennemies d'hier. Le caractère prédateur et de coercition, que caractérisaient cet Etat, étaient ici au Pays-Bwa encore plus ressenti que partout ailleurs. Les agents étatiques, déjà armés de bons nombres de préjugés sur les Bwa, les faisaient subir toutes sortes d'abus et d'excès de pouvoir. Tout se réalisait par la force (le recouvrement d'impôts et taxes, les règlements de conflits, la réalisation des travaux forcés, la présence obligatoire aux réunions administratives et aux fêtes nationales, la vulgarisation agricole, la scolarisation, etc).

Cet état de fait renforça l'esprit d'indépendance des communautés bwa, mais de paire nourrissait un comportement de corruption dans tout l'appareil administratif malien. Devant l'abus de pouvoir des agents étatiques, l'unique stratégie des paysans et de toutes ses victimes, pour contourner ce pouvoir excessif, était de corrompre ses représentants.

A l'indépendance, l'Etat malien indépendant substitua aux cantons les arrondissements et aux Kafos les cercles. Chaque chef lieu d'arrondissement et de cercle avait été doté d'une infrastructure socio-économique comme d'une école de neuf classes, d'un centre de santé, d'un magasin de produits de première nécessité (sucre, sel, huile, savon, pétrole, etc.) et d'un

---

<sup>85</sup> Hertrich V.:1996:33-64

centre de vulgarisation agricole, d'une route praticable en toute saison et d'une foire hebdomadaire. Ces infrastructures socio-économiques avaient en fait, pour but d'augmenter la capacité productive des paysans pour qu'ils puissent mieux participer à l'alimentation des caisses de l'Etat et à la satisfaction des intérêts de l'équipe au pouvoir. Les Bwa, compte tenu de leur désapprobation de l'autorité étatique, trouvaient dans tous les cas un moyen d'évitement des mesures de développement introduites par l'Etat pour réduire le plus possible la collaboration avec l'Etat. Par exemple :

- Pour réduire le montant des impôts à payer, la majeure partie des paysans refusait de faire recenser les naissances de leurs enfants, ainsi que l'effectif exact de leur troupeau d'animaux.
- Contre la scolarisation forcée, ils préféraient envoyer leurs enfants dans les écoles catholiques, même si celles-ci étaient éloignées de leur village de résidence. Par exemple certains habitants du village de Somalo au lieu d'envoyer leurs enfants à l'école publique de Lanfiara (située à 13 km.), ils les envoyaient à l'école catholique de Togo (à environ 75 km) ou de Waramata/ Danékuy (située à 60 km).
- Dans tous les villages de la zone les communautés villageoises couvraient l'agent de vulgarisation de cadeaux pour qu'il fasse un rapport positif sur l'adoption des techniques à vulgariser au village.
- Les villageois s'arrangeaient, partout dans la zone, à régler les conflits au village, car à l'arrondissement ou au cercle, le tort était donné à celui qui avait moins corrompu ou « *graisé* » comme il se dit dans le langage commun, le chef d'arrondissement ou de cercle. Cette période marque aussi le début de l'aggravation de la détérioration des rapports entre Peuhl éleveurs et cultivateurs paysans. Les Peuhl, économiquement plus aisés que les cultivateurs et comptant sur la susceptibilité des agents administratifs à la corruption, laissaient volontairement leurs animaux commettre des dégâts dans les champs de cultures. Devant ce fait, certains paysans se faisaient justice en empoisonnant le bétail, ou battre le berger peuhl ou encore le faire déguerpir par des moyens ou procédés géomagiques.

Même de nos jours avec la démocratie, les conflits entre éleveurs peuhl et cultivateurs bwa et dafing d'une part persistent, et d'après une grande partie des paysans interrogés, la seule différence présentement est qu'ils sont résolus avec plus de transparence. D'autre part, la plupart des paysan bwa et dafing avouent adopter une série de mesures d'évitement de ces dégâts d'animaux dans leurs champs comme par exemple : le système de gardiennage des champs, le transport immédiat des récoltes pour leur séchage au village, établissement d'un calendrier de pâturage contrôlé et de divagation de leurs propres animaux, le gardiennage des animaux dans des enclos, etc.

Les influences extérieures, quelle qu'en soit leur nature, catalysent ou ralentissent et orientent la dynamique sociale. L'importance de leurs impacts, mesuré en terme d'expériences locales paysannes acquises et de l'adoption d'innovations extérieures par les paysans, dépend du degré d'importance de ces influences extérieures pour les paysans et de la menace que ces influences représentent pour l'ordre en place ainsi que de la nature de l'approche (forcée ou humanitaire) de leur introduction. Ainsi, nous avons constaté que les gouvernements autoritaires, avec leurs principes administratifs constitués de plus de devoirs que de droits des paysans, avaient plus mobilisé la volonté de la paysannerie au Pays Bwa à trouver des mesures réduisant leur recourt aux services de ces gouvernements. Ici, il semble que plus une innovation extérieure est imposée, plus elle excite la dynamique sociale endogène sous forme de résistance aux changements forcés et vice versa. Le cas de la séparation de l'autorité traditionnelle et étatique dans le village, de la scolarisation sont bien illustrant. Par contre la religion catholique dont l'introduction a été plus humanitaire et l'adoption ne représentait aucun danger pour l'ordre social établi, mais au contraire celle-ci était monnayée contre la

protection des convertis bwa contre les abus de l'administration coloniale. Grâce à cette trilogie : approche humanitaire, respect de l'ordre traditionnel et intérêt de protection, la religion catholique a été et est l'une des innovations extérieures la plus acceptée par les paysans ici. En fait, la conversion des bwa en masse au christianisme se doit non seulement à l'approche plus humanitaire des premiers missionnaires mais aussi à l'avantage/la protection dont les convertis à cette religion jouissaient vis à vis des abus de l'administration coloniale.

## **6.2 Actions de développement étatiques de l'indépendance à la date**

A l'indépendance, la dotation des chefs lieux d'arrondissement et de cercle, d'infrastructures socio-économiques (*voir* Tableau 3 : Diversités socio-économiques des villages enquêtés), entre autres les écoles, étaient une volonté du jeune Etat malien de constitution d'une couche intellectuelle qui aiderait à la construction du pays. Ces écoles, ainsi construites et opérationnelles partout au Pays-Bwa et sur toute l'étendue du territoire malien, dans les faits, ont une réputation peu significative quant à la qualité de l'enseignement et la nature forcée qu'avaient les recrutements de nouveaux élèves au départ. En fait, le caractère forcé de la scolarisation désanimait beaucoup de parents surtout les Bwa parmi lesquels, nous avons retrouvé beaucoup qui avouent avoir découragé leurs enfants à poursuivre leur scolarité dans ces écoles. Les renvois massifs des élèves par suite d'insuffisances académiques caractérisaient ces écoles. Rares sont les élèves qui atteignaient le niveau neuvième.

Ces résultats académiques non satisfaisants des élèves dans ces écoles publiques sont aussi amputables à l'engagement des enseignants qui de, par leur statut de fonctionnaire de l'Etat, avaient une garantie de non-licenciement et là ne se font pas de souci pour le bon rendement académique des élèves.

De nos jours, en terme de réussite des élèves aux examens pour l'obtention du Certificat d'Etudes Primaires (C.E.P.) et du Diplôme d'Etudes Fondamentales (D.E.F.), l'école privée catholique bat de loin son homologue du publique. Mais tout de même, elles ont contribué à l'augmentation du nombre de personnes qui savent lire et écrire dans la zone.

Quant aux centres de santé, construits au même titre que les écoles dans les chefs lieux de cercle et d'arrondissement et parfois partout où une école a été construite, ils servaient pour les soins primaires et traitements de cas plus graves. Les Bwa évitaient ces centres le plus possible et transportaient leurs malades dans les centres (même éloignés) de santé de la mission catholique (dispensaire de Mandiakuy ou de Togo). Dans ces centres les paysans y aménageur des cas de maladies ou de blessures vraiment graves que la pharmacopée n'a pas pu soigner ou guérir. Ils ont fonctionné plus ou moins aussi longtemps que l'Etat les soutenait. Ensuite, ils se sont transformés en une sorte d'entreprise de l'infirmier responsable du centre. A l'avènement de la démocratie, les centres de santé communautaire (C.S.C.O.M.) ont été créés partout où les anciens centres de santé étaient, et le personnel directement affecté dans ces C.S.C.O.M. Ces C.S.C.O.M sont confrontés, pour celles de Koula, Lanfiara, Fangasso, Benena, aux problèmes du niveau bas du pouvoir d'achat des paysans. Ceux-ci, par manque d'argent pour payer les frais de consultation ou de médicaments, se rabattent sur les anciennes méthodes de médecine traditionnelle/ pharmacopée. Ainsi tout le personnel de soin interrogé dans ces CESCO nous a avoué partout que cet état de fait se traduit par l'épuisement des stocks de médicaments qui, par manque d'argent, ne peuvent être renouvelés. Les paysans reconnaissent l'importance de ces C.S.C.O.M, mais ne peuvent s'acquitter des dépenses. La réussite des C.S.C.O.M passe donc de ce fait par l'augmentation du pouvoir d'achat des paysans.

Quant au développement des infrastructures de communication, de la colonisation jusqu'à la démocratisation du pouvoir, les pouvoirs étatiques qui se sont succédés attachaient peu d'intérêt au développement de la zone. Peut-être aussi, comme l'a avoué un paysan à Touba,

ils voulaient maintenir les éléments troublants bwa enclavés, pour réduire leur capacité de révolte.

Ainsi, la route bitumée qui relie la ville de San à celle de Mopti, longe le Pays Bwa sur presque toute sa partie Nord (*voir carte : Cercle de Tominian*). De ce goudron partent des pistes latéritiques dont les seules praticables en toutes saisons sont celles de Tominian-Benena, du Goudron au village de Fangasso et de Batilo. Dans le temps tous les chefs-lieux d'arrondissement n'étaient reliés par des routes praticables pour la plupart qu'en saison sèche. Par contre, un réseau de pistes relie les villages les uns aux autres. Les paysans, pour adopter le transport à ce réseau routier de brousse, se transportent et transportent tout en charrette à deux roues ou quatre, tirées par un âne ou cheval, vélo, mobylette ou sur la tête.

L'aménagement de ce réseau routier peu confortable, nous a été avoué par les paysans interrogés, est comme une priorité urgente pour l'essor du petit commerce que tout le monde considère comme une activité de survie dans tous les villages enquêtés. Mais à Somalo, Sokoura et Soundé, qui sont des villages enclavés par excellence, certains paysans trouvent que l'état actuel des routes et des pistes les préservent des bandits et de la dégradation brusque des valeurs sociales, suite à l'essor du petit commerce qui crée des inégalités sociales.

Ainsi, pour beaucoup de paysans interrogés dans les villages enclavés et de nos constats des effets de l'enclavement, le développement dans la zone passe obligatoirement par l'aménagement du réseau de communication. Mais à l'heure de la décentralisation, les données ont changé, car désormais ce sont les communes elles-mêmes qui doivent couvrir une bonne partie de leurs actions de développement-et paradoxalement beaucoup de paysans refusent présentement de payer les impôts.

Situation actuelle :

Le développement agricole, partie intégrante du programme de développement agricole étatique dans son ensemble de l'indépendance à la démocratie, visait à stimuler les paysans partout à produire plus pour pouvoir alimenter les caisses de l'Etat. Les méthodes pour y parvenir ont abouti à un appauvrissement des paysans et à une dégradation marquée des ressources naturelles. Ces méthodes aux Pays-Bwa et au Mali étaient :

- le monopole du marché céréalier par l'Etat,
- l'équipement agricole,
- la vulgarisation de nouveaux intrants agricoles (d'engrais minéraux et de semence d'arachide, de riz, mil, sorghoetc),
- l'augmentation des taxes et des impôts.

Nous l'avons dit dans le chapitre antérieur : les programmes de développement étatiques dans leur conception et réalisation sont des formes déguisées d'exploitation des paysans. Là-dessus tous les experts du développement rural sont unanimes. Et la crise de confiance constatée entre la paysannerie et l'appareil étatique en ait une extériorisation. D'un côté, l'Etat équipait et disposait des intrants agricoles aux paysans. Ces derniers en profitaient pour augmenter leurs superficies exploitées et les rendements de leurs cultures et par conséquent le volume de leur production. De l'autre, il organisait par le biais du monopole du marché céréalier une exploitation tactique de la paysannerie. D'une part, avec la fixation des prix au producteur bas l'Etat réduisait la rentabilité économique de la production agricole. D'autrepart le paiement impératif des impôts et taxes instaurées, obligeait les paysans à vendre sous contrainte leur production. Ceci s'est traduit, nous l'avons mentionné plus haut, non seulement par l'appauvrissement des paysans mais aussi par la dégradation des ressources naturelles, suite à leur exploitation non rationnelle. Par exemple l'usage des charrues dans la préparation des champs a non seulement permis de mettre en valeur des superficies toujours plus grandes, mais aussi, de par le mouvement de terre à une profondeur assez considérable, favorisé le transport de terre par l'érosion hydrique. De plus, les paysans devaient mettre en valeur des

superficies plus grandes pour pouvoir couvrir les besoins monétaires engendrés par l'instauration des taxes et impôts. Cette extension des surfaces emblavées, associée à la technique extensive pratiquée et aux effets de la croissance démographique, a abouti par le temps à une dégradation des ressources et à une réduction des terres cultivables.

Il faut signaler tout de même, qu'il a été constaté, que les paysans ont appris avec cette politique agraire anti- producteur<sup>86</sup> des stratégies de contournement. Les plus connus sont : la diversification des activités (petit commerce, l'élevage, le jardinage, l'exode, etc), le développement d'une stratégie de commercialisation de leurs produits et d'un réseau d'échange hors des frontières du Mali, le non- recensement de leurs biens - ce qui faussait toutes les données statistiques de recensement du Mali de l'indépendance à la démocratie. Ces fait, nous l'avons dit plus haut, illustrent l'impopularité des institutions étatiques en milieu rural d'une manière générale ou reflètent la crise de confiance, créée et perpétuée, entre paysannerie et les organes étatiques.

A l'avènement de la démocratie, avec une abolition de nombre d'abus et d'excès, la dynamique sociale, qui était freinée mais pas paralysée, connaît une révolution dont les manifestations sont perceptibles par tout le monde :

- la marginalisation volontaire des Bwa semble non seulement appartenir à l'histoire mais être impossible dans la réalité,
- la libre circulation des personnes et des biens donne un regain de confiance, de force aux activités de petit commerce, au circuit d'échange notamment entre les secteurs déficitaires et excédentaires, entre villes et campagnes et entre le Pays-Bwa et le Burkina Faso. Nous sommes témoins de ce état de fait: lors de notre séjour d'enquête, dans la zone, nous avons pu constater que dès la fin des récoltes, tous les marchés /foires hebdomadaires sont animés de gens de provenances différentes et sont servies de produits du terroir et des villes. Malgré l'état des pistes de brousse, les forains urbains se rendent dans les foires les plus difficilement accessibles en bus ou camionnettes. Quant à celles facilement accessibles, elles connaissent une fréquentation sans précédent. C'est le cas des foires, de Fangasso et Benena, de nos village enquêtés.

Dans notre zone, dû à la croissance de la volonté de déplacement des paysans, le transport de passagers par les charrettes est devenu partout une activité lucrative. D'après la majorité des paysans interrogés dans les villages et sur les foires, ils avouent que c'étaient les agents de l'Etat qui „*gâtaient tous ici avec leur pouvoir de soleil ou wosso-nu pa-a*“ - le pouvoir de bain de soleil en référence au pouvoir colonial pour lequel la méthode correctionnelle pour les récalcitrants était le bain de soleil. Ils nous ont aussi avoué qu'ils avaient peur d'aller au marché car ces agents taxaient tout (les vélos, charrettes, animaux, armes, etc). Les contrôles sur les routes, rejoignant les villes et reliant les villages, étaient de même exagérés, nous ont avoué les vétérans du transport urbain. Ils avouent que : *les agents nous demandaient tant d'argent et embêtaient tant les passagers que peu d'entre nous étaient encouragés à faire la navette*. Les paysans voyageaient peu, car beaucoup n'avait pas de pièces d'identité<sup>87</sup>.

Quant à libéralisation des marchés céréaliers, elle a permis aux paysans de mieux planifier la vente de leurs produits : une vente échelonnée, s'ils n'ont pas de contraintes immédiates.

Ainsi, le regain de liberté de la dynamique sociale des communautés paysannes au Pays-Bwa proportionné par l'avènement de la démocratie/ décentralisation prouve la capacité d'adaptation du mode de vie, de production aux étapes de l'évolution de l'environnement naturel, social, politique et économique. Les manifestations les plus significatives de cette dynamique sociale sont :

<sup>86</sup> Krings T.:1991:157-180

<sup>87</sup> La procédure d'établissement d'une carte d'identité, était volontairement compliquée par les agents administratifs pour augmenter les frais. Delà beaucoup de paysans optaient ne pas en établir.



- la rationalité d'usage du temps en saison sèche, mesurée en terme de diversité et nombre des activités de source de revenus pendant les régimes Modibo et Moussa<sup>88</sup> et pendant la démocratie est une preuve, que les paysans utilisent mieux le temps actuellement par la pratique d'activités de contre- saison qu'avant,
- la situation économique des foyers, mesurée à travers la disposition d'équipement, d'animaux domestiques, prouvent que depuis l'avènement de la démocratie, il y a une relative prospérité économique.

### **6.3 L'église catholique : des oeuvres humanitaires aux initiatives de développement**

En nous référant à l'adhésion des Bwa au christianisme, nous pouvons dire que cela fut un des passages historiques qui contredit l'image péjorative des administrateurs coloniaux et nationaux sur les Bwa: les caractérisant de réfractaires à tous changements. En fait,, les Bwa en se convertissant au christianisme ont prouvé leur réceptivité aux rapports ou contacts externes, mais seulement quand ceux-ci ne sont pas imposés et ne compromettent pas leurs valeurs sociales traditionnelles qui sont l'ossature de la société.

Le christianisme a été introduit dans la zone par les premiers missionnaires vers les années 1920 (Hertrich V.1992 : 1264). L'acceptation des Bwa de cette religion, justifiée par les manuscrits inédits du Père Bernard de Rassily, était comme monnayé contre la protection que ces derniers les offraient contre les excès et abus des colonisateurs et administrateurs nationaux (Diarra:1992, cité par Hertrich V.1996:38). Nous admettons cette hypothèse tout en ajoutant qu'à l'opposé de l'Islam, le Christianisme n'interdisait pas la consommation de dolo et de viande de porc. Ces pratiques sont tant ancrées dans la culture bwa que toute tentative de leur remise en cause est un aveu d'échec, car est considérée comme portant atteinte aux valeurs culturelles sociales.

Le succès du christianisme chez les Bwa dans la zone est non seulement dû, suivant B. De Rassily, au fait que les Bwa voyaient aux missionnaires des protecteurs respectueux de leurs coutumes, mais aussi généreux. En fait, par des oeuvres caritatives, les missionnaires venaient au secours des populations bwa pendant les périodes de famine par des aides céréalières, par leurs soutiens en médicaments, à l'alphabétisation etc. Les représentations les plus marquantes de ces oeuvres caritatives sont : la mise en place dans toutes les paroisses du secours catholique (soutiens matériels aux plus démunis de toutes les confessions), pour atténuer les pénuries céréalières, la construction de dispensaires de Touba, Mandiakuy, Togo pour faire face aux problèmes sanitaires au Pays Bwa., la création de centres scolaires dans toute la zone (dans les villages de Touba, Mandiakuy, Benena, Waramata, Togo, Moinisso, et Dobo). Pour l'appui à l'agriculture, le centre de formation, de promotion et de vulgarisation agricole de Zura avait été créé. Dans ce centre, des volontaires jeunes bwa apprenaient de nouvelles techniques de labour, d'entretien des cultures, de gestion des récoltes, d'élevage du porc, etc. A leur sortie/ au terme de ce temps de formation agricole, ils recevaient chacun un équipement complet (une charrette à deux roues, un âne, une charrue, une paire de boeufs et du petit matériel agricole).

Compte tenu des rapports distants entre les populations bwa et l'administration étatique, ces oeuvres caritatives depuis leur mise en place continuent à marquer la dynamique du développement dans la zone. Suivant les constats et dans les faits, elles sont toujours plus

<sup>88</sup> Regime Modilo : en référence à la première République au Mali, avec comme chef d'Etat Modibo Keita

Régime Moussa : en référence à la deuxième République au Mali, avec comme chef d'Etat, le Général Moussa Traoré

acceptées par la population que celles proposées ou imposées par le programme de développement étatique. Ce succès conjugué au désintéressement/désengagement de l'Etat pour la cause des populations ici au Pays Bwa, poussent les actions caritatives à étendre leurs perspectives d'aides. Partant delà, désormais l'aide devient dans certains cas moins caritative que participative. Dans ce cadre, le centre agricole de Zura s'est transformé en action-projet qui élabore, exécute et finance des actions d'intérêts collectifs dans les villages. Parmi ses réalisations, par exemple les forrages de puits, la construction de petits barrages, la formation de gestionnaires villageois, la construction de banques de céréales, la réalisation de programmes de sensibilisation et d'animation dans son programme de lutte anti-érosive et d'appui à l'essor du jardinage par la confection de grillage. (*Voir* Tableau 10 : Les Intervenants extérieurs au Pays-Bwa).

Les communautés catholiques, dans chaque village ou celles-ci sont assez représentatives, se sont érigées en collectivités de promotion villageoise. Les structures traditionnelles associatives n'étant plus tant fonctionnelles dans beaucoup de villages, ces collectivités ont pris la relève de ce mouvement associatif ou d'entre-aide mutuelle.

Nous avons constaté, cette coopération des associations chrétiennes ou protestantes à Fangasso, Benena, Soundé et Somalo. Quant à Batilo, Marékuy et Sokoura, ces groupements sont peu significatifs.

Au niveau paroissial, la chorale constitue un élément de développement assez important. Elle anime non seulement les messes et fêtes religieuses, mais sensibilise aussi les catéchumènes sur des thèmes de la vie courante, comme le SIDA, la lutte anti érosive, l'exode, le respect des valeurs sociales traditionnelles, etc..

Tout de même, il faut ajouter que nous avons pu constater que certaines actions caritatives ont réduit la capacité ou volonté des assistés à entreprendre ou à voler de leurs propres ailes. Suivant les propos d'un enseignant à la retraite qui a servi dans tous les centres scolaires catholiques du Pays-Bwa, partout où les paroisses catholiques ont été construites, les gens sont habitués aux facilités ou cadeaux en nature ou espèce de la mission/du secours catholique. Il va même plus loin en disant que les missions par leurs oeuvres caritatives favorisent et nourrissent le fainéantisme des gens et même des jeunes. Dans les faits, suivant le même informant, cela s'est traduit par l'instauration du vol dans les villages dotés de missions catholiques. Dans ces villages les jeunes sont peu dévoués à travailler durement pour vivre et de là ils sont poussés par leurs vices et besoins au vol.

Quant au centre de Zura, il connaît une recrudescence de ces activités de développement, dû peut-être au fait que dans la zone, il y a d'autres organisations non gouvernementales de développement qui s'y sont installées et qui pour la plupart disposent de plus, de moyens.

Quant aux centres de santé, leur place de choix dans le domaine de la qualité des soins est irréductible, malgré la mise en place des C.S.C.O.M. Les gens, sans distinction d'ethnie ou de religion, les préfèrent à toutes les autres du genre. Les paysans du secteur de Somalo préfèrent parcourir plus de soixante kilomètres pour se faire soigner au centre de santé de Togo ou de Mandiakuy (*voir carte du cercle de Tominian*), bien que les C.S.C.O.M. de Lanfiara et Koula soient plus proches. Ce fait confirme l'hypothèse qu'ici la publicité ou l'anti-propagande se base sur le vécu et le rapportage - voire pour croire.

De ces constats, nous pouvons avouer que l'église catholique, dans le domaine du développement occupe une place de choix irréductible. Ceci révèle le caractère d'intégrité des bwa : son oui est doctrinal et son non presque un serment. Ils ont accepté la religion catholique et restent fidèles à leur engagement. Par ailleurs, le caractère humanitaire des interventions de l'église catholique, ressemble à la solidarité communautaire existante dans les communautés villageoises, et partant a servi à encourager l'acceptation de la religion catholique. De là, il en ressort clairement l'importance capitale du rôle du facteur social dans la réussite des interventions externes ou de développement. L'église catholique a su le tenir en compte/ respecter les valeurs sociales pour se faire accepter. Cette stratégie de

l'évangélisation devrait "faire école,, (servirait d'instruction), en ce sens que d'autres intervenants extérieurs devraient la prendre en considération pour entreprendre toute réalisation au Pays-Bwa et peut-être ailleurs.

Dans sa campagne de diffusion du christianisme l'église a plutôt tenté de s'établir dans tous les villages bwa. De même que leurs actions, celles-ci ont été plus concentrées sur les villages bwa au départ et plustard sur le village dafing qui, eux aussi, avaient marqué et maintiennent une distance avec les actions du centre de Zura.

La crise de confiance des rapports des paysans bwa et de l'appareil étatique menaçait toutes les interventions du programme de développement étatique par l'échec et ainsi à la fois donnait un grand défi à l'oeuvre caritative de l'église catholique. Dans les années 70, elle s'était transformée en une sorte d'action-projet de développement et elle était la seule opérationnelle sur le plan du développement.

## **6.4 Les ONG au Pays-Bwa : les nouveaux acteurs du développement et la variété des situations paysannes**

### **6.4.1 Observations préliminaires et historiques du mouvement ONG au Pays-Bwa**

Le désengagement de l'Etat pour le développement en général et le manque d'intérêt des Bwa pour les services techniques classiques et ensuite le "boom" du mouvement ONG vers les années 80, ont favorisé entre autres l'arrivée au Pays-Bwa des agences de développement. Comme le confirme ces propos : les ONG sont venues combler le vide engendré en milieu rural par la quasi-absence des services étatiques, en raison du manque de moyens et peut-être d'une conception du pouvoir politico-administratif insuffisamment empreinte du sens des responsabilités<sup>89</sup>. Celles-ci sont venues appuyer les actions de développement de la mission catholique (CFAR-Zura et du Secours catholique). Les plus représentatives sont : World Vision International ou Vision Mondiale Bwa-tun, SOS-Sahel, PAE, la mission protestante, AID et Mali-Aqua-Viva (*voir* Tableau 10 : Les Intervenants extérieurs au Pays-Bwa).

Au Mali, de l'indépendance à la démocratie, les formes de l'exercice du pouvoir ont évolué, mais pas toujours favorablement en matière de développement surtout agricole. A l'indépendance, pendant la Première République (Régime Modibo Keita) et la Deuxième République (Régime Moussa Traoré), l'Etat malien adopta des politiques agricoles nationales articulées autour d'objectifs ambitieux d'augmentation de la production agricole et de diversification des activités dans un premier temps/pendant la Première République et de développement par des grands projets agricoles (les opérations de développement rural ou ODR)<sup>90</sup>, dans un deuxième temps/pendant la Deuxième République. Ces deux programmes étatiques ont subi des échecs cuisants, car : ils étaient conçus sans tenir compte des réalités et des diversités du terrain, ils avaient omis la participation des paysans à l'élaboration des différentes actions, ils étaient dirigés par des agents de développement de coeur bureaucratique ignorant leur mission auprès des paysans, et ils étaient basés sur des objectifs mal déguisés d'exploitation du monde rural par l'Etat.

<sup>89</sup> Prod'Homme Jean-Pierre : Diversité des organisations rurales en Afrique noire et prémices d'un mouvement paysan. Economie rurale 228 / juillet-Aout 1995 :52

<sup>90</sup> Diallo M. et Coulibaly D. : Référentiel régional : Etude générale sur le Fuladugu, Helvetas, Bamako 1990

Au Pays-Bwa cet échec du programme de développement étatique s'est traduit par l'essor d'une classe dirigeante opulente et corrompue, d'une dégradation des ressources naturelles suite à leur exploitation par des techniques toujours plus agressives<sup>91</sup>, par l'appauvrissement des paysans victimes d'une exploitation abusive de l'Etat, et par la naissance d'une crise de confiance entre la paysannerie et l'appareil étatique comme leur réaction à la montée du caractère répressif des rapports entre paysans et représentants étatiques (une résistance passive marquée par une participation simulée des paysans à tout ce qui a trait aux affaires de l'Etat, un refus de payer les impôts - c'est par peur de répressions administratives qu'ils s'exécutent, etc).

C'est dans cette situation de crise des rapports entre le monde rural et l'appareil étatique que les organisations non étatiques prennent la relève du développement des campagnes en particulier et de la société malienne en générale. Avec la sécheresse des années 70 leur nombre avait subitement accru. En novembre 1999, 132 ONG étaient recensées actifs sur le territoire malien<sup>92</sup>. Si le nombre des ONG et des Bureaux d'étude continue à augmenter, dans les faits, cela n'a pas de relation directe avec les résultats obtenus sur le terrain. En effet, les résultats dans l'ensemble sont médiocres et mêmes souvent déplorables.

Concrètement malgré leur effectif encombrant, la pauvreté continue de gagner du terrain au Mali, les conditions de vie des populations sont toujours peu enviables, les problèmes de santé et de l'éducation sévissent toujours, et la dégradation de l'environnement écologique continue sa progression ascendante. Mais tout de même, il y a lieu à reconnaître que le mouvement ONG, par le temps a gagné de l'expérience quant à l'élaboration des interventions, à la collaboration avec les partenaires ruraux/ groupes cibles, à l'exécution et au suivi-évaluation. Elles ont compris peut-être par le temps que<sup>93</sup> le développement des campagnes résulte plus d'une dynamique interne au niveau des collectivités locales que d'impulsions externes données par l'Etat ou les aides étrangères et lent de par sa nature multidimensionnelle.

Au Pays-Bwa, la résistance passive des Bwa, suite à la répression massive et brutale de l'insurrection bwa en 1915-1916, marque leur manque d'intérêt à tout ce qui a trait à l'Etat<sup>94</sup>. Ainsi, l'échec du programme de développement étatique, était prévisible ici. Certains faits de matérialisation de cette résistance passive constatés sont : le refus de payer les impôts, le non-enregistrement des naissances et des biens matériels, l'application des techniques agricoles vulgarisées seulement par les personnes représentantes du pouvoir administratif au village en l'occurrence le chef de village et certains de ses conseillers, la vente d'arachide au Burkina Faso. C'est dans ce climat de méfiance que les oeuvres caritatives de l'Eglise catholique se développent en actions de développement. Ces actions sont représentées par le Secours catholique et le CFAR de Zura. Vers les années 80, d'autres agences de développement viennent se joindre à l'action de la mission catholique. Mais compte tenu de : la polarité ethnique, religieuse et de la provenance originaire des promoteurs de ses agences de développement nationales, et de la „canalisation“ intéressée des agents de développement étrangers par des informants nationaux opportunistes ou l'orientation de ces ONG étrangères par une base de données non actualisées, la ruée des ONG vers certaines régions maliennes (le Nord et Sud du Mali) constatée vers les années 80 n'a pas été remarqué ici au Pays Bwa. Les ONG et projets de développement qui y sont actifs sont ceux qui sont plus ou moins conscientes de la généralité des besoins de soutien au développement et dotées d'une souplesse de raisonnement pour comprendre l'importance des diversités locales, zonales et ethniques en matière de développement. Parmi eux nous avons pu rescensser :

<sup>91</sup> Rapport de synthèse de l'étude nationale perspective "MALI 2025 „ Mali 2025. Juin 1999

<sup>92</sup> CCA-ONG novemb. 1999

<sup>93</sup> Devèze Jean-Claude : Le reveil des campagnes africaines. Ed. KARTHALA, 1996

<sup>94</sup> Hertrich V. :1996 :33-67

- ceux qui sont marqués par un caractère religieux comme World Vision Internationale, la Mission protestante,
- les ONG laïques comme SOS-Sahel, Mali-Aqua-Viva,
- certaines ONG qui sont obligées d'élargir leur programme aux localités voisines sous la menace de réduction de l'aide extérieure ; comme la CMDT qui collabore avec le PAE, la BNDA, l'AID et coordonne les interventions de ces Agences de développement dans la zone.

A ceux-ci, comme intervenants dans le développement de la zone, il faut ajouter les services techniques classiques de l'Etat qui ont résisté tant bien que mal à la crise de communication entre les paysans et l'appareil étatique : SLACAER (service local d'appui conseil de l'aménagement et de l'équipement rural), SLCR (service local de contrôle et de la réglementation), le service de santé publique, l'inspection de l'enseignement fondamentale.

Ces différents organes non gouvernementaux ont pour objectif assister les communautés pour améliorer les qualités de leur vie dans un environnement social, économique, politique et écologique favorable. En d'autres termes, permettre aux paysans de pouvoir manger à leur faim dans des communautés cohérentes, exploitant rationnellement leurs ressources naturelles, d'améliorer leur niveau de compréhension du monde environnant et d'établir des rapports constructifs avec tous les intervenants ou acteurs externes.

#### **6.4.2 Les actions-ONG : leur politique d'intervention et les dynamiques locales paysannes.**

Au Pays Bwa en particulier et sur toute l'étendue du territoire malien en général, le sort des paysans n'est pas très enviable, malgré l'effectif pléthorique des ONG, l'importance des fonds investis et la grandeur de leur spectre d'action. Dans ce aspect du travail nous tenterons de donner des explications à ces faits de remise en cause d'impact des interventions, qui n'échappent plus aux yeux des paysans dans la zone.

Sans prétendre mettre en doute la qualité de l'élaboration de ces différentes interventions, encore moins le professionnalisme de leur exécution nous devons avouer en reprenant les propos recueillis auprès de la majorité des paysans, que ces intervenants dans l'ensemble ont des résultats médiocres. Ainsi ont été qualifiés les résultats des actions du projet SOS Sahel par beaucoup de paysans interrogés partout dans la zone. Suivant eux ce projet, par ses mesures d'appui juridiques à la protection des ressources naturelles, avait ainsi signé son échec. En ce sens que la gestion des ressources est un domaine très délicat/ sensible de l'intégrité villageoise et de ce fait, elle doit être abordée avec beaucoup de prudence. Cette tentative du projet d'appui juridique à la gestion des ressources naturelles des communautés villageoises, avait été interprétée comme une remise en cause de l'ordre social établi ou de la législation foncière traditionnelle. Ainsi, elle avait beaucoup réduit l'intérêt des paysans partout dans les villages pour tous les autres volets d'action du projet. A Fangasso, pour la population toute entière, le projet SOS Sahel a été un projet générateur de conflits inter-villageois.

L'impact de ce projet que nous avons pu constater, c'est surtout leur méthode de diffusion d'information par les griots à travers des chants : sensibilisation audio (cassette audio) des paysans sur les mesures de protection de l'environnement écologique (feux de brousse, déboisement/reboisement, etc) ou sur la santé (lutte contre le SIDA, etc) ou encore sur des thèmes sociaux comme l'exode, la vie conjugale etc. Dans la zone, cette forme de sensibilisation des paysans, par des chants (en *bomun*) des griots, atteint tous les coins et toutes les couches sociales des populations bwa.

Quant aux actions de l'ONG World Vision International (WVI), entre autres leur programme d'alphabétisation, de construction et d'équipement d'écoles, d'appui au jardinage et au petit commerce, celles-ci représentent des réalisations exotiques prometteuses, mais dont

l'opportunité sera évaluée par les résultats qu'elles obtiendront dans cinq ans. Car l'expérience en matière d'intervention a prouvé que c'est le scepticisme des paysans en tout ce qui est nouveau qui justifie leurs réserves contenues pour les engagements des accords-projets. Cette hésitation paysanne fait des actions une équation à plusieurs inconnues, lesquelles n'apparaissent à la lumière du jour que par le temps. C'est cet état de fait qui explique aussi la lenteur de leur appropriation par les partenaires villageois.

En ce qui concerne la similitude des programmes des différents intervenants (*voir* Tableau 10 : Les Intervenants extérieurs au Pays-Bwa), les paysans la qualifie de parasitisme. Ceci, ce paysan de Batilo l'illustre en nous confiant que certains des intervenants dans la zone sont *comme le serpent, qui ne creuse pas de trou, mais quand il rentre dans un trou il déloge ou avale tout animal qui s'y trouve*. A notre compréhension, cette similitude des programmes des différents intervenants réduit leur efficacité et développe l'esprit d'opportunisme (simuler des conditions d'intervention pour profiter des moyens disposés des projets) chez les partenaires villageois. Partant de ces faits, une coordination des actions et concertation des intervenants pourraient contribuer entre autre à l'obtention de meilleurs résultats.

L'impact des différents types d'interventions au Pays Bwa, mesuré en terme d'adoption significative des paysans de ces actions, prouve que les actions d'appui aux initiatives de dispersion, d'évitement ou de détournement des contraintes de la production agro-pastorale et de scolarisation „ont fait tâche d'huile“.

Ainsi, les mesures de lutte anti-érosive, la technique culturale ZAE, le compostage, etc sont pratiquées partout, même dans les localités où les équipes d'intervention n'ont pas mis pieds. L'approvisionnement en équipement agricole (charrue, charrette, multicultureurs, etc) dans la zone est à l'actif des forgerons locaux. De nos jours tout cet équipement agricole provient de la petite industrie locale des forgerons qui ont su adapter ce matériel industriel aux réalités locales.

Sur le plan de l'éducation scolaire et informelle d'alphabétisation en langues nationales *Bomun et Bambara*, bien que depuis l'indépendance le nombre des écoles publiques et privées catholiques n'a pas changé, il a été constaté une augmentation des effectifs dans les classes. De même, depuis l'avènement de la démocratie au Mali, il y a eu création de seconds cycles et une augmentation notoire du nombre des écoles communautaires reconnues par l'inspection de l'enseignement fondamentale. Actuellement chaque village veut et souhaite que ses enfants commencent à apprendre à lire et écrire chez eux au village.

Une autre influence extérieure qui gagne de l'importance dans la zone, c'est le christianisme. Dans tous les villages bwa, la religion catholique ou protestante est matérialisée, même si c'est par un groupe très réduit.

Les autres intervenants ont partiellement ou totalement échoué, car ils ne répondent pas aux vrais besoins des paysans ou représentent des risques pour l'ordre social existant. A titre d'illustration de ces faits nous avons :

- le cas du programme du projet SOS-Sahel précité,
- l'introduction de nouvelles variétés non-adaptées aux réalités du terrain,
- l'intensification des techniques culturales si le pouvoir d'achat est très bas,
- le planning familial dans une communauté qui est favorable au nombre,
- la construction des centres de santé si le pouvoir d'achat est assez faible etc

Une augmentation du pouvoir d'achat du paysan pourrait donner un espoir de réussite à beaucoup d'interventions ou faciliter leur adoption par les paysans. Mais dans les faits jusque là beaucoup d'interventions aident à produire ou diversifier les activités lucratives mais aucune ne veut s'investir dans l'organisation de la commercialisation.

De plus, à notre bonne connaissance, l'échec des différentes interventions est imputables aux intervenants extérieurs mêmes. Ici beaucoup souffrent de la non-compréhension des situations réelles existantes dans la localité et/ou d'une non-prise en compte des stratégies des acteurs

villageois. C'est ce qui explique le fait que beaucoup d'actions n'arrivent pas à franchir la phase expérimentale. Comme le projet SOS-Sahel, de nombreuses actions de la CMDT, les actions de formation de jeunes paysans aux techniques culturales du CFAR-Zura, etc.

Des constats précédents nous nous résumons en nous servant des propos de Jean-Claude Devèze, qui suggère à titre d'orientation que pour améliorer les interventions en milieu rural, menées avec l'appui des bailleurs de fond que chaque intervention devait :

- résulter d'un diagnostic concerté, c'est-à-dire recourir à des intervenants capables de partir des besoins réels du milieu et de faire participer les populations concernées à l'élaboration des propositions,
- réunir les conditions internes (la cohésion du dispositif avec l'objectif : un montage institutionnel adéquat et surtout des intervenants capables de favoriser les négociations pour expliciter et faire converger les objectifs retenus) et externes (la nécessité d'environnement socio-économique sécurisé), pour la mise en oeuvre des programmes retenus,
- insister sur l'importance des dispositifs de suivi et d'évaluation de ces interventions. On arrive difficilement à un suivi adapté aux besoins des divers partenaires du projet et à une évaluation concertée des résultats quand l'intervention a été préparée et conduite selon les impératifs de l'organisme extérieur<sup>95</sup>.

D'autres aspects de la médiocrité des réussites des interventions de développement ici au Pays-Bwa est d'ordre ethnique. Les villages dafing ou groupe dafing, pour des raisons confessionnelles, ont montré peu d'intérêt pour les interventions menées par la mission catholique ou même à l'extrême par WVI de confession protestante.

Toujours dans la même thématique de la réussite des actions d'intervention, celles du Secours catholique et du CFAR-Zura auraient pu avoir de meilleurs résultats si les agents de développement en plus de leur dévouement et assiduité pour l'exécution des tâches assignées, d'un auraient reçu une formation adéquate aux besoins du milieu et étaient plus conscients de leur mission auprès des villageois. Ce problème concerne presque tous les agents de développement sur toute l'étendue du territoire malien. Ceux-ci, pour la plupart, ont une mentalité plus bureaucrate que de développeurs ruraux au sens du mot. L'état d'âme constaté chez la majorité d'eux témoigne cet état de fait. Rares sont les agents de développement qui se plaisent dans les villages. S'ils sont contraints d'y rester pour des raisons de service, leur domicile est le quartier urbain au village : télévision, panneau solaire, appareil de musique, boisson industrielles, moyen de déplacement motorisé. Ce confort relatif de vie, aussi banale et normale qu'il apparaisse aux yeux des paysans, représente dans les faits une certaine dénaturalisation des rapport/ de la communication avec eux et l'agent sur place.

Le développement inégale est une réalité universelle reconnue comme est devenu le désengagement forcé des Etat, par manquent de fonds, une généralité. Cet état de fait, qui est à l'origine ou la cause des interventions non étatiques de développement partout dans le monde, demande à ces derniers des défis à relevés. Il s'agit en fait, d'un phénomène multifacétique qu'il faut aborder avec une transparence et souplesse méthodologique, fait que de nombreux internats avaient minimisé à la faveur de leur impulsion d'intervenir et rationalité d'évaluation. Les résultats peu satisfaisants dans le domaine ne se sont pas fait attendre. Comme dit ce dit-on: *c'est en forgeant qu'on devient forgeron*, ils ont appris par le temps qu'il faut conjuguer une série de facteurs socio-économiques pour une meilleure communication et une éventuelle adoption des actions par les partenaires villageois. Ceux-ci sont soumis d'autre part aux changements de leur propre environnement social.

---

<sup>95</sup> Devèze Jean-Claude :1996 :190-191

Dans notre zone, les œuvres caritatives ont contribué à la réduction de la volonté d'entreprendre des personnes qui en bénéficient. Quant aux actions de promotion agricole, elles ont été soumises aux facteurs de traduction de la tradition agricole de la localité. C'est-à-dire qu'elles ont été adoptées au rythme de la dynamique sociale locale. Ceci apparaît, aux yeux des intervenants extérieurs suivant leurs critères d'évaluation, comme peu porteur d'avenir et a coûté la survie de certaines d'entre elles ou la réduction des volets d'action d'autres. Mais nos constats ont prouvé qu'il existe au niveau des villages des représentations d'actions ou d'initiatives introduites par des organismes non-étatiques qui ne sont plus opérationnelles dans la zone et/ou la présence d'un intérêt croissant des paysans dans la zone pour la formation. Ceci témoigne l'intérêt de la population dans la zone à l'ouverture. Par exemple le cas des mesures de lutte anti-érosive : elles sont pratiquées partout dans les villages par presque tous les paysans, bien que les projets qui les ont initiés se soient repliés.

A l'endroit des différents intervenants dans la zone, pour la réussite de leurs actions,

- ils doivent mieux chercher à comprendre les situations réelles sur place et prendre en compte des savoirs locaux et stratégies entreprises des villageois,
- entreprendre des actions à long terme qui peuvent s'articuler aux évolutions du Pays-Bwa et aux différentes échelles de temps correspondant aux actions entreprises,
- entreprendre des actions permettant d'établir des rapports constructifs durables entre les villageois et les partenaires étrangers.

A la lumière des résultats médiocres des interventions étatiques et celles des organisations non-gouvernementales, la tendance est de plus en plus de favoriser des actions initiées dans les villages et soumises aux organisations de financement. La mise en place des communes favorise ce état de fait et pourra peut-être servir de relais entre les partenaires villageois et les bailleurs de fonds. Mais là aussi le trafic d'influence et la politisation de cette nouvelle approche ont été déjà dénoncés.

Le phénomène des interventions, n'est pas encore à la fin de l'expérimentation, car il a encore en matière : de bonne communication avec les partenaires paysans, de politique d'intervention, de suivi-évaluation et surtout des agents de développement; des inconnues/des aspects à éclaircir.



**Tableau 10 : Les Intervenants extérieurs au Pays-Bwa**

Intervenants		Particularités	Date de création	Programme d'activité	Vision paysanne
Appareil administratif			1960	collecte impôts et taxes, organisation fêtes nationales et arbitrage de conflits dépassant compétences villageoises	malhonneteté, corruption, detourneur de fonds publics
Services Tech-niques	service de santé et CSCOM		-	Campagnes de nivarquinisation, programme élargi de Vaccination, projet SIDA et du planing familial, soins, consultations de routine et accouchement	Solutionne les cas d'urgence graves, d'accouchement, mais les médicaments sont trop chers
	Service local de contrôle et de réglementation SLCR		-	Aplication des textes fonciers et forestiers, contrôle de la qualité des semences, règlements des abattages, des marchés et boutiques	Rapports distants
	Service local de l'appui conseil, de l'aménagement et de l'équipement SLACAER		-	Appui à la gestion et protection des ressources forestières et halieutiques, Vulgarisation agricole, suivi vétérinaire des animaux, aménagement du terroir, mise en place de coopératives villageoise	Action appréciable par les suivis sanitaires des animaux
	Inspection de l'enseignement fondamentale IEF		-	Contrôle le processus de scolarisation et qualité de l'enseignement	Aucun rapport
Compagnie Ma-lienne du Textile	CMDT		-	Encadrement culture de coton, Formation, alphabétisation, organisation et aprovisionnement des paysans en intrants et équipements agricoles, Appui à la diversification des revenus (culture de sésame, dah fibre et oseille de guinée) et protection de l'environnement, Coordination des activités des projets PAE et BNDA	Malhonnêteté dans la recuperation des crédits agricoles, Exploite et apauvrit, Seul action positive l'action forgeron
	PAE		1989	Aménagement des terroirs	
	BNDA			Système de crédits agricole (intrants et équipement agricoles) aux AV	
Projets de devé-loppe-ment	Secours catholique		1984	Alphabétisation et formation des animateurs, Stabulation saisonnière des animaux, Reboisement, Système de crème de crédit, Promotion de la santé Villageoise (margelle, latrines, nettoyage du village)	Aides caritatives d'urgence à long terme favorise l'attentisme et la dépendance villageoise
	Centre de formation et d'animation rurale de Zura (CFAR- Zura)		Centre dicésin	Volet d'hydraulique, de formation d'animateurs, de gestionnaire villageois, Mesures de lutte anti-érosive, compostage et methode ZAE, Système de crédit à travers l'UAPAD, Volet d'appui aux initiatives génératrices de revenus	Impact reconnu surtout les mesures de lutte anti-erosives, le compostage, la formation des formateur et gestionnaires villageois
	Mission Protestante		----	Oeuvres caritatives, Encadrement des associations de protestant dans les villages, Construction de classes et salles d'aphabétisation	Impact reconnu pour education et alphabetisation, resolution des problèmes d'urgence

**Tableau 10:** Suite

Intervenants		Particularités	Date de création	Programme d'activité	Vision paysanne
Organisations non Gouvernementales	World Vision Bwatun		-	Appui à l'éducation formelle et informelle (construction et équipement de salles de classes, alphabétisation des femmes et adultes), Appui aux activités génératrices de revenus (jardinage, embouche, petit commerceetc), l'agro-foresterie, Aménagement du terroir, Création de banques de céréales	-
	Assistance aux Initiatives de développement (AID)		1993	Alphabétisation, appui du petit commerce des femmes par système de petits crédits, formation et financement de l'embouche porcine	
	Mali-Aqua-VIVA			Programme d'hydraulique villageois (pompe à eau)	Entretien très coûteux des pompes
	SOS-SAHEL ( Save our Soul-Sahel)		1989 - 1998	appui institutionnel villageoise pour la gestion des ressources, mesure de lutte anti-érosive, sythème de petit crédits, Compostage, formation d'accoucheuses traditionnelles,d'animateurs villageois, Banque de céréales féminines,embouche, alphabétisation, Aménagement du terroire, santé villageoise appui institutionnel villageois pour la gestion des ressources, mesure de lutte anti-érosive, sythème de petits crédits, Compostage, formation d'accoucheuses traditionnelles,d'animateurs villageois, Banque de céréales féminines,embouche, alphabétisation, Aménagement du terroire, santé villageoise	fomenteurs de conflits intervillageois autour sur la gestion foncière

## 7 Problème des innovations et du changement au Pays-Bwa

### **7.1 Le phénomène dans sa particularité et généralité vue par les experts**

D'une manière générale l'évolution est un phénomène qui n'échappe pas à la compréhension des paysans. Elle est perçue sous forme de force de la nature et d'acquis avantageux de l'extérieure. En d'autres termes la dynamique interne représente à leurs yeux une manifestation de la volonté de la nature (tout ce qui dépasse leur entendement). La réduction des pluies est une manifestation du mécontentement des dieux, les famines répétées sont des causes du non- respect de tel ou tel rite ou coutume, dans la majorité des villages, les limites du village ont reculé (synonyme de population nombreuse) par ce que c'est la volonté du bois sacré, etc.

De cette relation du changement, avec la volonté des forces de la nature, présente dans la conscience des paysans, ils adoptent en combinaison avec les vieux acquis traditionnels de nouvelles méthodes de production et de comportement pour pouvoir survivre dans la majorité des villages. C'est ce qui constitue les innovations internes socio-économiques, que nous considérons comme Séhouéto Lazare Maurice dans son travail cité, sur les savoirs locaux : comme celles qui naissent au carrefour des rapports sociaux, de l'histoire sociale, de la dynamique des contraintes naturelles, des stratégies des acteurs et ont une historicité propre.<sup>96</sup> Quant aux acquis avantageux/utilitaires de l'extérieure ou influences extérieures, ils atteignent les communautés par de différentes voies et formes indépendamment de leur volonté. Seul que l'adoption de tel ou tel facteur externe dépend de l'intérêt qu'on lui accorde et du degré de risque que son adoption représente pour l'intégrité sociale. L'adoption des Bwa du christianisme et de l'Islam sont des cas illustrant. La religion musulmane a très peu d'adeptes dans les communautés bwa, car elle est contre la consommation d'alcool et de viande de porc qui sont des éléments d'importance capitale dans la culture bwa, et ce fait n'est pas absolument associé aux souvenirs des razzias des Peuhl et méfiance des Bambara. Sinon les colonisateurs étaient pour la plus part de croyance catholique, qui est la religion que les Bwa pratiquent le plus en dehors de l'animisme. En échange, le christianisme fut plus accepté par une bonne partie de la population, car d'une part respectait les coutumes et la tradition. Pour son introduction elle a usé d'une diplomatie d'approche. D'autre part il se portait comme protecteur des paysans bwa contre les abus de l'administration coloniale et nationales/ et ainsi avait été adopté par une bonne partie des Bwa. Ce que nous interprétons comme une conversion intéressée<sup>97</sup>.

Pour les paysans au Pays-Bwa, les innovations internes et externes étaient vues comme une lutte qu'ils menaient contre les modifications de leur environnement agro-écologique pour pouvoir survivre et une forme de résistance passive contre les brutalités du colonisateur/ administrateurs nationaux. Bien que la colonisation ayant rétabli la paix dans la zone, elle imposait son autorité aux anciens chefs des lieux : les chefs tribaux bwa. Les Bwa ne tardèrent pas à manifester leur colère contenue. La brutalité de répression de ce refus de domination des bwa déterminera le comportement désintéressé du Bwa en général de tout ce qui a trait avec l'administration. Ce refus dissimulé obligeait la population bwa à développer des stratégies leur permettant de réduire leurs besoins de recourt à l'administration et à la fois les mettant à l'abris des échecs essuyés par les programmes de développement étatiques qui

<sup>96</sup> Séhouéto Lazare Maurice : Savoirs locaux ou savoirs localisés?: La production des savoirs agricoles paysans au Bénin: éléments empiriques pour une anthropologie sociale des savoirs "locaux,, Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades am Fachbereich Philosophie und Sozialwissenschaften I der Frein Universität Berlin:23-24

<sup>97</sup> Diarra P. :1992, cité par Hertrich V.1996

ont suivi l'indépendance et précédé la démocratie. Cette période, malgré tout a laissé des traces de progrès introduction de la charrue, charrette, de la scolarisation, etc.

Dans ce contexte, la population bwa a démontré plus de disponibilité à accepter les actions de l'Eglise Catholique qui se plaçaient dans un cadre humanitaire et sans aucune coercition et mieux ciblées (par exemple les aides d'urgence pendant les années de famine, la scolarisation pour une meilleure communication avec l'extérieur, la construction des centres de santé pour le traitement des cas graves comme les accouchements difficiles, les épidémies, les blessures graves, etc).

Avec l'instauration de la démocratie, beaucoup d'experts comprirent que l'image que l'administration coloniale et leurs successeurs nationaux donnaient au Pays-Bwa, le qualifiant d'anti-modernisation, refermé, n'était que des préjugés. Il s'agit dans les faits seulement d'un groupe ethnique qui veut préserver leur identité culturelle vaille que vaille le prix que cela peut leur coûter et accepte les influences extérieures suivant leur opportunité socio-traditionnelle et utilitaire. C'est-à-dire qu'ils ne soient pas imposés ni présentent de risques majeurs pour les valeurs culturelles. En d'autres termes, au carrefour de la rencontre des populations bwa et leur *Bomun* avec les influences extérieures, il doit résulter un greffage ou métissage réussi. Le cas des équipements agricoles, des techniques de lutte anti érosive et des pratiques d'intensification agricole sont bien éloquents en ce sens.

Avec l'avènement de la démocratie et le désengagement de l'Etat de la vie des campagnes, les capacités novatrices se sont révélées à la lumière du jour. Ce moment, ils l'avaient attendu pendant de longues années, comme le révèle ces deux adages *bé pè â annilo bé ou dio wo manan a-a nawaci* que nous traduisons par ceci : tout est passager ou que rien n'est éternel.

Quant aux Dafing, comme groupe ethnique le plus important dans la zone après celui des Bwa, ils n'ont pas échappé aussi aux abus de l'administration coloniale et nationale. Ils ont gardé le sentiment d'opprimés par un pouvoir sans manifester ouvertement leur mécontentement. Ils simulaient une acceptation des actions des programmes de développement de l'Etat de peur de représailles. De ce côté non plus, l'imposition des méthodes de mécanisation agricoles et de vulgarisation n'a pas eu de grands succès. Les Dafing, pratiquant le petit commerce et l'exode, avaient peu d'intérêt et de temps d'appliquer une nouvelle technologie. Par contre, de par leur grand esprit d'entrepreneuriat, c'est chez les forgerons dafing, pendant la période des grands projets que les premières charrues fabriquées localement ont vu le jour. Mais face à la scolarisation, ceux-ci l'ont vu comme une menace pour l'Islam et y ont peu participé. De nos jours cette réalité a fait surface à l'heure du choix des dirigeants communaux. Lors de la mise en place des communes, il a été constaté que très peu de Dafing pouvaient occuper des postes des dirigeants, car ils ne savent ni lire ni écrire.

A l'échelle malienne, la problématique des innovations et du changement est perçue avec des particularités locales. Mais la généralité du parcours de l'évolution/changement en milieu rural est le même sur toute l'étendue du territoire malien. Dans les faits, la politique agraire coloniale et celle du Mali indépendant étaient pour tout le pays. Les politiques agraires de la Première et Seconde République ont été marquées par la volonté de l'Etat de moderniser les campagnes pour qu'elles puissent couvrir ses besoins de tout genre. La diversité régionale, l'exotisme et le décalage de ces tentatives de modernisation de la réalité sur place ont forcé la résignation de l'Etat à ces programmes ambitieux. Après son désengagement il fut remplacé par les organisations non gouvernementales (ONG) qui, pour un départ, ont aussi enregistré une série de défaites/ d'échecs avant de comprendre que les changements en milieu rural dépendent plus de la dynamique interne sociale que d'interventions externes imposées ou proposées. Les paysans sont peut-être plus rationnels que beaucoup d'experts le croient. L'expérience a montré qu'ils acceptent des changements/ innovations qu'ils jugent opportunes et ne manquent pas aussi de manières très raffinées de dire non en espérant le moment de dire oui.

## **7.2 Des paramètres différents d'appréhension de la question agro-écologique**

Les communautés villageoises bwa et dafing du Pays-Bwa sont principalement des cultivateurs vivant de l'exploitation des ressources naturelles. Dans ce mode de production, l'agriculture qui est la principale occupation dépend des conditions écologiques et plus précisément de la pluviométrie et de la fertilité des sols.

Par le temps, à vue d'œil, ils constatent des changements qui ont trait à ces facteurs de production : la fertilité des sols a diminué, les pluies sont aléatoires (insuffisance et mauvaise répartition).

Suivant leur conception écologique, ces facteurs de production sont gérés par des forces surnaturelles/génies, lesquels les disposent aux humains ici bas. Ainsi les variations de la pluviométrie en terme de quantité et répartition, suivant eux, seraient une manifestation des mécontentements des esprits détenteurs du comportement des hommes. La terre se fatigue quand sa fertilité baisse, alors il lui faut un repos, sa production baisse par ce que personne ou très peu d'exploitants demandent la permission/par les sacrifices, avant d'y cultiver quoi que ce soit, la croissance du nombre des champs et le surpâturage, ainsi que le déboisement sont des faits qui, suivant eux, auraient délogé les bons esprits protecteurs de la nature, l'abandonnant au compte de la dégradation.

Cette conception de l'environnement écologique a marqué la gestion et les rapports entre l'homme et la nature partout dans les villages bwa, jusque dans la moitié de la période des grands projets étatiques de développement. C'est-à-dire jusqu'à l'avènement du mouvement ONG. La protection de certaines espèces ligneuses (karité, néré, tamarinier, baobab, etc) ont joui jusqu'à l'heure de cette protection pour être épargnées par les abattages ou la coupe. Pour faire revenir la pluviométrie à la normale, tous les moyens ont échoués de même le recouvrement de la fertilité des sols ainsi que le retour des gros arbres/ végétation semble irréversible.

C'est dans cette confrontation avec l'inconnu des faits qu'à l'avènement du mouvement ONG, les paysans, informés par d'autres méthodes ou formes de perception de leur cadre de vie, ont pu mieux comprendre que la dégradation des conditions agro-écologiques résultent de l'exploitation agressive de l'homme des ressources naturelles. Les moyens utilisés pour leurs expliquer ce phénomène sont si simples (méthodes audio-visuelles) que partout dans les villages tout jeune et adulte est en mesure de présenter le processus de la dégradation des conditions agro-écologiques. La compréhension de processus simplifia celle de l'application des mesures de préservation et récupération.

Comme la dégradation des conditions agro-écologiques met leur cadre de vie directement en situation critique, les mesures d'y remédier ont été plus adoptées que n'importe quelles autres interventions dans la zone. Par exemple la pratique de la méthode ZAE, les mesures de lutte anti-érosives/haie vive, la construction de diguettes, le parcage des animaux pour l'obtention de la matière organique pour la fertilisation organique etc.

Dans nos villages enquêtés nous avons vu partout, même dans les villages où le projet CFAR de Zura n'a pas mis pieds par exemple à Batilo et Koula, des pratiques de compostage, des pratiques de la méthode ZAE, des mesures de lutte anti-érosives par la construction de diguettes dans les champs.

De là, nous pouvons affirmer que les objectifs d'une action, répondant à une priorité ressentie par les partenaires villageois, sont automatiquement/ facilement associés à l'élan de la dynamique sociale. Elle brise même les barrières subjectives. C'est le cas que nous avons constaté à Koula. Dans ce village les populations, de par leurs pratiques de l'Islam, rejettent ici d'habitude toutes les interventions de l'Eglise catholique. Mais cela ne fut pas le cas pour ces mesures de lutte anti-érosives et d'intensification agricole. Dans la réalité la diffusion de

ces pratiques s'est faite plus par les moyens traditionnels de publicité que par les autres utilisés par les projets. En référence à U. Dembélé : les rapports inter-personnes et la rumeur ici sont les canaux de diffusion privilégiés d'information. La fiabilité de l'information est vérifiée chez les voisins. Les foires hebdomadaires et les cabarets sont des lieux importants de diffusion de l'information<sup>98</sup>.

Par ailleurs, tout ce qui a trait aux ressources naturelles/ à la question agro-écologique relève du domaine de la gestion des terroirs villageois. Dans les faits, celles-ci, malgré les textes étatiques du code domanial, restent traditionnellement le patrimoine des familles partout dans la zone. De là le refus dissimulé, matérialisé par le manque de participation ou non adoption des actions de certains projets (SOS-Sahel, PAE etc) de protection de l'environnement. Lesquels représentent aux yeux des paysans une remise en cause des normes de gestion de leur terroir : le droit foncier traditionnel. Ce dernier interdit non seulement la plantation d'arbres qui est synonyme d'appropriation des terres prêtées ou domaines terriens familiaux, mais reconnaît aussi les limites anthropologiques des terroirs villageois malgré les accords d'occupation assez vieux. Ceci confirme une fois De plus, la sélectivité pratique des paysans envers les influences externes.

### **7.3 La question démographique : volonté humaine versus loi de la nature**

La logique paysanne, favorable aux effectifs nombreux des gens à quelque niveau qu'il soit, trouve ses explications d'une part dans l'hostilité de leur cadre de vie et d'autre part dans la limitation des voies et moyens pour affronter les différentes formes de manifestation de cette hostilité. Partant de cette logique, ils savent pratiquement qu'en nombre ils peuvent faire face à n'importe quel problème à la mesure des moyens de bord dont ils disposent. Ceci les Bwa l'illustrent par ce adage: *tabo ua-ua-zâ, lo a gnun-buari wé sé nan tiè*, c'est-à-dire que suivant les fourmis, c'est en grand nombre qu'elles peuvent transporter un gigot de boeuf ou encore c'est l'union qui fait la force.

Dans les communautés bwa au Pays Bwa, et là nos constats concordent avec ceux d'Urbain D., déjà cité, c'est la loi du nombre qui leur a permis de résister aux agressions, de faire face aux activités de main d'oeuvre abondante (sinistre, inondations, sécheresse, travaux champêtres purement manuels, etc). Cette loi met l'individu au service du groupe et donne à la solidarité un rôle central, assurant ainsi à tous un minimum exigible d'éducation, de sécurité (alimentaire, matérielle et spirituelle) et de formation. (Dembélé U. N. :1998 :4).

De nos jours, face aux contraintes agro-climatiques, socio-politiques et l'amélioration peu significative des moyens de production, au Pays-Bwa la loi du nombre reste de mise dans les familles, groupements domestiques, villages et groupes ethniques. La reproduction naturelle continue du groupe, à la faveur des lois naturelles, constitue une donnée fondamentale de la sécurité sociale. L'accroissement des membres d'une famille est signe de prestige social, d'autorité, car il signifie du coup l'existence d'une solidarité sociale fonctionnelle nécessaire pour l'émulation familiale. Même si dans les groupes domestiques il y a un éclatement résidentiel et/ou de gestion, tous les membres veillent à la sauvegarde de l'honneur de toute la descendance. Par exemple aider à achever des travaux, soutenir financièrement un membre en difficulté, aider matériellement des membres démunis en période de crise, etc, sont des pratiques quotidiennes fréquentes dans toutes les familles de nos jours.

Cette loi du nombre, caractéristique des communautés traditionnelles, est fille de l'hostilité du milieu physique et social. Elle reste de nos jours aussi une valeur culturelle vivante mais pas

---

<sup>98</sup> Dembélé Urbain N. : Capital social et développement des communautés pauvres au Mali : l'expérience des écoles communautaires du Pays Bwa, cercle de Tominian. Programme des Nations Unies pour le développement, Bamako, Mali, Juillet 1998 :10-15.

déterminante pour les ruraux de continuer à résider dans leur village d'origine ou d'opter pour un autre lieu. Présentement la majorité des personnes interrogées affirment que même si elles adorent les familles nombreuses, le choix du lieu de résidence dépend plutôt des opportunités de survie et d'épanouissement. Ainsi suivant nos analyses, les villages les plus anciens de la zone comme : Batilo et Sokoura, devraient à ce titre avoir une grande taille. Mais dans les faits, ils sont moyennement peuplés (*voir* Tableau 1 : Villages d'enquête au Pays-Bwa) en comparaison aux villages de Benena, Fangasso et Somalo qui sont des villages plus jeunes mais qui figurent parmi les plus gros des huit villages enquêtés, pour les opportunités de survie et d'épanouissement existantes dans ces villages. A Koula, la grande dimension du village est due à la tradition migratoire et mercantile du Dafing. Ils sont trop mobiles, suite à la pratique plus marquée de l'exode et du petit commerce. Ainsi, compte tenu de leur représentation minoritaire dans la zone, ils ont besoin de rester ensemble dans un village. Dans ces derniers, tandis que les femmes, les enfants et vieux assurent la permanence au village, les jeunes vont chercher l'argent à l'extérieur.

Par ailleurs compte tenu :

- de la mécanisation partielle de l'agriculture, réduisant ainsi le besoin permanent de main d'oeuvre,
- de la scolarisation des enfants, réduisant le nombre des actifs agricoles familiaux,
- du fait que l'exode permet aux jeunes de se soustraire du groupe familial par nécessité ou fantaisie aventurière,

les familles/parents soutiennent la politique d'avoir de nombreux enfants pour réduire les risques d'assurance retraite. Les parents s'imaginent que parmi leurs enfants au moins un pourra réussir dans la vie et les assurer de bons jours pendant leur vieillesse.

La logique rationnelle de cette perception de la politique des naissances prouve que toutes actions de planification des naissances ici sont ratées d'avance. La loi naturelle d'accroissement des effectifs est en vigueur ici au Pays-Bwa et partout au Mali.

Fort de ce constat, les efforts des services de santé publique ont fait reculer le taux de mortalité et surtout celui des enfants, favorisant à la fois la croissance démographique. Cette croissance démographique, nous l'avons vu, donne plus d'importance à ces contraintes ou à la crise agricole (la pression foncière, la sécurité alimentaire et sociale précaires, etc), mais stimule l'élan d'innovations. Les ruraux De plus, en plus nombreux ne peuvent plus ou ne veulent plus seulement vivre de l'agriculture ou par leur fidélité à la tradition agricole tentent des formes d'intensification agricoles (*voir* Tableau N°5 : Dynamique des activités socio-productives paysannes: de l'autosubsistance aux conditions actuelles de vie).

Ainsi, nous pouvons conclure que la loi du nombre qui est à l'origine de la fondation des communautés paysannes bwa et dafing, pour assurer leur survie dans leur milieu physique toujours plus hostile, est de nos jours aussi le moteur de la dynamique sociale. La nature des problèmes/contraintes dépend des conditions de la phase historique d'existence du groupe et les solutions aux différents problèmes dans de différentes étapes de leur histoire sont aussi fonction de ce paramètre temps.

Terminons par cette explication d'un vieux sage du village de Somalo. Dans leur grande famille, d'environ quarante personnes d'antan, ils faisaient face à la disette autrement qu'aujourd'hui dans leur famille qui compte présentement plus de cent personnes. Avant, dans la grande famille il existait des greniers de réserve de mil ou sorgho de deux à trois ans pour prévoir les disettes. En cas où ceux-ci ne pouvaient couvrir les besoins alimentaires, les membres de sa famille recouraient à la combinaison des produits de cueillette (karité, raisin sauvage, liane, *botulo*, etc) et des cultures de soudure (fonio, maïs, arachide, etc). Aujourd'hui, les années de famine sont marquées entre autres par des départs massifs des jeunes à l'exode, par une plus importante vente du bétail et volail, par des demandes plus ouvertes d'envoi d'argent aux membres résidents ailleurs etc. Pour ceux qui restent au

village, ces derniers se débrouillent comme ils le peuvent (jardinage, petit commerce, etc) pour pouvoir survivre jusqu'aux prochaines récoltes.

#### **7.4 A qui profitent les mutations sociales traditionnelles ?**

L'isolement présumé du village le plus traditionnel possible, suivant notre conception de la dynamique du changement local, est une conception imaginaire de ce phénomène, qui se situe à la limite de l'utopie. Dans l'évidence des faits, il résulte des interactions entre tout village ou du groupe social avec son environnement humain et naturel. C'est de ces interactions que résultent un certain nombre de changements volontaires et non-voulus voir non avantageux.

Dans sa première conception, le Pays-Bwa apparaissait comme un milieu fermé, réfractaire à tout changement. Il s'est avéré que cette affirmation omettait l'universalité de l'évolution marquée par l'élan des dynamiques sociales internes et l'influence stimulante des facteurs externes. Au fil du temps, les stratégies successives qu'adoptent les paysans au Pays-Bwa pour pouvoir survivre dans leur milieu, toujours plus hostile, combinées avec les faits ou éléments avantageux ou novateurs externes, ont provoqué un certain nombre de changements dans leur mode de vie et de production. Ceux qui attirent notre attention ici dans ce chapitre sont les mutations sociales. Parmi les plus importantes nous retenons : la réduction de l'autorité traditionnelle dans les villages, l'extension du pouvoir de décision aux jeunes et aux femmes, la segmentation résidentielle et gestationnelle des grandes familles, la tendance à la réduction de l'esprit de solidarité ou l'installation par le temps de l'individualisme, la substitution du système éducatif traditionnel par le système moderne et l'ordre social régi par le système de législation traditionnelle et moderne.

La réduction de l'autorité traditionnelle se traduit par une perte d'importance/ de respect des normes traditionnelles socialisantes et par extension à une urbanisation du mode de vie au village. Dans les faits au Pays-Bwa, nous avons recensé les villages de Batilo, Sokoura, Benena et Marékuy comme disposant encore d'un pouvoir traditionnel très influent. Mais quant aux villages de Somalo, Soundé, Fangasso et Koula, l'autorité traditionnelle semble peu influente, mais cela n'a pas pour autant conduit à une urbanisation des modes de vie. Les normes traditionnelles socialisantes comme le code matrimonial, le culte des ancêtres et autels, les fêtes rituelles annuelles, la gestion foncière restent d'importance significative. Les gens restent attachés aux normes traditionnelles socialisantes, mais peut-être qu'ils remettent en cause la personne représentante de l'autorité traditionnelle. C'est de la personne morale de cette dernière que dépend l'intégrité du village. Ceci met à nu une des faiblesses du caractère héréditaire du pouvoir traditionnel. Certains ayant droit au pouvoir (descendants de la famille fondatrice d'un village) héritent la responsabilité de commander sans pour autant en avoir toutes les capacités.

Dans l'organisation sociale des villages, le mouvement ONG et le programme de développement étatique ont forcé les limites du cercle de décision en y introduisant les jeunes et les femmes. Ceux-ci n'avaient pas de pouvoir de décision et se contentaient du rôle d'exécutants dans le système traditionnel. Les interventions étatiques et non-étatiques, pour leur réalisation, ont besoin d'actifs villageois (femmes et jeunes). De là la gestion de ces interventions revenait de même à ces jeunes et femmes jouissant de leur dynamisme. Donc l'obligation de l'organisation sociale traditionnelle de les associer à toutes les prises de décision qui ont trait à ces actions de développement.

Le pouvoir au village, bien que bivalent, est plus traditionnel que moderne ou étatique dans les faits. Même la démocratie n'a pas pu changer ce ordre du pouvoir.

Quant à l'ordre social, il est désormais régi par des formes de législation mixte : traditionnelle et étatique. Dans les villages précités d'autorité traditionnelle influente, l'ordre social n'est



pas en grande partie régi dans sa totalité par la législation traditionnelle. Il y a des conflits qui dépassent la compétence de la cours de justice villageoise (conflits avec les bergers Peuhl, certains conflits terriens entre villages, etc). Dans les autres villages suivant les cas, pendant la Première et Deuxième République, l'administration intervenait beaucoup dans l'établissement de l'ordre social dans ces villages. Mais par le temps, suite à la croissance de la crise de confiance entre l'appareil administratif et paysans, ces derniers solutionnaient la majeure partie de leurs problèmes au village ou comme bon leur semblait. Cette mutation non réussite de la législation traditionnelle a profité beaucoup plus aux chefs d'arrondissement et de cercle qui donnaient tort à celui qui pouvait le moins le surpayer.

Quant au système éducatif, l'éducation traditionnelle fait place petit à petit à l'éducation scolaire et l'éducation universelle par l'exode rural. C'est là une des plus grandes menaces du système traditionnel villageois. Avec l'éducation scolaire, les élèves, étudiants et cadres salariés ont peu de rapports avec les coutumes de leur milieu. Ceci conduit à une perte d'identité culturelle. Par l'exode, les jeunes associent à leur éducation locale traditionnelle des normes culturelles d'autres ethnies et/ou des centre urbains, provoquant une certaine hybridation culturelle qui peuvent être avantageuses ou non (apprentissage du coran, apprendre à lire et/ou écrire, construire une maison en ciment recouverte de tôle et entourée par une grande cour, etc).

Dans le temps, tout enfant était éduqué dans la société et par la communauté<sup>99</sup>. De nos jours cette éducation sociale tend à la disparition compte tenu de la segmentation résidentielle et de gestion des grandes familles. Les enfants sont à la charge de leur parent respectif et non à celle du groupe communautaire. Ceci développe par le temps l'esprit individuel chez les nouvelles générations qui, suivant beaucoup de jeunes interrogés, placent désormais leurs propres intérêts ou ceux de leur petite famille avant ceux du groupe familial. Ce fait amorce dans la réalité une promotion individuelle et étouffe l'esprit de parasitisme communautaire. De plus, suivant nos constats, les résultats positifs des interventions de développement dans les villages se doivent à l'éducation scolaire. En fait, ces sont les recalés (élèves renvoyés de l'école par suite de déficience académique) de l'école, les écoliers, étudiants, anciens fonctionnaires et aventuriers, qui ont permis aux équipes de développement de mieux faire passer leurs messages dans les villages. Ils facilitent de ce fait une meilleure communication entre communauté villageoise et les équipes d'intervention. Par exemple lors de nos enquêtes dans nos villages, les premiers responsables de tout le comité d'accueil dans tous les villages sont des anciens élèves et à la fois des aventuriers qui ont rompu avec leurs pratiques aventurières. Ce sont ces groupes d'accueil qui organisent, coordonnent et facilitent les rencontres des communautés villageoises dans tous les villages avec n'importe quel étranger. Les changements au niveau du système éducatif facilite l'ouverture des villages aux changements : les personnes ressources que constituent l'ensemble des villageois scolarisés. Ils prouvent les limites du savoir gérontocratique, dont les représentants (les vieux) dans les nouveaux cadres de la vie ne sont plus les seuls détenteurs du savoir. C'est ce qui est à l'origine des tentatives des représentants de ce savoir de le bouter. A Batilo, Sokoura, Somalo et Soundé, les jeunes nous ont avoué que les vieux, pour marquer leur mécontentement ou rejet de l'éducation scolaire, obligatoire jadis, faisaient des sacrifices aux ancêtres pour que les enfants de leur famille scolarisés ne réussissent pas à l'école. Dans les faits, au niveau de ces villages, nous n'avons retrouvé presque pas d'intellectuels ayant vraiment réussi à l'école. Dans les villages dafing, les enfants ont été envoyés à l'école coranique pour marquer leur désapprobation de l'éducation scolaire. De nos jours, à l'avènement de la démocratie, le fait que ces communautés disposaient de peu de personnes lettrées pour les représenter, a été démonstratif pour cette erreur ou égoïsme des parents Dafing.

---

<sup>99</sup> Django Cissé D.:1970.

L'éducation scolaire, bien que désapprouvée par la généralité des vieux, représente un vecteur de développement sans précédent. Sans elle les interventions extérieures n'auraient jamais pu avoir les résultats qu'elles ont eu jusque là dans la zone et partout au Mali.

Quant à l'hierarchie sociale (nobles et gens de caste, femmes, jeunes et enfants) bien que la monétarisation du monde rural ait affaibli l'influence des valeurs traditionnelles, les anciennes restent maintenues : la gestion des communautés villageoises reste à l'actif des descendants des fondateurs du village, assistés par les différents chefs de lignées ou du moins les représentants des chefs de lignées. Dans aucun village les considérations sociales ou économiques ne peuvent changer le statut d'une personne ou d'une famille. Cela est aussi valable pour les gens de caste. Nous en avons rencontrés dans les villages comme Fangasso, Benena, Sondé et Koula qui, malgré leur entreprise réussie, jamais cela ne les place économiquement parmi les plus nantis dans leur village respectif. De même, ce fait ne change en rien leur place ou traitement social. Ils restent forgerons ou griots avec tout ce qui s'y rapporte.

Au niveau des familles, le phénomène revêt une certaine particularité. Certaines femmes, de par leurs activités porteuses de revenus, ont droit de décision dans la gestion des affaires de la famille ou du groupe domestique de production agricole. A ce point, certains paysans attribuent, à cette croissance d'implication de la femme dans la gestion familiale, la cause des segmentations de gestion et de résidence des grandes familles. Néanmoins au niveau de la grande famille, elles gardent leur statut traditionnel, ici elles n'ont aucun pouvoir de décision. Nous pouvons conclure que la dégradation des valeurs sociales traditionnelles est partielle chez les communautés Bwa. Elles touchent des domaines qui ne mettent pas en cause les fondements de la société. Une chose est certaine, ce n'est pas pour demain chez nous au Pays Bwa pour qu'un griot, forgeron devienne chef de village ou une femme présider le conseil de famille. La promotion individuelle est pourtant admise aussi longtemps qu'elle respecte l'ancienne hiérarchie traditionnelle.

### **7.5 *Expérimentation des techniques agricoles au delà de l'expérience gérontocratique***

Dans les sociétés peu développées, le savoir était représenté par l'ensemble des expériences accumulées par les faits vécus. De là, il était un privilège des plus vieux. C'est ce qui leur attribuait, en plus de la filiation adelphine, aussi le droit de chefferie du groupe social. A ce titre ils assuraient la gestion de toutes les activités ayant trait à la vie du groupe. La production agricole comme une des activités principales des agriculteurs, était organisée sous l'autorité du chef de famille, alors le plus âgé des descendants patrilinéaires en vie.

La segmentation des résidences et de la gestion dans les grandes familles a fait perdre aux chefs de famille ce contrôle de toute la vie du groupe. Les chefs des unités familiales segmentées gèrent leurs exploitations suivant les méthodes qu'elles jugent les plus opportunes. Les changements brusques des conditions agro-écologiques ont stimulé la volonté ou la nécessité de ces exploitations filles d'adopter des mesures toujours plus adaptées aux conditions actuelles agro-climatiques. La représentation de la gérontocratie perd alors son rôle central dans la prise de décision au niveau de la production.

L'introduction des innovations externes a aussi réduit l'implication totale des vieux dans les prises de décision de la production agricole. Ces innovations sont vulgarisées en langue bambara ou français, que beaucoup de vieux ne dominent pas ou du moins refusent d'apprendre les associant au mal. En fait, les jeunes producteurs villageois nous ont avoué que leurs expérimentations ou tentatives de sécuriser leurs récoltes sont dictées par le caractère aléatoire de la pluviométrie et relèvent de chacun dans sa petite famille. Le chef de lignée ou du moins le groupe des vieux y a peu à dire.

Ainsi l'acquisition ou l'adoption d'une innovation dépend plus des contraintes de production et de l'opportunité de l'innovation que de la volonté des vieux. Quelqu'un achète une charrue ou une charrette quand il en a les moyens, car leur usage dans l'agriculture est devenu pratiquement une nécessité incontournable en ce moment. Mais tout de même pour les connaissances sur le comportement des différentes cultures vis à vis des nutriments, de l'eau, des maladies et insectes nuisibles, les plus jeunes ont besoin de faire recours aux conseils des vieux. C'est en se basant sur les conseils pratiques des vieux que les jeunes essaient de les articuler à la réalité des conditions de production actuelles. Pour illustrer ce état de fait un exemple qui nous a été révélé par un paysan à Marékuy : partout on cultive plus de mil que de sorgho dû à sa résistance reconnue à la sécheresse et aux nutriments. Les variétés précoces de mil qui sont partout cultivées sont aussi beaucoup détruites par les oiseaux, ainsi, la solution est de trouver une variété de mil précoce- cycle végétatif court - et dont l'épie porte des poiles qui les protège contre les oiseaux. Vous pouvez rencontrer ces variétés de mil presque partout dans la zone. Quant à l'usage des engrais minéraux, partout dans les villages la grande partie des paysans trouve qu'il se repend très lentement car non seulement ils sont coûteux mais leur emploi ou usage suppose une bonne pluviométrie. Celle-ci étant aléatoire, pour réduire les risques de mauvaise récolte ils préfèrent l'engrais organique.

En nous référant à ces faits, nous pouvons conclure que la taille des grandes familles compromettant leur gestion, la segmentation de la résidence de leurs membres et de gestion de leurs unités segmentées n'est qu'une réaction logique induite par ce facteur contraignant. Ce fait transfère les centres de décision aux nouveaux centres de décision et ce sont ces derniers qui sont les artisans de toute l'évolution des modes de production. Les groupes gerontocratiques ont été réduits à des centres de consultations et de coordination de la vie du groupe.

L'extension du cercle du savoir au savoir moderne oblige les vieux à apprendre avec leurs enfants de nouvelles formes de production- comme le dit ce adage *boo - nun wé tè zo, a lo bini buè oro a o yo* c'est-à-dire que de nos jours on peut être enseigné par son propre fils.

Cet état de fait au fil du temps ne dérange plus les vieux d'être moins impliqués dans l'organisation de la production au fil des années, nous a dit un vieux à Batilo. Ce qui est le plus important pour eux, et cela a été avoué par de nombreuses vieilles personnes dans les autres villages, c'est leur prise en charge total par leurs enfants et la garantie de la continuité du groupe familial.

Dans nos villages enquêtés nous n'avons pas rencontré de cas de vieux qui s'opposaient totalement aux changements avantageux pour les stratégies de production de leurs enfants. Au contraire, l'équipement agricole est vu comme une sorte de réussite ou prospérité familiale. A Somalo par exemple, les familles qui pouvaient se procurer une charrue étaient comptées parmi les plus prospères et l'objectif des autres qui n'en avaient pas était de s'en procurer. Ce fut le cas pour les charrettes à quatre roues aussi.

Comme l'équipement agricole permet d'augmenter la production ou la réduction de sa rusticité, leur adoption dans le mode de production est seulement limitée par le moyen de pouvoir s'en procurer ou en d'autre terme le pouvoir d'achat. La nécessité réelle et l'efficacité prouvée ou vécue des innovations techniques agricoles facilitent leur articulation aux techniques traditionnelles et cela au delà des modèles classiques ou des mesures de censure du système traditionnel de diffusion de ces techniques dans ce domaine.

## **7.6 Paix sociale menacée : la diversité des formes locales de survie et l'ampleur des tensions sociales**

Parmi les changements constatés ou signalés par les paysans au Pays-Bwa, la détérioration de l'ordre social nous a été mentionnée dans tous les villages enquêtés. Beaucoup l'associent à

l'indépendance économique qui étouffe l'esprit communautaire et développe l'individualisme. Comme ces propos qui avouent qu'avec l'argent c'est tout une culture qui vient, des manières de faire ou de penser, des façons d'établir des relations entre les personnes, des modes d'échanges, mais aussi un rapport au temps et à l'espace différent<sup>100</sup>.

Dans la zone les effets combinés de la monétarisation du mode de vie et de l'insécurisation de la production agricole obligent les paysans à adopter des stratégies de survie pour préparer ou sauvegarder leur avenir dont l'une est la diversité des activités. Celle-ci les permet de survivre sans une dépendance totale de l'agriculture. Dans notre zone, ces activités complémentaires de l'agriculture se résument au petit commerce, l'élevage domestique, la cueillette, l'artisanat, l'exode et le maraîchage. Elles permettent l'amélioration des revenus des ménages d'une manière générale mais d'une manière différente suivant les localités (*voir 5.3 : Diversités des activités de survie dans la localité*). Les revenus de ces activités non-agricoles ont, par le temps, permis dans chaque village à certains paysans de jouir d'une certaine prospérité matérielle et/ou économique relative et de faire d'une certaine considération sociale. Cette autonomie matérielle et/ou économique a été signalée par nos interlocuteurs villageois comme source des maux dont souffre l'esprit de solidarité surtout sur le plan des activités productives. Quant à la solidarité sociale, elle est intouchable, car elle constitue le fondement de la vie communautaire. Nous avons constaté que chaque paysan qui ressent le besoin ou qui en a les moyens peut faire recours aux prestations de service, même moyennant de l'argent, pour l'exécution de n'importe quel genre de travail, mais l'organisation des festivités matrimoniales ou de décès relève d'une participation humanitaire bénévole. Laquelle doit ses origines et sa permanence à la solidarité sociale propre aux communautés villageoises.

La paix sociale évaluée ou mesurée à la lumière du degré de segmentation résidentielle et de gestion des grandes familles, de la fréquence des conflits, du respect de l'ordre social villageois, du degré de solidarité sociale et de l'harmonie dans les foyers, prouve que la promotion individuelle est mère de l'insécurité, de la menace de la paix et de la tranquillité sociale. Dans nos villages enquêtés nous avons constaté que plus les personnes jouissent d'une relative prospérité économique et matérielle, plus la paix sociale est menacée. A Benena et à Fangasso le respect de l'ordre social est peu significatif, l'harmonie des foyers est perturbée par de nombreux conflits conjugaux suite à la croissance de la participation économique de la femme dans l'économie domestique. Le vol, l'adultère, les enfants conçus hors mariage y sont des manifestations du recule des valeurs traditionnelles sociales.

Quant à la fréquence de conflits conjugaux, la monétarisation de la solidarité, la segmentation de résidence et de la gestion familiale, apparaissent comme une généralité de la détérioration de la paix sociale. Les signes extériorisant cet état de fait, nous les avons retrouvés presque partout dans les villages enquêtés.

Quand les récoltes sont bonnes, dans les villages bwa, les jours de foire ou de boisson sont de plus en plus marqués par des conflits entre villageois et inter-villages.

Les divorces sont plus fréquents qu'auparavant. L'incapacité de certains hommes d'honorer convenablement leurs obligations sociales et la responsabilisation plus grande et/ou croissante de la femme dans la gestion familiale, provoquent dans certains foyers des mécontentements entre les conjoints qui peuvent souvent se traduire par le divorce.

A Benena, il nous a été signalé, pour marquer le degré d'insécurité croissante, que de nos jours les récoltes ne peuvent plus être laissées au champ pour leur séchage complet. Elles doivent être transportées immédiatement au village de peur que des voleurs les volent la nuit.

A Soundé, le vol du bétail a pris une telle envergure que les gens sont obligés de garder leur bétail même en saison sèche. A Koula et partout dans la zone, en se référant à l'insécurité, les gens nous ont révélé et nous avons pu le constater aussi, que les portes des greniers sont toutes fermées à clef quand ils contiennent quelque chose, pour les sécuriser des perquisitions

<sup>100</sup> Devèze Jean-Claude : Le reveil des campagnes africaines. Ed. KARTHALA, 1996 :157

malintentionnées. Ce qui n'était pas le cas avant : en fait, leur porte avait dans le temps des fermetures rudimentaires. Parlant du même problème de l'insécurité, suivant le chef de village de Fangasso, d'une part, il ne se réjouit pas beaucoup de l'importance qu'a la foire hebdomadaire en ce moment, car cela a augmenté le banditisme surtout les jours de foire chez eux. Les délinquants des villes profitent de la foire pour venir voler au village où les gens ont encore des méthodes très élémentaires de sécurisation de leurs biens.

De ces constats, nous pouvons admettre comme ce adage "*L'argent est bon serviteur mais un mauvais maître*...". La prospérité économique développe ici l'individualisme/ l'égoïsme social réduisant la paix sociale. Mais chez les Bwa et Dafing ce facteur de détérioration des valeurs sociales se heurte à la stabilité de la solidarité sociale, de l'hierarchie et de l'autorité sociale qui sont les fondements de la vie communautaire dans la zone. La promotion individuelle est admise et sans limite mais elle est tenue dans les bornes traditionnelles des structures, de hiérarchie et l'organisation sociale.

### **7.7 Evaluation de la motivation et attitudes paysannes face aux interventions étatiques et non étatiques**

De notre analyse des différents travaux de ces aspects de la vie des paysans en milieu rural et de nos constats pratiques sur le comportement des paysans face aux interventions extérieures en général, nous concordons avec ces propos : les ruraux de tous les horizons et de tous temps, du fait des fluctuations de leurs environnement non maîtrisé et peu connu, sont de nature méfiant à l'égard de ce qui est nouveau. Mais ils sont à certaines périodes confrontés à des choix pour préparer ou sauvegarder leur survie<sup>101</sup>.

Chez les communautés rurales bwa et dafing au Pyas-Bwa, les multiples agressivités souvent raffinées et/ou brutales de l'appareil étatique envers eux ont créé une crise de confiance entre la paysannerie et les structures étatiques en général. Cette crise de confiance se caractérise chez les Bwa par un refus dissimulé des Bwa à tout ce qui a trait à l'Etat. Les structures étatiques étaient obligées de faire recours à la force pour faire appliquer les actions du programme de développement : les semences d'arachide, les charrues, les engrais remis par l'encadreur agricole aux chefs de familles qui devaient à la fin de la campagne hivernale faire face aux remboursement. Par cette méthode d'approche peu orthodoxe des paysans, la crise de confiance ne faisait que gagner d'importance. Mais si les paysans personnalisait les interventions et actions de développement étatiques, l'adoption de certaines de ces interventions ou actions dépendait de leur utilité prouvée au fil du temps. C'est le cas de la culture et du transport attelé. Partout on retrouve dans les villages de la zone des charrettes à deux roues ou/et quatre roues tirées par des ânes ou boeufs ou encore chevaux; et dans l'ensemble dans les villages 2/3 des paysans disposent d'une charrue. Ces équipements furent introduits par les services de vulgarisation de mécanisation agricole au début de la période des grands projets agricoles.

Les centres scolaires, de santé, les foires et les voies de communication sont des infrastructures introduites par l'Etat qui, au départ, furent boudées par les paysans. Mais de nos jours, elles représentent des signes de modernisation des villages qui en disposent (Fangasso, Benena et Koula).

Quant à la situation des interventions non-étatiques de l'Eglise et des ONG et des Projets de développement, les paysans bwa ont montré plus de disponibilité à collaborer ou à adhérer à la cause des actions de l'Eglise que les Dafing musulmans. Mais l'utilité prouvée de certaines actions de lutte anti-érosive s'est répandue dans tous les villages par les canaux de diffusion

---

<sup>101</sup> Devèze Jean-Claude :1996 :65

traditionnelle des informations en l'occurrence les foires hebdomadaires, les rapports sociaux utiles de voisinage villageois, les cabarets, etc.

Quant aux actions et projets des ONG en ce moment même, l'évolution de la motivation et l'attitude des paysans dans nos villages enquêtés, mesurée en terme de nombre d'actions sollicitées par les villageois eux-mêmes, de la gestion complète des actions par les paysans et de l'importance reconnue des villageois des actions, ont été estimées de peu significative à complaisante. En fait, beaucoup d'actions introduites avaient eu un suivi d'accompagnement très court, la majeure partie était plutôt comme une volonté du projet de multiplication publicitaire de leurs activités. De ce fait, ces actions représentent peu d'intérêt pour les partenaires villageois de continuer l'action quand le projet prenait fin, car dans ces cas les priorités des paysans n'étaient pas prises en compte.

Partant de ces constats, nous proposons pour la réussite des actions dans les villages, en plus de la prise en considération du caractère relativement lent du processus de développement dont l'évolution est plus ou moins déterminée par, « *le voir avant de croire et d'en être convaincu* », l'élan de la dynamique sociale, a besoin d'une aide externe souple et bien adaptée non seulement aux besoins réelles du milieu, mais aussi aux particularités de la zone et d'une bonne compréhension des réalités du milieu et pour autant des équipes comprenant leur mission auprès des partenaires villageois.

Les paysans, dans leur scepticisme envers toutes interventions extérieures, adoptent sous une sélectivité utilitaire les innovations. Par le temps, la succession des intervenants dans les villages de la zone les a appris aussi à négocier leurs priorités avec les intervenants. Ainsi, un projet hydraulique dans un village qui n'a pas de problème d'eau peut être confronté, lors de la prospection, à des souhaits des partenaires villageois d'actions de système de crédit pour le petit commerce ou de micro-barrage, ou encore de construction d'école communautaire. Les paysans veulent De plus, en plus que l'intervention soit décidée par eux-mêmes et non qu'elle soit une volonté du bailleur de fond. La démocratie a tendance à favoriser cet état de fait. Dans tous nos villages enquêtés les villageois peuvent formuler leurs priorités et les soumettre au comité local de développement de la commune qui l'introduit dans son programme de développement. Ainsi, nous avons pu retrouver, dans les différents registres du programme de développement des communes auxquelles sont rattachés nos villages enquêtés, les différentes actions que ces villages souhaiteraient avoir ou nécessitent. Les actions souhaitées le plus dans tous nos villages enquêté étaient : de petits crédits, d'aménagement de routes, d'appui au jardinage, d'aménagement de bas-fond, de construction d'école, etc. (*Voir*

Tableau 11 : Liste des actions souhaitées par les **villageois**). Par exemple pour le village de Batilo, l'aménagement de la plaine de leur bas-fond, pour pouvoir y pratiquer la riziculture et le maraîchage ainsi que la construction d'une école de base, leurs sont d'une importance capitale. A Fangasso, c'est l'aménagement de la foire et du tronçon de voie qui les relie au goudron San-Mopti ainsi que l'aménagement de la plaine de leur bas-fond au Sud du village qui constituent les vœux les plus ardents ici. Dans le village de Marékuy, au centre des préoccupations des villageois se situent l'établissement du système du petit crédit pour la promotion du petit commerce, à Sokoura pour la promotion des échanges inter-villageois et avec les grandes villes. Ici les populations souhaitent un aménagement de la route les reliant à Tominian ; à Benena la population souhaite l'aménagement de la foire et des routes les reliant au village de Djibasso au Burkina Faso. A Koula en plus de ces priorités précédentes, l'aménagement de leur bas-fond complète la liste des souhaits soumis à la commune. A Soundé l'aménagement de la route et l'établissement du système du petit crédit figurent comme priorités du village sur le registre du programme de développement et nous ont été aussi mentionnés lors de nos deux passages dans ce village. A Somalo la population souhaite avant tout la construction d'un petit barrage et celle de trois classes d'école, et l'aménagement de la route les reliant à leur chef lieu de commune : Lanfiara. Ces souhaits ont été avoués aux réunions et figurent aussi sur le registre du programme de développement de la mairie.

Les populations paysannes, ne veulent et ne peuvent refuser les interventions extérieures compte tenu de la pression des facteurs (nécessité de changement et intrusion de la modernisation dans les campagnes) de la dynamique sociale. Leur scepticisme à l'égard de ces interventions extérieures se justifie par leurs connaissances limitées des phénomènes et de l'histoire du vécu dans le domaine des programmes de développement. Ils traduisent leur attitude par ce proverbe : *une fois qu'une abeille vous pique, à entendre une mouche voler près de vous, vous prenez les jambes au cou*. Fort de ce fait, le regain de confiance des paysans dans l'élaboration et exécution des actions/leur collaboration ou participation sans réserve, qui est la clef de la réussite de ces actions a besoin d'une certaine tactique opérationnelle et d'une stratégie d'approche des bailleurs de fond. Cette stratégie de reconquête de la confiance des paysans par les partenaires au développement doit passer par : une reconversion des mentalités en matière de développement d'une manière générale, une augmentation de la capacité de négociation et de conduite des actions par les paysans par leur formation et une politique d'appui d'accompagnement à long terme, tout en évitant les formes de réduction des capacités des partenaires villageois, du bailleur de fond.

**Tableau 11** : Liste des actions souhaitées par les villageois

Types de Villages			Activités villageoises souhaitées
Bwa et dafing	Traditionnel	Soundé	Pour la promotion du petit commerce : aménagement de la route Soundé-Fangasso et l'établissement du système de petits crédits.
	Moderne	Benena	Pour l'essor du petit commerce : aménagement de la route Benena-Djibasso/Burkina-Faso et de leur foire
		Fangasso	Pour la promotion du petit commerce : aménagement de leur foire et de la route jusqu'au groudron San-Mopti, Pour le jardinage et la riziculture : aménagement de leur bas-fond
Bwa	Traditionnels	Batilo	Pour la scolarisation de leurs enfants : construction d'une école de base et pour l'essor du jardinage et de la riziculture l'aménagement de leur bas-fond.
		Marékuy	Pour l'essor des activités de petit commerce l'établissement du système de petits crédits.
		Sokoura	Pour l'essor du petit commerce : aménagement de la route Sokoura-Tominian, de la foire et l'établissement du système de petits crédits.
		Somalo	Construction d'un petit barrage pour l'essor des activités de jardinage et de trois classes additionnelles pour la scolarisation de leurs enfants. Aménagement de la route les reliant à leur mairie : Lanfiara
dafing	Moderne	Koula	Aménagement de la route Koula-Djabasso/Burkina-Faso et Koula-Benena. Aménagement de leur Bas-fond et établissement du système de petits crédits pour le petit commerce.

### **7.8 Contexte et vision paysanne de la bivalence de l'autorité dans les villages**

La méfiance des ruraux, partout en Afrique envers l'administration coloniale avait été marquée par une séparation de l'autorité villageoise et celle de l'administration coloniale. A l'indépendance nos jeunes Etats n'avaient fait que reconduire le même système administratif

de leurs prédécesseurs. De là, l'attitude des paysans de dédoublement du pouvoir au village n'avait fait que se renforcer. Dans notre zone, la répression brutale et massive de la révolte des Bwa avait renforcé la crise de confiance entre les paysans bwa et l'appareil administratif. Aussi dans les autres villages non-bwa les rapports étaient aussi marqués par le manque de confiance/la séparation des choses du village et celles de l'administration. Dans tous nos villages enquêtés dans la zone, bien que la chefferie soit une attribution héréditaire de la famille fondatrice du village, le pouvoir traditionnel reste toujours exercé par le chef de village traditionnel: le plus vieux des descendants de la famille fondatrice. Ce dernier, pour des raisons soit disant pratiques mais surtout de protection du pouvoir villageois de l'ingérence extérieure dans presque tous les cas que nous avons rencontrés, délègue un des plus dynamiques de la famille fondatrice au poste de chef de village administratif. Les deux chefs de village ont des fonctions différentes. Pendant que le chef de village traditionnel traite des affaires relevantes de l'intégrité de la vie du village, le chef de village administratif assiste des conseillers villageois, se charge de la recollection des impôts, de l'organisation des réunions et des travaux de l'administration, du vote, du recensement, de la réception des différents hôtes au village (représentants d'ONG ou de projets de développement, fonctionnaires administratifs, enquêteurs, étrangers à provenance inconnue, etc.). Même la mise sur pieds de la démocratie n'a pas changé cette division administrative du pouvoir dans les villages. On peut avouer sans se tromper que l'appareil administratif ici dans les villages au Pays-Bwa a aussi échoué dans sa politique d'approche des masses paysannes, marquant ainsi pour toujours la méfiance du paysan en général envers lui.

Par ailleurs, la tenue à distance du pouvoir administratif par les paysans trouve aussi une de ses explications dans le fait que les deux systèmes reposent sur des principes différents. Tandisque le droit de naissance régit l'accès à la chefferie traditionnelle au village, le droit juridique reconnaît le droit au pouvoir par le mérite. Ce dernier constitue ainsi dans les faits une menace pour l'ordre social traditionnel. De là aussi son rejet camouflé par les paysans. Dans les faits, les expériences vécues ont prouvé que l'ordre social traditionnel est inviolable. Par exemple des hommes de castes qui par leur mérite social/promotion économique ont tenté de forcer leur entrée dans le cercle du pouvoir. Ces éléments révolutionnaires ont payé la tentation "audacieuse", soit par l'exode ou au cas extrême par la disparition physique. D'ailleurs dans la réalité, tout homme de caste averti, quel qu'en soit les mérites sociaux dont il jouit, cherchera toujours à se conformer aux normes sociales traditionnelles dont l'une des précautions est prendre ses distances du pouvoir. Dans la mesure où dans de nombreux villages bwa aussi bien que dafing, les hommes de caste ne peuvent ou doivent manger dans le même plat que les nobles, leur exercice du pouvoir ou participation à la gestion traditionnelle dans un village n'est pas pour demain au Pays-Bwa.

Dans les communautés dafing, le chef de village cumule les deux pouvoirs, administratif et traditionnel, du moins dans le cas des villages dafing dans lesquels nous avons enquêtés. Mais ici aussi l'accès au pouvoir est héréditaire et relève de la famille fondatrice. Les hommes de caste sont aussi ici maintenus ou se maintiennent loin du pouvoir.

En fait,, comme nous l'avons signalé dans les établissements humains dans la zone, au départ les Dafing étaient musulmans et animistes et maintenaient des relations plus étroites avec les communautés bwa voisines. C'est vers les années 90, avec la montée des mouvements confessionnal sur toute l'étendue du territoire malien<sup>102</sup> qu'ils ont commencé à prendre leurs distances des pratiques animistes et par là „l'étiollement“ des relations sociales avec leurs voisins Bwa animistes.

---

<sup>102</sup> Rapport de synthèse de l'étude nationale perspective "MALI 2025 „ Mali 2025. Juin 1999



La séparation du pouvoir traditionnel de celui de l'administration est une stratégie de protection de l'autorité villageoise contre la détérioration du cadre de vie social dans les villages. C'est comme un garde-fou pour mettre l'ordre social à l'abris des changements non souhaités ou qui compromettent le fonctionnement social. C'est au fait cette stratégie qui a permis aux communautés ou sociétés villageoises de préserver leur identité. Nous en sommes persuadés que même l'occupation de ces postes de chefs de villages, par des intellectuelles dans la zone, ne changera pas cet état de fait qui, au cas échéant serraient comme une disparition des fondements essentiels de la société.

## Conclusion

Au terme de l'analyse des résultats de ce travail nous avons pu observer la problématique du processus de la dynamique sociale des communautés paysannes résidentes dans l'entité géographique : le Pays-Bwa dans le Sud-est malien. Explicitement, il a été observé le parcours de la dynamique interne sociale des communautés (dans leur environnement soico-naturel) et leurs comportements de différentes natures face à l'invasion des facteurs extérieurs de changement.

L'universalité et la diversité locale du phénomène de changement nous a permis de confirmer avec certitude que l'image péjorative (réputé de retardataire, anti-modernisation/ très conservateur) donnée au Pays-Bwa n'est basée que sur des fondements peu consistants.

Suivant les faits observés, les communautés paysannes, comme partout ailleurs, vivent depuis la nuit des temps dans des rapports dialectiques avec leur environnement socio-naturel sans pour autant échapper aux effets des rapports contradictoires et/ou avantageux qu'elles maintiennent avec leur environnement socio-naturel, régional et national.

Nous avons constaté que face à la tendance croissante des contraintes sociales, géographiques et climatiques les paysans dans la zone ont produit une multitude de réponses pour sauvegarder, exprimer leur identité et survivre. Nos résultats prouvent que :

- la dégradation de la forêt boisée jadis à la savane sèche du milieu physique du Pays Bwa de nos jours, sous les influences conjuguées de l'homme et des facteurs géo-climatiques a obligé les paysans à adapter leur système de production à chaque niveau de dégradation de leur environnement naturel/des conditions agro-climatiques, pour pouvoir produire et survivre,
- à l'origine des gros villages ou de la vie communautaire chez les Bwa, se trouvaient les razzias des bandes armées peuhl et chercheurs d'esclaves : regroupés en grand nombre, les paysans savaient qu'ils pouvaient ainsi se défendre contre toutes agressions et catastrophes,
- la réticence paysanne au Pays Bwa contre les autorités administratives qui se sont succédées dans la zone et toutes leurs formes de gouvernance, exprime leur volonté d'autonomie et de maintien de leur orgueil identitaire. Chez les communautés bwa ce fait a été renforcé par leur résistance passive, (après la répression brutale et massive par l'administration coloniale de leur soulèvement de 1915-1916), à tout ce qui a trait à l'administration étatique. C'est cette apathie paysanne bwa (résistance inévitable et légitime à la lumière de leur *Bomun*) qui leur a valu le mérite de conservateurs ou d'anti-modernisation ou encore de renfermés. De plus, l'adoption en masse des Bwa du christianisme, leurs rapports de différentes natures avec les ethnies voisines, leur accueil des flux de migrants de divers horizons observés dans les faits, contredisent aussi ces propos péjoratifs.
- la variation numérique positive de la population associée à la croissance des contraintes de la production agricole, activité dominante de survie, justifie les changements expérimentés sur l'organisation et la structure sociale. Nous assistons à l'établissement de formes évoluées des grandes familles, traduite par un éclatement de résidence, de production et de gestion des groupements domestiques de production. Mais ces derniers restent reliés par une sorte de laisse sociale /relations familiales au chef de la grande famille. Cette stratégie de réorganisation des grandes familles représente leur réponse aux changements pour perpétuer leur existence comme institution sociale villageoise authentique. Elles maintiennent ainsi dans le changement la continuité de leur rôle d'identification socio-spaciale et culturelle pour chacun de ces membres. Nous avons pu constater que dans les communautés villageoises chaque individu, quel qu'en soit ses mérites sociaux, s'identifie avant tout dans la communauté par rapport à sa grande famille.

- L'intervention des agences de développement dans le développement des communautés villageoises oblige le pouvoir traditionnel d'ouvrir le cercle du pouvoir aux jeunes, qui sont les exécuteurs de ces actions de développement. Mais dans nos communautés villageoises étudiées le pouvoir traditionnel maintient une constance de représentativité, avec des relâchements *apparents* dans la plupart des villages. De même, la hiérarchisation sociale résiste aux effets évolutifs : la promotion individuelle est permise mais en marge des normes traditionnelles. L'instance autoritaire villageoise bien que doublée (traditionnelle et étatique), elle reste héréditaire et gérontocratique, les forgerons et griots sont maintenus dans leur statut social et ils l'acceptent etc, la répartition des terres, malgré leur réduction notoire, reste dans son essence humanitaire : chacun a droit à un lopin de terre qu'il peut exploiter à la mesure de ses capacités pour nourrir sa famille. Mais la tendance est à l'individualisation des droits d'usage foncier au sein des familles, induit par l'impératif d'intensification de l'exploitation.

Par ailleurs la comparaison des changements locaux au niveau du système de production à ceux du système social, nous a permis de constater que le système de production est plus susceptible/sensible aux effets du changement que le social. Face aux contraintes agro-climatiques ou facteurs insécurisants de la production agricole, le changement dans ce domaine n'est pas un choix sinon une nécessité vitale/obligation et doit être rapide. Par contre, les changements sociaux sont plus modérés/partiels et lents. En plus ils sont vus par les paysans comme des stratégies d'adoption des cadres sociaux aux nouvelles contraintes socio-naturelles. Les résultats suivants de nos analyses illustrent cette différence contextuelle du changement :

- Devant la précarité des pluies et la baisse de la productivité des sols, les paysans n'avaient pas d'autre choix que substituer expérimentalement les anciennes variétés de culture par des nouvelles qui sont moins susceptibles aux déficits hydriques et/ou de nutriments, associer les cultures pour mieux optimiser le rendement de espaces cultivé, améliorer la fertilité de leurs champs, associer à l'agriculture des activités complémentaires pour atténuer les effets des retombées de la crise agricole etc
- Par exemple la décentralisation de la gestion, de la résidence et de la production dans les grandes familles, favorise la promotion individuelle (devenue une nécessité ressentie par les actifs jeunes) des membres et réduit les pouvoirs du chef de famille à la gestion des rapports entre les membres et ceux avec l'extérieure. Cette promotion individuelle met fin à la pauvreté structurelle des jeunes jadis et régularise du coup les tensions au sein des familles. De plus, la croissance soutenue de la crise agraire renforce le mouvement associatif dans les communautés. Elle se traduit par l'apparition de nouvelles formes d'organisation dans tous les secteurs de la vie sociale : domaine économique (associations villageoises, de producteurs, etc) et domaine social (associations de parents d'élèves, associations religieuses ou socio-culturelles, associations paroissiales, Islamique, foyer des jeunes). En plus du rôle socialisant de ces associations et de l'inhérence de la solidarité à la vie des communautés villageoises, elles couvrent la demande/nécessité de main d'oeuvre toujours plus forte dû à la réduction, par la pluviométrie insuffisante et aléatoire, du temps de réalisation des travaux champêtres de plus en plus nombreux et toujours rudimentaires en majeure partie.

Les changements internes sociaux dans les communautés paysannes Bwa et Dafing s'articulent à un processus de changement qui touche toute l'étendue du territoire malien : l'intégration inévitable de la localité à la dynamique sociale malienne. Nous avons mesuré cette évolution à travers les faits socio-économiques comme la migration, les rapports avec l'administration étatique et les institutions non-étatiques, l'introduction des courants religieux, les réseaux d'échange avec les ethnies voisines et les centres urbains. Ces facteurs de changement externes, inévitables dans les faits, agissent (positivement et/ou négativement)

sur la dynamique sociale interne. Ainsi, ils obligent les paysans à adopter une multitude de stratégies défensives et/ou d'assimilation pour protéger leur identité socio-culturelle et/ou assurer leur survie. Nous avons constaté que, ces influences extérieures sont adoptées par les populations suivant leur degré d'opportunité et de nécessité avantageuse. En d'autres termes, elles s'articulent ou sont rejetées suivant le degré de risque qu'elles présentent pour le système social en général. Les résultats concrets concluants nos analyses prouvent que :

- La migration saisonnière ou l'exode rural des jeunes par exemple, comme vecteur de changement par excellence, est devenue partout une activité secondaire des jeunes villageois. Il ressort de nos résultats que ces derniers ont su, par le temps, l'adapter au fonctionnement socio-économique des communautés villageoises. Ainsi, en plus de ses transferts monétaires et matériels, elle se pratique en fonction du calendrier agricole et pendant seulement une période courte de la vie des adolescents (préparation physique et matérielle à la vie du foyer). De plus, ses acteurs facilitent l'intégration de leur communauté au cercle de l'évolution globale. Elle a tout de même des particularités comme vecteur de changement chez les Bwa et les Dafing. Car avant d'être un vecteur de changement pour la localité, l'exode rural constitue d'abord un projet d'intégration de l'individu. C'est-à-dire l'intégration de ces jeunes paysans et paysannes, avec tout leur héritage de valeurs traditionnelles et connaissances locales, dans un milieu différent du leur : la ville ou l'entreprise agricole. Les changements commencent d'abord chez ces jeunes avant de se produire dans leur communauté villageoise respective. Ainsi, tandis que les actifs et ex-migrants dafing favorisent plus l'articulation de la zone à l'essor des secteurs du commerce et de la manufacture, leurs homologues bwa quant à eux sont plus intéressés par les projets collectifs de développement, les innovations agricoles, la multi-activité dans leur village et/ou dans la localité, etc. Au terme de ces observations, nous jugeons nécessaire et peut-être même rationnel de promouvoir la migration à quelque niveau que ce soit au lieu de chercher à la combattre/l'étouffer. Par exemple des bourses de travail dans les grandes villes pourraient aider les jeunes ruraux à mieux rentabiliser leur force de travail et des bureaux de conseils-assistance pourraient leur permettre une utilisation plus rationnelle de leurs revenus monétaires.
- L'éducation scolaire introduite par la dotation de certains villages d'établissements scolaires, étatiques ou de l'église catholique, a mis du temps pour être acceptée par la totalité des paysans malgré la nécessité reconnue de ces infrastructures sociales. En fait, cette forme du savoir, aux yeux des vieux détenteurs des savoirs locaux, était une véritable réduction de leur mérite social/autorité locale. Si ce fait est tributaire des communautés bwa, dafing et de tous les ruraux, nous savons sur la base de nos observations que chez les Dafing, il est doublé de limitations ou préférences religieuses. Dans les communautés villageoises Dafing au Pays-Bwa, l'éducation coranique semble plus avantageuse que l'éducation scolaire. De nos jours, l'analyse des faits nous permet de dire que les avantages vécus et prouvés de l'éducation scolaire sont justifiés non seulement par la multiplication des écoles de base dans les villages mais aussi la surpopulation des classes. Ceci reflète aussi l'intérêt croissant existant et observé chez la majorité des parents pour la scolarisation de leurs enfants et cela même dans les villages dafing. Mais la recherche d'une formation scolaire de qualité est au centre des priorités de beaucoup de parents d'élèves. C'est ce fait qui justifie les effectifs pléthoriques des classes dans les établissements privés catholiques qui sur ce plan sont meilleurs que leurs homologues du secteur public/ de l'Etat.
- Quant à la volonté de l'Etat d'administrer les communautés villageoises au Pays-Bwa par des normes modernes, pour l'unité territoriale et la sécurité nationale, cela est plus que nécessaire. Mais ce fait a conduit à la rupture difficilement réversible des rapports entre paysannerie en général et le système administratif. Partant du fait que chaque localité a son

autonomie de fonctionnement, la présence de l'Etat n'était et continue d'être perçue comme une perturbation de cet ordre social établi et fonctionnel. Les résistances voilées ou ouvertes dans notre localité se manifestent par différents faits observés. Ceux-ci se résument au dédoublement de l'autorité dans les villages (présence d'un chef traditionnel et chef administratif dans chaque village), à l'indiscipline paysanne ou leur participation formelle à tous ce qui a trait à l'Etat (même avec la décentralisation du pouvoir), au renforcement du système traditionnel d'organisation sociale et le besoin de collaboration des communautés villageoises bwa et dafing avec des organisations non-étatiques pour la résolution de problèmes d'urgence de la vie dans les villages. Pour sa réussite ou pour recouvrer la confiance des paysans et par conséquent leur participation satisfaisante au programmes de développement étatique, la démocratie a beaucoup de défis à lever : une reconversion des mentalités des équipes dirigeantes, une prise en compte ou se baser sur les réalités sociales de l'organisation sociale en vigueur dans la localité donnée, etc, semblent nécessaires.

- Les organisations non-gouvernementales (ONG) interviennent dans la dynamique sociale suite au désengagement de l'Etat et à la rupture de confiance entre le système administratif et la paysannerie. Les résultats peu significatifs de beaucoup d'actions menées par ces ONG, sont suivant nos analyses, imputables entre autre aux faits suivants : le placement de la priorité de certaines de ces intervenants extérieurs avant celles des partenaires villageois, la réduction, par certains de ces intervenants extérieurs, de la fonctionnalité de la dynamique sociale au manque de motivation pour les actions entreprises et souvent l'initiation de leurs actions menées sur des bases de données peu consistantes/fiables, etc. Partant du fait que les paysans acceptent ou adoptent les innovations suivant leur degré d'opportunité pour eux et les risques qu'elles représentent pour tout le système social et de plus, qu'elles soient compatible avec les normes traditionnelles. Sur ce, pour améliorer la qualité des interventions non étatiques au Pays-Bwa, nous recommandons que :
  - les actions partent de diagnostics bien élaborés de la zone en l'occurrence, des connaissances bien fondées de sa particularité sociale, économique et géographique pour bien cibler les priorités des populations,
  - les intervenants tiennent compte de la dynamique locale sociale,
  - les intervenants fassent une formation orientée ou ciblée des partenaires villageois pour qu'ils prennent la relève,
  - les intervenants établissent un système de suivi évaluation qui n'étouffe pas la capacité des partenaires villageois mais qui les associe à ce processus,
  - soit faite une reconversion des mentalités des agents développeurs pour les faire comprendre que, quelqu'en soit les intentions qui vous animent, quand on vient voir quelqu'un chez lui à domicile/dans sa localité, il est maître chez lui et toute maladresse dans ce cadre social peut affecter/rompre le dialogue ou la collaboration.

Dans la zone les actions de développement qui y ont eu des impacts sont celles entreprises dans le processus de la lutte anti-érosive, de la semi-mécanisation de l'agriculture (la culture et transport attelés), de la scolarisation des enfants, etc. Par contre, les actions de gestion des ressources ligneuses, de lutte contre la divagation des animaux, de forrages, de banques de céréales, de reboisement, n'ont pas dépassé la phase expérimentale, car pour certains elles ne sont pas au centre des priorités ressenties ou pour d'autres elles représentent des risques pour l'ordre social établi.

- Quant aux croyances introduites dans la zone, nous avons parmi les plus représentatives le Catholicisme, le Protestantisme et l'Islam. De nos analyses il ressort que les Bwa restent tant attachés à leur croyance authentique/l'animisme qui leur garantit assurance et protection, et que leur conversion à d'autres religions est en partie intéressée. Ainsi par

exemple le catholicisme et le protestantisme ont tant d'adeptes dans la zone pour les avantages des oeuvres caritatives et de développement associées à la pratique de ces religions. Beaucoup de chrétiens sont des animistes de coeur. Les croyants ici ont profité de la protection de l'Eglise contre les abus des colonisateurs et de l'administration étatique jadis. Aussi de nos jours, ils louent les biens-faits de la couverture sanitaire, de la scolarisation et des actions de développement de l'Eglise catholique. Sur le plan social, l'Eglise contribue au maintien de la solidarité, de l'ordre social, à la promotion collective et à l'essor de la vie communautaire dans les villages où elle est représentative. Nous avons pu nous persuader tout de même, que les oeuvres caritatives de l'Eglise ont souvent développé une réduction de la motivation d'entreprise chez les paysans qui en bénéficient. Il a été constaté que l'Islam dans les communautés villageoises bwa a peu d'adeptes. Il a été introduit par certains migrants. Dans les villages bwa où il est pratiqué, il a une présence atypique et a du mal à s'étendre. C'est par contre la croyance de tous les Dafing vivant dans la zone. Ces derniers pratiquaient parallèlement à l'Islam, l'animisme pour témoigner de leur intégration à l'unité locale qu'ils formaient avec les Bwa. Leur prise d'écart, favorisé par ces rapports socio religieux, des Bwa, est la manifestation de la montée des mouvements confessionnels sur toute l'étendue du Mali. Ceux-ci établissent une sorte de solidarité entre tous les pratiquants d'une religion donnée, donnant dans le cas de l'Islam une unité Islamique nationale et du coup réduisant à l'insignifiance les autres rapports d'intérêt.

- Un des facteurs d'intégration de la dynamique sociale au Pays Bwa à l'évolution régionale et nationale sont les rapports d'échange que la zone entretient avec ses voisins. Il a été vérifié que ces échanges, de nature socio-économique, expliquent l'interdépendance du fonctionnement social de la zone avec son environnement. Mais dans les faits au Pays Bwa, les échanges économiques sont les plus significatifs. La *ruralisation* des villes et l'*urbanisation* des villages favorisées par le phénomène migratoire, augmente la demande des villes en produits du terroir et inversement celle des paysans des produits industriels ou d'autres zones. Ainsi, en résumant nous constatons que :
  - La libre circulation des personnes et des biens, instaurée par la démocratie a fait révolutionner les réseaux d'échange interne et externe. Ceci se traduit non seulement par la nature universelle des produits vendus sinon que par la multitude et la diversité ethnique des acteurs du petit commerce : tout est vendu et vendable de nos jours, les Dafing ne sont plus les seuls intéressés par le commerce, ils se partagent les foires hebdomadaires avec les doubles actifs bwa. Ce regain d'intérêt, chez les Bwa en particulier, pour le commerce et chez les ruraux en général, dans les conditions de la décentralisation du pouvoir, motive déjà la production agricole et possiblement par le temps l'organisation de ces échanges qui se font au détriment des paysans.
  - Quant aux rapports des cultivateurs bwa et dafing avec les Peuhl éleveurs du Nord, ils ont été et restent en grande partie plus conflictuels que socialisants. D'une part les razzias de groupes armés peuhl jadis dans les villages bwa sont encore présentes dans les esprits, et d'autre part les dégâts qu'occasionnent les animaux de ses bergers peuhl aux cultures et récoltes sont surtout désapprouvés partout par tous les paysans bwa et dafing. Mais l'essor de l'élevage et l'importance de ses avantages constatés dans la zone sont attribuables à l'interaction inévitable du mode de production agricole des sédentaires bwa et dafing au pastoralisme des nomades peuhl : les Bwa et Dafing „s'agro-pastoralisent“ tandis que les Peuhl se sédentarisent de plus en plus (semi-nomadisme). En fait, le système de production agricole dans la localité a évolué vers l'agro-pastoralisme, pour les raisons plus sécurisantes et rationnelles que présente ce mode de production associée dans les

nouvelles conditions agro-climatiques. Ainsi, l'élevage domestique est pratiqué parallèlement à l'agriculture partout dans la zone pour les finalités suivantes :

- l'usage de la traction animale dans l'agriculture,
- l'usage de la matière organique (déchets des animaux) pour l'amélioration de la fertilité des sols,
- l'élevage des animaux et de la volaille représente une alternative de la caisse d'épargne,
- et la viande des animaux et de la volaille permet de couvrir les besoins en protéine de la population.

Quant aux Peuhl, ils s'établissent de plus, en plus dans les brousses des terroirs villageois sur accord de la communauté villageoise en question, où ils pratiquent l'agriculture et/ou seul les jeunes se déplacent périodiquement avec les troupeaux. Ces Peuhl finissent par établir de rapports de bon voisinage avec les communautés bwa ou dafing-hote (exemple : Farakuy/secteur des Peuhl à Benena et Batilo).

La tendance croissante de la précarité des conditions géo-climatiques forcent l'intégration dans la lutte pour la survie, et cela même au delà des diversités ethniques, des différents historiques existantes dans l'histoire locale, etc, ou d'autres faits conflictuels.

L'ensemble des populations, dans la réalité géo-culturelle du Pays Bwa sous l'influence des contradictions socio-spatiales, agro-climatiques et socio-économiques, est saisi par la spécificité locale, la continuité et l'universalité des changements. Ce processus de changement se traduit chez les Bwa et Dafing par des adoptions de pratiques sociales locales diverses, des stratégies internes de production, d'orientation, de changement ou de modification de leur mode de comportement, de production et d'organisation sociale pour pouvoir survivre au Pays Bwa dans toute sa particularité géo-climatique et socio-économique soumis de plus, à la force de diffusion générale de la modernisation au Mali.

En nous appuyant sur les analyses précédentes, nous pouvons théoriquement affirmer par extrapolation, que le changement interne dans la globalité du changement national est propre à toutes les ethnies, à toutes les localités et couches sociales, en un mot à tout ce qui vit. Et qu'il présente des diversités locales, culturelles et économiques. Ce qui exige une certaine prudence dans son analyse pour sa compréhension à quel niveau que ce soit. Cette compréhension est d'importance capitale pour toute personne qui a de l'intérêt pour saisir le fonctionnement socio-économique dans les campagnes pour ce qui nous concerne et partout à tous les niveaux, car elle est la clef de la réussite de toute collaboration avec le monde rural. Partant de ce fait, l'analyse de la dynamique sociale devrait précéder toutes interventions de développement en milieu rural.

De même, bien qu'il nous manque des données empiriques le prouvant, nous appuyons la thèse que la dynamique sociale interne n'est pas seulement propre au milieu rural, elle marque aussi l'évolution sociale interne/générale des villes, des pays, des sous régions et des continents. Par exemple, la débrouillardise du malien pour survivre au Mali économiquement et géographiquement dévitalisé, la contribution des migrants maliens et des agences de développement à l'amélioration des conditions de vie des gens sur place ou le Mali dans sa réalité socio-économique dans le réseau socio-économique en Afrique de l'Ouest, n'est pas l'effet du hasard. Ceci est la résultante des stratégies de gestion „à la malienne“ des faits insécurisants dans le contexte des contradictions et influences de toute nature de ses voisins immédiats et lointains. Et suivant les constats, la démocratie suivie de la décentralisation du pouvoir au Mali est un fait stimulateur de ce génie malien de gestion des contraintes socio-économiques et d'articulation de la dynamique socio-économique malienne à l'ensemble africain et mondial, tout en préservant tant que possible les fondements socio-économiques nationaux. Depuis l'avènement de la troisième République, les exemples ne manquent pas pour le prouver. Pour ne citer que quelques cas illustratifs :

- le concept de pauvreté au Mali : être pauvre au sens du mot ici c'est être dépourvu de soutien social/ sans parents, sans amis, sans relations sociales; la signification sociale entre être et avoir : dans la société malienne d'une manière générale le rang social de l'individu continue à prévaloir plus que ses acquis matériels;
- les migrants construisant le pays: la contribution des migrants maliens au développement du pays est si importante qu'ils ont même au niveau étatique une représentation; et qui sait, peut-être des faits qui nous semblent être des facteurs défavorables présentement deviendront au fil du temps des faits avantageux ?



## Zusammenfassung

Als Einheimischer des Bwa-Landes, beabsichtige ich in meiner Doktorarbeit, eine lokale Studie über die Problematik der sozialen Dynamik in dieser Zone durchzuführen.

Das Bwa-Land ist ein regionales Gebilde des Verwaltungskreises von Tominian im malischen Südosten an der Grenze zu Burkina Faso. Es gilt als Gebiet der Ethnie der Bwa in Mali. Das Bwa-Land liegt in der Sahelzone, mit für diese Zone typischem Klima und Vegetation, von einigen örtlichen Besonderheiten abgesehen.

Neben der Mehrheit von Bwa leben ethnische Minderheiten der Dafings, der Fulbe, der Dogon, der Minianka usw. in der Region. Alle diese ethnischen Gruppierungen, ausser den Fulben (Viehzüchter), sind typische Hackbauern, die den Ackerbau als Hauptbeschäftigung betreiben. Zusatzaktivitäten sind Kleinhandel, Arbeitsmigration, Tierhaltung, Sammeln von Wildpflanzenerzeugnisse und Handwerk.

Die dörflichen Gemeinschaften des Bwa-Landes, besonders die der Bwa gelten als konservativ. Sie sind auch wenig geforscht, in der Minderheit und in Mali administrativ vernachlässigt. Aus diesen Gründen betrachten viele oberflächliche Beobachter sie als Hindernis für die ländliche Modernisierung bzw. für jegliche Änderung.

Die Analyse der erfahrenen und präsenten sozialen Realitäten der Bauern in der Zone zeigt, dass auch das Bwa-Land dem Gesetz der natürlichen (endogenen) Dynamik und der externen (exogenen) Änderungen (Neuerungen) nicht entgeht. Eigentlich hat das Bwa-Land einer gewissen Autonomie geerbt und besitzt eigene Strategien und Zielsetzungen, die sich interaktiv mit seinem agrarischen, sozialen, und politischen Umfeld sehr offen entwickeln.

Davon ausgehend bestehen unsere Basisziele für diese Arbeit im Folgenden:

- Anfertigung eines wissenschaftlichen Dokuments, das der pejorative Ansicht (marginalisiert, rückständig etc.) des Bwa-Landes eine mehr dialektischer Vision der unvermeidbaren Vermischung der lokalen sozialen Praktiken und der ländlichen Modernisierungsfaktoren der Region gegenüberstellt,
- Erklärung der Co-Existenz der Indikatoren der Nicht-Änderung (Festhalten an der Tradition) und des Änderungsprozess in den ländlichen Dorfgemeinden,
- Vergleich der Verhaltensweisen der Bwa- und der Dafingdorfgemeinden gegenüber den agrartechnischen Neuerungen,
- Bestimmen der Rolle der Elemente der Modernisierung und Entwicklung des Verhaltens der Bwa- und Dafingbauern gegenüber den externen Faktoren wie Migration, NRO, Religion, agrartechnische Neuerungen, Gesundheits- und Bildungseinrichtungen,
- Bemessen der Integrationsentwicklung des Bwa-Landes in die nationale Fortschrittsdynamik des demokratischen und dezentralisierten Malis.

Um diese sozialdynamische Problematik des Bwa-Landes zu erfassen, wurde ein Forschungsarbeit durchgeführt, die eine Kombination der Methoden und Instrumente der Empirischen Sozialforschung erfordert: Fragebögen (formelle und informelle Interviews), Beobachtung (qualitative Technik der teilnehmenden, halb-formelle und informellen Beobachtung), Literaturrecherche (Inhaltsanalyse und Interpretation bäuerlicher Ausdrücke), Interpretation der Daten mittels des Programms WinMax-QDA.

Der Organisationsplan der Arbeit bis zum Ende bestand aus mehreren Phasen:

1. Theoretische Vorbereitung,
2. Zwei getrennte Forschungsaufenthalte in der Forschungsregion in Kreis Tominian in Mali,
3. Interpretation und Schlussauswertung der gesammelten Daten,
4. Redaktion der Arbeit

Nach der Analyse der Ergebnisse dieser Arbeit konnten wir die Problematik des Vorgangs der sozialen Dynamik der Dorfgemeinschaften im Bwa-Land beobachten. Ausdrücklich wurde

die Entwicklungsstufen der internen Sozialdynamik der Bwa- und Dafingdörfgemeinden in ihrem natürlichen sozialen Umfeld (Änderung der Hierarchie und der Organisation der Dorfgemeinschaft der Bwa und der Dafing, Klimatische Variation, Degradierung der natürlichen Umwelt, etc) und ihr unterschiedliches Verhalten gegenüber der Invasion von externen Änderungsfaktoren (Staat, Migration, Religion, Gesundheits- und Bildungseinrichtungen, Entwicklungshilfe usw.) beobachtet.

Durch die Allgegenwärtigkeit und die lokale Diversität der Änderung können wir bestätigen, dass das pejorative Image (modernisierungsfeindlich und sehr konservativ) des Bwa-Landes nur auf einer sehr schwachen Basis steht. Den beobachteten Fakten zur Folge leben die bäuerlichen Gemeinschaften, wie überall, seit dem Anfang der Zeit in einem dialektischen Verhältnis mit der natürlichen sozialen Umfeld, ohne den widersprüchlichen bzw. vorteilhaften Verhältnissen, die sie mit dem natürlichen sozialen, dem regionalen und dem nationalen Umfeld haben, zu entgehen.

Wir haben festgestellt, dass die Bauern im Forschungsgebiet gegenüber der wachsenden Tendenz der sozialen, geografischen und klimatischen Bedingungen eine Vielzahl von Reaktionen entwickelt haben, um ihre Identität zu bewahren und auszudrücken und um zu überleben.

Ausserdem hat uns der Vergleich zwischen den lokalen Veränderungen des Produktionssystems und derer des Sozialsystems erlaubt festzustellen, dass das Produktionssystem sensibler bzw. anfälliger auf Änderungen reagiert als das Sozialsystem: Vor der agro-klimatischen Bedingungsdegradierungen oder der Unsicherheit der landwirtschaftlichen Produktion, sind die untergenommenen Änderungen des Produktionssystems keinen freiwillen Auswahl, sondern ein lebenswichtiges Bedürfnis bzw. eine Pflicht. Hingegen sind die sozialen Änderungen moderater bzw. nur teilweise und langsam. Ausserdem werden sie von den Bauern als Anpassungsstrategien des sozialen Rahmens auf die neuen natürlichen und sozialen Bedingungen gesehen.

Des Weiteren zeigen sich die internen sozialen Veränderungen in der Bauerngemeinschaft der Bwa und Dafing als Veränderungsprozess, der das ganze malische Territorium berührt: die unvermeidbare Integration der Untersuchungsregion in die malische Sozialdynamik. Wir haben diese Entwicklung mittels der sozio-ökonomischen Fakten wie Migration, Verhältnisse mit staatlicher Verwaltung, nicht-staatlichen Institutionen, religiösen Tendenzen, Austauschbeziehungen mit den Nachbarethnien und den städtischen Zentren erhoben. Die externen, im Grunde genommen unvermeidlichen, Änderungsfaktoren agieren (positiv und oder negativ) auf die interne Sozialdynamik. Daher zwingen sie die Bauern dazu, eine Vielzahl von Verteidigungs- und/oder Anpassungsstrategien zu entwickeln um ihre sozio-kulturelle Identität zu schützen und/oder ihr Überleben zu sichern. Wir haben beobachtet, dass diese externen Einflüsse je nach Möglichkeit und Vorteilen dringenden Bedürfnissen von der Bevölkerung angenommen werden. In anderen Worten, eine Änderung wird angenommen oder ihr wird widersprochen je nach dem Risikograd, welches dies für das Sozialsystem im Allgemeinen bedeutet.

Schlussfolgerungen: Im Bezug auf die Ergebnisse dieser Arbeit können wir sagen, dass theoretisch die interne Veränderung innerhalb der Gesamtheit der nationalen Veränderung allen Ethnien, an allen Orten und allen sozialen Schichten – kurz gesagt für alle Lebenden - zueignen ist. Aber sie stellt eine lokale, kulturelle und wirtschaftliche Vielzahl dar. Diese erfordert eine gewisse Vorsicht in der Analyse des Verständnisses auf welcher Ebene es sein macht. Eigentlich ist dieses Verständnis von großer Bedeutung für jede Person, die das Interesse hat, das sozio-ökonomische Funktionieren des ländlichen Raums in unserem Fall und auf allen Ebenen aufzuzeichnen. Da es der Schlüssel für den Erfolg jeder Zusammenarbeit mit dem ländlichen Raum ist. Daher schlagen wir vor, dass eine Analyse der Sozialdynamik jeder Intervention im ländlichen Raum vorausgehen soll.

Ebenso durch Extrapolation bestätigen wir, dass die interne Sozialdynamik nicht nur eine Eigenart des ländlichen Raumes ist. Sie zeichnet auch die interne/allgemeine Sozialentwicklung von Städten, von Ländern, von Unterregionen und von Kontinenten aus. z. B. sind keine Folge des Zufalls die Realitäten Malis wie: das „Bastlerwesen“ (*débrouillardise*) des Maliers zum Überleben im wirtschaftlich und geografisch ausgebluteten Mali, der bedeutende Beitrag der malischen Migranten und der Entwicklungshelfern zur Verbesserung der Lebensbedingungen der heutigen Leute Malis, oder Mali in seiner sozio-ökonomischen Realität im sozio-ökonomischen Netzwerk Westafrikas, etc. Diese sind die Ergebnisse der Strategien des malischen Genies im Unsicherheitsmanagement.

### **Mon travail de troisième cycle en bref**

Originaire du Pays-bwa et appartenant à l'ethnie bwa, je me propose dans ce travail de troisième cycle de mener une étude locale sur l'enjeu de la dynamique sociale dans cette zone.

Cette entité régionale du cercle de Tominian dans le sud-est malien, à la frontière avec le Burkina-Faso, s'identifie comme domaine de l'ethnie bwa au Mali. Situé dans la zone sahélienne, le climat et la végétation au Pays-bwa d'une manière générale, hors mis quelques particularités, sont typiques de cette zone climatique.

Dans la localité, à côté de l'ethnie majoritaire bwa, vivent des minorités ethniques de Dafing, Peuhl, Dogon, Minianka, etc. Tous ces groupements ethniques, exception faite des Peuhl (éleveurs) sont des cultivateurs par excellence; pratiquant l'agriculture comme activité dominante et d'autres activités complémentaires (petit commerce, exode de travail, élevage, cueillette, artisanat, etc).

Les communautés paysannes du Pays-bwa, particulièrement les communautés bwa, sont réputés de conservateurs, sont peu étudiées, minoritaires et administrativement marginalisées au Mali. C'est de là que, beaucoup d'observateurs pressés, les considèrent comme obstacles à la modernisation rurale, voir à tout changement.

L'analyse des réalités sociales vécues et présentes des paysans dans la zone montre que la localité comme toute autre n'échappe pas à la loi de la dynamique naturelle (endogène) et induite de l'extérieur (les innovations). En fait, la localité est héritière d'une certaine autonomie et dotée de stratégies et d'objectifs, évoluant en interaction très ouverte avec son environnement agro-socio-politique.

De là, les objectifs de base que nous nous sommes fixés dans ce travail consistent :

- à élaborer un document scientifique qui substitue à l'image péjorative de la zone (marginalisée, retardataire, etc) une vision plus dialectique du phénomène de métissage indispensable entre pratiques agro-sociologiques locales et facteurs de la modernisation rurale dans la localité
- expliquer la conjugaison des indicateurs impliquants le non changement (permanence de la tradition) et l'aspect évolutif dans ces communautés paysannes.
- comparer les comportements des communautés bwa et dafing face aux innovations agro-techniques,
- définir le rôle exact joué par les éléments de la modernisation et l'évolution des attitudes des paysans bwa et dafing face à ces facteurs externes (migration, NGO, religion, innovations agro-technologiques, infrastructures de santé et d'éducation, etc)
- mesurer l'évolution de l'intégration du Pays-bwa à la dynamique nationale de progrès du Mali démocratique et décentralisé.

La démarche de recherche pour l'appréhension de cette problématique de la dynamique sociale au Pays-bwa, de par la complexité de cet enjeu et la confiabilité attendue des données à recueillir sur le terrain, interpelle une combinaison de méthodes et d'instruments de recherche empirique des sciences sociales :

Méthode du questionnaire (technique de l'interview formelle et informelle), de l'observation (technique qualitative de l'observation participative, semi-formelle et informelle), de l'analyse de documents et de contenus (technique d'analyse de contenu, d'analyse secondaire, d'interprétation du langage paysan), d'évaluation et d'interprétation des données à l'aide du programme d'informatique : WinMax-QDA.

Quant au plan organisationnel des activités pour le bon déroulement du travail jusqu'à la fin, il est constitué de plusieurs phases :

1. préparatifs théoriques.
2. deux séjours séparés de recherche (de trois mois et demis chacune : des mois de novembre. au mois de février) dans la zone d'étude, le cercle de Tominian/Mali.
3. interprétation et évaluation finale des données recollectées.
4. rédaction et présentation du travail.

Au terme de l'analyse des résultats de ce travail nous avons pu observer la problématique du processus de la dynamique sociale des communautés paysannes résidentes dans l'entité géographique : le Pays bwa dans le Sud-Est malien. Explicitement, il a été observé le parcours de la dynamique interne sociale des communautés (dans leur environnement socio-naturel : changements de l'hierarchie et organisation des communautés villageoises bwa et dafing, variations climatiques, dégradations de l'environnement naturel, etc) et leurs comportements de différentes natures face à l'invasion des facteurs extérieurs de changement (l'Etat, la migration, les courants religieux, les infrastructures d'éducation et de santé, les agences de développement, etc).

L'universalité et la diversité locale du phénomène de changement nous a permis de confirmer avec certitude que l'image pejorative (anti-modernisation/ très conservateur) donnée au Pays bwa n'est basée que sur des fondements peu consistants. Suivant les faits observés, les communautés paysannes, comme partout ailleurs, vivent depuis la nuit des temps dans des rapports dialectiques avec leur environnement socio-naturel sans pour autant échapper aux effets des rapports contradictoires et/ou avantageux qu'elles maintiennent avec leur environnement socio-naturel, régional et national.

Nous avons constaté que face à la tendance croissante des contraintes sociales, géographiques et climatiques les paysans dans la zone ont produit une multitude de réponses pour sauvegarder, exprimer leur identité et survivre.

Par ailleurs la comparaison des changements locaux au niveau du système de production à ceux du système social, nous a permis de constater que le système de production est plus susceptible/sensible aux effets du changement que le social dû au fait que face aux contraintes agro-climatiques ou facteurs insécurisants de la production agricole, le changement dans ce domaine n'est plus un choix sinon une nécessité vitale/obligation. Par contre, les changements sociaux sont plus modérés/partiels et lents. En plus ils sont vus par les paysans comme des stratégies d'adoption des cadres sociaux aux nouvelles contraintes socio-naturelles.

De plus, les changements internes sociaux dans les communautés paysannes Bwa et Dafing s'articulent à un processus de changement qui touche toute l'étendue du territoire malien : l'intégration inévitable de la localité à la dynamique sociale malienne. Nous avons mesuré cette évolution à travers les faits socio-économiques comme la migration, les rapports avec l'administration étatique et les institutions non-étatiques, l'introduction des courants religieux, les réseaux d'échange avec les ethnies voisines et les centres urbains. Ces facteurs de changement externes, inévitables dans les faits, agissent (positivement et/ou négativement) sur la dynamique sociale interne. Ainsi, ils obligent les paysans à adopter une multitude de stratégies défensives et/ou d'assimilation pour protéger leur identité socio-culturelle et/ou assurer leur survie. Nous avons constaté que, ces influences extérieures sont adoptées par les populations suivant leur degré d'opportunité et de nécessité avantageuse. En d'autres termes, elles s'articulent ou sont rejetées suivant le degré de risque qu'elles présentent pour le système social en général. Les résultats concrets concluants nos analyses prouvent que :

En référence aux résultats de ce travail, nous pouvons dire que théoriquement le changement interne dans la globalité du changement national est propre à toutes les ethnies, à toutes les localités et couches sociales, en un mot à tout ce qui vit. Mais qu'il présente des diversités locales, culturelles et économiques. Ceci exige une certaine prudence dans son analyse pour sa compréhension à quel niveau que ce soit. En fait, cette compréhension est d'importance capitale pour toute personne qui a de l'intérêt pour saisir le fonctionnement socio-économique dans les campagnes pour ce qui nous concerne et partout à tous les niveaux, car elle est la clef

de la réussite de toute collaboration avec le monde rural. Partant de ce fait, nous suggérons qu'une analyse de la dynamique sociale devrait précéder toute intervention en milieu rural. De même par extrapolation, nous affirmons que la dynamique sociale interne n'est pas seulement propre au milieu rural, elle marque aussi l'évolution sociale interne/générale des villes, des pays, des sous-régions et des continents. Par exemple, la débrouillardise du malien pour survivre au Mali économiquement et géographiquement dévitalisé, la contribution des migrants maliens et des agences de développement à l'amélioration des conditions de vie des gens sur place ou le Mali dans sa réalité socio-économique dans le réseau socio-économique en Afrique de l'Ouest, ne sont pas des effets du hasard. C'est la résultante de stratégies du génie malien de gestion de l'insécurisant.

## Summary

Native of the Bwa-land and belonging to the bwa people, I have carried out in the present thesis a study on the significance of social dynamics in this zone. This regional entity of the Tominian circle in the Malian southeast that shares a border with Burkina-faso is identified as a domain of the ethnic group Bwa in Mali. Bwa-land is situated in the Sahel zone. The climate and the vegetation are in general, except few peculiarities, typical of this climatic zone. In the locality, next to the major ethnic group Bwa, live ethnic minorities such as Dafing, Peuhl, Dogon, and Minianka. Except the Peulhs who are exclusively stockbreeders, all other ethnic groups are involved in crop farming and in off-farm activities that include petty trade, rural exodus, livestock raising, picking, handicraft, etc.).

The peasant communities of the Bwa-land, particularly the Bwa communities, are renowned as conservative. Very little studies have conducted in these communities which are considered to be in minority and administratively marginalized in Mali. Hence, a hasty observer may regard them as obstacles to rural modernization, and even to any change.

The analysis of the lived experiences and present social realities of the peasants in the zone shows that the locality as any other one does not get out of the law of the (endogenous) natural dynamics and of that externally induced (the innovations). Indeed, the locality is hereditary of certain autonomy and endowed with strategies and objectives, advancing in very open interaction with his agricultural, social and political environment.

From that perspective, the basic objectives of our study are:

- To elaborate a scientific document that substitutes to the pejorative image of the zone (marginalized, retarded...) a more dialectic vision of the necessary mixture phenomenon between local agro-sociological practices and factors of the rural modernization in the locality.
- To explain the conjunction of the indicators implying the non-change (permanence of the tradition) and the evolution aspect in these peasant communities.
- To compare the behaviours of the Bwa and Dafing communities' befor the external factors agro-technical innovations.
- To define the exact role played by the elements of the modernization and the evolution of the attitudes of the Bwa and Dafing peasants facing these external factors (migration, NGO, religion, agro-technological innovations, health infrastructures and education...).
- To measure the evolution of the integration of the Bwa people to the national dynamics of progresses of the democratic and decentralized Mali.

Given the complexity of this issue and the awaited reliability of data to be collected from the field, the research approach for the apprehension of this problematic of the social dynamics in the Bwa-land requires a combination of methods and empirical research instruments of the social sciences:

Method of the questionnaire (formal and informal interview techniques), of observation (qualitative techniques of participative observation, semi-formal and informal), of analysis of

documents and contents (technical analysis of contents, secondary analysis, and interpretation of the peasant's language), of evaluation and interpretation of the data with the help of the computer software: WinMax-QDA.

As for the organisational plan of the activities for the good sequence of the work to the end, it is constituted of several phases:

1. Theoretical preparations
2. Two separated field research phases (of three months and half each: months of November to the month of February) in the study zone, the Tominian/Mali circle.
3. Interpretation and final evaluation of the collected data
4. Compilation and presentation of the work.

At the end of the analysis of the results of this work we were able to observe the problematic of the process of the social dynamics of the peasant communities residing in geographic entity: the Bwa-land in the Malian Southeast. Explicitly, it was observed that the progress of the internal social dynamics of the rural communities (in their social natural environment: changes in the hierarchy and organization of the village communities Bwa and Dafing, climatic variations, degradations of natural environment, etc.) and their behaviours of different natures in front the invasion of the exterior factors of change (State, migration, the religious currents, education and health infrastructures, the development agencies, etc.).

Universality and local diversity of the phenomenon of change allowed us to confirm with certainty that the pejorative image (anti-modernization/ very conservative) given to the Bwa peoples is based only on less relevant grounds. Following the observed facts, peasant communities, as everywhere else, live since a very long time in dialectics relations with their natural and social environment without for as much escaping from the effects of the contradictory and/or advantageous rapports that they maintain with their social, natural, regional and national environment.

We noted that in front the growing tendency of social, geographic and climatic constraints, the peasants in the zone produced a multitude of responses to safeguard, to express their identity and to survive.

Furthermore, the comparison of the local changes at the level of the production system with those of the social system allowed noting that the production system is more susceptible/sensitive to the effects of change than the social one. Owing to the agro-climatic constraints or insecure factors of the agricultural production, the change in this domain is no more a choice but a vital/obligatory necessity. On the other hand, the social changes are more moderated, partial and slow. What's more they are seen by the peasants as adoption strategies for the adaptation of the social frameworks to the new natural and social constraints.

Besides, the social internal changes in the peasant communities Bwa and Dafing are involved to a change process that touches the Malian territory at large: unavoidable integration of the locality to the Malian social dynamics. We measured this evolution through the social and economical facts like migration, the rapports with the administration and the institutions of the State, the introduction of the religious currents, the exchange networks with the neighbouring ethnic groups and the urban centers. These external factors of change, unavoidable in the facts, act (positively and/or negatively) on the internal social dynamics. Thus, they oblige the peasants to adopt a multitude of defensive and/or assimilation strategies to protect their socio-cultural identity and or assure their survival. We noted that, these exterior influences are adopted by the populations according to their degree of opportunity



and of advantageous necessity. In other words, they are expanded or are rejected following the degree of risk they present for the social system in general. The conclusive concrete results of our analysis prove that:

With reference to the results of this work, we can say that theoretically the internal change in the overall national change is proper to all the ethnic groups, to all the localities and social levels, in short to anything that does live. But that it presents local varieties more, cultural, and economical. This demands that caution be made in its analysis for comprehension no matter the level. Indeed, this comprehension is of capital importance for all people having the interest to seize the economical and social functioning in the rural areas for this concern us and everywhere at all levels, for it is the key of success of all collaboration with the rural world. From this point of view, we suggested that an analysis of the social dynamics should precede all intervention in rural environment. All the same by extrapolation, we assert that the internal social dynamics is not only proper to the rural milieu, instead it marks also social internal general evolution of the cities, countries, of the sub regions and continents. For example, the struggle for daily life of the Malian to survive, the Mali economically and geographically difficult living conditions, the contribution of the Malian migrants and development agencies to the amelioration of the living conditions of the people at home or the Mali in its social and economical reality in the social economical network in West Africa, are not effects of the chance. It's the resultant of the genius strategy of the Malian for the management of uncertainties and risks.

**ANNEXE**

Tableau x 1: Statistiques administratives et démographiques du Cercle de Tominian .....	177
Tableau x 2 : Procédure schématique de la recherche.....	178
Tableau x 3 : Catégories d'évaluation.....	180
Tableau x 4 : Démocratie et sécurité sociale .....	181
Tableau x 5 : Evolutions Sociales .....	182
Tableau x 6 : Production agricole et évolution .....	184
Tableau x 7 : Evolution activités économiques.....	185

## Tableaux additionnels

**Tableau x 1:** Statistiques administratives et démographiques du Cercle de Tominian

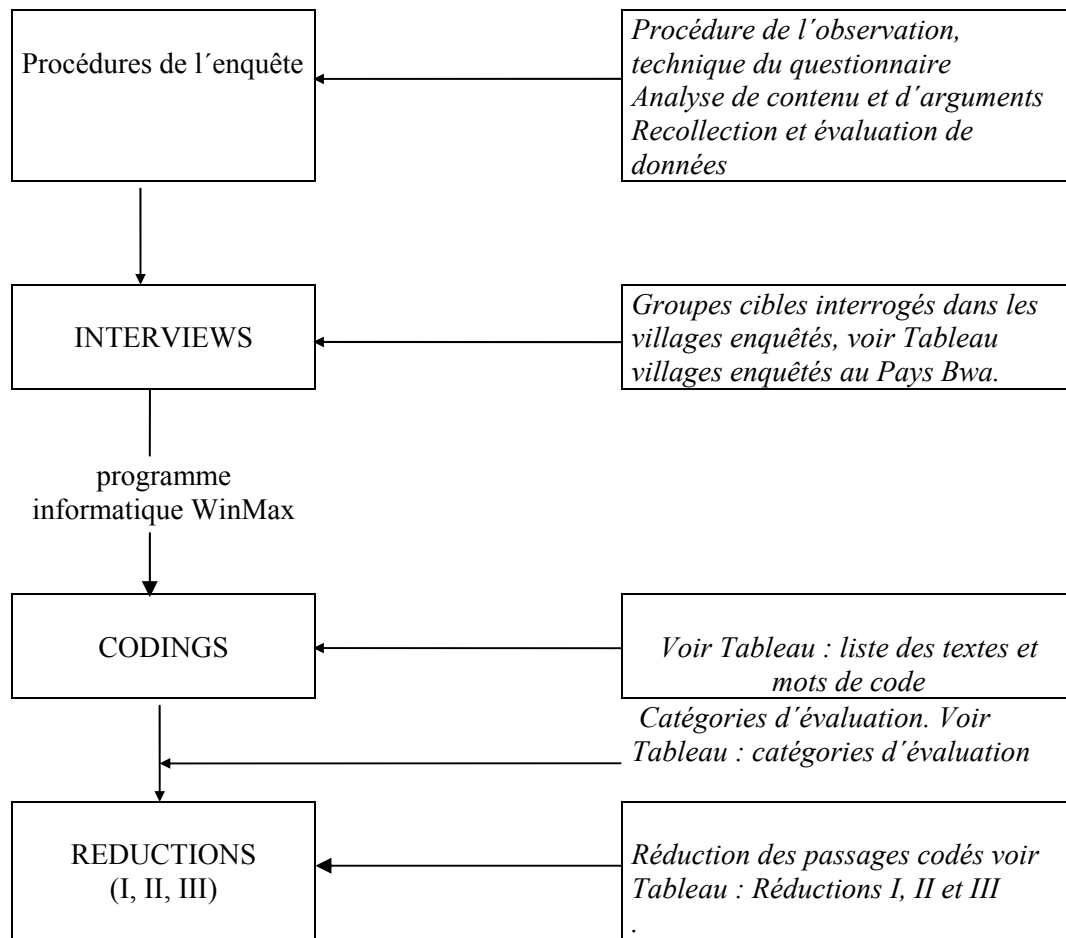
Nbr. de com.	Nbr. de local.	Conces- sions	ménages	ménage par concession	pers. par ménage	hommes		femmes		population en 1987	taux d'accroi.	population en 1998
						présents	absents	pressentes	absentes			
12	313	25655	32933	1,3	5	79173	3275	80870	2450			
						82448		83320		129246	2,3	165768

Nbr. : nombre,

Pers. : personnes,

**Tableau x 2 : Procédure schématique de la recherche**

Types d'enquête	Catégories enquêtées	Méthodes de recherche
Enquête descriptive de l'environnement Agro-écologique	Analyse de Documents et rapports étatiques et non étatique (mission catholiques et ONG) pour la circonscription socio-spatiale du Pays-bwa : caractéristiques geo-naturelles déterminants des systèmes sociaux, systèmes de production, des formes d'utilisation et d'appropriation de l'espace. Essayer d'expliquer les interactions entre les paysans et les contraintes de leur environnement naturel	Combinaison de méthodes : -L'analyse de contenu : Technique qualitative d'analyse de contenu, Technique d'analyse secondaire. -Le questionnaire : Technique de l'interview informelle sous forme de discussion entretien avec des personnes ressources
Enquête du mode de production traditionnel des communautés villageoises	Unités collectives : Villages, Groupes formels (groupes lignager) et informels villageois (associations traditionnelles ou modernes), Groupes domestiques (Familles) et individus seront enquêtés : Analyse de l'organisation sociale, politique et de la production ; explicitement analyse du contenu de leurs relations sociales, leur fonctionnement et structure sociale ainsi que de la distribution spatiale de leurs zones de production, types de cultures, techniques de production, modalité d'appropriation du sol, calendrier des activités agraires, organisation du travail etc	Combinaison de méthodes : - Le questionnaire : Technique de l'interview informelle semi-structurée (guide d'entretien) Technique de l'interview informelle, sous forme de discussion -entretien en groupe ou avec des personnes choisies, -L'observation : Technique qualitative de l'observation participative semi-formelle et informelle - L'Analyse de contenu : Technique d'interprétation du langage paysan
Enquête sur les influences des innovations au Bays-Bwa	-Actions de développement étatiques : centres de santé, écoles, programme de développement -actions de développement de l'église : écoles, centres de santé, actions agricoles et humanitaires -Actions de développement des ONG : Dans la zone, elles représentent des aspects concrets des modifications et évolutions dans tous les domaines de la vie (l'espace vécu et le quotidien). Elles déterminent l'évolution historique des structures agraires, des innovations technologiques agricoles, l'évolution des pratiques religieuses, l'évolution de la structure familiale, de l'habitat, de l'éducation, l'élargissement de l'espace de vie (ouverture), évolution des échanges commerciaux etc.	Combinaison de méthodes : -Le questionnaire : Technique du questionnaire écrit Technique de l'interview semi formelle -L'observation : Technique de l'observation qualitative participative semi-formelle - L'analyse de contenu : Technique de l'analyse qualitative de contenu Technique de l'analyse secondaire de contenu

**Graphique x1 : Schématique du déroulement de l'enquête sur terrain au Pays-Bwa**

**Tableau x 3 : Catégories d'évaluation**

CATEGORIES <i>C</i>	EVOLUTIONS SOCIALES, <i>CI</i>	DEMOCRATIE ET SECURITE SOCIALE, <i>CII</i>	PRODUCTION AGRICOLE ET EVOLUTION, <i>CIII</i>	EVOLUTION ACTIVITES ECONOMIQUES, <i>CIV</i>
<b>1</b>	Evolution des groupements sociaux	-	Pluralisme du système de gestion des terres	Progrès du réseau d'échange
<b>2</b>	Impact de la migration	-	Amélioration de l'équipement agricole	Généralisation du commerce et diversité des acteurs
<b>3</b>	Croyances et changements	-	Expérimentation des intrants agricoles	-
<b>4</b>	-	-	Essor du jardinage	-
<b>5</b>	-	-	Tentatives d'organisation de la commercialisation de la production agricole	-

## Recapitulatif des résultats de l'évaluation

**Tableau x4 : Démocratie et sécurité sociale.**

Variables	Villages			
	Bwa et Dafing		Bwa	Dafing
Catégorie	Traditionnels	Modernes	Traditionnels	Traditionnels
Impacts de la Démocratie	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Démocratisation administration</li> <li>- Opposition politique des ethnies avec multipartisme</li> <li>- Justice administrative vécue</li> <li>- Essor de l'éducation</li> <li>- Libéralisation échanges</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Rivalités pour le pouvoir</li> <li>- Opposition politique familles</li> <li>- Démocratisation administration</li> <li>- Libéralisation échanges</li> <li>- Justice administrative vécue</li> <li>- Réduction pauvreté</li> <li>- amélioration bien être social</li> <li>- Eduque plus campagnes</li> <li>- Augmentation pouvoir d'achat</li> <li>- Facilite échanges, contacts</li> <li>- Mairie au village</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Opposition politique dans les familles</li> <li>- Rivalité pour le pouvoir</li> <li>- Démocratisation administration</li> <li>- Justice administrative vecue</li> <li>- Eduque plus les campagnes</li> <li>- Libéralisation des échanges commerciaux</li> <li>-Sécurité socio-politique</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Rivalité pour le pouvoir</li> <li>- Libéralisation des échanges commerciaux</li> <li>-Réduction de la pauvreté</li> <li>-Pouvoir d'achat augmente</li> <li>- Amélioration couverture sanitaire</li> <li>- Sécurité socio-politique</li> <li>-Eduque plus les campagnes</li> <li>- Mairie au village</li> </ul>

**Tableau x 5 : Evolutions Sociales**

Variables	Villages			
	Bwa et Dafing		Bwa	Dafing
Catégories	Traditionnels	Modernes	Traditionnels	Traditionnels
Evolution des groupements sociaux	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Familles unitaires maintiennent appartenance lignagère</li> <li>-Multipartisme, opposition politique ethnique</li> <li>-Tradition autoritaire maintient unité villageoise</li> <li>-Innovations regroupent ou associent</li> <li>-Animisme croyance authentique domine la diversité religieuse</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Appartenance lignagère maintenue, familles unitaires</li> <li>-Eessor Islam, autorité animiste maintenue</li> <li>-Démocratie partage pouvoir au village</li> <li>-Multipartisme, opposition politique familles</li> <li>-Elite intellectuelle promotrice, Eléments socialisants maintiennent ordre social, Village cosmopolite et laïc</li> <li>- Groupes religieux promoteurs</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Appartenance lignagère maintenue, familles unitaires</li> <li>-ONG et projets associent villageois</li> <li>-Pouvoir traditionnel centralisé influent</li> <li>-Transhumance juvénile</li> <li>-Exode socialise</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Appartenance lignagère maintenue, familles unitaires</li> <li>-Opposition politique en famille, multipartisme</li> <li>-Solidarité Islamique développe</li> </ul>
Impact de la migration	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Nouvelle stratégie d'emploi du temps</li> <li>-Améliore revenus familles</li> <li>-Origine mercantilisme bwa</li> <li>-Evolution villageois</li> <li>-Satisfait curiosité et ambitions</li> <li>-Stratégie gestion actifs familles</li> <li>-Urbanisation vie villageoise</li> <li>-Effet promoteur</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Opportunités du commerce aggrandissent les villages</li> <li>-Stratégie d'emploi du temps</li> <li>-Stratégie de gestion des actifs des familles</li> <li>-Effet innovateur</li> <li>-Urbanise la vie villageoise</li> <li>-Satisfait vœux personnels</li> <li>-Améliore raisonnement</li> <li>- Affaiblit mouvement associatif</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Stratégie d'emploi du temps jeunes</li> <li>-Importation travail salarié au village</li> <li>-Améliore bien-être social</li> <li>-Effet innovateur</li> <li>-Stratégie gestion actifs familles</li> <li>-Rend paysan plus entreprenant</li> <li>-Consolide unité familiale</li> <li>-Affecte réussite actions de développement.</li> <li>-Urbanisation vie villageoise</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Améliore bien être social</li> <li>-Consolide unité familiale.</li> <li>-Urbanisation vie villageoise</li> <li>-Stratégie gestion récoltes.</li> <li>-Stratégie d'emploi du temps des actifs</li> <li>-Effets innovateurs</li> <li>-Améliore raisonnement</li> <li>-Satisfait vœux personnels</li> </ul>



Cro-yances et change-ments	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Dafing s'islamisent plus, bwa diversifient croyances</li> <li>- Catholicisme développe</li> <li>- Chrétiens deviennent monogames</li> <li>- Porc et alcool interdits chez musulmans</li> <li>- Analphabétisme croît chez dafing</li> <li>- Animisme toujours + pratiquée, mais en perte d'importance</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Laïc et cosmopolite, autorité animiste maintenue</li> <li>- Animistes ouverts aux changements</li> <li>- Population cosmopolite et laïque convivent.</li> <li>- Diversification croyances au village</li> <li>- Bwa musulmans problèmes de pratiques religieuses</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Autorité traditionnelle animiste influente</li> <li>- Rejet innovation religieuse</li> <li>- Marginalisation petit groupe chrétien présent</li> <li>- Introduction innovations par rayonnement</li> <li>- Volonté de s'ouvrir, mais méfiance des innovations</li> <li>- Laïcité village réduit influence animiste</li> <li>- Solidarité chrétienne développe</li> <li>- Pouvoir traditionnel influent maintient ordre social.</li> <li>- Dictature animiste est anti-progrès</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Dafing s'islamisent toujours plus</li> <li>- L'Islam favorise l'élevage</li> <li>- Désir changement, mais rejet christianisme</li> <li>- Islam favorise analphabétisme, rivalité et exode</li> </ul>
----------------------------	--	--	--	---

**Tableau x 6 : Production agricole et évolution**

Variables	Villages			
	Bwa et Dafing		Bwa	Dafing
Catégorie	Traditionnels	Modernes	Traditionnels	Traditionnels
Pluralisme du système de gestion terres	-Démocratie villageoise -Foncier, reste patrimoine familial -Etat contrôle abus fonciers	- Foncier, reste patrimoine familial - Etat contrôle abus fonciers	- Foncier, reste patrimoine familial - Etat contrôle abus fonciers	-Foncier, reste patrimoine familial - Etat contrôle abus fonciers
Amélioration de l'équipement agricole	-CMDT dispose équipement -Equipement sur revenus -Forgerons fabriquent matériel agricole et domestique -Croissance semi-mécanisation	-Equipement sur revenus -Modernisation partielle allège travail femmes, -Crédit agricole, CMDT - Forgerons fabriquent matériel agricole et domestique	- Equipement sur revenus -Crédit agricole de la CMDT -Forgerons fabriquent matériel agricole et domestique -Transport motorisé et à traction animale	-Equipement sur revenus -Crédit agricole de la CMDT -Forgerons fabriquent matériel agricole et domestique, -Transport motorisé et à traction animale
Expérimentation des intrants agricoles	-Collaboration partielle avec CMDT -Adoption locale système culture aux changements écosystème -Nécessité fertilisation, fumure organique place de choix -Combinaison contrôle phytosanitaire trad. et modernes -Expérimentations locales semences	- Collaboration partielle avec CMDT - Adoption locale système culture aux changements eco-système - Nécessité fertilisation, fumure organique place de choix - Combinaison contrôles phytosanitaire traditionls et modernes - Expérimentations locales semences	- Collaboration partielle avec CMDT - Adoption locale système culture aux changements écosystème - Nécessité fertilisation, fumure organique place de choix -Combinaison contrôles phytosanitaire traditionls et modernes - Expérimentations locales semences	- Collaboration partielle avec CMDT - Adoption locale système culture aux changements écosystème - Nécessité fertilisation, fumure organique place de choix -Combinaison contrôles phytosanitaire trad. et modernes - Expérimentations locales semences
Essor du jardinage	-Occupation secondaire complément de l'agriculture -Exploitation intensive -Innovation locale, Travaux manuels -Sédentarisant, plus pratiqué par bwa que dafing	-Foire et marigot le favorisent -Activité promotrice -Stratégie de sécuriser revenus -Hommes moins maraîchers que femmes -Fertilise certains champs de case -Travaux très peu mécanisés	-Activité complémentaire de l'agriculture - Stratégie de sécuriser revenus -Exploitation intensive, - Améliore revenus domestiques, -Travaux non mécanisés -Sédentarise et sécurise alimentation -Production locale de semences -Volonté rentabiliser vente	-Peu pratiqué -Partielle mécanisation - Plus arboriculture que maraîchage -Présence eau, facteur limitant,
Tentatives d'organisation de la commercialisation de la production agricole	-Bwa devient commerçants -Extension commerce Dafing -Traction animal évolution transport -Vente échelonnée rentabilise - Crédit agricole traditionnel fonctionnel -Femmes plus commerçantes que hommes -Petit commerce, activité secondaire	-Foire agrandie, - Occupe tout le monde et concerne tout, -Seuls foyers animistes vendent dolo, commerçantes plus que commerçants, Activité de saison sèche, Appui externe petit commerce femmes, Innovation dans épargne, Libéralisations des échanges, Foire favorise essor échanges -Femmes, modification locale produits agricoles, Volonté aménagement routes -Innovation dans sécurité alimentaire	- Activité secondaire, Occupe plus femmes -Vente échelonnée, plus rentable - Sésame devient produit de rente -Echanges locaux -Traction animale évolue transport - Produits maraîchers, bétail, volail, vendus - Appui externe commerce femmes -Stratégie épargne locale -Femmes vendent produits cueillette, artisanaux et dolo	- Activité secondaire, Occupe plus femmes, -Vente échelonnée, plus rentable, Sésame devient produit de rente, Echanges locaux -Traction animale évolue transport - Produits maraîchers, bétail, volail, vendus, Appui externe commerce femmes, Stratégie épargne locale, Femmes vendent produits cueillette, artisanaux et dolo

**Tableau x 7 : Evolution activités économiques**

Variables	Villages			
	Bwa et Dafing		Bwa	Dafing
Catégorie	Traditionnels	Modernes	Traditionnels	Traditionnels
Progrès du réseau d'échange	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Multiactivité, stratégie survie</li> <li>-extension échanges aux villes</li> <li>-Modernisation du transport</li> <li>- Spécialisation et migration commerce dafing</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Essor foire et échanges</li> <li>- Extension échanges aux villes</li> <li>- Généralisation petit commerce</li> <li>-Généralisation des marchandises</li> <li>- Spécialisation et migration du commerce</li> <li>- Spécialisation Dafing dans commerce</li> <li>-Libéralisation des échanges</li> <li>-Véhicules facilitent échanges villes campagnes</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Essor foire et échanges</li> <li>-Femmes plus commerçantes</li> <li>- Libéralisation échanges</li> <li>- Extension échanges aux villes</li> <li>-Traction animale évolutionne transport</li> <li>- Généralisation marchandises</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Généralisation petit commerce</li> <li>-Foire en disparition</li> <li>-Libéralisation échanges</li> <li>-Extension échanges aux villes</li> <li>- Spécialisation et migration des commerçants</li> </ul>
Généralisation du commerce et diversité des acteurs	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Traction animale évolutionne transport</li> <li>- Essor petit commerce</li> <li>- Généralisation nature des marchandises</li> <li>-Généralisation commerce</li> <li>- Dafing plus commerçants que bwa</li> <li>-Bwa commercialisent produits locaux</li> <li>-Dafing commercialisent produits locaux et importés</li> <li>-Bwa, pratiquent échanges locaux</li> <li>-Dafing étendent échanges aux villes</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Foire favorise échanges</li> <li>- Généralisation marchandises, extension échanges aux villes</li> <li>- Généralisation échanges</li> <li>-Foire assure bien être social</li> <li>-Migrants spécialisent leurs activité, extension échanges aux villes</li> <li>- Bwa commerçants réussis migrent en ville</li> <li>-Femmes plus commerçantes que Hommes</li> <li>-Commerce activité secondaire de saison sèche</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Foire anime</li> <li>- Généralisation petit commerce</li> <li>- Femmes plus commerçantes que Hommes</li> <li>-Marchandises locaux</li> <li>-Extension échanges aux villes</li> <li>- Petit commerce activité secondaire de contre saison</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-Généralité et continuité petit commerce</li> <li>-Femmes vendent vivres locaux et/ou importés</li> <li>-Hommes vendent produits locaux et/ou importés</li> <li>-Commerçant réussis migrent en ville</li> <li>-Commerce activité principale jours de foire</li> <li>-Petit commerce occupe plus que agriculture</li> </ul>

## **CATEGORIES D'EVALUATION E : PAYS - BWA 98/99 et 00/01**

### ***I SOCIAL***

- 1 Evolution des groupements sociaux
- 2 Impact de la migration
- 3 Croyances et changements

### ***II DEMOCRATIE ET SECURITE SOCIO-ECONOMIQUE***

### ***III PRODUCTION AGRICOLE ET L'EVOLUTION***

- 1 Pluralisme du système de gestion des terres
- 2 Amélioration de l'équipement agricole
- 3 Expérimentation des intrants agricoles
- 4 Essor du jardinage
- 5 Tentatives d'organisation de la commercialisation de la production agricole

### ***IV EVOLUTION DES ACTIVITES ECONOMIQUES***

- 1 Progrès du réseau d'échange
- 2 Généralisation du commerce et diversité des acteurs

## **LISTE DES MOTS DE CODE POUR LE PROGRAMME INFORMATIQUE WINMAX**

### ***A-CONSCIENCE VILLAGEOISE DU CHANGEMENT [0:0]***

**CADRE DE LA PRODUCTION  
NIVEAU SOCIAL  
PLAN ECONOMIQUE**

### ***B-EFFORTS DE MAINTIEN DES PRATIQUES TRADITIONNELLES. [0:0]***

**CADRE ECONOMIQUE  
CADRE DE LA PRODUCTION  
PLAN SOCIAL**

### ***C-METISSAGES DES CHANGEMENTS EXOGENES. ET ENDOGENE. [0:0]***

#### **1-ACTIONS ONG.**

**CADRE ECONOMIQUE  
NIVEAU DE LA PRODUCTION  
PLAN SOCIAL**

#### **2-ADMINISTRATION ETATIQUE**

**CADRE ECONOMIQUE  
NIVEAU DE LA PRODUCTION  
PLAN SOCIAL**

#### **3-CADRE RELIGIEUX [0:0]**

**CADRE ECONOMIQUE  
NIVEAU DE LA PRODUCTION  
PLAN SOCIAL**

#### **4-MIGRATION [0:0]**

**CADRE ECONOMIQUE  
NIVEAU DE LA PRODUCTION  
PLAN SOCIAL**

*D-NECESSITES VILLAGEOISES FORMULEES DE CHANGEMENT. [0:0]*

**ACTIVITES NON AGRICOLES**  
**COMMUNAUTE VILLAGEOISE**  
**GROUPEMENTS LIGNAGERS**  
**GROUPEMENTS/ ASSO. VILLAGEOIS**  
**PRODUCTION AGRICOLE**  
**RESEAU COMMERCIALISATION**  
**VILLAGEOIS**

*E-TENTATIVES DE CHANGEMENTS ENDOGENES [0:0]*

**1-ACTIVITES PRODUCTIVES [0:0]**  
**COMMERCIALISATION**  
**ELEVAGE**  
**JARDINAGE**  
**PRATIQUES AGRICOLES**  
**2-PLAN SOCIAL [0:0]**  
**FAMILLE**  
**GROUPEMENTS /ASSO. VILLAGEOIS**  
**UNITE VILLAGEOISE**  
**VILLAGEOIS**

*F-TENTATIVES DE CHANGEMENTS EXOGENES [0 :0]*

**1-ACTIONS ONG**  
**CADRE ECONOMIQUE**  
**NIVEAU DE LA PRODUCTION**  
**PLAN SOCIAL**  
**2-ADMINISTRATION ETATIQUE [0 :0]**  
**CADRE ECONOMIQUE**  
**NIVEAU DE LA PRODUCTION**  
**PLAN SOCIAL**  
**3-CADRE RELIGIEUX [0 :0]**  
**CADRE ECONOMIQUE**  
**NIVEAU DE LA PRODUCTION PRODUCTION**  
**PLAN SOCIAL**  
**4-MIGRATION [0 :0]**  
**CADRE ECONOMIQUE**  
**NIVEAU DE LA PRODUCTION**  
**PLAN SOCIAL**

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Barth, Hans Karl :

Mali: eine geographische Landeskunde. Wissenschaftliche Länderkunde; Bd.25, Darmstadt 1986

Beridogo Bréhima :

La famille : structure et diversité. Recensement général de la population et de l'habitat. Analyse de la fréquentation scolaire et alphabétisation. Annuaire des statistiques scolaires, Ministère de l'éducation 1991 (121-137) République du Mali/DNSI

Chantal Blanc-Pamard, Luc Cambrézy et col.

Dynamique des systèmes agraires : Terre, terroir, territoire : les tensions foncières. ORSTOM : Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération. Centre d'études africaines URA 94, CNRS-EHESS Paris. Collection : Colloques et séminaires, Paris 1995

Club du Sahel : CEPAG (cellule de perfectionnement en administration et en gestion):

Le Mali dans le XXI<sup>e</sup> siècle : Actes du séminaire < Perspectives à long terme en Afrique de l'ouest et au Mali : conséquences pour la coopération>. Mission française de coopération et d'action culturelle au Mali, Bamako, Déc.1996

Cissé Diango :

Structures des Malinké de Kita (Contribution à une anthropologie sociale et politique du Mali). Collection «HIER»; Edition populaire, Bamako 1970.

Comité de coordination des Actions des ONG au Mali (CCA - ONG)

Annuaire des ONG au, 1999 : Perspectives nouvelles CCA - ONG

Coulibaly Denis :

Le facteur social et la politique de développement d'Helvetas dans la réussite des actions d'intervention en milieu rural (Fuladugu) au Mali. Travail pour l'obtention du diplôme de Masters Sc. Agr. en sciences agricoles des tropiques et subtropiques de l'institut du développement rural de l'Université Georg-August de Göttingen, Göttingen/Allemagne, févr. 1996

Daum Christophe et col.

Quant les immigrés du sahel construisent leur pays. Acte du colloque " immigration et développement du sahel,,. Réseau des associations pour le développement de la vallée du fleuve Sénégal, Ed. L'HARMATTAN/ Institut PANOS; 1993.

Dembélé Urbain N. :

Capital social et développement des communautés pauvres au Mali : l'expérience des écoles communautaires du Pays Bwa, cercle de Tominian. Programme des Nations Unies pour le développement, Bamako, Mali, Juillet 1998.

Devèze Jean-Claude :

Le réveil des campagnes africaines. Paris : Ed. KARTHALA, 1996

Diallo M. et Coulibaly D. :

Référentiel régional : Etude générale sur le Fuladugu, Helvetas, Bamako 1990.

Diawara Sidi :

Interviews audio, Culture bwa : connaissance du Mali, RTM, 1997

Dictionnaire de la sociologie :

Larousse. Sciences de l'homme :1993

Ela Jean-Marc :

L'Afrique des villages. Ed. KARTALA, 1982, ISBN : 286537-052-6

Eldin M. et Milleville P. :

- Le risque en agriculture. Paris 1989
- Fikentscher Wolfgang 2001 ( *Gorge Elwert* ):  
Begegnung und konflikt- eine kulturanthropologische Bestandsaufnahme-  
München: Bayerische Akademie der Wissenschaften: 132-1 H
- Floquet Anne :  
Potentiel d'un développement rural endogène : une étude de cas au Sud du Bénin.  
Afrika Spectrum, (28) 1993, 375- 385
- Fondation Friedrich Ebert - Bureau MALI :  
La situation de la femme malienne : cadre de vie, problèmes, promotion,  
organisations. Association pour le progrès et la défense des droits des femmes  
maliennes (APDF), Le livre blanc sur la femme au MALI, Mars 2000
- Girtler, Roland:  
Methoden der qualitativen Sozialforschung: Anleitung zur Feldarbeit- 2.  
Unveränd. Aufl. -Wien, Köln; Graz: Böhlau, 1988 ( Studien zur qualitativen  
Sozialforschung; Bd. 1 ) 42- 125.
- Harrison Paul:  
Die dritte Revolution: Antworten auf Bevölkerungsexplosion und  
Umweltzerstörung. Spektrum, Akademischer Verlag ( ISBN 3-86025 - 208 - 9 ).
- Hentschel, Müller und Solzong ( *Gorge Elwert* ):  
Geborgene Potenziale. München/Wien, 200 Cail Hauser
- Hertrich Véronique :  
Apport des sources existantes à la datation des évènements. Une enquête en Pays-  
Bwa au Mali. POPULATION, 47<sup>e</sup> Année, N° 5 Septembre-Octobre, 1992 (1263-  
1292).
- Permanences et changements de l'Afrique rurale : Dynamiques familiales chez les  
Bwa du Mali. Etudes du CERPED N° 14. Centre français sur la population et le  
développement (EHESS - INED - INSEE - ORSTOM - Université Paris VI) Déc.  
1996
- Holm Kurt, Kaplitza Gabriele und Andreas von Kirchhofer-Bozenhardt.:  
Die Befragung 1: Der Fragebogen - Die Stichprobe. Vierte Auflage 1991 (7- 178).  
A. Francke Verlag GmbH Tübingen 1975
- Kassibo Bréhima :  
La décentralisation au Mali : état des lieux. Association Euro-Africaine pour  
l'anthropologie du changement social et du développement (APAD). Bulletin N°  
14 Déc. 1997,
- Koné Daouda et col.  
Diagnostic de base de la zone d'intervention du programme de diversification des  
revenus en zone non cotonnière du Mali-Sud. Equipe système de production et de  
gestion des ressources naturelles, Centre régional de recherche agronomique de  
Niono. Institut D'Economie rurale, Ministère du développement rural et de l'eau.  
Rép. Du Mali, juillet 1998
- Kotschi J., Walters-Bayer A., Adelhelm R. und Hoesle U.:  
Agriculture écologique et développement agricole. Tropical Agroecology | 2 |.  
GTZ ( Deutsche Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit ), CTA , Scientific  
Books, Verlag Josef Margraf, 1990
- Kreutz H. und Titscher S.:  
Die Konstruktion von Fragebögen. Erhebungsmethoden: Die Befragung,  
Techniken der empirischen Sozialforschung 4.Band (24-73 ). Hrsg., in Van  
Koolwigk und Wieben-Mayser, München/Wien 1974.
- Krings Thomas:

- Agrarwissen bäuerlicher Gruppen in Mali/ Westafrika. Abhandlungen - Anthropo-  
géographie Institut für Geographie Wissenschaften der Freien Universität Berlin,  
Sonderheft 3, Berlin 1991
- Kuckartz Udo:  
WINMAX 97: Handbuch zum Texanalysesystem Max für Windows 95, Berlin  
1997
- Le Roy Etienne, Karsenty Alain, Bertrand Alain :  
La sécurisation foncière en Afrique : Pour une gestion viable des ressources  
renouvelables. KARTHALA, Paris 19961
- Lueger Manfred:  
Die soziale Situation im Interview. Österreichische Zeitschrift für Soziologie  
1989/2, S.22-36.
- Manessy G.:  
Tâches quotidiennes et travaux saisonniers en Pays- Bwa. Université de Dakar  
Faculté des lettres et sciences humaines. Publications de la section de langue et  
littératures N°5, Dakar 1960.
- Mayring Philip:  
Qualitative Inhaltsanalyse: Grundlagen und Techniken. Beltz Deutscher Studien  
Verlag, 6. Durchgesehene Auflage 1997.
- Mendras Henri :  
Eléments de sociologie : 1989, Ed. Armand Colin
- Mercoiret Marie-Rose :  
Les organisations paysannes du Sahel : Des réalités très diverses. Les Cahiers de  
la Recherche Développement N° 31-1/1992 (1-3)
- Meulemann Heiner:  
Befragung und Interview: Über soziale und soziologische Situationen der  
Informationssuche. Zeitschrift für sozialwissenschaftliche Forschung und Praxis,  
Soziale Welt. Heft(44) 1993, S.98-119
- Le Monde Diplomatique Mars 2002, Nr. 576 :29
- Petit Véronique:  
Migration et société Dogon. CERPAA/CRPS/ORSTOM: Ed. L'HARMATTAN,  
1998
- Proud'Homme Jean-Pierre :  
Diversité des organisations rurales en Afrique Noire et prémices d'un mouvement  
paysan. Economie rurale 228 / juillet-Aout 1995.
- Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) - Banque Mondiale  
Croissance, équité et pauvreté : Rapport national sur le développement humain  
durable, Mali 1999. Observatoire du développement humain durable et de la lutte  
contre la pauvreté au Mali, Ministère de l'économie du plan et de l'intégration.
- Rapport de synthèse de l'étude nationale perspective "MALI 2025",  
Mali 2025. Juin 1999
- République du Mali :  
Recensement général de la population et de l'habitat (avril 1998) Résultats  
provisoires. Ministère de l'économie du plan et de l'intégration, juin 1998
- Primature-Mission de décentralisation 1997. Cartographie des communes rurales  
en République du Mali, Bamako : Primature, Grenoble : Arp.
- Séhouéto Lazare Maurice :  
Savoirs locaux ou savoirs localisés ? La production des savoirs agricoles paysans  
au Bénin : éléments empiriques pour une anthropologie sociale des savoirs



“locaux,,. Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades am Fachbereich Philosophie und Sozialwissenschaften I der Frei Universität Berlin

Seminar für ländliche Entwicklung ( SLE ):

L'autopromotion paysanne dans la gestion des ressources naturelles en zone Mali-Sud : Possibilités d'appui institutionnel dans les cercles de Tominian et de Bla. Schriftenreihe des Seminars für ländliche Entwicklung, Nr. S.170. Humboldt-Universität zu Berlin, Landwirtschaftlich-Gärtnerische Fakultät. Ségou/Berlin 1995

Sorman G. :

La nouvelle richesse des nations, Paris, Fayard, 1987

Stamm Volker:

Landnutzungsverfahren. Afrika-Jahrbuch 1993: Politik, Wirtschaft und Gesellschaft in Afrika südlich der Sahara ( 248 - 262 ). Herausgeber: Institut für Afrika-Kunde Rolf Hofmeier. Leske + Budrich, Opladen 1994

Streiffeler Friedhelm:

L'interviews de groupe. Schweizerische Zeitschrift für Soziologie/ Revue suisse de sociologie, 8 (1982) 567-590

Endogene Entwicklungsvorstellungen in Zaïre: eine vergleichende Untersuchung bei den Komo und Yira ( Nande ). Sozialwissenschaftliche Studien zu internationalen Problemen Band185- Saarbrücken; Fort Lauderdale: Breitenbach, 1993

Sudrie Brigitte, Vergnhes Régine :

Le changement dans la localité rurale, Essai sur la logique d'un processus de recherche. U.E.R de Géographie, Etudes rurales. Université de Toulouse-le-Mirail, juin 1987.

Waitzenegger Florence :

Migration masculine de travail et famille en Afrique sub-saharienne : le cas des familles rurales restées dans la région de départ. CERPOD (Centre d'étude et de recherche sur la population pour le développement), INSAH-CILSS Working paper N° 21, Nov. 1995